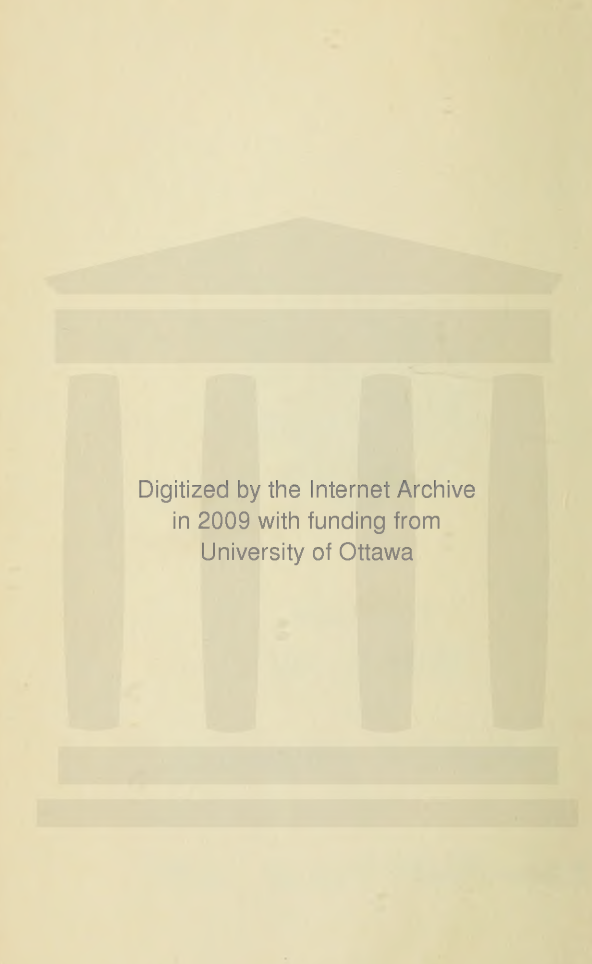

UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

I

(Autographes de Shakespeare, communiqués par M. Charavay).

ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

WILLIAM SHAKESPEARE

Traduction couronnée par l'Académie française
entièrement conforme au texte anglais

PAR

GEORGES DUVAL

TOME PREMIER

PRÉFACE. — VIE DE SHAKESPEARE. — SON TESTAMENT. — BAPTÊMES, MARIAGES ET ENTERREMENTS DES MEMBRES DE LA FAMILLE DE SHAKESPEARE. — HAMLET. — ROMÉO ET JULIETTE. LE ROI JEAN. — LA VIE ET LA MORT DU ROI RICHARD II



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

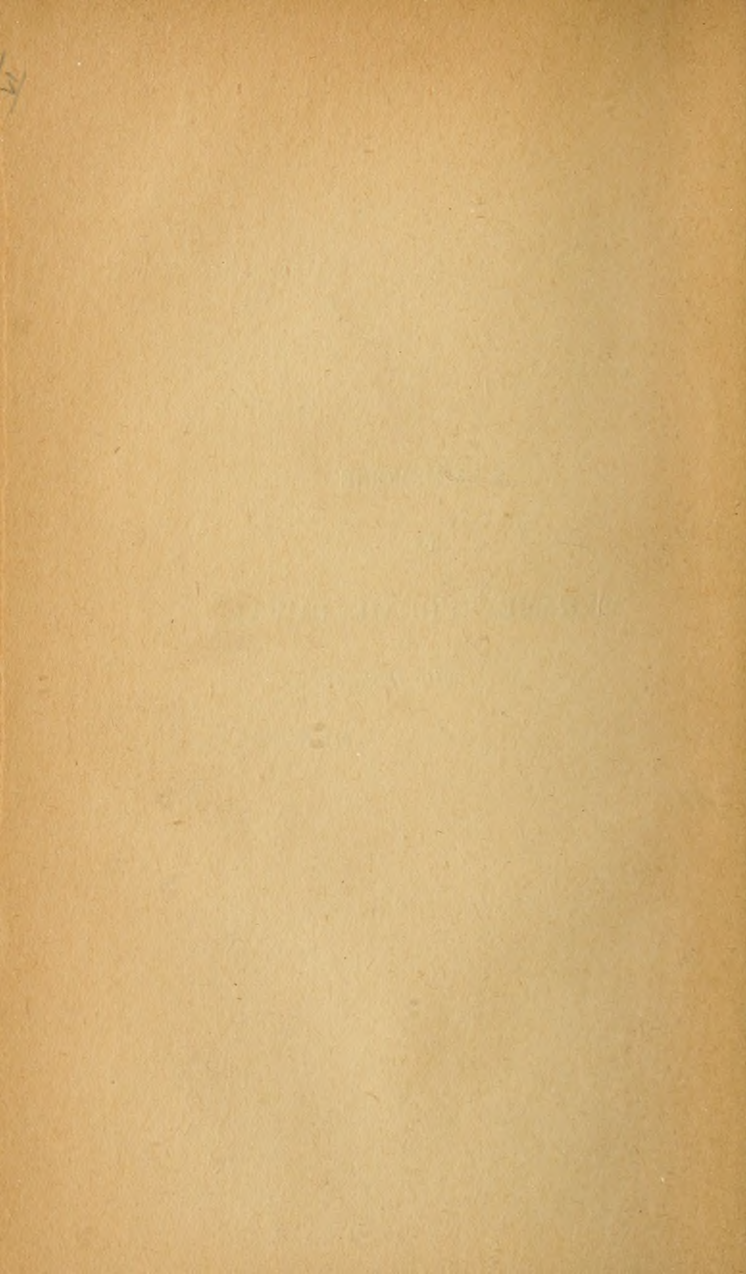
A LA MÉMOIRE

DE

MADAME EUGÉNIE DUVAL

cette traduction

est dédiée.



PRÉFACE

En entreprenant la lourde tâche d'une traduction de Shakespeare, j'ai cédé à deux sentiments : la satisfaction de revivre avec le plus admirable auteur dramatique qui ait jamais existé ; l'espérance de donner à mes compatriotes une idée du texte anglais, plus complète que n'ont su le faire mes prédécesseurs. A l'entreprise, j'ai d'abord eu peur. On ne saurait, en effet, s'imaginer combien notre langue se prête difficilement à certaines tournures anglaises ; combien l'esprit latin est rébarbatif à certaines images et à certaines plaisanteries. Je pourrais citer des milliers d'exemples. Je me contenterai de quelques-uns.

Lisons, par exemple, la tragédie du *Roi Jean*. A la scène IV, du cinquième acte, Melun tombe blessé et dit :

> Fly, noble English, you are bought and sold ;
> *Unthread* the rude eye of rebellion...

Ce qui veut dire mot à mot :

Fuyez, nobles Anglais, vous êtes achetés et vendus ; *défilez l'œil rude* de la rébellion...

Autrement, dégagez-vous de la rude rébellion comme on enlève le fil du trou d'une aiguille.

Plus loin, à la scène VII, du même acte, le roi Jean s'écrie :

O cousin, thou art come to set mine eye :
The tackle of my heart is crack'd and burn'd;
And all the shrouds, wherewith my life should sail,
Are turned to one thread, one little hair :

« O cousin, tu es venu pour me fermer les yeux, *la poulie de mon cœur* est rompue et brûlée, et *tous les haubans* avec lesquels ma vie fait voile sont devenus un fil, un petit cheveu ».

Je laisse à penser l'embarras d'un traducteur devant une pareille métaphore, quand il hésite entre la crainte de trop s'éloigner d'un texte et l'ennui de faire sourire le lecteur.

Ce ne sont point, hélas! les seules difficultés qu'on ait à surmonter. Je ne parle pas de la répétition des mêmes pensées, dont Shakespeare abusait volontiers, comme la plupart des auteurs du seizième siècle imbus de l'euphuisme de Lily. Il arrive pourtant que le plaisir de jongler avec les mots fasse tomber notre poète dans le pléonasme.

Dans *Richard II*, quand Bolingbroke supplie York d'examiner ses griefs d'un œil impartial, il lui dit :

Vill you permit that I shall stand condemn'd
A wand'ring vagabond;

A wand'ring vagabond, c'est-à-dire un vaga-

bond errant. Nous avons la liberté de traduire : « Permettrez que je reste condamné *à la vie errante d'un vagabond* » ; mais demeurons-nous fidèle au texte ?

Aux difficultés se joignent les impossibilités. Toujours dans le même *Richard II*, Surrey répond au démenti de Fitzwater en ces termes :

> Dishonourable boy !
> That *lie* shall *lie* so heavy on my sword,
> That it shall render vengeance and revenge,
> Till you the *lie*-giver, and that *lie*, do *lie*
> In earth as quiet as thy father's scull.

La langue française ne permet pas la répétition du mot *lie* qui est une musique dans la poésie anglaise.

To lie veut dire *mentir, peser, dormir*. Comment faire ?

La faculté qu'ont les auteurs anglais d'associer le nom et le participe passé, celle aussi d'*adjectiver* le nom, nous est interdite. Allez donc traduire :

> Great duke of Lancaster, I come to thee
> From *plume-pluck'ed* Richard ;

« Grand duc de Lancastre, je viens à toi de la part de Richard *plume-enlevé* » ! Nous dirons « découronné ». Est-ce vraiment l'idée du poète ? Vous sentez toute la différence entre *découronné* et *plume-pluck'ed*. Je me souviens, en traduisant

Bulwer-Lytton, de m'être heurté à cette phrase : « His soul is *eagle-plum'ed* ». J'ai écrit : son âme a *un essor d'aigle*. Mais après combien d'hésitations et avec quel regret !

Et les allusions devenues incompréhensibles pour des esprits modernes ! Et les calembours !

Tout cela est un obstacle et cet obstacle est désespérant pour un écrivain qui considère le texte de Shakespeare comme un texte sacré. Qu'ont fait les traducteurs ? Les uns ont tout simplement supprimé les passages difficiles ; les autres en ont donné plus le commentaire que le texte ; d'autres enfin, les plus fidèles, ont dû s'en tirer avec des compromis.

Cela n'est pas le plus grave.

A la mort de Shakespeare, quatorze seulement de ses pièces avaient été imprimées. Douze de 1597 à 1604 : *Richard II*, *Richard III*, *Roméo et Juliette*, *Peines d'amours perdues*, *Henri IV* (première partie), *Henri IV* (deuxième partie), *Le Marchand de Venise*, *Le Songe d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Les Joyeuses épouses de Windsor*, *Hamlet*. Deux de 1604 à 1616 : *Troïlus et Cressida*, *Le Roi Lear*.

Occupons-nous d'abord de ces quatorze pièces-là. La possibilité où était Shakespeare d'en surveiller la publication nous garantit-elle des textes absolument exacts ? Non. Pourquoi ? Parce que de son temps, les auteurs ne corrigeaient pas leurs épreuves. C'était un soin que se réservait l'éditeur, afin de pouvoir supprimer à son gré telle phrase qui

lui semblait incorrecte, tel mot qui lui paraissait mal approprié. Cela semble monstrueux, cela était ainsi. L'éditeur n'accomplissait, d'ailleurs, que la mauvaise besogne que tant de directeurs ont entreprise depuis. Il a été longtemps d'usage en Angleterre de considérer les anciens quartos de Shakespeare comme plus incorrects que ceux de ses contemporains. Malone affirme qu'il ne faut voir dans cette appréciation qu'un besoin qu'ont eu ses commentateurs de glorifier leurs propres recherches, de faire valoir leurs modifications, de donner du prix à leurs notes. Avec beaucoup d'esprit, et un peu de malice, Malone ajoute que si dans les susdits quartos plus d'erreurs ont été découvertes que dans ceux de ses confrères, c'est qu'ils furent épluchés avec plus de soin. Malone a raison. Seul, Ben Jonson, plus érudit que les autres et qui, par conséquent, comprenait mieux la valeur des textes exacts, semble avoir surveillé lui-même la publication de ses pièces. Il en fut donc de Shakespeare, comme de Lily, de Chapman, de Marlowe, d'Heywoods et de tant d'autres.

Mais alors les œuvres publiées après sa mort? C'est-à-dire : *Les Deux gentilshommes de Vérone*, *Mesure pour mesure*, *Le Conte d'Hiver*, *Comme il vous plaira*, *La Comédie des erreurs*, *La Sauvage apprivoisée*, *Tout est bien qui finit bien*, *Le Soir des Rois*, *Le Roi Jean*, les trois parties de *Henri VI*, *Henri VIII*, *Coriolan*, *Timon d'Athènes*, *Jules César*, *Cymbeline*, *Antoine et Cléopâtre*, *Othello*, *Macbeth*, *La Tempête?* Il n'en

parle même pas dans son testament ! Pourquoi ? Parce qu'elles avaient été vendues ferme, qu'elles ne lui appartenaient plus, qu'elles étaient livrées à la sauvagerie des directeurs, à la vanité des interprètes, peut-être au goût changeant du public ! Un homme pouvait demeurer une garantie, Richard Burbage, l'ami de Shakespeare, le grand interprète de la plupart de ses rôles, le directeur intelligent. Il meurt. Qui donc entreprendra de publier les pièces demeurées inédites ? Il est temps. Nous sommes en 1623. Il y a déjà sept ans que Shakespeare est mort. Deux comédiens sans valeur, Henry Condell, qui végète on ne sait où, et John Héminge, qui tient un petit commerce d'épicerie. Ils rassemblent des fonds, s'entendent avec deux libraires, Isaac Jaggard et Edouard Blount, un graveur flamand, Martin Droeshout, se chargera du frontispice et les voilà en possession de l'œuvre entière de Shakespeare, c'est-à-dire — par suite de rachats — des quatorze pièces imprimées de son vivant et des autres demeurées manuscrites, soumises aux maladresses des copistes, sans compter les inconvénients que nous signalions tout à l'heure.

N'accablons ni Henry Condell, ni John Héminge. Nous leur devons l'in-folio de 1623. Sans eux ! Qui sait ? Mais que va-t-il arriver ? Toutes les éditions successives ayant été la reproduction de celle de 1623, les commentateurs vont se ruer et le traducteur ne saura plus à quel texte se vouer ! Je veux vous en donner un exemple.

Prenons *Hamlet*. A la scène I de l'acte I, Marcellus raconte que le jour de la naissance du sauveur *no spirit dares stir abroad*. Je vais traduire : « Arrête ! s'écrie Malone. *Dares stir abroad*, c'est ce que dit le quarto ; Mais le folio dit : *can walk*. Choisis ». Je ne sais pas exactement pourquoi, je choisis et je poursuis. Dix lignes plus loin Horatio voulant dépeindre un lever de soleil, commence ainsi : ... *The morn, in ruffet mantle clad, walks o'er the dew of you high eastern hill*. Je vais traduire. « Attention, s'écrie à son tour Warburton, le folio porte bien *eastern hill*, mais le quarto porte *eastward*. Choisis ». « Je choisis le folio ». « Va, pour le folio, ajoute Warburton ». Vingt lignes plus loin, le roi qui s'est informé auprès de Laertes si son père l'a autorisé à quitter le Danemark, demande à Polonius ce qu'il en pense. Polonius lui répond : *He hath, mylord, wrung from me my flow leave, by laboursome petition, and, at last, upon his will I seal'd my hard consent*. Je vais traduire. « Prends garde ! s'écrie un troisième commentateur, *wrung from*, etc., jusqu'à *my hard consent*, ne se trouve pas dans le folio » ! « Je traduirai le quarto ». « Tout à l'heure tu as choisi le folio » ! Il a raison ! Mais comme je serais arrêté toutes les minutes, il me faut prendre un parti et je prends décidément celui de l'édition que j'ai sous les yeux. Seulement le folio démentant le quarto et le quarto le folio, j'ai fatalement trahi de temps en temps Shakespeare. Mon excuse, comme celle de tous mes devanciers,

aura été de ne savoir à quel saint me vouer et ma consolation de penser que je n'en aurai pas moins reflété des splendeurs !

Cette confession achevée, puisse le lecteur trouver autant d'intérêt à la lecture de cette traduction que nous avons ressenti d'effroi à l'entreprendre et de joie à l'écrire !

Georges DUVAL.

VIE DE SHAKESPEARE[1].

Fils de M. John Shakespeare, William Shakespeare naquit à Stratfort-sur-Avon, dans le Warwickshire, au mois d'avril 1564. Sa famille occupait un certain rang. Son père, gros marchand de laine, jouissait de biens héréditaires, donnés à son grand-père en récompense de services par lui rendus au roi Henri VII, et fut nommé bailli de Stratfort-sur-Avon, comme en témoignent les passages suivants extraits du livre de corporation :

Janvier, 10. dans la sixième année du règne de notre souveraine lady Elisabeth, John Shakespeare a rendu ses comptes de trésorier.

Dans l'Hôtel de la Corporation, le onzième jour de septembre, de l'année 1569, onzième année du règne de notre souveraine lady Elisabeth, étaient présents, John Shakespeare, bailli (*High Bailliff*)... (suivent d'autres noms).

Dans l'Hôtel de la Corporation, le 19 novembre, dans la vingt-et-unième année du règne de notre souveraine lady Elisabeth, il a été décidé que chaque Alderman paierait chaque semaine 4 d. excepté John Shakespeare et Robert Bruce, qui ne paieront rien.

Etc., etc.

Chargé d'une famille de dix enfants, M. John Shakespeare, ne put donner à Shakespeare, bien qu'il fût l'aîné, une éducation au-dessus de ses ressources. Il le fit élever dans une école libre, où il apprit le peu de latin qu'on y enseignait. Shakespeare y fit un court séjour. Que devint-il ensuite ? L'histoire est hélas ! muette sur ce point, ce qui veut dire que les documents font défaut. Malone suppose qu'il aurait été employé chez un attorney des environs. La supposition, il faut en convenir, est presque gratuite. Ce que nous savons, c'est qu'il épousa de bonne heure la fille d'un certain Hathaway, habitant les alentours de Stratfort, laquelle était âgée de huit ans de plus que son mari, et qui mourut en 1623, à l'âge de 67 ans. Le mariage ne semble pas avoir apaisé chez Shakes-

1. Pour détails plus complets, nous renvoyons le lecteur à notre volume intitulé : *La Vie véridique de Shakespeare.*

peare un tempérament plutôt fougueux. Il fréquenta une assez mauvaise compagnie, et l'on connaît son aventure avec un nommé Thomas Lucy, de Charlecote, près Stratfort. Ce dernier l'ayant poursuivi pour quelque méfait que nous voulons supposer sans grande importance, Shakespeare s'en vengea par un pamphlet. Sir Thomas Lucy prit mal la chose et obligea Shakespeare à quitter sa famille et à se réfugier à Londres.

A Londres, il va trouver Richard Burbage pour lequel il a une recommandation. Il y fait la connaissance de Héminge et de Condell. Il fréquente la Sirène, *divisée en deux camps, celui des Classiques et celui des Euphuistes, et dans cette* Sirène *se lie avec Sackville, Philippe Sydney, Lily, Thomas Nash, Georges Peele, Robert Greene, Marlowe, Ben Jonson, la plupart des poètes et auteurs dramatiques du temps. Il fréquente les comédiens de Hewinston Butts, la Compagnie de Pembroke, les Serviteurs de lord Strange, les Enfants de Saint-Paul. Il va au théâtre. Il débute. Il écrit. Il donne sa première œuvre. Il triomphe. Il est Shakespeare !*

Nous ne donnerons pas ici des détails spéciaux sur les origines de ses pièces ; le lecteur les trouvera dans la traduction.

Cependant Shakespeare s'est créé de brillantes relations. Il est devenu le compagnon du Comte d'Essex, l'ami du comte de Southampton, l'auteur favori de la reine Elisabeth. C'est pour eux qu'il écrit ses Sonnets, Vénus et Adonis, *le* Viol de Lucrèce. *Il apprend l'amour dont il souffre. Il a rencontré une femme qui lui a laissé de l'espoir et il s'est écrié : « Si l'ombre de l'amour nous procure tant de joie, que de félicités ne faut-il pas attendre de l'amour lui-même » ! L'amour le trompe — l'amour est fait pour cela ! — et Shakespeare s'en console en accumulant œuvre sur œuvre, succès sur succès.*

Son Roméo et Juliette *lui vaut la gloire. L'Angleterre consacre la tragédie amoureuse. La reine sait par cœur des passages de l'œuvre nouvelle. Les femmes s'habillent à la Juliette et murmurent à leurs amants des paroles empruntées à l'héroïne du jour, tandis que les jeunes gens à la mode, portent le poignard « à la Burbage ». L'Infidèle a-t-elle le regret du poète qui a si bien dit l'Amour ? L'ombre de Marlowe s'est-elle levée pour saluer une réminiscence de son* Edouard II ? Gallop apace, bright Phœbus ! *Southampton se décidera-t-il à l'attacher par des liens éternels ? Essex comptera-t-il les années qui séparent la reine de la fille des Capulets ? Qu'importe les mystères ! Shakespeare entre dans l'immortalité, et celui qui ose le lui prédire, n'est autre que François Bacon !*

Shakespeare produit toujours, bien qu'il ait vu tomber la

tête d'Essex, bien que Southampton soit en prison. Puis une immense tristesse s'empare de lui, suivie d'un profond découragement. Où les solitudes de Stratford, les rives de l'Avon, le plein ciel, le plein air, la grande nature? Et les tranquilles veillées de famille? Le père n'est plus. John Shakespeare est mort; mais la mère vit toujours, et près d'elle sont sa femme Anne; Suzanne, Judith, ses filles; son oncle Henri Shakespeare et beaucoup d'autres, fermiers ou petits cultivateurs, à la fréquentation desquels il gagnerait tant de calme et tant d'oubli! Ses ressources lui permettraient de jouir un peu de la vie. Il vient d'acheter, près de Stratford, pour vingt livres sterling, un lopin de terre dont son frère Gilbert a pris possesion. Ce serait l'indépendance, le repos, la joie!

Il va reprendre la route du pays natal. Elisabeth le fait mander. « Je m'ennuie, ressuscitez Falstaff ». Shakespeare ne peut refuser. Il promet. La postérité lui en tiendra compte, puisqu'il devait écrire les Joyeuses commères de Windsor, Henri VIII, Troïlus et Cressida.

La reine Elisabeth meurt. Jacques Ier lui succède. Shakespeare est appelé à la Cour. Son génie prend un nouvel essor. Il donne de nouveaux chefs-d'œuvre. Il écrit la Tempête.

Relisez la tirade de Prospero à la fin de cette Tempête. *On croit voir comme un adieu à l'art et à la vie.*

Ce fut, en effet, après la représentation de la Tempête *que Shakespeare songea à quitter Londres et à revenir définitivement à Stratford. Sa situation pécuniaire s'est sensiblement améliorée. Une subite opposition faite à son génie le dégoûte de la lutte. En outre, la malignité a soulevé quelques scandales concernant sa famille. Enfin une voix irrésistible lui crie encore : « Reviens à tes champs, à tes blés, à tes montagnes, à tes rives bordées de pivoines et de lis semés par Avril, afin que les Nymphes puissent se parer de chastes couronnes; reviens à tes vignes enlacées aux échalas, à tes bosquets de genêts dont l'ombre est aimée du bachelier sans maîtresse »!*

Il y revient. Il y écrit la Douzième nuit. *Ce fut le chant du Cygne. L'Amour étant frère de la Mort, comme il a fini la Chanson d'Amour, la Mort arrive. Il la regarde en face. Il la connaît. Il l'a tant de fois tutoyée dans ses tragédies! Il écrit son testament. Le 25 avril 1616, il meurt, après avoir embrassé toute l'Humanité qu'il avait dite!*

G. D.

LE TESTAMENT DE SHAKESPEARE

D'APRÈS L'ORIGINAL

DÉPOSÉ A L'OFFICE DE LA COUR DE LA PRÉROGATIVE

DE CANTERBURY

Vicessimo quinto die martii, Anno Regni Domini nostri Jacobi nunc Regis Angliae, etc., decimo quarto et Scotiae quadragesimo nono. Anno Domini 1616.

Au nom de Dieu, amen.

Moi, William Shakespeare de Stratfort-sur-Avon, dans le comté de Warwick, gentilhomme de parfaite santé et mémoire (Dieu soit loué !), j'écris et j'arrête mes dernières volontés à mon testament dans la manière et la forme suivantes, c'est-à-dire :

Primo. Je remets mon âme entre les mains de Dieu, mon créateur, espérant et pensant avec certitude, par les seuls mérites de Jésus-Christ mon Sauveur, être admis à la vie éternelle. Mon corps à la terre dont il est fait.

Item. Je donne et lègue à ma fille Judith cent cinquante livres de monnaie anglaise légale, qui lui seront payées de la manière et dans la forme suivantes : à savoir, cent livres pour solde de sa dot dans l'année qui suivra mon décès, sous la réserve d'une rente de deux shellings par livre qui lui sera payée tout le temps que ladite somme restera non payée après mon décès ; et les cinquante livres restant dès que Judith aura cédé et pris à la satisfaction des exécuteurs de mon testament, l'engagement de livrer ou de céder à ma fille Suzanne Hall et à ses hoirs tous les baux de propriété qui devront lui échoir après mon décès, ainsi que tous les droits qu'elle a maintenant sur un tènement et ses dépendances situés dans le susdit bourg de Stratford-sur-Avon, dans ledit comté de Warwick, faisant partie ou relevant du manoir de Rowinston.

Item. Je donne et lègue à ma fille Judith cent cinquante livres de plus, si elle, ou quelque enfant issu de son corps, survit à la fin des trois années qui suivront le jour de la date de ce testament, durant lequel temps mes exécuteurs testamentaires auront à lui payer la rente dudit capital suivant le taux susdit ; et si elle meurt dans ledit terme sans laisser d'enfant issu de son corps, alors telle est ma volonté : je donne et lègue cent livres prélevées sur ladite somme à ma nièce Elisabeth Hall ; et j'entends que les cinquante livres restant seront placées par mes

exécuteurs durant la vie de ma sœur Jeanne Hart et que les intérêts et rente en seront payés à ma dite sœur Jeanne, et qu'après son décès les cinquante livres susdites restent aux enfants de ma dite sœur, pour être également partagées entre eux. Mais si ma dite fille Judith, ou quelque enfant issu de son corps, survit à la fin des trois années susdites, alors telle est ma volonté : j'entends que les cent cinquante livres susdites soient placées par les exécuteurs de ce testament pour le plus grand bénéfice de ma susdite fille et de ses enfants, et que le capital ne lui en sera pas payé aussi longtemps qu'elle sera en puissance de mari ; mais ma volonté est qu'elle en perçoive annuellement les intérêts sa vie durant, et qu'après son décès le susdit capital et les intérêts seront payés à ses enfants, si elle en a, et, si elle n'en a pas, aux exécuteurs de son testament ou à ses mandataires, dans le cas où elle survivrait au dit terme après son décès. Toutefois, si l'époux auquel elle sera mariée, à la fin des trois annés susdites ou dans un temps antérieur quelconque assure à ma dite fille et à ses enfants un bien-fonds en garantie de la portion que je lui lègue — bien-fonds reconnu suffisant par mes exécuteurs testamentaires – alors ma volonté est que la dite somme de cent cinquante livres leur soit payée, pour qu'il l'emploie à son propre usage, à l'époux qui aura donné cette garantie.

Item. Je donne et lègue à ma dite sœur Jeanne vingt livres et toute ma garde-robe, qui devront lui être livrées dans l'année après mon décès ; et je lui affecte et lui attribue, sa vie durant, la maison de Stratfort, où elle demeure, ainsi que ses dépendances, sous réserve de la rente annuelle de douze pences.

Item. Je donne et lègue à chacun de ses trois fils, William Hart, Hart (1) et Michel Hart, une somme de cinq livres, qui devra leur être payée dans l'année de mon décès.

Item. Je donne et lègue à ladite Elisabeth Hall toute la vaisselle plate (à l'exception de ma grande coupe en argent doré) que je possède à la date de ce testament.

Item. Je donne et lègue aux pauvres du dit bourg de Stratfort, dix livres ; à M. Thomas Combe, mon épée ; à M Thomas Russel, esq. cinq livres, et à Francis Collins, du bourg de Warwick, dans le comté de Warwick, gentilhomme, treize livres, dix shellings et huit pences, lesquelles sommes devront être payées dans l'année après mon décès.

Item. Je donne et lègue à Hamnet Sadler, vingt-six shellings huit pences, pour qu'il s'achète une bague ; à William Reynolds, gentilhomme, vingt six shellings, huit pences, pour qu'il s'achète une bague ; à mon filleul William Walker vingt-six shellings, en or ; à Antony Mash, gentilhomme, vingt-six shellings, huit pences, et à John Mash, vingt-six shellings, huit pences ; et à chacun de mes camarades, John Héminge, Richard Burbage et

1. Il est singulier, observe le commentateur Malone, que Shakespeare ni aucun membre de sa famille ne se soient rappelé le nom de baptême de son neveu, qui était né à Stratfort onze ans avant que le poète fît son testament. Ce neveu, baptisé le 24 juillet 1605, avait nom Thomas.

Henry Condell, vingt-six shellings, huit pences, pour qu'ils s'achètent des bagues

Item. Je donne, cède, lègue et attribue à ma fille Suzanna Hall, pour la mettre à même d'exécuter mon testament et pour assurer cette exécution, tout l'immeuble principal ou tènement (avec ses dépendances) situé dans ledit bourg de Stratfort et appelé *New Place*, où je demeure maintenant, et les deux immeubles ou tènements avec leurs dépendances), situés, étendus et existant dans Honley Street, en ledit bourg de Stratfort, ainsi que tous mes vergers, jardins, granges, étables, biens-fonds, tènements et héritages quelconques, situés, étendus et existant, ou devant être acquis, exploités et recueillis dans les villes hameaux, villages, prairies et terrains de Stratfort-sur-Avon, du vieux Stratfort, de Birhopton et de Welcomte et ledit comté de Warwick ; et aussi tout cet immeuble ou tènement, avec ses dépendances, qu'habite John Robinson et qui est situé dans Blackfriars, à Londres, près de la Garde-Robe[1], entendant que la propriété pleine et entière desdits biens fonds ainsi que leurs dépendances soit dévolue à ladite Suzanna Hall pour et durant le temps de sa vie naturelle ; et après son décès, au premier fils légitimement issu de son corps et aux héritiers mâles légitimement issus du corps dudit premier fils ; et à défaut d'une telle lignée au second fils légitime de ladite Suzanna et aux héritiers mâles légitimement issus du corps dudit second fils ; et à défaut de ces héritiers, au troisième fils légitime de ladite Suzanna et aux héritiers mâles légitimement issus du corps dudit troisième fils, et à défaut d'une telle lignée, successivement au quatrième, au cinquième, au sixième et au septième fils légitime de ladite Suzanna et aux héritiers mâles légitimement issus du corps desdits quatrième, cinquième, sixième et septième fils, dans le même ordre qui a été spécifié ci-dessus à l'égard du premier, du second et du troisième fils légitime de ladite Suzanna et de leurs enfants mâles, et à défaut d'une telle lignée, j'entends que la propriété desdits bien fonds soit et reste dévolue à ma dite petite-fille Elisabeth Hall, et aux héritiers mâles légitimement issus de son corps ; et à défaut d'une telle lignée, aux héritiers légitimes, quels qu'ils soient, de moi, William Shakespeare.

Item. Je donne à ma femme la second de mes meilleurs lits avec la garniture[2].

Item Je donne et lègue à ma fille Judith ma grande coupe d'argent doré. Tout le reste de mes biens — meubles, baux, argenterie, bijoux, objets de ménage — je le donne et le lègue, mes dettes et mes legs une fois payés, les dépenses de mes funérailles une fois soldées, à mon gendre John Hall, gentil-

1. Par la Garde-Robe, il faut entendre la grande Garde-Robe du roi, une maison royale située près de Puddle Whart, achetée par le roi Edouard III, à sir John Beauchamp, qui l'avait fait bâtir.

2. Il ressort de l'origine de ce testament que Shakespeare avait oublié sa femme. Le susdit testament est écrit sur trois feuilles de papier, dont les deux dernières ont indubitablement été écrites par Shakespeare. Sur la première, son nom figure en marge.

homme et à ma fille Suzanna, sa femme, que je nomme et institue les exécuteurs de mes dernières volontés et de mon testament. Et je désigne et choisis comme surveillants-adjoints les dits Thomas Russel, esq., et Francis Collins, gentilhomme. Et je révoque tout legs antérieur, et je déclare que ceci est ma dernière volonté et mon testament. En foi de quoi j'ai apposé ici ma signature, le jour et l'année ci-dessus indiqués :

Par moi, WILLIAM SHAKESPEARE.

Témoins de la présente déclaration :

Fra Collyus;
Julius Shaau;
John Robinson;
Hamnet Sadler;
Robert Whattcott.

Probatium fuit testamentum supra scriptum apud London, coram magistro Williams Bryde, Legum Doctore, et, vicesimo secundo die mensis Junii, Anno Domini, 1616; juramento Johannis Hall unius ex cui, etc., de bene, etc., jurat reservata potestate, etc., Suzannae Hall, alt. ex. etc., eam cum venerit, etc., petitur, etc.



BAPTÊMES, MARIAGES ET ENTERREMENTS

DES MEMBRES DE LA

FAMILLE DE SHAKESPEARE

transcrits des registres de la paroisse de Stratford-sur-Avon, Warwickshire.

Jane [1], fille de John Shakspere [2] baptisée le 15 septembre 1558.
Margaret, fille de John Shakspere enterrée le 30 avril 1563.
WILLIAM, fils de John Shakspere, baptisé le 26 avril 1564 [3].
Johanna, fille de Richard Hathaway, autrement Gardiner, de Shottery [4], baptisée le 9 mai 1566.
Gilbert, fils de John Shakspere, baptisé le 13 octobre 1506.
Jane, fille de John Shakspere, baptisée le 15 avril 1569.
Anne, fille de Mr John Shakspere, baptisée le 28 septembre 1571.
Richard, fils de Mr John Shakspere, baptisé le 11 mars 1573 (1573-4).
Anne, fille de Mr John Shakspere, enterrée le 4 avril 1579.
Edmond, fils de Mr John Shakspere, baptisé le 3 mai 1580.
Suzanna, fille de WILLIAM SHAKSPERE, baptisée le 26 mai 1583.
Elisabeth, fille d'Antony Shakspere, de Hampton, baptisée le 10 février 1583 (1583-4).
John Shakspere et Marguery Roberts, mariés le 25 novembre 1584.
Hamnet et Judith, fils et fille de WILLIAM SHAKSPERE, baptisés le 2 février 1584 (1584-5).
Margery, épouse de John Shakspere, enterrée le 29 octobre 1587.
Thomas, fils de Richard Queeny [5], baptisé le 26 février 1588 (1588-9).

1. Probablement morte très jeune.

2. Remarquer que le nom de Shakespeare sera orthographié sur les registres de deux façons différentes.

3. Il était né trois jours avant : 23 avril 1564.

4. Ce Richard Hathaway de Shottery était probablement le père de Anne Hathaway, la femme de Shakespeare. Il n'existe pas d'inscription de son baptême, le Registre ne commençant qu'en 1558, deux ans après sa naissance. Thomas, le fils de ce Richard Hathaway, fut baptisé à Stratford le 12 avril, 1569 ; John, son autre fils, le 3 février 1574 ; et William, le troisième, le 30 novembre 1578.

5. Il épousa la plus jeune fille de Shakespeare.

Ursula[1], fille de John Shakspere, enterrée le 6 mars (1588-9).

Thomas Greene, *alias* Shasksperе[2], enterré le 6 mars 1589 (1589-90).

Humphrey, fils de John Shakspere, baptisé le 24 mai 1590.

Philip, fils de John Shakspeare, baptisé le 21 septembre 1591.

Thomas[3], fils de Mr Antony Nash, baptisé le 20 juin 1593.

Hamnet, fils de WILLIAM SHAKSPEARE, enterré le 11 août 1596.

William, fils de William Hart, baptisé le 28 août 1600.

Mr John Shakspeare, enterré le 8 septembre 1601.

Mr Richard Quiney[4], bailli de Stratford, enterré le 31 mai 1602.

Mary, fille de William Hart, baptisée le 5 juin 1603.

Thomas, fille de William Hart, baptisé le 24 juillet 1605.

John Hull, gentilhomme, et Suzanna Shakspere, mariés le 5 juin 1607.

Mary, fille de William Hart, enterrée le 17 décembre 1607.

Elisabeth, fille de John Hall, gentilhomme, baptisée le 21 février 1607 (1607-8).

Mary Shakspere, veuve, enterrée le 29 septembre 1608.

Michaels, fils de William Hart, baptisé le 23 septembre 1608.

Gilbert Shakspere[5], enterré le 3 février 1611 (1611-12).

Richard Shakspere, enterré le 4 février 1612 (1612-1613).

Thomas Queeny et Judith Shakspere[6], mariés le 10 février 1615 (1615-16).

William Hart, enterré le 17 avril 1616.

WILLIAM SHAKSPERE, gentilhomme, enterré le 25 avril 1616.

Shakspere, fils de Thomas Quiney, gentilhomme, baptisé le 23 novembre 1616

Shakspere, fils de Thomas Quiney, gentilhomme, enterré le 8 mai 1617.

Richard, fils de Thomas Quiney, baptisé le 9 février 1617 (1617-18).

Thomas, fils de Thomas Quiney, baptisé le 29 août 1619.

Anthony Nash, esq.[7], enterré le 18 novembre 1622.

1. Cette Ursurla semble avoir été l'enfant de John Shakespeare, par Mary, sa troisième femme.

2. Malone suppose que le terme *alias* est appliqué aux enfants illégitimes.

3. Il épousa la petite-fille de Shakespeare, Elisabeth Hall.

4. Le père de M. Thomas Quiney, qui épousa la plus jeune fille de Shakespeare.

5. Probablement un fils de Gilbert Shakespeare, le frère de Shakespeare.

6. Judith Shakespeare, la plus jeune fille de Shakespeare, semble s'être mariée sans que son père en ait eu connaissance. Il en fait mention dans son testament comme d'une enfant non mariée.

7. Père de M. Thomas Nash, le mari d'Elisabeth Hall.

Mrs Shakspere[1], enterrée le 8 août 1623.
Mr Thomas Nash, a épousé Mrs Elisabeth Hall, le 22 avril 1626.
Thomas, fils de Thomas Hart, baptisé le 13 avril 1634.
John Hall (*medicus peritissimus*), enterré le 26 novembre 1635.
George, fils de Thomas Hart, baptisé le 18 septembre 1636.
Thomas, fils de Thomas Quiney, enterré le 28 janvier 1638 (1638-9).
Richard, fils de Thomas Quiney, enterré le 26 février 1638 (1638-9).
William Hart[2], enterré le 29 mars 1639.
Mary, fille de Thomas Hart, baptisée le 18 juin 1641.
Joan Hart, veuve, enterrée le 4 novembre 1646.
Thomas Nash, esq., enterré le 5 avril 1647.
Mrs Suzanne Hall, veuve, enterrée le 16 juillet 1649
Mr Richard Queeny[3], gentilhomme, de Londres, enterré le 23 mai 1656.
George Hart fils de Thomas Hart, marié par Bancis Smyth, juge de paix, à Hester Ludiate, fille de Thomas Ludiate, le 9 janvier 1657 (1657-8).
Elisabeth, fille de George Hart, baptisée le 9 janvier 1658 (1658-9).
Jane, fille de George Hart, baptisée le 21 décembre 1661.
Judith, épouse de Thomas Quiney, enterrée le 9 février 1661 (1661-62).
Suzanna, fille de George Hart, baptisée le 18 mars 1663 (1663-4).
Shakspeare, fils de George Hart, baptisé le 18 novembre 1666.
Mary, fille de George Hart, baptisée le 31 mars 1671.
Thomas, fils de George Hart, baptisé le 3 mars 1673 (1673-4).
George, fils de George Hart, baptisé le 20 avril 1676.
Margaret Hart, veuve, enterrée le 28 novembre 1682.
Daniel Smith et Suzana Hart, mariés le 16 avril 1638.
Shakspeare Hart, marié à Anne Prew, le 10 avril 1694.
William Shakspeare, fils de Shakspeare Hart, baptisé le 14 septembre 1695.
Hester, épouse de George Hart, enterrée le 29 avril 1696.
Anne, fille de Shakspeare et Anna Hart, baptisée le 9 avril 1700.
George, fils de George et Mary Hart, baptisé le 29 novembre 1700.
George Hart, enterré le 3 mai 1702.
Hester, fille de George Hart, baptisée le 10 février 1702.
Catharine, fille de Shakspeare et Anne Hart, baptisée le 19 juillet 1703.
Mary, fille de George Hart, baptisée le 7 octobre 1705.
Mary, épouse de George Hart, enterrée le 7 octobre 1705.
George Hart, mariée à Sarah Mountford, le 20 février 1728.

1. Femme de Shakespeare. D'après Malone, elle aurait épousé Shakespeare au mois d'avril 1582, et la cérémonie aurait eu lieu à Hampton-Lucy.

2. Frère de Thomas Quiney, qui épousa la plus jeune fille de Shakespeare.

3. Fils aîné de Joan Hart, la sœur de Shakespeare.

Thomas[1], fils de George Hart, jun., baptisé le 9 mai 1729.
Sarah, fille de George Hart, baptisée le 29 septembre 1733.
Anne, fille de Shakespeare Hart, enterrée le 29 mars 1738.
Anne, fille de George Hart, baptisée le 29 septembre 1740.
William Shakspeare, fils de William Shakspeare, baptisé le 8 juin 1743 (1743-4).
William Shakspeare, fils de William Shakspeare Hart, enterré le 18 mars 1744.
William, fils de George Hart, enterré le 28 avril 1745.
George Hart, enterré le 29 avril 1745.
Thomas, fils de William Shakspeare Hart, enterré le 11 mars 1746.
Shakspeare Hart, enterré le 7 juillet 1747.
Catharine, fille de William Shakspeare Hart, baptisée le 11 mai 1748.
William Shakspeare Hart, enterré le 28 février 1749.
La veuve Hart, enterrée le 10 juillet 1753.
John, fils de Thomas Hart, baptisé le 18 avril 1755.
Anne, fille de Shakspeare et Anne Hart, enterrée le 5 février 1760.
Frances, fille de Thomas Hart, baptisée le 8 août 1760.
Thomas, fils de Thomas Hart, baptisé le 10 août 1764.
Anne, fille de Thomas Hart, baptisé le 16 janvier 1767.
Sarah, fille de George Hart enterrée le 10 septembre 1768.
Francis, fille de Thomas Hart, enterrée le 10 octobre 1774.
George Hart, enterré le 8 juillet 1778.

1. Malone raconte que ce Thomas Hart, descendant au cinquième degré de Jeanne Hart, la sœur de Shakespeare, vivait en 1788 à Stratford, dans la maison où naquit Shakespeare.

HAMLET

PRINCE DE DANEMARK

Tragédie

INTRODUCTION

La tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark, peut être retrouvée dans Saxo Grammaticus, l'historien danois. C'est à lui que l'a empruntée notre célèbre conteur Belleforest en publiant sa collection de Nouvelles, en sept volumes, qui parut en 1564. De cette collection fut traduite en anglais, l'*Histoire d'Hamlet*, dont s'est inspiré Shakespeare.

Malone, un des commentateurs de Shakespeare, auquel nous devons un ordre chronologique de ses pièces, place la représentation d'*Hamlet*, en l'année 1596.

PERSONNAGES

CLAUDIUS, roi de Danemark.
HAMLET, fils du précédent roi et neveu du roi actuel.
POLONIUS, lord chambellan.
HORATIO, ami d'Hamlet.
LAERTES, fils de Polonius.
VOLTIMAND, CORNELIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, OSRICK — Courtisans.
UN AUTRE COURTISAN.
UN PRÊTRE.
MARCELLUS, BERNARDO — officiers.
FRANCISCO, soldat.
REYNALDO, serviteur de Polonius.
FORTINBRAS, prince de Norvège.
UN CAPITAINE.
UN AMBASSADEUR.
LE SPECTRE du père d'Hamlet.
GERTRUDE, reine de Danemark et mère d'Hamlet.
OPHELIE, fille de Polonius.
SEIGNEURS, DAMES, OFFICIERS, SOLDATS, COMÉDIENS, FOSSOYEURS, MATELOTS, MESSAGERS, etc.

La scène est à Elseneur.

HAMLET

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Elseneur. Une plate-forme devant le château

FRANCISCO, A SON POSTE.
BERNARDO ENTRE ET SE DIRIGE VERS LUI.

BERNARDO.

Qui est là?

FRANCISCO.

Non. Répondez-moi, et déclarez-vous.

BERNARDO.

Longue vie au roi!

FRANCISCO.

Bernardo?

BERNARDO.

Lui-même.

FRANCISCO.

Vous venez exactement à l'heure.

BERNARDO.

Minui vient de sonner. Allez au lit, Francisco.

FRANCISCO.

Mille remerciements pour m'avoir relevé. Il fait un froid aigre et j'ai le cœur gelé.

BERNARDO.

Avez-vous eu une garde tranquille?

FRANCISCO.

Pas une souris n'a bougé.

BERNARDO.

C'est bien. Bonne nuit. Si vous rencontrez Horatio et Marcellus, mes compagnons de garde, dites-leur de se dépêcher.

(*Entrent* HORATIO *et* MARCELLUS).

FRANCISCO.

Je crois les entendre. Halte ! Qui va là ?

HORATIO.

Amis de ce pays.

MARCELLUS.

Et hommes liges du Danois.

FRANCISCO.

Bonne nuit.

MARCELLUS.

Adieu, brave soldat. Qui vous a relevé ?

FRANCISCO.

Bernardo. Bonne nuit.

(*Sort Francisco*).

MARCELLUS.

Holà ! Bernardo !

BERNARDO.

Répondez. Est-ce Horatio qui est là ?

HORATIO.

C'est un morceau de lui-même [1].

BERNARDO.

Soyez le bienvenu, Horatio. Vous aussi, bon Marcellus.

HORATIO.

Eh bien, l'homme est-il apparu encore cette nuit ?

BERNARDO.

Je n'ai rien vu.

MARCELLUS.

Horatio prétend que ce n'est qu'un effet de notre imagination et refuse de se soumettre à la croyance, concernant l'effroyable apparition deux fois constatée par nous. C'est pourquoi je l'ai instamment prié de venir passer avec nous les minutes de cette nuit [2]. Si l'apparition revient, il pourra confirmer ce que nous avons vu et lui parler.

HORATIO.

Bah ! Elle ne reviendra pas.

1. *A piece of him.* Terme de jargon. On le retrouve pourtant dans *Périclès*, au milieu d'une situation tragique :

Take in your arms this PIECE *of your dead queen.* « Prenez dans vos bras ce morceau de votre reine morte ».

2. *The minutes of this night.* Expression commune au temps de Shakespeare. On la retrouve dans une pièce de Ford : *The Fancies chaste and noble.*

I promise ere THE MINUTES OF THE NIGHT. « Je promets avant les minutes de la nuit ».

BERNARDO.

Asseyez-vous un moment et laissez-nous vous rabattre encore une fois les oreilles si rebelles à notre récit, d'un fait que nous avons constaté deux nuits de suite.

HORATIO.

Soit. Asseyons-nous, et écoutons Bernardo raconter ce qu'il a vu.

BERNARDO.

La dernière de toutes ces nuits, cette même étoile qui va du pôle à l'ouest, achevait son cours pour illuminer la partie du ciel où elle brille encore, lorsque Marcellus et moi-même, au moment où la cloche sonnait une heure...

MARCELLUS.

Paix ! ne parle plus ! Regarde. Le voici qui revient !

(*Entre le* SPECTRE).

BERNARDO.

Sous la même forme ; celle du roi mort !

MARCELLUS.

Tu es un savant, parle-lui Horatio[1].

BERNARDO.

Ne ressemble-t-il pas au roi ? Regarde-le bien, Horatio.

HORATIO.

Etonnamment ! La peur et la stupéfaction s'emparent de moi !

BERNARDO.

Il voudrait qu'on lui parlât.

MARCELLUS.

Parle-lui, Horatio.

HORATIO.

Qui es-tu, toi qui usurpes cette heure de la nuit en même temps que la forme superbe et guerrière sous laquelle la majesté ensevelie du Danemark marchait autrefois ? Par le ciel, je te somme de répondre.

MARCELLUS.

Tu l'as offensé.

BERNARDO.

Regarde ! Il s'éloigne fièrement.

(*Le spectre sort*).

MARCELLUS.

Il est parti sans répondre.

BBRNARDO.

Eh bien, Horatio ? Vous tremblez et paraissez pâle. N'est-ce pas quelque chose de plus que de l'imagination ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

1. On croyait autrefois que les esprits et les êtres surnaturels ne pouvaient être consultés que par des personnes de savoir.

HORATIO.

Devant mon dieu, je n'aurais pu le croire, sans la preuve sensible et véritable que me fournissent mes propres yeux.

MARCELLUS.

N'est-ce pas l'image du roi?

HORATIO.

Comme tu es ta propre image. Telle était l'armure qu'il portait, quand il combattait l'ambitieux Norvégien. Il fronçait le sourcil de la même façon, lorsque, dans une discussion furieuse, il frappa le Polonais en traîneau sur la glace. C'est étrange!

MARCELLUS.

Deux fois déjà, juste à cette heure de mort, avec cette tournure martiale, il a traversé notre poste.

HORATIO.

Dans quel but à atteindre? Je l'ignore; mais dès à présent, mon opinion est que cela présage une étrange catastrophe dans le royaume.

MARCELLUS.

Soit. Asseyons-nous, et que celui d'entre nous qui le sait me dise pourquoi des gardes si strictes et si rigoureuses, fatiguent ainsi, chaque nuit, les sujets de ce pays? Pourquoi cette fonte quotidienne de canons en bronze? Ces munitions de guerre achetées à l'étranger? Cette presse exercée sur les constructeurs de vaisseaux, dont la tâche forcée ne distingue plus le dimanche des autres jours de la semaine? Que peut-il se passer pour qu'une hâte, cause de tant de sueurs, fasse de la nuit la compagne de travail du jour? Qui peut me renseigner?

HORATIO.

Moi, je le puis, d'après les bruits qui courent. Notre dernier roi, dont l'image vient de nous apparaître, fut, vous le savez, provoqué par Fortinbras de Norvège, que stimulait une orgueilleuse émulation, à un combat dans lequel notre vaillant Hamlet (c'est ainsi que le qualifiait cette partie de notre monde connu), tua ce Fortinbras. En vertu d'un pacte scellé, bien ratifié par la loi et la science héraldique, Fortinbras en perdant la vie, cédait à son vainqueur toutes les terres dont il était possesseur. Par contre, notre roi s'engageait à abandonner une partie de terres équivalente, devenant l'héritage de Fortinbras, si ce dernier triomphait. Ainsi, les biens de Fortinbras, d'après la convention et la teneur des articles désignés ont échu à Hamlet. A cette heure, le jeune Fortinbras, en étourdi qui brûle d'une incorrigible ardeur, a ramené sur les frontières de la Norvège, au hasard, une bande de vagabonds résolus, pour la nourriture et la paye, à toute entreprise exigeant du

cœur au ventre[1]. Son but (nos hommes d'Etat s'en aperçoivent) est de reconquérir sur nous, à main armée et en des termes impératifs, les terres susdites perdues par son père. Telle est, selon moi, la raison de nos préparatifs. Tel est le motif des gardes qu'on nous fait prendre ; telle est enfin la principale cause de la hâte et du remue-ménage qui existent dans le pays.

BERNARDO.

J'estime qu'il n'y en a pas d'autres. Tu as dit juste. C'est peut-être pour cela que dans notre poste, se promène armée, cette figure de mauvais augure, si semblable à celle du roi, qui fut, comme il l'est encore, la cause de ces guerres.

HORATIO.

Une poussière peut troubler l'œil de l'esprit. A l'époque où Rome était glorieuse et florissante, un peu avant la chute du très puissant Jules, les tombeaux demeurèrent sans hôtes, et les morts sans linceuls poussèrent des cris inarticulés dans les rues. Des étoiles avec des queues enflammées pleurèrent des gouttes de sang; des signes désastreux obscurcirent le soleil; et la lune, sous l'influence de laquelle est l'empire de Neptune, fut affligée d'une éclipse, comme au Jugement dernier. Les mêmes signes précurseurs de terribles événements, messagers précédant toujours les destins, prologues de pronostics imminents, le ciel et la terre les ont fait apparaître dans nos climats à nos compatriotes.

(*Rentre le* SPECTRE).

Chut! Regardez! Il revient! Je veux lui barrer le passage, dût-il me foudroyer! Arrête, illusion! Si tu as un son, si tu peux te servir de la voix, parle-moi. S'il y a une bonne action à commettre qui puisse te soulager et contribuer à mon salut, parle-moi! Si tu es dans les confidences des destins de ton pays et qu'un avertissement puisse les prévenir, parle-moi! Si, durant ta vie, tu as enterré un trésor mal acquis dans le sein de la terre (raison pour laquelle on dit que vous autres esprits, errez souvent après la mort), dis-le moi.

(*Le coq chante*).

Arrête et parle! Arrête-le, Marcellus!

MARCELLUS.

Le frapperai-je avec ma pertuisane?

HORATIO.

Frappe, s'il ne veut pas s'arrêter.

1. *That hath a stomach in't.* Le mot d'estomac au temps de notre auteur, correspondait à ceux de *constance, résolution*.

BERNARDO.

Il est ici!

HORATIO.

Il est ici!

(*Le Spectre sort*).

MARCELLUS.

Il a disparu! Nous avons eu tort, majestueux comme il était, d'user envers lui de violence. Ainsi que l'air il est invulnérable, et nos vaines menaces n'étaient qu'une malicieuse moquerie.

BERNARDO.

Il s'apprêtait à parler quand le coq a chanté!

HORATIO.

A ce moment, il a tressailli; tel un coupable devant une effrayante sommation. J'ai ouï dire que le coq, cette trompette du matin, éveille avec son gosier puissant aux sons aigus, le dieu du jour, et qu'à ce signal, qu'il soit dans la mer ou dans le feu, dans la terre ou dans l'air, l'esprit errant hors de ses limites, regagne sa retraite[1]. C'est une vérité dont nous venons d'avoir la preuve.

MARCELLUS.

Il s'est évanoui au chant du coq. Certains hommes prétendent qu'à chaque retour de la saison où l'on célèbre la naissance de notre Sauveur, l'oiseau de l'aube chante toute la nuit. Alors, prétend-on encore, l'esprit n'ose s'aventurer dehors; les nuits sont salubres: aucune planète n'a de maligne influence; les fées perdent tout mauvais pouvoir, comme les sorciers celui des charmes. Tant cette époque est sacrée et pleine de grâces!

HORATIO.

Je l'ai entendu dire et le crois en partie. Mais, regardez. Le matin, vêtu d'un manteau de pourpre, s'avance à l'orient, sur la rosée de cette haute colline. Achevons notre faction et, selon mon avis, nous ferons part de ce que nous avons vu cette nuit, au jeune Hamlet. Sur ma vie, cet esprit, muet pour nous, lui parlera! Consentez-vous à ce que nous le tenions au courant de ce qui s'est passé, comme le commande notre amour et l'exige notre devoir?

MARCELLUS.

Agissons de la sorte, je vous prie. Je sais où nous avons des chances de le trouver ce matin.

1. Suivant la pneumatologie du temps, chaque élément était habité par un ordre particulier d'esprits ayant des dispositions différentes suivant le lieu qu'ils occupaient.

SCÈNE II.

Une salle d'Etat dans le château.

ENTRENT LE ROI, LA REINE, HAMLET, POLONIUS, LAERTES, VOLTIMAND, CORNÉLIUS, SEIGNEURS, GENS DE LA SUITE.

LE ROI.

Bien que de la mort d'Hamlet, notre cher frère, le souvenir soit encore frais; qu'il sied de tenir nos cœurs dans le chagrin, et de conserver à notre royaume l'attitude de la douleur, il y a tant de distance entre la raison et la nature, que si nous devons penser à lui avec des regrets justifiés, faut-il encore que nous songions à nous-mêmes. C'est pourquoi, notre sœur d'autrefois, aujourd'hui notre femme, la royale associée de ce belliqueux Etat, l'avons-nous prise pour épouse, avec une joie douloureuse, souriant d'un œil et pleurant de l'autre; mêlant les myrthes aux cyprès; les hymnes funèbres aux chants d'hyménée; bref tenant la balance égale entre le découragement et l'allégresse. Nous n'avons pas négligé vos sages conseils, librement donnés dans cette affaire. Recevez-en tous nos remerciements. Maintenant, il est temps de vous l'apprendre, le jeune Fortinbras, se faisant une faible opinion de notre mérite, ou supposant notre Etat disjoint et ébranlé par la mort de notre cher frère, compte sur ces avantages imaginaires pour nous importuner à chaque instant de messages où il réclame les terres légalement cédées par son père à notre vaillant frère. Voilà pour lui. En ce qui nous concerne, voici l'objet de cette réunion. Nous avons écrit à l'oncle du jeune Fortinbras, le roi de Norvège qui, impotent et alité, connaît à peine les projets de son neveu, d'y mettre obstacle, les levées et les enrôlements se faisant parmi ses sujets. Nous vous dépêchons, brave Cornélius, ainsi que vous, Voltimand, pour porter nos compliments au vieux roi de Norvège, ne vous donnant d'autre pouvoir personnel dans l'affaire à traiter avec lui, que la teneur des instructions détaillées que voici. Adieu et que votre hâte commande à votre devoir.

CORNÉLIUS ET VOLTIMAND.

En cela, comme en toutes choses, nous prouverons notre zèle.

LE ROI.

Nous n'en doutons pas. Adieu de tout cœur.

(*Sortent Voltimand et Cornélius*).

Laertes, quelles nouvelles portez-vous? Vous avez fait

allusion à une requête. Qu'y a-t-il, Laertes ? Vous ne pouvez parler raison au roi de Danemark et perdre vos paroles. Que peux-tu désirer Laertes, que je ne puisse t'offrir avant que tu ne le sollicites ? La tête n'est pas plus alliée au cœur, la main à la bouche, que le trône de Danemark ne l'est à ton père. Que désires-tu Laertes?

LAERTES.

Mon redouté Seigneur, je demande mon congé et la faveur de retourner en France. Je l'ai volontiers quittée afin de venir en Danemark pour vous rendre hommage lors de votre couronnement. A cette heure, je le confesse, où le devoir est accompli, mes pensées et mes vœux m'attirent de nouveau vers la France. Je les soumets humblement à votre gracieuse majesté et sollicite votre pardon.

LE ROI.

Avez-vous la permission de votre père ? Que dit Polonius ?

POLONIUS.

Il me l'a arrachée, monseigneur, a force d'insistance. Fatigué, sur son désir j'ai mis le sceau de mon consentement. Je vous supplie de le laisser partir !

LE ROI.

Choisis l'heure qui te sera propice, Laertes. Le temps t'appartient, uses-en à ton gré. Maintenant, Hamlet, mon cousin et mon fils...

HAMLET, *à part.*

Un peu plus qu'un cousin et moins qu'un fils !

LE ROI.

Comment se fait-il que des nuages pèsent encore sur votre front ?

HAMLET.

Des nuages, monseigneur ? Je suis trop près du soleil !

LA REINE.

Cher Hamlet, quitte ta couleur nocturne et regarde le roi de Danemark comme un ami. Ne cherche pas toujours, avec des yeux baissés, ton noble père dans la poussière. Tu le sais, c'est la loi commune ; tout ce qui vit doit mourir. On traverse ce monde pour gagner l'éternité.

HAMLET.

En effet, madame, c'est la loi commune.

LA REINE.

Alors, pourquoi te semble-t-elle si étrange ?

HAMLET.

Elle ne me semble pas étrange, madame, elle l'est ; c'est une réalité et non un semblant. Ce n'est ni mon manteau noir comme de l'encre, bonne mère ; ni ce costume en

usage dans les deuils solennels; ni le souffle tempétueux d'une respiration contrainte; ni le ruisseau fécond de mes yeux; ni l'air attristé de mon visage; ni toutes les formes, modes et apparences du chagrin qui dénotent l'état de mon âme. Ce sont là des semblants, car de telles actions un homme peut les jouer. Mais au dedans de moi, je renferme plus que de l'apparence. Le reste n'est que le déguisement de la douleur!

LE ROI.

Cela prouve une nature sensible et recommandable, Hamlet, de rendre à votre père ces funèbres devoirs. Mais, vous devez le savoir, votre père a perdu un père. Ce père a perdu le sien. Le survivant est obligé, par devoir filial, d'entretenir quelque temps un chagrin obséquieux. Mais s'entêter dans une tristesse obstinée est la marque d'une opiniâtreté impie, une douleur indigne d'un homme, la preuve d'une volonté en révolte contre le ciel, d'un cœur sans défense, d'un esprit rebelle, d'une intelligence simple et mal cultivée. Comment une chose prévue, fatale, aussi commune que la plus vulgaire, peut-elle, dans une opposition morose, vous tenir ainsi au cœur? Fi! c'est offenser le ciel, la mort, la nature! Offenser de la façon la plus absurde, cette raison pour qui la mort des pères est un thème commun et qui, au premier cadavre comme à celui qui meurt aujourd'hui, n'a cessé de crier: *Cela doit être ainsi!* Nous vous en prions, débarrassez-vous de cette impuissante douleur. Pensez à nous comme on pense à un père. Le monde en prenne note, vous êtes le plus proche de notre trône et je ressens pour vous la noble affection que le plus tendre des pères peut ressentir pour son fils. Quant à votre intention de retourner à l'école de Wittenberg, rien n'est plus opposé à notre désir. Nous vous supplions donc de rester ici, pour la satisfaction et la joie de nos yeux, vous le premier de notre Cour, notre cousin et notre fils.

LA REINE.

Ne demeurez pas sourd aux prières de votre mère, Hamlet. Je t'en prie, demeure avec nous, ne va pas à Wittenberg.

HAMLET.

Je vous obéirai de mon mieux, madame.

LE ROI.

Voilà une bonne réponse et affectueuse. Soyez en Danemark comme nous-même. Venez, madame, ce consentement d'Hamlet donné si gentiment et si spontanément m'a mis de la gaîté au cœur. En action de grâces, aujourd'hui, il ne sera pas porté de joyeux toasts, en Danemark, sans que les gros canons les redisent aux nuages, et que le toast du

roi soit répété par le ciel, écho du tonnerre terrestre. Allons.

(*Sortent le Roi, la Reine, les Seigneurs, Polonius et Laertes*).

HAMLET.

Que cette chair si solide fonde, se dégèle, se dissolve en rosée! Oh! si l'Eternel n'avait pas menacé de ses foudres celui qui attente à sa vie! Oh Dieu! Dieu! combien lourdes, surannées, languissantes, et sans profit me semblent les jouissances de ce monde! Fi de la vie! Oh fi! C'est un jardin inculte qui monte en graine envahi par une végétation ignoble! Les choses en sont venues là! Deux mois depuis sa mort! Non pas même! Pas deux mois! Un roi si bon! qui était à celui-ci ce qu'Hypérion est à un satyre[1]! Il aimait tant ma mère, qu'il défendait aux brises du ciel de frôler trop rudement son visage! Ciel et terre! Dois-je me souvenir? Elle se pendait à son cou, comme si son appétit grandissait avec la possession. Et en un mois! N'y pensons pas! Fragilité, ton nom est femme! Un petit mois! Elle n'a pas encore usé les souliers avec lesquels, comme une Niobé en larmes, elle suivait le corps de mon père! Oui, elle! Elle-même! O ciel! Une bête sans raison aurait porté plus longtemps le deuil! Mariée avec mon oncle, le frère de mon père! Mais qui ne ressemble pas plus à mon père que moi à Hercule! Un mois! Le sel de ses larmes hypocrites rougissait encore ses yeux enflammés, elle se mariait! Quelle criminelle ardeur l'a si vite poussée dans un lit incestueux! Cela ne finira pas bien! Cela ne peut pas bien finir! Brise-toi, mon cœur! Car je dois retenir ma langue!

(*Entrent* HORATIO, BERNARDO *et* MARCELLUS).

HORATIO.

Salut à votre seigneurie.

HAMLET.

Je me réjouis de vous voir en bonne santé. Horatio, si je ne m'abuse?

HORATIO.

Lui-même, monseigneur et votre humble serviteur pour jamais.

HAMLET.

Dites, mon bon ami, j'échangerai ce titre avec vous. Que faites-vous loin de Wittenberg, Horatio? Marcellus?

1. A première vue, observe le commentateur Warburton, le rapprochement paraît un peu bizarre. Par le satyre, Shakespeare a entendu Pan, et par Hypérion, Apollon. Pan et Apollon étaient frères.

MARCELLUS.

Mon bon seigneur?

HAMLET.

Je suis charmé de vous voir. Bonsoir, monsieur. Mais, que faites-vous loin de Wittenberg?

HORATIO.

Un caprice de vagabond, mon bon seigneur.

HAMLET.

Je ne voudrais pas entendre parler ainsi votre ennemi. Vous n'imposerez pas à mon oreille cette violence d'en faire la dépositaire d'un rapport contre vous-même. Je sais que vous n'êtes pas un vagabond. Quelle affaire vous amène à Elseneur? Nous vous apprendrons à boire à larges gorgées avant votre départ.

HORATIO.

Monseigneur, je suis venu aux funérailles de votre père.

HAMLET.

Je t'en prie, ne te moque pas de moi, camarade étudiant. C'était aussi, je pense, pour assister au mariage de ma mère?

HORATIO.

En effet, monseigneur, il ne s'est pas fait attendre.

HAMLET.

Economie! Économie, Horatio! Les viandes cuites pour les funérailles ont été servies froides sur les tables nuptiales[1]. J'aurais mieux aimé rencontrer mon plus intime ennemi dans le ciel, plutôt que d'avoir vu ce jour, Horatio! Mon père! Il me semble que je vois mon père!

HORATIO.

Où, monseigneur?

HAMLET.

Dans les yeux de ma pensée, Horatio.

HORATIO.

Je l'ai vu une fois. C'était un beau roi!

HAMLET.

Un homme, en tout et pour tout. Je ne retrouverai jamais son pareil.

HORATIO.

Monseigneur, je crois l'avoir vu la nuit dernière.

HAMLET.

Vu! Qui?

HORATIO.

Monseigneur, le roi votre père.

1. C'était autrefois la coutume d'offrir un repas froid aux pleureurs suivant le convoi. L'usage s'en est conservé dans certaines contrées parmi les gros fermiers.

HAMLET.

Le roi, mon père?

HORATIO.

Calmez votre surprise pour un instant et prêtez-moi une oreille attentive, afin que je puisse, avec le témoignage de ces messieurs, vous raconter le prodige.

HAMLET.

Pour l'amour de Dieu, je vous écoute!

HORATIO.

Deux nuits de suite, Marcellus et Bernardo, étant de garde, l'ont rencontré au milieu de la nuit, dans un lieu funèbre. Un homme comme votre père, armé de toutes pièces, de pied en cap, leur est apparu, et s'avançant avec solennité, a marché lentement et majestueusement devant eux. Trois fois, il s'est promené devant leurs yeux interdits et effrayés, à la distance d'un bâton de commandement, tandis qu'eux, annihilés par la peur, se tenaient muets sans lui adresser une parole. Ils m'ont fait part du terrible secret, et la troisième nuit, j'ai pris la garde avec eux. Alors, l'apparition est revenue, au moment que tous deux m'avaient indiqué, dans la forme qu'ils m'avaient dite, sans que le moindre détail fût changé. J'ai connu votre père. Ces mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET.

En quel lieu?

MARCELLUS.

Sur la plate-forme où nous étions de garde, monseigneur.

HAMLET.

Lui avez-vous parlé?

HORATIO.

Oui, monseigneur, mais il n'a pas répondu. Une fois, il m'a semblé qu'il levait la tête et faisait un mouvement comme s'il voulait prendre la parole. A ce moment, le coq matinal a jeté un cri éclatant, le spectre s'est enfui en hâte et s'est évanoui.

HAMLET.

Voilà qui est étrange!

HORATIO.

Aussi vrai que je vis, mon honoré seigneur, je n'invente rien, nous avons pensé que c'était notre devoir de vous en informer.

HAMLET.

En vérité, en vérité, messieurs, ceci me trouble. Prenez-vous la garde cette nuit?

TOUS.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Armé, dites-vous?

TOUS.

Armé, monseigneur.

HAMLET.

De pied en cap?

TOUS.

De la tête aux pieds, monseigneur.

HAMLET.

Alors, vous n'avez pas vu sa figure?

HORATIO.

Si, monseigneur. Il portait la visière levée.

HAMLET.

Semblait-il courroucé?

HORATIO.

Sa physionomie trahissait plus de tristesse que de colère.

HAMLET.

Pâle ou rouge?

HORATIO.

Très pâle.

HAMLET.

Il fixait les yeux sur vous?

HORATIO.

Constamment.

HAMLET.

Je regrette de n'avoir pas été là.

HORATIO.

Vous seriez demeuré stupéfait.

HAMLET.

En effet. En effet. Est-il resté longtemps?

HORATIO.

Le temps de compter lentement jusqu'à cent?

MARCELLUS ET BERNARDO.

Plus longtemps.

HORATIO.

Pas quand je l'ai vu.

HAMLET.

Sa barbe était grisonnante? Non?

HORATIO.

Comme celle qu'il portait de son vivant. D'un noir argenté.

HAMLET.

Je veillerai cette nuit. Peut-être reviendra-t-il?

HORATIO.

Je m'en porte garant. Il reviendra.

HAMLET.

S'il se présente sous la figure de mon noble père, je lui

parlerai, dût l'enfer m'imposer silence. Je vous en prie tous, si vous avez jusqu'ici tenu secrète cette apparition, n'en parlez pas encore. Quoiqu'il puisse arriver cette nuit, songez-y, mais n'en parlez pas. Je reconnaîtrai votre dévouement. Adieu. Sur la plate-forme entre onze heures et minuit, j'irai vous rendre visite.

TOUS.

Nos respects à votre Honneur.

HAMLET.

Vous m'êtes dévoués comme je vous le suis. Adieu.

(*Sortent Horatio, Marcellus et Bernardo*).

L'esprit de mon père en armes! Tout va mal! Je soupçonne quelque tragédie infâme! Je voudrais que la nuit fût venue! Jusque-là sois calme, mon âme! Les mauvaises actions, quand la terre les recouvrirait, apparaissent aux yeux des hommes!

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Polonius.

ENTRENT LAERTES ET OPHÉLIE.

LAERTES.

Mes bagages sont embarqués. Adieu. Quand les vents seront bons, sœur, et qu'un convoi sera prêt à partir, ne vous endormez pas et donnez-moi de vos nouvelles.

OPHÉLIE.

En doutez-vous?

LAERTES.

Quant à Hamlet et à ses amours frivoles, faites-en le cas d'une fantaisie, d'un amusement du sang; d'une violette dans sa jeunesse printanière, ardente mais passagère, douce mais peu durable; parfum d'une minute. Pas plus.

OPHÉLIE.

Pas plus!

LAERTES.

N'y pensez plus. La nature, dans sa croissance, ne développe pas seulement les muscles et la capacité; mais à mesure que le temple s'épanouit, la tension intérieure de l'esprit et de l'âme s'agrandit également. Il se peut qu'il vous aime aujourd'hui; qu'aujourd'hui aucune souillure, aucune tromperie n'altèrent ses vertueuses intentions, mais craignez que, vu la hauteur de son rang, sa volonté ne soit pas la sienne, puisque lui-même est l'esclave de sa nais-

sance. Il ne peut, comme une personne ordinaire, décider de son choix, car de ce choix dépendent le salut et le bonheur du royaume entier. C'est pourquoi son choix doit être circonscrit par l'opinion et le consentement du corps dont il est la tête. S'il dit qu'il vous aime, que votre sagesse n'en croie que ce qu'il peut effectuer lui-même dans la place et le rang où il a été élevé, c'est-à-dire sous la dépendance de la plus noble partie du Danemark. Estimez ce que perdrait votre honneur à prêter une oreille trop crédule à ses bagatelles ; ce serait, ou la perte de votre cœur ou votre chaste trésor ouvert à des opportunités que rien ne maîtrise. Prenez garde, Ophélie ! Prenez garde, ma chère sœur ! mettez votre affection à l'abri de la dangereuse explosion du désir. La jeune fille la plus précautionnée devient prodigue à dévoiler sa beauté à la lune. La vertu elle-même n'évite pas les coups de la calomnie. Le ver ronge souvent les pousses printanières avant que leurs boutons soient éclos, et quand la jeunesse est une fraîche et limpide rosée, les souffles contagieux sont les plus menaçants. Soyez donc circonspecte ; la peur étant la meilleure sauvegarde. La jeunesse peut devenir sa propre ennemie si d'autres ennemis ne l'approchent pas.

OPHÉLIE.

Le résultat de cette bonne leçon sera comme un gardien auprès de mon cœur. Mais, bon frère, en me montrant le chemin escarpé et épineux qui conduit au ciel, n'imitez pas ces pasteurs libertins, boursouflés et insouciants, qui foulent les chemins plantés de primevères du désir, au lieu d'écouter leurs propres leçons.

LAERTES.

Ne craignez rien pour moi. Mais je m'attarde. Voici mon père.

(*Entre* POLONIUS).

Une double bénédiction est une double grâce. L'occasion sourit à un second adieu.

POLONIUS.

Encore ici Laertes ! A bord ! A bord ! Quelle honte ! Le vent est assis sur l'épaule de votre voile [1] et l'on vous attend ! Voici ma bénédiction. (*Il étend la main sur la tête de Laertes*). A présent, empreins-toi de ces quelques préceptes. Ne donne pas de langue à tes pensées, ni d'exécution à des pensées irréfléchies. Sois familier sans moyens vulgaires. Les amis que tu as, après les avoir éprouvés, accroche-les à ton âme avec des crampons d'acier, mais ne rends pas ta main calleuse par l'échange de poignées de

1. *The shoulder of your sail.* Expression maritime.

mains avec le camarade nouvellement pondu que tu as déniché. Ne prends pas part aux querelles ; si tu t'en mêles arrange-toi de façon à ce que ton adversaire se méfie de toi. Prête ton oreille à chaque homme, à très peu ta voix. Prends l'opinion de chacun, mais réserve ton jugement. Porte des habits aussi somptueux que ta bourse te le permet. Sans être excentriques, qu'ils soient riches, mais non fastueux. Souvent le vêtement trahit l'homme. En France, les gens du meilleur monde et de la meilleure qualité donnent le ton du goût et de la générosité. Ne sois ni un emprunteur, ni un prêteur, car souvent le prêteur en est pour son argent et son ami, tandis que l'emprunt émousse la pointe de l'économie. Avant tout, sois loyal envers toi-même et aussi infailliblement que la nuit succède au jour, tu ne tromperas personne. Adieu. Que ma bénédiction s'étende sur toi !

LAERTES.

Je prends humblement congé de vous, monseigneur.

POLONIUS.

L'heure vous y invite. Allez, vos serviteurs attendent.

LAERTES.

Adieu, Ophélie ! N'oubliez rien de ce que je vous ai dit.

OPHÉLIE.

C'est enfermé dans ma mémoire.

LAERTES.

Adieu !

(*Sort Laertes*).

POLONIUS.

Et que vous a-t-il dit, Ophélie?

OPHÉLIE.

Quelque chose concernant le seigneur Hamlet.

POLONIUS.

Bravo ! bonne idée ! On m'a dit que, depuis quelque temps, il vous consacrait ses loisirs, et que vous-même seriez pour lui prodigue de vos audiences. S'il en est ainsi (on m'en a informé par précaution), je dois vous prévenir que vous ne comprenez pas votre situation aussi clairement qu'il convient à ma famille et à votre honneur. Qu'y a-t-il entre vous? Ne me cachez rien.

OPHÉLIE.

Monseigneur, depuis quelque temps, il me fait de nombreuses offres de son affection.

POLONIUS.

Son affection ! Peuh ! Vous parlez comme une enfant qui ignore le péril des circonstances. Croyez-vous à ses offres, pour me servir de votre expression?

OPHÉLIE.

Je ne sais pas, monseigneur, ce que je dois en penser.

POLONIUS.

Je vais vous le dire. Vous êtes une petite fille, pour avoir pris comme argent comptant une monnaie qui n'a pas cours. Estimez-vous plus chère ou (pour ne pas perdre le souffle de ma pauvre parole) vous me prenez pour un nigaud.

OPHÉLIE.

Monseigneur, il ne m'a jamais importuné de son amour que d'une manière fort honorable.

POLONIUS.

Une manière! Vous vous exprimez ainsi! Allez, allez.

OPHÉLIE.

Il a appuyé ses discours, monseigneur, avec tous les serments du ciel.

POLONIUS.

Pièges à attraper les naïves! Quand le sang bout, on sait combien la langue est prodigue de serments. Feux de paille, ma fille, ayant plus d'éclat que de chaleur, et qui s'éteignent au moment où l'on s'y chauffe. Ne les prenez pas pour du feu. A partir d'aujourd'hui, gardez mieux votre virginité et ménagez vos paroles pour une occasion meilleure qu'un entretien de commande. Quant au seigneur Hamlet, ne voyez en lui qu'un jeune homme qui peut se promener avec la longe moins courte. En un mot, Ophélie, n'ajoutez aucun crédit à ses serments; ce sont des parjures aux intentions déguisées, des suppliants qui dissimulent leur hypocrisie sous les dehors les plus purs et les plus saints, afin de tromper plus sûrement. Une fois pour toutes je ne veux pas que vous perdiez vos loisirs à échanger des paroles et à vous entretenir avec le seigneur Hamlet. Songez-y, je vous l'ordonne et passez votre chemin.

OPHÉLIE.

J'obéis, monseigneur

SCÈNE IV.

La plate-forme.

ENTRENT HAMLET, HORATIO ET MARCELLUS.

HAMLET.

L'air vous mord la peau. Il fait vraiment froid.

HORATIO.

C'est un air piquant et aigu.

HAMLET.

Quelle heure est-il?

HORATIO.

Bientôt minuit, je pense.

MARCELLUS.

Non, minuit a sonné.

HORATIO.

Vraiment! Je n'ai pas entendu. Alors l'apparition ne tardera pas à venir. (*Sonneries de trompettes et décharge d'artillerie à la cantonade*). Que signifie ce bruit, monseigneur?

HAMLET.

Le roi veille cette nuit et se fait verser rasades. Une débauche au milieu de laquelle chancelle le parvenu d'hier. Chaque fois qu'il vide un verre de vin du Rhin, la timbale et les trompettes résonnent pour célébrer son toast.

HORATIO.

Est-ce une coutume?

HAMLET.

Oui, pardieu! c'en est une. Mais à mon avis, quoique je sois né ici, et fait aux usages, une coutume qu'il est plus honorable de violer que d'observer. Ces réjouissances à la tête lourde, nous attirent les blâmes de l'est et de l'ouest et les critiques des autres nations. Elles nous appellent ivrognes, nous déconsidèrent avec de grossières épithètes, rabaissant le prix de belles qualités et diminuant la part des louanges que nous méritons. C'est ce qui arrive souvent à des particuliers pour des défauts naturels : par exemple, un vice d'origine dont ils ne sont pas responsables, la créature ne choisissant pas ses origines; une exagération d'humeur l'emportant sur les résistances de la raison; une habitude s'écartant trop des mœurs habituelles. Les hommes qui portent l'empreinte d'une imperfection, quelque chose comme la livrée de la nature, la cicatrice de leur sort[1], malgré leurs autres qualités (fussent-elles aussi pures que la grâce, aussi nombreuses qu'un mortel peut en contenir) seront l'objet d'une censure générale pour une infirmité unique. Par sa présence un atome d'impureté suffit à déprécier la plus noble substance.

(*Entre le* SPECTRE).

HORATIO.

Regardez, monseigneur. Il vient!

HAMLET.

Anges et ministres de Dieu, défendez-nous! Est-ce un

1. *Fortune's star.* Le commentateur Théobald lit *scar* pour *star.* Il s'appuie avec raison sur un passage d'*Antoine et Cléopâtre.*

esprit bienfaisant ou un spectre infernal? Apportes-tu avec toi les brises du ciel ou les vapeurs de l'enfer? Viens-tu avec des intentions mauvaises ou charitables? Tu sembles si bien vouloir être questionné que je veux te parler. Je t'appellerai Hamlet, roi, père, royal Danois. Oh! réponds-moi! Ne me laisse pas consumer par le doute! Dis-moi pourquoi tes os sanctifiés, ensevelis dans la mort, ont déchiré leur suaire; pourquoi ton sépulcre où nous t'avons vu inhumé en paix, a ouvert ses lourdes mâchoires de marbre afin de te rendre aux vivants? Quelle signification faut-il donner à ton cadavre, de nouveau revêtu d'acier, revenant voir les clairs de lune et redoublant les horreurs de la nuit? Et nous, bouffons de la nature, pourquoi viens-tu nous épouvanter avec des pensées hors de la portée de nos âmes? Réponds. Pourquoi? Dans quel but? Comment devons-nous agir?

HORATIO.

Il vous fait signe de venir à lui, comme s'il avait à parler à vous seul.

MARCELLUS.

Regardez avec quel geste bienveillant il vous appelle vers un lieu écarté. Ne le suivez pas!

HORATIO.

Non. A aucun prix.

HAMLET.

Il ne veut pas parler. Je le suivrai donc!

HORATIO.

Gardez-vous-en, monseigneur!

HAMLET.

Pourquoi? Qu'ai-je à craindre? Ma vie ne vaut pas une épingle et, quant à mon âme, que peut-il en faire, puisqu'elle est immortelle comme la sienne? Il m'appelle encore! Je le suivrai!

HORATIO.

S'il allait vous attirer vers le flot, ou sur les sommets vertigineux de la falaise dont le pied baigne dans la mer! Là, s'il prenait une autre forme qui, vous faisant perdre la souveraineté de la raison, pourrait vous conduire à la folie? Pensez-y! Cet endroit provoque le désespoir dans la cervelle. Il suffit de regarder la mer de si haut et d'entendre au-dessous ses mugissements!

HAMLET.

Il me fait signe encore. Allez. Je le suivrai!

MARCELLUS.

Ne le suivez pas, monseigneur!

HAMLET.

Bas les mains!

HORATIO.

Laissez-vous retenir et n'y allez pas !

HAMLET.

Ma destinée m'appelle, et fait chaque artère de mon corps aussi robuste que les nerfs du lion néméen ! (*Le Spectre fait signe*). Il m'appelle encore ! Lâchez-moi, messieurs, ou, par le ciel, je fais un fantôme de celui qui me retient ! J'ai dit. Arrière ! Allez. Je te suivrai !

(*Sortent le Spectre et Hamlet*).

HORATIO.

Son imagination désespérée l'emporte.

MARCELLUS.

Suivons-le. Nous avons eu tort de lui obéir.

HORATIO.

Marchons derrière lui. Comment tout cela finira-t-il?

MARCELLUS.

Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark !

HORATIO.

Le ciel y pourvoira !

MARCELLUS.

Suivons-le !

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Une partie plus éloignée de la plate-forme.

HAMLET.

Où veux-tu me conduire? Parle. Je n'irai pas plus loin.

LE SPECTRE.

Ecoute-moi.

HAMLET.

J'écouterai.

LE SPECTRE.

L'heure est proche où je dois retourner aux tourments des flammes sulfureuses.

HAMLET.

Hélas ! pauvre spectre !

LE SPECTRE.

Ne me plains pas, mais écoute attentivement ce que je vais te révéler.

HAMLET.

Parle. Je suis prêt à t'entendre.

LE SPECTRE.

Comme tu le seras à me venger, quand tu auras entendu.

HAMLET.

Quoi?

LE SPECTRE.

Je suis l'esprit de ton père, condamné pour un certain temps à errer dans la nuit, et, le jour, à jeûner dans les flammes, jusqu'à ce que les fautes commises de mon vivant, soient purifiées par le feu. S'il ne m'était pas interdit de révéler les secrets de ma prison, je te raconterais une histoire inédite, dont chaque mot torturerait ton âme, glacerait ton jeune sang, transformerait tes yeux en étoiles sorties de leur sphère. Chaque cheveu de ta chevelure nouée et séparée en deux, se dresserait, comme le piquant d'un porc-épic irrité! Mais la révélation de cette éternité ne doit pas parvenir à des oreilles de chair et de sang! Ecoute, écoute, oh! écoute! si tu as jamais aimé ton pauvre père...

HAMLET.

O ciel!

LE SPECTRE.

Venge son âme et un épouvantable meurtre!

HAMLET.

Un meurtre?

LE SPECTRE.

Un meurtre épouvantable! Celui qu'on peut excuser l'est encore; mais celui dont je te parle est le plus horrible, le plus monstrueux, le plus contre nature!

HAMLET.

J'ai hâte de le connaître, afin de voler à la vengeance avec des ailes rapides comme celles de la pensée ou des rêves d'amour!

LE SPECTRE.

Je te trouve prêt. Tu serais aussi insensible que l'herbe grasse pourrissant à l'aise sur la rive du Léthé, si tu n'étais pas ému de ce qui va suivre. Ecoute, Hamlet. On a fait courir le bruit que, un jour où je dormais dans mon jardin, un serpent m'aurait piqué. Le Danemark tout entier a été grossièrement trompé par ce récit inventé de ma mort. Sache, noble jeune homme, que le serpent qui a mordu ton père porte maintenant ma couronne!

HAMLET.

Oh! le pressentiment de mon âme! Mon oncle!

LE SPECTRE.

Oui, cette bête incestueuse et adultère, avec le sortilège de son esprit, ses dons maudits (oh! esprit et dons pervers qui avez le pouvoir de séduire!) a su gagner à sa honteuse passion la volonté de ma reine qui semblait la plus vertueuse des femmes. Oh! Hamlet! Quelle chute! De moi, dont l'amour si digne marchait la main dans la main avec

la fidélité que je lui avais jurée le jour de notre mariage, descendre jusqu'à un misérable dont les dons naturels étaient si pauvres à côté des miens ! De même la vertu demeure inébranlable devant l'impudicité qui la courtise, fût-ce sous une forme céleste; de même la luxure assouvie sur un lit céleste ne se rassasiera que d'immondices! Doucement. Je crois sentir l'air matinal. Il faut que j'abrège. Je sommeillais dans mon jardin, l'après-midi, selon mon habitude, quand à cette heure où je me croyais en sécurité, arriva ton oncle avec un jus maudit de jusquiame enfermé dans un flacon qu'il vida dans le creux de mon oreille. L'effet est si dangereux pour le sang de l'homme que, subtil comme le vif argent, il se fait sentir dans tous les canaux, toutes les veines de son corps et, qu'avec une soudaine vigueur, il caille et arrête, comme ferait une goutte d'acide dans du lait, le sang le plus limpide et le plus sain. C'est cet effet que je ressentis. Au même instant, une lèpre couvrit mon corps lisse, comme elle couvrit Lazare, d'une croûte infecte et hideuse. Ainsi je fus, pendant mon sommeil, dépouillé par la main d'un frère, de la vie, de la couronne et de la reine. Enlevé dans la floraison de mes péchés, sans avoir reçu les sacrements, à l'improviste, sans purification, sans compte rendu à Dieu, j'ai été envoyé vers lui chargé de toutes mes imperfections. Horrible ! horrible ! horrible ! Si tu as gardé le sentiment de la nature, ne supporte pas cela! ne supporte pas que le lit du roi de Danemark devienne celui de la luxure et de l'inceste damné! Mais, de quelque façon que tu te venges, ne corromps pas ton âme. Garde-toi de tout projet hostile contre ta mère. Abandonne-la au ciel et aux épines plantées dans son cœur pour le piquer et le déchirer. Adieu pour toujours. Le ver luisant annonce que le matin est proche en éteignant son feu sans chaleur. Adieu, adieu, adieu! Souviens-toi !

(*Le Spectre sort*).

HAMLET.

Vous tous, hôtes du ciel ! O terre! Quoi encore? Invoquerai-je l'enfer? Oh honte! Contiens-toi, mon cœur! Et vous, mes nerfs, ne vieillissez pas en un instant! Servez-moi de soutien ! Me souvenir de toi ! Oui, pauvre fantôme, tant que la mémoire existera sur ce globe en délire ! Me souvenir de toi ! J'effacerai des tablettes de ma mémoire tous les souvenirs frivoles, toutes les maximes des livres, toutes les formes, tous les vestiges que la jeunesse et l'observation y ont copiés ! Seul, ton commandement sera écrit dans ma cervelle fermée à tout sujet vulgaire. Oui, par le ciel! Oh, la plus perfide des femmes! Oh ! coquin! coquin souriant, coquin damné ! Mes tablettes! C'est l'instant d'y écrire qu'un

homme peut sourire, sourire encore et n'être qu'un coquin ! Du moins, j'en suis sûr, il peut en être ainsi en Danemark !

(*Ecrivant*).

Mon oncle, vous êtes inscrit. Maintenant le mot d'ordre. « Adieu, adieu ! Souviens-toi » ! C'est juré !

HORATIO, *du dehors.*

Monseigneur, Monseigneur !...

MARCELLUS, *du dehors.*

Seigneur Hamlet !

HORATIO, *du dehors.*

Le ciel le protège !

HAMLET.

Ainsi soit-il !

MARCELLUS, *du dehors.*

Illo, ho, ho, monseigneur !

HAMLET.

Illo, ho, ho, enfant ! viens oiseau, viens[1] !

(*Entrent* HORATIO *et* MARCELLUS).

MARCELLUS.

Que se passe-t-il, mon noble seigneur ?

HORATIO.

Quelles nouvelles, monseigneur ?

HAMLET.

Des nouvelles stupéfiantes !

HORATIO.

Dites-nous-les, mon bon seigneur !

HAMLET.

Non, vous les répéteriez.

HORATIO.

Moi, monseigneur, j'en atteste le ciel !

MARCELLUS.

Moi aussi, monseigneur.

HAMLET.

Qu'en dites-vous donc? Quel cœur d'homme l'eût jamais pensé ! Vous me garderez le secret ?

HORATIO ET MARCELLUS.

Oui, par le ciel, monseigneur.

HAMLET.

Si dans tout le Danemark il y a un fripon qui l'habite, c'est un fieffé coquin !

HORATIO.

Il n'était pas besoin qu'un spectre sortît de son tombeau pour nous apprendre cela.

1 *Illo, ho, ho, come birde, come.* C'est le cri dont se servaient les fauconniers, lorsque le faucon revenait à eux.

HAMLET.

C'est vrai! Vous avez raison. Sans amplifier davantage il faut nous serrer les mains et nous quitter afin que vous alliez où vous appellent vos affaires ou vos désirs. Chaque homme a ses affaires et ses désirs. Quant à moi, pour ma pauvre part, voyez-vous, je vais prier.

HORATIO.

Voilà des paroles farouches et sans suite, monseigneur.

HAMLET.

Je regrette de tout mon cœur qu'elles vous offensent. Sur ma foi, de tout mon cœur.

HORATIO.

Il n'y a pas d'offense, monseigneur.

HAMLET.

Si, par saint Patrick il y en a une; la plus grande qui soit. Quant à cette vision, c'est un honnête fantôme, laissez-moi vous le dire. Pour ce qui est de votre envie de connaître ce qui s'est passé entre nous, maîtrisez-là autant que possible. Maintenant, mes bons amis, puisque vous êtes des amis ,des camarades d'étude et des soldats, faites droit à ma franche requête.

HORATIO.

De quoi s'agit-il, monseigneur? On y fera droit.

HAMLET.

Ne racontez jamais ce que vous avez vu cette nuit.

HORATIO ET MARCELLUS.

Jamais, monseigneur.

HAMLET.

Jurez-le.

HORATIO.

Sur ma fidélité, je le jure.

MARCELLUS.

Je le jure sur ma fidélité

HAMLET.

Sur mon épée.

MARCELLUS.

Nous avons déjà juré, monseigneur.

HAMLET.

Sur mon épée!

LE SPECTRE, *sous la terre.*

Jurez!

HAMLET.

Ah! ah! enfant! Est-ce toi qui parle? Es-tu là bonne pièce? Viens. Vous entendez ce bon compagnon dans la cave? Jurez!

HORATIO.

Prononcez la formule, monseigneur.

HAMLET.

Ne jamais répéter ce que vous avez vu. Jurez-le sur mon épée !

LE SPECTRE, *sous la terre*

Jurez !

HAMLET.

Hic et ubique. Alors nous changerons de place. Eloignez-vous, messieurs, et étendez de nouveau la main sur mon épée. Jurez sur mon épée ! Ne jamais répéter ce que vous avez entendu !

LE SPECTRE, *sous la terre.*

Jurez sur son épée !

HAMLET.

Bien dit, vieille taupe ! Peux-tu donc travailler si vite sous terre ? O digne pionnier ! Eloignons-nous encore, mes bons amis.

HORATIO.

La nuit et le jour ! Voilà un étrange prodige !

HAMLET.

Souhaitez-lui donc la bienvenue comme à un étranger. Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que votre philosophie n'en a rêvées. Jurez ici comme tout à l'heure, et qu'à cette condition le ciel vous protège. Quelle que soit la façon bizarre, étrange, dont je me comporte (il se peut que plus tard j'affecte une allure particulière), en m'apercevant ne hochez jamais la tête ; ne prononcez jamais des paroles douteuses comme : « Bien, bien, nous savons » ; ou : « nous le pourrions si tel était notre désir » ; ou : « s'il nous plaisait de parler » : ou : « il se pourrait que... ». Elles pourraient laisser supposer qu'il y a un secret entre nous. Jurez cela et que la grâce et la merci du ciel vous assistent au besoin !

LE SPECTRE, *sous la terre.*

Jurez !

HAMLET.

Calme-toi, calme-toi, esprit troublé ! Ainsi, messieurs, je me recommande à vous de tout mon cœur. Tout ce qu'un pauvre homme comme Hamlet pourra faire pour vous donner des preuves de son affection et de son amitié, Dieu aidant, sera fait. Rentrons ensemble. Et tenez vos doigts sur vos lèvres, je vous prie. Nous vivons à une époque où tout est disjoint. Oh ! désordre maudit ! Pourquoi suis-je né pour remettre les choses à leur place ! Venez, sortons ensemble.

(*Ils sortent*).

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans la maison de Polonius.

ENTRENT POLONIUS ET REYNALDO.

POLONIUS.

Donne-lui cet argent et ces billets, Reynaldo.

REYNALDO.

Oui, monseigneur.

POLONIUS.

Il sera tout à fait sage, mon bon Reynaldo, avant de lui rendre visite, de vous enquérir de sa conduite.

REYNALDO.

C'était mon intention, monseigneur.

POLONIUS.

Bien dit. Tout à fait bien dit. Voyez-vous, monsieur, informez-vous d'abord des Danois qui habitent Paris; comment, avec qui, par quels moyens, où ils vivent; quelles compagnies ils fréquentent; enfin, ce qu'ils dépensent. Sachant, par ces détours, par l'insistance de vos questions, s'ils connaissent mon fils, poussez plus loin votre enquête et voyez-les plus particulièrement. Posez-vous en homme qui ne le connaîtrait que de loin; comme ceci, par exemple : « Je connais son père et ses amis, et lui-même un peu ». Vous comprenez bien, Reynaldo ?

REYNALDO.

Très bien, monseigneur.

POLONIUS.

« Lui-même, un peu ». Vous pourrez ajouter : « pas beaucoup. Si c'est bien celui dont je veux parler, c'est un véritable libertin, enclin à ceci et à cela ». Mettez-lui sur le dos tout ce qu'il vous plaira d'inventer, pourvu que cela ne l'entache pas de déshonneur. Faites-y bien attention. Tenez-vous-en à ces étourderies, à ces écarts qui, comme tout le monde le sait, sont habituels à la jeunesse en liberté.

REYNALDO.

Comme l'habitude de jouer!

POLONIUS.

Oui. Ou de boire, de tirer l'épée à tout propos, de jurer, de chercher querelle, de courir les filles. Vous pouvez aller jusque-là.

REYNALDO.

Monseigneur, cela pourrait le déshonorer.

POLONIUS.

Non, sur ma foi, si vous savez l'accuser avec mesure. N'allez pas jusqu'à l'accuser d'impertinence, ce serait dépasser le but. Chargez-le si doucement, qu'on mette ses erreurs sur le compte de la liberté dont il jouit; sur le compte encore de l'expansion, de l'ardeur d'un tempérament de fer; de la sauvagerie du sang indomptable comme l'est celui des jeunes gens.

REYNALDO.

Bien, mon bon seigneur.

POLONIUS.

Pourquoi devez-vous agir ainsi?

REYNALDO.

C'est ce que je me demande.

POLONIUS.

Voici mon but et je crois le stratagème excellent. En faisant peser ces légères folies sur mon fils, folies qui ne seraient qu'une tache sur un bel ouvrage, remarquez-le bien, vous gagnez dans la conversation celui que vous voulez sonder. Si dans le jeune homme en question, il a remarqué un des défauts que je viens d'énumérer, soyez assuré qu'il finira par vous dire : « Cher monsieur » ou « Mon ami », ou « Mon gentilhomme », suivant la langue ou la coutume de votre homme et de sa contrée.

REYNALDO.

Très bien, monseigneur.

POLONIUS.

Alors, monsieur, il fera... il fera... Qu'est-ce que j'étais en train de dire? Pas la messe, je disais quelque chose. Où en étais-je?

REYNALDO.

« Il finira par vous dire ».

POLONIUS.

J'y suis : il finira par vous dire : « Je connais ce gentilhomme ; je l'ai vu hier, ou un autre jour, ou à telle époque, avec tel et tel. Comme vous le disiez, il était en train de jouer; il se livrait à des libations; il se querellait au jeu de paume ; ou, peut-être, je l'ai vu entrer dans une maison publique (*vide licet*, un bordel) » et ainsi de suite. Vous

voyez maintenant. L'hameçon de votre mensonge prend la carpe Vérité. C'est ainsi que nous agissons, nous autres hommes d'expérience et de bon sens, avec une ligne, un peu d'adresse et quelques tâtonnements. Voilà comment, en suivant ma première recommandation et mon avis, vous arriverez à connaître mon fils. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

REYNALDO.

J'ai compris, monseigneur.

POLONIUS.

Dieu soit avec vous et portez-vous bien.

REYNALDO.

Mon bon seigneur...

POLONIUS.

Observez vous-même ses penchants.

REYNALDO.

Je n'y manquerai pas, monseigneur.

POLONIUS.

Et laissez-le jouer sa musique.

REYNALDO.

Bien, monseigneur.

(*Il sort*).

(*Entre* OPHÉLIE).

POLONIUS.

Soyez la bienvenue. Comment vous portez-vous, Ophélie? Qu'y a-t-il ?

OPHÉLIE.

Oh, monseigneur, monseigneur, j'ai eu si peur !

POLONIUS.

Parlez, au nom du ciel !

OPHÉLIE.

Monseigneur, j'étais occupée à coudre dans ma chambre, lorsque s'est avancé vers moi le seigneur Hamlet, le pourpoint débraillé, sans chapeau sur la tête, les bas sales et mal attachés, tombant sur ses chevilles; pâle comme son linge; les genoux s'entrechoquant ; sous un aspect aussi pitoyable que s'il se fût échappé de l'enfer pour parler de choses effrayantes !

POLONIUS.

Ton amour l'a rendu fou !

OPHÉLIE.

Je ne sais pas, monseigneur. Mais, à parler franchement, j'en ai peur.

POLONIUS.

Et qu'a-t-il dit?

OPHÉLIE.

Il m'a pris par le poignet et m'a serré fort. Puis, s'écar-

tant de la longueur de son bras, tandis que son autre main se posait ainsi sur mon front, il m'a regardée fixement, dans les yeux, comme s'il voulait me dessiner. Il est demeuré longtemps ainsi. A la fin, secouant mon bras et remuant ainsi la tête, trois fois, de haut en bas, il a poussé un soupir pitoyable et profond! On eût dit que son corps allait se briser et que c'était la fin! Cela fait, il m'a lâchée et, la tête tournée sur l'épaule, semblant trouver son chemin, sans l'aide de ses yeux, a gagné la porte sans leur secours, les fixant toujours de mon côté!

POLONIUS.

Venez avec moi. Je veux aller trouver le roi. C'est le délire, dont la violente propriété est de se frapper lui-même, et de réduire la volonté à des entreprises désespérées, comme toutes les passions qui, sous le ciel, affligent notre nature. J'en suis désolé! Lui avez-vous, autrefois, répondu des duretés?

OPHÉLIE.

Non, mon bon seigneur. Mais, comme vous me l'avez ordonné, je n'ai pas ouvert ses lettres et lui ai défendu de m'approcher.

POLONIUS.

Voilà la raison de sa folie. Je suis désolé de ne l'avoir pas observé avec plus de soin et un meilleur jugement. Je craignais que ce ne fût un jeu et qu'il voulût ta ruine. Maudite ma jalousie! Il semble que le propre de notre âge soit de trop conjecturer: comme celui de la jeunesse de manquer de retenue. Venez, nous allons trouver le roi. Tout cela doit être su. Garder le secret de ces amours aurait de plus graves conséquences que celles qui peuvent résulter de sa révélation. Venez.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une salle dans le château.

ENTRENT LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN ET LA SUITE.

LE ROI.

Soyez le bienvenu, cher Rosencrantz et cher Guildenstern. Outre qu'il nous tardait de vous voir, le besoin que nous avons de vous employer, a provoqué notre hâte à vous appeler. Avez-vous entendu parler de la tranformation opérée chez Hamlet? Je me sers de ce mot, car au dehors comme

au dedans, il n'est plus comme il était. Un autre événement que la mort de son père a-t-il pu le mettre hors de son bon sens? Je ne le suppose pas. Vous qui avez passé votre enfance avec lui, qui depuis avez été ses compagnons de jeunesse, les témoins de sa conduite, je vous supplie de demeurer quelque temps encore dans notre Cour. Votre compagnie l'attirera vers le plaisir et vous fournira l'occasion de vous rendre compte si le mal inconnu qui le ronge ne pourrait pas, une fois découvert, devenir remédiable.

LA REINE.

Chers messieurs, il a beaucoup parlé de vous, et je suis convaincue qu'il n'existe pas deux hommes vivants qu'il vous préfère. S'il peut vous plaire de faire à notre égard preuve de complaisance, de bonne volonté, et de passer quelque temps avec nous, pour le renfort et le profit de notre espérance, votre présence recevra tous les remerciements dignes de la reconnaissance d'un roi.

ROSENCRANTZ.

Par le souverain pouvoir qu'elles ont sur nous, vos majestés peuvent commander plutôt que supplier.

GUILDENSTERN.

Nous obéirons tous deux et mettrons notre zèle à vos pieds afin que vous en disposiez.

LE ROI.

Merci à vous, Rosencrantz et à vous, gentil Guildenstern.

LA REINE.

Merci à vous, Guildenstern, et à vous, gentil Rosencrantz. Je vous supplie donc d'aller voir sans plus tarder mon fils chez lequel s'est opéré un tel changement. Que quelques-uns d'entre vous conduisent ces messieurs auprès d'Hamlet.

GUILDENSTERN.

Fasse le ciel que notre présence et nos soins, puissent lui servir de distraction et d'aide!

LA REINE.

Amen.

(*Sortent Rosencrantz, Guildenstern et quelques personsonnages de la suite*).

(*Entre* POLONIUS).

POLONIUS.

Les ambassadeurs, mon bon seigneur, sont revenus satisfaits de la Norvège.

LE ROI.

Tu es encore le messager des bonnes nouvelles!

POLONIUS.

L'ai-je toujours été, monseigneur? Soyez persuadé, mon doux souverain, que mon devoir et mon cœur sont consa-

crés à Dieu et à mon gracieux roi. Je crois (ou ma cervelle ne suit plus la piste d'un animal à l'odeur, comme elle en avait l'habitude) que j'ai découvert le véritable motif de la démence d'Hamlet.

LE ROI.

Parle, il me tarde de t'entendre.

POLONIUS.

Donnez d'abord audience aux ambassadeurs. Mes nouvelles seront le dessert de ce grand festin.

LE ROI.

Fais toi même les honneurs et introduis-les.

(*Sort Polonius*).

Il me dit, ma chère Gertrude, avoir trouvé la raison première et la source du déséquilibrement de notre fils.

LA REINE.

Je soupçonne que la raison n'en est autre que la mort de son père et notre mariage précipité!

(*Rentre* POLONIUS *avec* VOLTIMAND *et* CORNÉLIUS).

LE ROI.

Nous y réfléchirons. Soyez les bienvenus mes chers amis! Voltimand, quelle nouvelle de notre frère de Norvège?

VOLTIMAND.

Il vous retourne vos compliments et vos vœux. Dès notre première entrevue, il a envoyé des ordres pour supprimer les levées de son neveu, qu'il avait prises pour des préparatifs contre les Polonais. Mais, après y avoir prêté plus d'attention, il s'est rendu compte qu'elles étaient dirigées contre votre Grandeur. Blessé de ce qu'un homme malade comme il l'est, de son âge, de sa faiblesse, ait été si traîtreusement trompé, il a fait arrêter Fortinbras qui a fini par se soumettre, a reçu les réprimandes du Norvégien et, enfin, a juré à son oncle de ne plus jamais essayer ses armes contre votre majesté [1]. Sur ce, le vieux roi de Norvège rempli de joie, lui a fait verser trois mille couronnes de récompense en lui ordonnant d'employer ses recrues contre les Polonais. En même temps, il vous prie, comme vous le verrez ultérieurement (*il tend un papier*) de vouloir lui donner libre passage à travers vos domaines pour cette entreprise, passage soumis aux droits et garanties énoncés sur le traité.

LE ROI.

Cela nous satisfait. A un moment plus propice, nous lirons le traité, pour y répondre après réflexion. En attendant, nous vous remercions de votre bonne besogne. Allez

1. *To give the essay*, était une expression technique, employée par ceux qui goûtaient le vin destiné aux princes.

vous reposer. Cette nuit nous festoierons ensemble. Soyez les bienvenus chez nous.

(*Sortent Voltimand et Cornélius.*)

POLONIUS.

Voilà une affaire bien terminée. Mon souverain, et vous madame, discuter ce que doit être la majesté royale, son devoir, pourquoi le jour est le jour, la nuit la nuit, le temps le temps, ce serait gâcher la nuit, le jour et le temps. Donc, puisque la brièveté est l'âme de l'esprit, et que rien n'est plus ennuyeux que les atermoiements et les fioritures extérieures, je serai bref. Votre noble fils est fou. Fou, dis-je, le mot suffira, car vouloir donner une véritable définition de la folie, ce serait être fou soi-même.

LA REINE.

Plus de faits et moins d'art.

POLONIUS.

Je jure, madame que je mets tout art de côté. Qu'il soit fou, c'est vrai. Que ce soit vrai, c'est pitié; que ce soit pitié, c'est encore vrai. Une drôle de figure, je ne l'emploierai plus, car je n'userai plus de l'art. Donc il est fou. Maintenant il nous reste à découvrir la cause de cet effet, ou, pour mieux dire, la cause de ce méfait. Car l'effet, défectueux, provient d'une cause. Voici ce qu'il reste à dire, et voici ce restant. Pesez bien mes paroles. J'ai une fille. Je l'ai tant qu'elle est mienne. Cette fille, n'écoutant que son devoir et son obéissance, suivez-moi bien, m'a remis ce papier. Maintenant, concluez et conjecturez. « A la céleste, à l'idole de mon âme, à l'incomparable Ophélie ». La phrase est mauvaise et vile. « Incomparable » est un mot vulgaire. Mais écoutez : « Que sur son excellent sein blanc... », etc.

LA REINE.

C'est Hamlet qui s'exprime ainsi sur son compte?

POLONIUS.

Attendez, ma bonne dame. Je ne changerai pas un mot. (*Lisant.*)

Doute du feu des étoiles;
Doute que le soleil se meuve;
Doute que la vérité soit la vérité:
Mais ne doute jamais que je t'aime.

O chère Ophélie! Je suis gêné en écrivant ces vers. Je ne possède pas l'art de versifier mes soupirs. Mais que tu sois mon meilleur amour, oh! le meilleur des meilleurs, crois-le. Adieu.

L'heure passe toujours, ma très chère dame, pendant que cette machine est à lui Hamlet[1].

1. *Whilst this machine is to him.* Steevens fait observer que la phrase employée par Hamlet semble être construite à la française. Il la traduit comme nous l'avons fait.

Cette lettre, par obéissance, ma fille me l'a communiquée comme elle m'a, d'ailleurs, fait part de toutes les sollicitations d'Hamlet, de toutes les circonstances du temps, des moyens et du lieu.

LE ROI.

Et comment a-t-elle reçu son amour ?

POLONIUS.

Que pensez-vous de moi ?

LE ROI.

Je pense que vous êtes un homme fidèle et honorable.

POLONIUS.

Je serais heureux de vous en fournir la preuve. Que penseriez-vous de moi, qu'en penserait Sa Majesté bien-aimée la reine, ici présente, si, quand j'ai vu ce malheureux amour déployer ses ailes (lorsque je m'en suis aperçu, je dois vous dire que ma fille me l'avait déjà conté), j'avais joué le rôle d'un pupitre, d'un album ; si je m'étais condamné à demeurer silencieux et muet ; si j'avais regardé cet amour d'un œil indifférent ? Que penseriez-vous de moi ? Non. J'ai été droit au fait et j'ai dit à la jeune demoiselle : « Le Seigneur Hamlet est un prince en dehors de ta sphère, cela ne doit pas être ». Et je l'ai conseillée de se verrouiller hors de sa portée, de n'admettre aucun messager, de ne recevoir aucun gage. Cela fait, elle a goûté les fruits de mes conseils. C'est alors que repoussé (il faut que j'achève), Hamlet est devenu tantôt triste, tantôt dégoûté des aliments, tantôt délirant, tantôt malade, enfin, déclinant toujours, qu'il a été la proie de la folie qui le travaille et que nous déplorons tous. Qu'en pensez-vous ?

LA REINE.

En effet, il peut en être ainsi.

POLONIUS.

Fût-il jamais un temps (je serais curieux de le savoir), où il me soit arrivé de dire : « Cela est » quand il en était autrement ?

LE ROI.

Pas à ma connaissance.

POLONIUS, *montrant sa tête et son épaule.*

Séparez ceci de cela, si cela n'est pas ! Pourvu que je sois aidé par les circonstances, je découvrirai où la vérité se cache, fût-ce au centre de la terre !

LE ROI.

Comment pousser plus loin nos recherches ?

POLONIUS.

Vous savez que, quelquefois, il se promène quatre heures de suite dans cette galerie ?

LA REINE.

En effet.

POLONIUS.

A ce moment-là je lui enverrai ma fille. Vous et moi nous tiendrons derrière une tapisserie. Surveillez l'entrevue. S'il ne l'aime pas, si l'amour ne lui a pas pris la raison, qu'au lieu de me mêler des choses de l'Etat, je devienne fermier et surveille les charretiers !

LE ROI.

Nous tenterons l'épreuve.

(*Entre* HAMLET, *lisant*).

LA REINE.

Regardez, il s'avance tristement, un livre à la main.

POLONIUS.

Ecartez-vous, je vous en supplie ! Ecartez-vous ! Je vais l'accoster de suite. Laissez-moi faire.

(*Sortent le Roi, la Reine et leur suite*).

Comment se porte mon bon Seigneur, Hamlet?

HAMLET.

Bien, Dieu merci.

POLONIUS.

Me reconnaissez-vous, monseigneur?

HAMLET.

Tout à fait. Vous êtes un marchand de poissons.

POLONIUS.

Non, monseigneur.

HAMLET.

Alors, je regrette que vous ne soyez pas un honnête homme.

POLONIUS.

Un honnête homme, monseigneur?

HAMLET.

Oui, Monsieur. Etre honnête, de la façon dont va le monde, c'est être un homme choisi entre dix mille.

POLONIUS.

C'est la pure vérité, monseigneur.

HAMLET.

Car si le soleil fait éclore des vers dans un chien mort, tout Dieu qu'il est, en baisant la charogne... Avez-vous une fille?

POLONIUS.

J'en ai une, monseigneur.

HAMLET.

Ne la laissez pas aller au soleil. La conception est une bénédiction; mais comme votre fille peut concevoir, veillez-y.

POLONIUS.

Qu'entendez-vous par là ? (*à part*). Toujours occupé de ma fille ! Il ne m'a pas reconnu au premier abord. Il m'a pris pour un marchand de poissons. Il perd la tête. Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup souffert de l'amour ! Presque autant que lui ! Je vais lui parler de nouveau. Qu'est-ce que vous lisez, monseigneur ?

HAMLET.

Des mots, des mots, des mots !

POLONIUS.

De quoi est-il question, monseigneur ?

HAMLET.

Entre qui ?

POLONIUS.

Je veux dire dans ce que vous lisez, monseigneur.

HAMLET.

De calomnies ! Le coquin de satiriste y dit que les vieillards ont la barbe grise ; que leurs figures sont ridées, que leurs yeux distillent une couche épaisse comme le prunier sa gomme, qu'ils manquent tout à fait d'aspect et que leurs jarrets sont faibles. Autant de choses que je crois fermement et puissamment, mais que j'estime malhonnête d'avoir écrit. Car vous-même, monsieur, vous seriez aussi vieux que moi, si, comme une écrevisse, vous pouviez aller à reculons.

POLONIUS, *à part*.

Bien qu'il soit fou, il a encore le sentiment de la méthode. (*Haut*). Voulez-vous changer d'air, monseigneur ?

HAMLET.

Dans mon tombeau.

POLONIUS.

En effet, on en change. (*A part*). Comme ses réponses sont parfois adroites ! C'est souvent un effet de la folie, effet que ne produirait pas si heureusement la saine raison ! Je vais le laisser et chercher le moyen de lui réserver un entretien avec ma fille. (*Haut*). Mon honorable seigneur, je prends très humblement congé de vous.

HAMLET.

Vous ne sauriez, monsieur, prendre de moi une chose que je puisse abandonner plus volontiers. Excepté ma vie, excepté ma vie, excepté ma vie.

POLONIUS.

Portez-vous bien, monseigneur.

HAMLET.

Que ces vieux fous sont ennuyeux !

(*Entrent* ROSENCRANTZ [1] *et* GUILDENSTERN).

1. Il existait un ambassadeur du nom de Rosencrantz, à l'époque où Shakespeare écrivit *Hamlet*.

POLONIUS.

Vous cherchez le seigneur Hamlet? Il est là.

ROSENCRANTZ.

Dieu vous garde, monsieur.

(*Sort Polonius*)

GUILDENSTERN.

Mon honoré seigneur...

ROSENCRANTZ.

Mon très cher seigneur...

HAMLET.

Mes excellents amis! Comment vas-tu Guildenstern? Ah! Rosencrantz! Braves garçons! Comment vous portez-vous tous les deux?

ROSENCRANTZ.

Comme tous les enfants ordinaires de la terre.

GUILDENSTERN.

Heureux de n'être pas trop heureux. Ce n'est pas nous qui attachons le chapeau de la fortune.

HAMLET.

Ni les semelles de ses souliers.

ROSENCRANTZ.

Non plus, monseigneur.

HAMLET.

En ce cas vous vivez autour de sa ceinture, au centre de ses faveurs.

GUILDENSTERN.

Oui, nous sommes ses intimes.

HAMLET.

Les intimes des parties secrètes de la fortune. C'est vrai, la fortune est une catin. Quelles nouvelles?

ROSENCRANTZ.

Aucune, monseigneur. Si ce n'est que le monde devient honnête.

HAMLET.

Alors le jour du jugement dernier est proche. Mais vos nouvelles sont fausses. Laissez-moi vous questionner plus en particulier. Comment avez-vous assez démérité de la fortune, mes bons amis, pourqu'elle vous amène en prison ici?

GUILDENSTERN.

En prison, monseigneur?

HAMLET.

Le Danemark est une prison.

ROSENCRANTZ.

Alors le monde en est une?

HAMLET.

Et une véritable, qui renferme beaucoup de cellules, de cachots et de donjons. La pire de toutes!

ROSENCRANTZ.

Nons ne sommes pas de votre avis, monseigneur.

HAMLET.

C'est alors qu'elle n'en est pas une pour vous. Car le bien ou le mal dépendent de l'opinion qu'on s'en fait. Pour moi, c'est une prison.

ROSENCRANTZ.

C'est alors votre ambition qui en fait une pour vous. Le Danemark est trop étroit pour elle.

HAMLET.

O Dieu! Je pourrais être enfermé dans une coquille de noix et me croire le roi d'un espace infini, si je ne faisais pas de mauvais rêves!

GUILDENSTERN.

Lesquels rêves sont ambitieux. Car la véritable substance de l'ambition n'est que l'ombre d'un rêve.

HAMLET.

Et le rêve lui-même n'est qu'une ombre.

ROSENCRANTZ.

C'est vrai. Je considère l'ambition comme une qualité si aérienne et si légère, que ce n'est que l'ombre d'une ombre.

HAMLET.

Alors nos corps sont des mendiants, dont les monarques, les héros démesurés ne sont que les ombres. Irons-nous à la cour? Car, sur ma foi, je raisonne mal.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Nous vous y accompagnerons.

HAMLET.

Non. Je ne veux pas vous mêler avec le reste de mes serviteurs. Pour vous parler comme un honnête homme, je suis très mal escorté. Voyons, en demeurant dans le chemin battu de l'amitié, que venez-vous faire à Elseneur?

ROSENCRANTZ.

Vous rendre visite, monseigneur. Pas autre chose.

HAMLET.

Mendiant que je suis! Je suis même pauvre en remerciements! Je vous remercie tout de même, et sûrement, mes chers amis, ces remerciements ne valent pas un demi-penny. Vous a-t-on dépêchés vers moi? Avez-vous suivi votre propre inclination? Est-ce une visite de plein gré? Venez, venez. Soyez francs avec moi. Venez, venez. Non. Parlez.

GUILDENSTERN.

Que pourrions-nous dire, monseigneur?

HAMLET.

Quelque chose, pourvu que vous répondiez à ma question. On vous a envoyé chercher. Vos regards le confessent, trop

francs pour dissimuler les choses. Je sais que notre bon roi et la reine vous ont envoyé chercher.

ROSENCRANTZ.

Dans quel but, monseigneur?

HAMLET.

C'est à vous de me l'apprendre. Par les droits de notre amitié, par la conformité de nos jeunesses, par l'obligation de nos sympathies que rien n'a pu altérer, par ce qu'un homme plus éloquent que moi pourrait évoquer de plus cher, je vous supplie de ne me rien cacher. Vous a-t-on envoyer chercher ou non?

ROSENCRANTZ, *à Guildenstern.*

Que dites-vous?

HAMLET, *à part.*

Je ne les quitte pas de l'ouïe. (*Haut*). Si vous m'aimez ne me cachez rien.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, on nous a envoyé chercher.

HAMLET.

Je veux vous dire pourquoi, afin que mon pressentiment prévienne votre aveu et que votre discrétion vis-à-vis le roi et la reine ne perde pas une de ses plumes. Récemment, (pourquoi, je n'en sais rien) j'ai perdu ma gaîté, renoncé à mes exercices accoutumés. A la vérité, cela pèse si lourdement sur mon caractère, que la terre, cette belle construction, me paraît un promontoire stérile. Ce dais, cet air, regardez bien, ce majestueux plafond orné d'étoiles d'or, me semblent un sombre amas de pestilentielles vapeurs. Quel chef-d'œuvre que l'homme? Que sa raison est noble! Que ses facultés sont infinies! Dans sa forme et son mouvement, qu'il est expressif et admirable! Que ses actions sont angéliques! Que son intelligence est divine! C'est la beauté du monde! L'idéal des animaux! Eh bien, à mes yeux, qu'est cette quintessence de poussière? L'homme ne me charme pas... La femme non plus. Quoique par votre sourire vous sembliez le croire.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, telle n'est pas ma pensée.

HAMLET.

Pourquoi avez-vous ri alors, quand j'ai dit que l'homme ne me charmait pas?

ROSENCRANTZ.

En pensant, monseigneur, si l'homme ne vous charme pas, au mauvais accueil que vous allez faire à des comédiens rencontrés en chemin et qui viennent vous offrir leurs services.

HAMLET.

Que celui qui joue les rois soit le bienvenu! Sa Majesté

recevra mon tribut. L'aventureux chevalier se servira de son épée et de son écu; l'amoureux ne conspirera pas gratis; le raisonneur finira son rôle en paix; le clown fera rire même les asthmatiques et la princesse exprimera la première sa pensée, à moins qu'elle n'estropie le vers blanc[1]. Quels sont ces comédiens?

ROSENCRANTZ.

Ceux qui vous ont tant de fois charmé, les comédiens de la Cité.

HAMLET.

Comment se fait-il qu'ils soient devenus ambulants? Quand ils résidaient, leur réputation et leur profit étaient meilleurs.

ROSENCRANTZ.

Je crois que leur interdiction provient de la dernière innovation[2].

HAMLET.

Sont-ils toujours aussi estimés que lorsque j'étais dans la Cité? Sont-ils aussi suivis?

ROSENCRANTZ.

Non, vraiment, ils ne le sont pas.

HAMLET.

D'où cela vient-il? Commenceraient-ils à se rouiller?

ROSENCRANTZ.

Non. Leur zèle est toujours le même. Mais il existe une troupe d'enfants, petits oiseaux niais, qui poussent des cris contre eux, aux applaudissements de tous. A l'heure actuelle, ils sont à la mode et disent tant de mal des théâtres ordinaires (c'est leur expression) que nombre de gens portant l'épée, effrayés à la vue de ces plumes d'oie, osent à peine avancer[1].

HAMLET.

Quels sont ces enfants? Qui les dirige? Qui les paie? Ne poursuivront-ils leur carrière qu'aussi longtemps qu'ils pour-

1. Le vers blanc est un vers sans rime.

2. Certains commentateurs ont laissé entendre que par *the late innovation*, Shakespeare faisait allusion à un décret de la reine Elisabeth concernant les comédiens. C'est une erreur, et ce serait une inconséquence, le décret en question visant, au contraire, les comédiens errants.

3. Allusion aux théâtres tels que le *Bankside*, la *Fortune*, etc., où jouaient les Enfants de la Chapelle de Sa Majesté. Il est question pour la première fois de ces jeunes chanteurs de la Chapelle royale ou de Saint-Paul, dans un pamphlet puritain, sans signature, paru en 1569. « Le théâtre ne sera jamais supprimé tant que les *mignons sans plumes* de Sa Majesté étaleront leurs soies et leurs satins ».

ront chanter? Ne diront-ils pas après, s'ils deviennent eux-mêmes des comédiens ordinaires (comme il est probable, au cas où leurs ressources ne seraient pas meilleures) qu'il faut s'en prendre aux écrivains qui les ont fait déclamer contre leur future succession?

ROSENCRANTZ.

Sur ma foi, il y a beaucoup à essayer des deux côtés, et le pays ne se fait pas faute de les pousser à la contreverse. Il fut un temps où les pièces ne rapportaient d'argent que lorsque le poète et le comédien en venaient aux coups de poing.

HAMLET.

Est-ce possible?

GUILDENSTERN.

Il y a eu bien des têtes cassées.

HAMLET.

Sont-ce les enfants qui l'emportent?

ROSENCRANTZ.

Oui, monseigneur. Hercule et son fardeau[1].

HAMLET.

Cela ne m'étonne pas. Mon oncle est roi de Danemark; ceux qui se moquaient de lui du vivant de mon père, donnent vingt, quarante, cinquante et cent ducats, pour son portrait en miniature. Sang-dieu! il y aurait là quelque chose de surnaturel, si la philosophie ne parvenait pas à l'expliquer.

(*Sonneries de trompettes au dehors*).

GUILDENSTERN.

Voici les comédiens.

HAMLET.

Messieurs, vous êtes les bienvenus à Elseneur. Donnez-moi vos mains. Approchez. Le cortège de l'hospitalité sont la politesse et la cérémonie. Laissez-moi vous complimenter de la façon, de peur que mes égards pour les comédiens, lesquels, je vous le dis, je dois bien accueillir en apparence, ne paraissent un accueil plus aimable que celui que je vous fais. Vous êtes les bienvenus. Mais l'oncle qui me sert de père, et la tante qui me sert de mère, se sont bien trompés.

GUILDENSTERN.

En quoi, monseigneur.

HAMLET.

Je ne suis fou que par le vent du nord-nord-ouest. Quand souffle le vent du sud, je reconnais un faucon d'un héron!

(*Entre* POLONIUS).

1. Allusion au théâtre du *Globe*, situé dans le Bankside et dont l'enseigne représentait Hercule portant le monde.

POLONIUS.

Je vous salue, messieurs.

HAMLET.

Ecoutez, Guildenstern, et vous aussi. A chaque oreille, un auditeur. Le grand enfant que vous voyez là, n'est pas encore débarrassé de ses langes.

ROSENCRANTZ.

Peut-être les a-t-il repris? On dit qu'un vieillard est deux fois enfant.

HAMLET.

Je vous annonce qu'on vient pour me parler des comédiens. Attention. Vous avez raison, messieurs, lundi matin, il en était ainsi.

POLONIUS.

Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous annoncer.

HAMLET.

Monseigneur, j'ai des nouvelles à vous annoncer. Quand Roscius était acteur, dans Rome...

POLONIUS.

Les comédiens sont ici, monseigneur.

HAMLET.

Ah! bah!

POLONIUS.

Sur mon honneur!

HAMLET.

Alors chaque comédien vient sur son âne[1]?

POLONIUS.

Les meilleurs comédiens du monde soit dans la tragédie, la comédie, l'histoire pastorale, la pastorale comique, l'historique pastorale, la tragédie historique, la tragédie comique, scènes sans divisions ou poèmes sans limites. Sénèque ne peut pas être trop lourd, ni Plaute trop léger[2]. Pour l'esprit et le comique, ils sont incomparables.

HAMLET.

O Jephté, juge d'Israël, quel trésor tu possèdes!

POLONIUS.

Quel trésor possède-t-il, monseigneur?

HAMLET.

Une jolie fille, pas plus,
Laquelle il aimait, au delà de tout!

POLONIUS, *à part.*

Encore ma fille!

1. Commencement d'une ballade.

2. Les tragédies de Sénèque furent traduites en anglais par Thomas Newton et d'autres, publiées séparément à des intervalles différents, puis en une seule édition en 1581. Une comédie de Plaute, les *Ménechmes*, fut également traduite et publiée en 1595.

HAMLET.

N'ai-je pas raison, mon vieux Jephté?

POLONIUS.

Si vous m'appelez Jephté, monseigneur, c'est que j'ai une fille que j'aime au delà de tout.

HAMLET.

Cela ne s'ensuit pas.

POLONIUS.

Qu'est-ce qui s'ensuit, alors?

HAMLET.

Comme par hasard, Dieu le sait. Et puis vous connaissez la suite : *Il vint à passer, comme il fallait s'y attendre...* Le premier couplet de cette pieuse chanson, vous en montrera plus long. Regardez. Ils viennent. Je dois achever.

(*Entrent quatre ou cinq* COMEDIENS).

Soyez les bienvenus, maîtres, soyez tous les bienvenus. Je suis heureux de vous voir en bonne santé. Soyez les bienvenus, mes bons amis, Oh ! vieil ami! Pourquoi ta figure s'est-elle frangée de barbe, depuis la dernière fois que je t'ai vu? Viens-tu pour me mettre au défi, en Danemark[1]? Eh quoi! ma jeune dame et maîtresse! Par dieu! depuis que je vous ai applaudie, vos grâces sont plus rapprochées du ciel de la hauteur d'une semelle. Priez Dieu que votre voix, comme une pièce d'or qui n'a pas cours, ne se fêle pas dans le cercle de votre gosier[2]. Mes maîtres, vous êtes tous les bienvenus. Allons au but, comme disent les fauconniers français et volons vers tout ce que voyons. Vous avez aussi une tirade toute prête. Donnez-nous un avant-goût de votre talent. Dites-nous quelque chose de passionné!

LE PREMIER COMÉDIEN.

Quelle tirade, monseigneur?

HAMLET.

Je t'ai déjà entendu une fois débiter une tirade qui n'a jamais été dite sur une scène, ou alors qui ne l'aurait été qu'une fois. La pièce, je m'en souviens, ne plaisait pas à la foule. C'était du *caviar* pour le populaire, bien que ce fut (comme je l'ai appris de personnes du jugement desquelles, en pareille matière, j'avais la plus haute opinion) une excellente

1. *To beard*, anciennement signifiait *to set at defiance*, mettre au défi. On trouve dans *le Roi Henri IV* :

No man so potent breathes upon the ground,
But I will beard him.

« Il n'est pas d'homme plus puissant qui respire sur terre, mais je le défierai ».

2. Allusion au cercle qui encadrait les pièces anglaises, lesquelles n'avaient cours que si aucune fêlure ne le dépassait.

pièce, bien conduite, écrite avec autant de simplicité que d'habileté. On disait, je m'en souviens, qu'il n'y avait pas assez de sel dans les vers pour donner de la saveur au sujet, ni dans la phrase assez de ces tournures qui rendent affecté le style de l'auteur. Mais on trouvait la pièce méthodiquement honnête, aussi saine que suave et plus belle que jolie. Elle contenait une tirade que j'aimais particulièrement. C'était le récit d'Enée à Didon, spécialement quand il parle du meurtre de Priam. Si vous vous en souvenez commencez par ce vers... Voyons... Voyons...

Pyrrhus, féroce comme une bête Hyrcanienne...

Ce n'est pas cela. Ça commence avec Pyrrhus.

Le féroce Pyrrhus, revêtu d'une armure noire,
Noire comme ses projets et qui ressemblait à la nuit
Quand il gisait couché dans le cheval de mauvais augure,
Vient de changer son teint noir et lugubre
Avec un blason plus effrayant des pieds à la tête.
Maintenant il est tout à fait rouge[1], horriblement coloré
Du sang des pères, mères, filles, fils,
Cuit et réduit en pâte avec les rues en flammes,
Qui prêtent une tyrannique et damnée lumière
Aux meurtres de leurs seigneurs. Rôti par la fureur et le feu
Et aussi raidi par le sang coagulé,
Avec des yeux comme des escarboucles, l'infernal Pyrrhus
Cherche le vieil ancêtre Priam.

A vous.

POLONIUS.

Pardon, monseigneur, voilà qui est bien dit. Avec un bon accent et une bonne discrétion.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Bientôt il le trouve
Attaquant de trop près les Grecs. Sa vieille épée
Rebelle à son bras, reste où elle tombe,
Ne voulant pas obéir. Lutte inégale.
Pyrrhus, avance vers Priam ; dans sa rage il frappe le vide ;
Mais le souffle et le vent de son épée cruelle
Font tomber le père énervé. Alors Ilion privée de sens,
Semble ressentir le coup. De sa hauteur enflammée
Elle s'affaisse sur sa base et avec un bruit hideux
Fait prisonnière l'oreille de Pyrrhus. Tout à coup, son épée
Qui allait tomber sur la tête blanche comme le lait

1. *Gules* est un terme appartenant à la langue héraldique et signifie *rouge*. Shakespeare s'en est servi dans *Timon d'Athènes*.
With man's blood paint the ground ; gules, gules.

Du révérend Priam, semble suspendue dans l'air.
Ainsi, comme un tyran en peinture, Pyrrhus reste immobile
Et, comme un homme sans volonté et sans force
Demeure inactif.
Mais comme nous voyons souvent, avant un orage,
Un ciel silencieux, un nuage immobile,
Des vents hardis qui se taisent et la terre au-dessous
Muette comme la mort, puis un tonnerre épouvantable
Ebranler le ciel ; ainsi, après le repos de Pyrrhus
Un besoin de vengeance lui donne une nouvelle valeur.
Jamais les marteaux du Cyclope ne tombèrent
Sur l'armure de Mars, forgée pour une épreuve éternelle,
Avec moins de remords que l'épée sanglante de Pyrrhus
Tombe maintenant sur Priam.
Arrière! arrière! toi la prostituée Fortune! Et vous dieux,
Conspirez tous pour renverser son pouvoir;
Brisez les rayons et les jantes de sa roue.
Et que son moyeu arrondi roule au bas de la colline
Assez bas pour retrouver les démons!

POLONIUS.

C'est un peu long.

HAMLET.

Le barbier pourrait en dire autant de votre barbe. Continue, je te prie. Il n'aime que les gigs[1] ou les histoires de mauvais lieu. Sans cela il dort. Continue. Arrive à Hécube.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Mais celui, ô douleur! qui eût vu la reine affublée...

HAMLET.

La reine affublée?

POLONIUS.

Est-ce bien dit? La reine affublée est bien.

LE PREMIER COMÉDIEN.

Courir pieds nus en haut et en bas, menaçant les flammes
Avec ses larmes qui l'aveuglent; un chiffon sur la tête
Où jadis se tenait un diadème; à la place d'une robe
Autour de ses reins décharnés par la fécondation,
Une couverture, attrapée dans l'alarme de la peur.
Qui eût vu cela, avec une langue trempée dans le venin
Eut accusé la fortune de trahison!
Mais si les dieux eux-mêmes l'avaient entendue alors,
Quand elle vit le traître Pyrrhus
Hachant menu avec son épée les membres de son époux,
Pousser un cri de douleur,
A moins que les choses mortelles les laissent insensibles.

1. Au temps de Shakespeare, la *gig* était ou une composition plaisante en vers, ou une danse.

Ils eussent fait pleurer les yeux brillants du ciel
Et apaisé leur courroux[1].

POLONIUS.

Voyez s'il n'a pas changé de couleur. Il a des larmes dans les yeux. Je t'en prie, cesse.

HAMLET.

C'est bien. Tu continueras ce soir. Mon bon seigneur, veillez à ce que les comédiens soient bien traités. Entendez-vous. Qu'on en use bien avec eux. Ils sont le résumé, la chronique abrégée du temps. Après votre mort, mieux vaudrait que vous eussiez une mauvaise épitaphe que leur blâme tandis que vous vivez.

POLONIUS.

Monseigneur, j'en userai avec eux comme ils le méritent.

HAMLET.

Morbleu! mieux que cela, l'homme! S'il faut user envers chaque homme d'après son mérite, qui échappera au fouet? Usez-en envers eux honorablement et dignement. Moins ils ont de mérite, plus ils ont droit à vos égards. Emmenez-les.

POLONIUS.

Venez, messieurs.

HAMLET.

Suivez-le, mes amis. Nous entendrons une pièce demain. Ecoutez-moi, mon noble camarade. Pouvez-vous jouer le *Meurtre de Gonzague*?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Nous l'entendrons demain soir. Vous pourrez, au besoin, apprendre une tirade de douze ou seize vers, que je voudrais écrire et intercaler dans la pièce? Ne le pourriez-vous pas?

LE PREMIER COMÉDIEN.

Si, monseigneur.

HAMLET.

Très bien, suivez ce seigneur et ne vous moquez pas de lui.

(*Sortent Polonius et les Comédiens*).

(*A Rosencrantz et à Guildenstern*). Je vous quitte jusqu'à la nuit. Vous êtes les bienvenus à Elseneur.

1. Malone, un des commentateurs de Shakespeare les plus autorisés, prétend d'après un autre commentateur, Mr Capell, que la tirade récitée par le comédien devant Hamlet serait empruntée à un ancien drame intitulé, *Didon, reine de Carthage*. C'est possible. En tous cas, Shakespeare n'aurait fait cet emprunt que pour le parodier.

ROSENCRANTZ.

Bien, monseigneur.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

HAMLET.

Dieu soit loué! maintenant me voilà seul. Quel esclave indigne et lourdaud je fais! N'est-il pas monstrueux que ce comédien, dans une fiction, un rêve passionné, puisse asservir son âme à sa propre pensée, au point qu'en jouant il ait le visage décoloré, les yeux remplis de larmes, l'esprit effaré, la voix brisée, en un mot toute son individualité au fond de cette pensée! Et tout cela pour rien! Pour Hécube! En quoi Hécube lui importe-t-il et qu'importe-t-il à Hécube pour qu'elle lui fasse verser des larmes? Qu'aurait-il donc fait s'il avait pour souffrir les raisons que j'ai? Il noierait la scène de ses larmes et déchirerait l'oreille des spectateurs par d'épouvantables paroles! Il rendrait fous les coupables, épouvanterait les simples, confondrait les ignorants, paralyserait toutes les facultés des yeux et des oreilles! Et moi, moi, misérable lourdaud, pétri de boue, je parle comme John le rêveur [1]! Je n'ai pas le sentiment de ma cause! Je ne trouve pas un mot! Rien, en faveur d'un roi qu'un homme damné a privé de ses sens et de sa vie! Suis-je un lâche! Qui m'appelle vilain? Qui me brise la caboche? Qui m'arrache la barbe et me la souffle au visage? Qui me tire par le nez? Qui me donne un démenti par la gorge, jusqu'aux poumons? Qui me traite ainsi? Ah! je garderai l'insulte! car je n'ai qu'une force de pigeon et pas assez de fiel pour rendre l'insulte amère! Depuis longtemps j'aurais dû engraisser les milans de la région avec la chair immonde de ce drôle! Sanguinaire et obscène coquin! Coquin sans remords, traître lubrique, par nature! Suis-je un âne? Quelle bravoure est la mienne pour que moi, le fils d'un père assassiné, qu'excitent à la vengeance le ciel et l'enfer, je soulage, comme ferait une putain, mon cœur avec des mots! Pour que je me contente de maudire à la façon des coquines et des salopes! Fi! quelle honte! A l'ouvrage, ma cervelle! J'ai entendu dire que des créatures coupables se trouvant au théâtre, avaient été frappées par l'action de la scène, assez profondément pour proclamer leurs crimes [2]. Le crime, bien qu'il n'ait pas de langue, parlera avec un miraculeux organe! Je veux que, devant mon oncle, les comédiens jouent quelque chose

1. *Like John a-dreams*, c'est-à-dire *John the dreamer*, remarque Steevens, sobriquet donné aux naïfs.

2. Thomas Heywood, dans un livre intitulé : *La justification de l'acteur*, cite beaucoup d'anecdotes de ce genre.

rappelant le meurtre de mon père. J'observerai son regard. Je sonderai son âme. S'il tressaille, je sais ce qu'il me reste à faire. Le fantôme que j'ai vu peut être un démon, et les démons ont le pouvoir de revêtir une forme attrayante. Oui, peut-être abuse-t-il de ma faiblesse et de ma mélancolie, de son pouvoir sur des esprits comme le mien, pour que je sois damné ! Je veux avoir des preuves plus certaines. Cette pièce sera le moyen de surprendre la conscience du roi.

(*Il sort*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une salle du château.

ENTRENT LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

LE ROI.

Et vous n'arrivez pas, à l'aide des entretiens que vous avez avec lui, à trouver le motif de son désordre? Pourquoi il gâte si fâcheusement des jours de quiétude avec une démence si turbulente et si dangereuse?

ROSENCRANTZ.

Il avoue qu'il se sent égaré, mais ne veut à aucun prix en dire le motif.

GUILDENSTERN.

Il refuse de se laisser interroger davantage et, avec une malicieuse folie, nous échappe, si nous essayons de mettre la conversation sur son véritable sujet.

LA REINE.

Vous a-t-il bien reçu?

ROSENCRANTZ.

Tout à fait comme un gentilhomme.

GUILDENSTERN.

Mais en prenant une attitude d'emprunt.

ROSENCRANTZ.

Avare de questions, quand nous l'interrogions, il répondait plus librement.

LA REINE.

Avez-vous essayé de le distraire?

ROSENCRANTZ.

Madame, en route, nous avons rencontré des comédiens. Nous lui en avons parlé, et il a montré une sorte de satisfaction à l'idée de les entendre. Ils sont à la Cour et, je pense, ont déjà l'ordre de jouer ce soir devant lui.

POLONIUS.

C'est la pure vérité. Il m'a prié de supplier vos majestés de vouloir bien entendre et voir la pièce.

LE ROI.

De tout mon cœur. Je suis heureux de le savoir dans cette disposition. Mes chers messieurs, poussez plus loin la pointe, et encouragez-le dans ces distractions.

ROSENCRANTZ.

Nous n'y manquerons pas, monseigneur.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

LE ROI.

Dame Gertrude, laissez-nous, car nous avons secrètement envoyé chercher Hamlet, afin qu'il puisse, comme par hasard, se rencontrer avec Ophélie. Son père et moi (espions autorisés), nous nous placerons, voyant sans être vus, de manière à conclure de leur rencontre, si c'est d'un chagrin d'amour ou non qu'il souffre.

LA REINE.

Je vais obéir. Quant à vous, Ophélie, puisse votre beauté être l'heureuse cause de la sauvagerie d'Hamlet. Je veux espérer que votre vertu le remettra dans le bon chemin, à votre honneur à tous deux.

OPHÉLIE.

Madame, c'est mon plus grand souhait.

(*Sort la Reine*).

POLONIUS.

Ophélie, promenez-vous ici. Gracieux maître, vous plaît-il, que nous prenions notre poste? (*A Ophélie*). Lisez ce livre. L'occupation expliquera votre solitude. Nous avons souvent le tort — c'est trop prouvé — d'emmiéler le diable lui-même avec un visage plein de dévotion et une attitude pieuse.

LE ROI, *à part*.

Ce n'est que trop vrai ! Combien ces paroles fouettent ma conscience! La joue d'une fille publique, rehaussée par l'art du replâtrage, n'est pas plus hideuse sous le fard qui l'embellit, que mon crime sous celui de mes paroles. Oh poids accablant !

POLONIUS.

Je l'entends qui vient. Retirons-nous, monseigneur.

(*Sortent le Roi et Polonius*).

(*Entre* HAMLET).

HAMLET.

Etre ou ne pas être! Voilà la question. Est-il d'un esprit plus noble de souffrir les coups et les traits de l'outrageante fortune, ou de prendre les armes contre un océan de troubles et de l'arrêter par son opposition? Mourir! Dormir! Pas plus. Par le sommeil, nous mettons fin à la douleur du cœur et aux milliers de tortures naturelles dont hérite la

chair. C'est une conclusion qu'on doit dévotement souhaiter. Mourir! Dormir! Dormir! Rêver, peut-être! Oui, là est la difficulté. Dans le sommeil de la mort, quels rêves peuvent nous hanter, si nous nous sommes débarrassés du trouble de la vie? Voilà qui mérite réflexion. Voilà la considération qui fait la calamité d'une vie si longue. Qui supporterait les coups et les mépris du temps, les torts des oppresseurs, les outrages de l'orgueilleux, les tortures de l'amour repoussé, les délais de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le mérite résigné reçoit de la bassesse, s'il pouvait obtenir son quitus avec un simple poinçon[1]! Qui voudrait porter des fardeaux, grogner comme un cochon et suer sous le poids de la vie, sans l'épouvante de quelque chose après la mort, d'une contrée inexplorée des limites de laquelle aucun voyageur n'est revenu? C'est cette épouvante qui paralyse la volonté et nous fait supporter les maux dont nous souffrons, plutôt que de courir à d'autres que nous ne connaissons pas. La conscience fait de nous des couards; le haro instinctif de la résolution s'éteint sous les pâles lueurs de la pensée qui détourne de leurs cours les entreprises les plus nobles, les plus opportunes, et les condamnent à l'inaction. Doucement, maintenant. Voici la belle Ophélie. — Nymphe, dans tes oraisons, souviens-toi de tous mes péchés!

OPHÉLIE.

Mon bon seigneur, comment se porte votre humeur depuis ces derniers jours?

HAMLET.

Bien. Je vous remercie humblement.

OPHÉLIE.

Monseigneur, j'ai des souvenirs de vous que je désire depuis longtemps vous rendre. Je vous prie de les recevoir.

HAMLET.

Non. Je ne vous ai jamais rien donné.

OPHÉLIE.

Mon honoré seigneur, vous savez bien le contraire, et avec eux, des paroles entrecoupées de si doux soupirs qu'elles rendaient les choses plus précieuses. Leur parfum s'en étant allé, reprenez-les. Pour un noble cœur, les riches cadeaux perdent de leur prix quand ceux qui les ont donnés deviennent indifférents.

HAMLET.

Ah! ah! Etes-vous vertueuse?

1. Obtenir son *quitus* est un terme dont on se servait à l'égard des barons et des chevaliers autorisés à prendre part à une expédition.

OPHÉLIE.

Monseigneur!

HAMLET.

Etes-vous vertueuse?

OPHÉLIE.

Que veut dire votre seigneurie?

HAMLET.

Si vous êtes vertueuse et belle, défendez à votre vertu de s'entretenir avec votre beauté!

OPHÉLIE.

La beauté, monseigneur, pourrait-elle avoir un meilleur commerce que celui de la vertu?

HAMLET.

Sûrement! Car le pouvoir de la beauté fera de votre vertu une maquerelle, avant que celui de la vertu façonne votre beauté à son image. Jadis c'était un paradoxe; aujourd'hui, le temps où nous vivons en est une preuve. Je vous ai aimé.

OPHÉLIE.

En effet, monseigneur, vous me l'avez laissé croire.

HAMLET.

Vous n'auriez pas dû le croire. La vertu ne peut pas s'inoculer assez profondément sur notre vieille souche, pour que cette vieille souche en garde quelque chose. Je ne vous aimais pas.

OPHÉLIE.

Je n'en ai été que plus trompée.

HAMLET.

Va au couvent. Pourquoi voudrais-tu engendrer des pécheurs? Je suis moi-même passablement honnête, et pourtant je m'accuse de tels péchés, qu'il serait meilleur que ma mère ne m'eût pas mis au monde! Je suis orgueilleux, haineux, ambitieux. Des méfaits sont prêts à accourir sur un signe, plus nombreux que je n'ai de pensées pour les concevoir, d'imagination pour leur donner une forme, de temps pour les accomplir! Pourquoi des gaillards comme moi rampent-ils entre le ciel et la terre? Nous sommes tous des esclaves errants. N'en crois aucun. Prends le chemin du couvent. Où est votre père?

OPHÉLIE.

A la maison, monseigneur.

HAMLET.

Fermez les portes sur lui, afin qu'il ne joue pas le rôl de fou ailleurs que dans sa demeure. Adieu.

OPHÉLIE.

Oh! cieux cléments, secourez-le!

HAMLET.

Si tu te maries, je te donnerai cette malédiction pour ta

dot : tu peux être chaste comme la glace, aussi pure que la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. Va au couvent. Adieu. Ou s'il est absolument nécessaire que tu te maries, épouse un fou. Les hommes sages savent très bien quels monstres vous faites d'eux. Allez au couvent. Vite. Adieu.

OPHÉLIE.

Pouvoirs célestes, rendez-lui la raison !

HAMLET.

J'ai entendu parler souvent de votre maquillage. Dieu nous a donné un visage et vous vous en composez un autre. Vous dansez, vous trottinez, vous parlez du bout des dents, vous donnez un sobriquet aux créatures de Dieu et mettez votre galanterie sur le compte de votre innocence. Allez, j'en ai assez, c'est cela qui m'a rendu fou. Je vous le dis, nous n'aurons plus de mariages. Parmi ceux qui sont déjà mariés, tous, sauf un, vivront. Les autres resteront comme ils sont. Au couvent, allez !

(*Sort Hamlet*).

OPHÉLIE.

Oh ! quel noble esprit est ici anéanti ! Il était l'âme des courtisans, l'épée des soldats, la langue des érudits, l'espérance, la fleur de ce bel empire, le miroir de la mode, le modèle auquel tous se conformaient, et tout cela est fini ! Et moi, la plus malheureuse et la plus désespérée des femmes, moi qui ai savouré le miel et la musique de ses vœux, il me faut voir aujourd'hui cette noble et souveraine raison faussée comme de belles cloches désaccordées et désagréables à entendre ! Cette forme incomparable, ce visage dans la fleur de la jeunesse, flétris par la démence ! Malheur sur moi ! Avoir vu ce que j'ai vu, et voir ce que je vois !

(*Rentrent le* ROI *et* POLONIUS).

LE ROI.

L'amour ? Ce n'est pas le chemin vers lequel tendent ses affections. Pas plus que ce qu'il a dit, quoique manquant un peu de suite, ne trahissait la folie. Il y a dans son âme, une chose sur laquelle repose sa mélancolie pour la couver, et, je ne doute pas que la couvée et l'éclosion ne deviennent un danger. Le danger pressant, j'ai pour le prévenir pris la subite résolution qui suit : il va partir immédiatement pour l'Angleterre réclamer le tribut qu'elle a négligé de nous payer. Peut-être, les mers, les contrées différentes, la diversité des objets, dissiperont-elles l'idée fixe qui, ayant pris son siège dans son cœur et dans son cerveau, le frappe constamment au point de le mettre hors de lui-même. Qu'en pensez-vous ?

POLONIUS.

Ce sera sagement agir. Mais je garde la conviction que l'origine et le commencement de sa douleur sont un amour contrarié. Ophélie, vous n'avez pas besoin de nous répéter ce que le seigneur Hamlet vous a dit ; nous l'avons entendu. Monseigneur, agissez comme il vous plaira, mais, si cela vous convient, après la représentation, laissez à la reine-mère seule le soin de l'encourager à lui conter sa peine. Laissez-la le réprimander en toute liberté. Je me placerai, si vous le jugez bon, à portée de leur conversation. Si la reine n'arrive pas à le déchiffrer, envoyez-le en Angleterre, ou reléguez-le dans un endroit que votre sagesse estimera le meilleur.

LE ROI.

J'agirai de la sorte. La folie chez les grands doit être surveillée !

(*Ils sortent*).

SCENE II.

Une grande salle dans le même château.

ENTRENT HAMLET ET QUELQUES COMÉDIENS

HAMLET.

Débitez la tirade, je vous prie, comme je vous l'ai indiqué, avec du naturel sur la langue. Si vous deviez déclamer, comme beaucoup de comédiens, j'aimerais autant que le crieur de ville débitât mes vers. Ne fendez pas trop l'air de la sorte avec votre main. Demeurez calme. Dans le torrent, la tempête et (si je puis m'exprimer ainsi) le tourbillon de votre passion, sachez acquérir et conserver une tempérance qui en corrige la sauvagerie. Je suis offensé jusqu'à l'âme à l'audition d'un gaillard à la caboche hérissée de faux cheveux[1], mettant une passion en lambeaux, en chiffons, et déchirant les oreilles d'un parterre qui, le plus souvent, n'apprécie qu'une pantomime inexplicable et le bruit. Je voudrais faire fouetter le comédien qui exagère Termagant et renchérit sur Hérode[2]. Je vous prie, évitez ce ridicule.

1. *Perriwig-potad*. Shakespeare ne veut point parler ici de perruque, mais de la quantité de faux cheveux dont il était d'usage de s'affubler de son temps. L'usage de la perruque date du règne de Charles II.

2. *Termagant* est le nom donné dans les anciens romans au dieu des Sarrazins, romans dans lesquels il est toujours cité avec *Mahound* ou *Mohammed*. Ainsi dans la légende de *Syr Guy*, ou dans la première satire de Hall, ou dans la septième de Marstone ;

LE PREMIER COMÉDIEN.

Je le garantis à votre honneur.

HAMLET.

Ne soyez pas non plus trop froid ; laissez-vous diriger par la discrétion. Mesurez le geste sur le mot, le mot sur le geste, en ayant surtout soin de ne point dépasser la nature. L'exagération de la nature est toujours éloignée du but que se propose le théâtre qui, à son commencement comme aujourd'hui, était et est le miroir de cette nature, tendant à montrer la vertu sous son véritable aspect, le vice sous sa propre image, c'est-à-dire à représenter les manières du temps où se passe la pièce. Une peinture outrée ou affaiblie, provoque un rire maladroit et fait souffrir les spectateurs judicieux dont la critique a plus d'importance que tout le reste. Oh ! les comédiens que j'ai vu jouer, entendu louer par certains, d'une façon presque sacrilège, et qui n'avaient ni l'accent, ni la démarche d'un chrétien, d'un païen ou d'un musulman ! Ils s'enflaient et mugissaient au point que je les supposais maladroitement confectionnés par quelque journalier de la nature tant ils la parodiaient admirablement !

LE PREMIER COMÉDIEN.

J'espère que nous avons un peu corrigé ce défaut.

HAMLET.

Corrigez-le tout à fait. Et que ceux qui jouent les clowns n'ajoutent rien à leurs rôles. Il y en a qui rient d'eux-mêmes, pour encourager quelques spectateurs stupides à rire à leur tour, au moment où l'action s'impose. Cela est indigne et prouve une pitoyable vanité chez les sots qui agissent de la sorte. Allez vous préparer.

(*Sortent les comédiens*).

(*Entrent* POLONIUS, ROZENCRANTZ *et* GUILDENSTERN).

Eh bien, monseigneur ! Le roi consentira-t-il à entendre le chef-d'œuvre ?

POLONIUS.

La reine aussi et cela de suite.

HAMLET.

Dites aux acteurs de se dépêcher.

(*Sort Polonius*).

Voulez-vous tous deux leur dire de se presser ?

ROZENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Oui, monseigneur.

Termagant est encore cité par Spencer dans sa *Faery Queen*, et par Chancer dans *The Tale of Sir Topas*; par Beaumont, Flechter, Massinger, etc.

Quant à Hérode, dans les anciens mystères, il est toujours en colère.

HAMLET.

Quoi! Horatio!

(*Entre* HORATIO).

HORATIO.

Ici, mon doux seigneur, à votre service.

HAMLET.

Horatio, tu es l'honnête homme avec qui j'ai toujours eu le plus de plaisir à m'entretenir.

HORATIO.

Oh ! mon cher seigneur...

HAMLET.

Ne me prends pas pour un flatteur. Quel bénéfice espérer de toi qui, pour te nourrir et t'habiller, n'a d'autres ressources que ta belle humeur? Pourquoi flatter le pauvre ? La langue mielleuse ne caresse la pompe absurde, les ressorts des genoux ne se ploient promptement, que lorsque la flatterie peut en tirer profit. Entends-tu ? Depuis que ma chère âme a été la maîtresse de son choix, depuis qu'elle a été à même de choisir parmi les hommes, elle t'a marqué de son sceau pour elle-même. Car tu as été un homme qui, souffrant tout, semblait ne souffrir de rien; un homme qui a eu pour les rebuffades de la fortune, les mêmes remerciements que pour ses récompenses. Bénis soient ceux dont le caractère et le jugement s'accordent si bien, qu'ils ne sont pas une flûte résonnant sous les doigts capricieux de la fortune. Montre-moi un homme qui ne soit pas l'esclave d'une passion, je le porterai dans le fond de mon cœur, oui, dans le cœur de mon cœur, comme je fais avec toi. Assez sur cela. On joue une pièce ce soir devant le roi. Dans cette pièce est une scène de circonstance sur la mort de mon père. Je t'en prie, quand on en sera à cet acte, observe mon oncle avec toute la pénétration de ton âme. Si son crime occulte ne s'échappe pas de sa tannière dans un cri, c'est un spectre damné que nous avons vu et mon imagination est aussi noire que l'enclume de Vulcain. Suis-le attentivement des yeux. Les miens seront rivés à sa face. Ensuite, deux jugements se joindront pour interpréter sa physionomie.

HORATIO.

Bien, monseigneur. S'il se dérobe pendant la représentation et échappe à mes recherches, je veux payer pour le voleur.

HAMLET.

Les voici qui viennent. Je dois affecter l'indifférence. Prenez place.

(*Marche Danoise. Sonneries. Entrent le* ROI, *la* REINE, POLONIUS, OPHELIE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN *et autres*).

LE ROI.

Comment se porte notre cousin Hamlet ?

HAMLET.

Tout à fait bien, sur ma foi. Je me nourris comme un caméléon. Je mange de l'air bourré de promesses. Vous ne sauriez pas engraisser ainsi vos chapons ?

LE ROI.

Je ne comprends pas votre réponse, Hamlet. Ces mots ne s'adressent pas à moi.

HAMLET.

A moi non plus, monseigneur. Vous avez joué la comédie à l'Université, m'avez-vous dit[1] ?

POLONIUS.

En effet, monseigneur, je passais même pour un excellent acteur.

HAMLET.

Qu'avez-vous joué ?

POLONIUS.

Jules César. J'étais tué au Capitole. C'est Brutus qui me tuait.

HAMLET.

Il avait à jouer un rôle brutal. Tuer un veau si capital ! Les comédiens sont-ils prêts ?

ROSENCRANTZ.

Oui, monseigneur. Ils attendent votre bon plaisir.

LA REINE.

Venez, mon cher Hamlet, vous asseoir près de moi.

HAMLET.

Non, bonne mère. Voici un métal plus attractif.

POLONIUS, *au Roi.*

Avez-vous remarqué cela?

HAMLET, *se couchant aux pieds d'Ophélie*[2].

Madame, puis-je me coucher entre vos genoux?

OPHÉLIE.

Non, monseigneur.

HAMLET.

J'ai voulu dire, ma tête sur votre genou.

1. L'habitude de jouer des pièces latines dans les Universités d'Oxford et de Cambridge est ancienne et s'est continuée jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Leurs représentations avaient lieu occasionnellement pour la distraction des princes et autres grands personnages, et régulièrement à Noël, époque à laquelle un *Lord of misrule* venait à Oxford régler la fête en même temps qu'un *Imperator* la dirigeait à Cambridge. Les comédiens les plus célèbres de Cambridge étaient les étudiants des collèges de Saint-Jean et du Roi. A Oxford, ceux de Christ-Church. La reine Elisabeth assista plusieurs fois à ces représentations.

2. Se coucher aux pieds d'une dame pendant une représentation dramatique était un témoignage de galanterie.

OPHÉLIE.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Me supposez-vous des manières de rustre?

OPHÉLIE.

Je ne suppose rien, monseigneur.

HAMLET.

C'est une jolie perspective, se coucher entre les jambes d'une jeune fille !

OPHÉLIE.

Vous dites, monseignéur ?

HAMLET.

Rien.

OPHÉLIE.

Vous êtes gai, monseigneur ?

HAMLET.

Qui ? Moi ?

OPHÉLIE.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Oh ! Je ne suis que votre baladin. Que voulez-vous que fasse un homme s'il n'est pas gai ? Regardez comme ma mère à l'air joyeux et il n'y a pas deux heures que mon père est mort !

OPHÉLIE.

Il y a deux fois deux mois, monseigneur.

HAMLET.

Si longtemps? Alors que le diable porte le deuil, je veux me revêtir de zibeline. O Ciel! mort depuis deux mois et pas encore oublié! Alors on peut espérer que la mémoire d'un grand homme lui survive six mois! Mais, par notre dame, il faut alors qu'il bâtisse des églises ! Autrement, on l'oubliera comme le cheval de bois dont l'épitaphe est ainsi conçue : « Oh! oh! Le cheval de bois est oublié [1] »!

(*Sonneries de trompettes. La pantomime commence.*)

(*Entrent un roi et une reine, l'air amoureux; le roi l'embrassant et elle embrassant le roi. Elle s'agenouille et lui fait des gestes de protestation. Il la relève et incline la tête sur son épaule. Il se couche sur un lit de fleurs. Elle, le voyant endormi, le quitte. Un autre personnage arrive, enlève sa couronne, l'embrasse, lui verse du poison dans l'oreille et sort. La reine revient, trouve le roi mort et fait*

1. Parmi les jeux champêtres du mois de mai, il y avait un cheval de bois qui, lorsque le puritanisme discrédita ces sortes de jeux, fut cité par les poètes et les faiseurs de ballades comme un exemple ridicule de la secte.

des signes de désespoir. L'empoisonneur avec deux ou trois personnages muets, revient, paraissant se lamenter avec elle. Le cadavre est emporté. L'empoisonneur fait la cour à la reine et lui offre des présents. Elle semble d'abord résister et le dédaigner, mais à la fin accepte son amour).

(*Ils sortent*).

OPHÉLIE.

Qu'est-ce que cela signifie, monseigneur!

HAMLET.

C'est une ténébreuse embûche; autrement, un crime.

OPHÉLIE.

Cette pantomime est probablement l'argument de la pièce? (*Entre le* PROLOGUE).

HAMLET.

Ce garçon va nous l'apprendre. Les comédiens ne peuvent garder un secret. Ils diront tout.

OPHÉLIE.

Nous dira-t-il la signification de cette pantomime?

HAMLET.

Oui, et de toutes celles que vous jouerez devant lui. Jouez-en une sans honte, il ne sera pas honteux de vous en donner l'explication.

OPHÉLIE.

Vous êtes méchant, vous êtes méchant. Je vais écouter la pièce.

LE PROLOGUE.

Pour nous et pour notre tragédie
Ici, nous inclinant afin de mériter votre clémence,
Nous implorons une patiente attention.

HAMLET.

C'est un prologue, ou la devise d'une bague ?

OPHÉLIE.

Sera-t-il court, monseigneur?

HAMLET.

Comme l'amour d'une femme.

(*Entrent le* ROI *et la* REINE *de la tragédie*).

LE ROI DE LA TRAGÉDIE.

Trente fois le char de Phœbus a fait le tour
Du liquide empire de Neptune et du globe arrondi de Tellus;
Trente douzaines de lunes, avec leur éclat emprunté,
Ont éclairé trente fois douze nuits le monde,
Depuis que l'amour a uni nos cœurs, et l'hymen nos mains,
Par des liens mutuels et sacrés.

LA REINE DE LA TRAGÉDIE.

Puisse le soleil et la lune nous faire compter
Autant de voyages avant que finisse notre amour!

Mais, malheureuse que je suis, vous êtes si malade depuis quel-
Si loin de votre gaîté, si loin de votre premier état [que temps,
Que je m'inquiète de vous. Malgré mon inquiétude
Il ne faut pas vous frapper, monseigneur,
Car la crainte des femmes est proportionnée à leur amour;
L'amour comme la crainte des femmes donnent dans l'excès;
Ou ils sont nuls ou ils sont exagérés.
Aujourd'hui, ce qu'est mon amour, mille preuves vous l'ont fait
Et mes craintes ont l'étendue de mon amour. [connaître,
Quand l'amour est grand, les plus petits doutes se changent en
[crainte,
Quand la plus petite crainte grandit, le grand amour grandit à
[proportion.

LE ROI DE LA TRAGÉDIE.

Sur ma foi, je dois te quitter, mon amour, et de suite.
Mes facultés actives trahissent leurs fonctions.
Tu vivras après moi dans ce monde enchanteur,
Honorée, aimée et, peut-être, un autre bon
Epoux, le retrouveras-tu !

LA REINE DE LA TRAGÉDIE.

Malédiction sur les autres!
Un pareil amour dans mon sein serait une trahison!
Dans un second mari que je sois maudite!
Une femme qui prend un second mari, a tué le premier.

HAMLET.

Voilà de l'absinthe!

LA REINE DE LA TRAGÉDIE.

Les motifs qui poussent à un second mariage
Sont de basses vues d'intérêt, mais pas de l'amour.
Je tuerais une seconde fois mon mari défunt
Si un second époux m'embrassait dans son lit!

LE ROI DE LA TRAGÉDIE.

J'en suis sûr, vous pensez ce que vous dites.
Mais nous cassons souvent nos décisions
La résolution n'est que l'esclave de la mémoire;
Sa naissance est violente et pauvre sa validité!
C'est un fruit vert qui tient à l'arbre,
Et tombe sans qu'on l'ait secoué, quand il est mûr.
Nous oublions totalement
De payer ce qui est une dette pour nous.
Ce que en pleine passion, nous nous proposons de faire,
La passion éteinte, devient un projet envolé.
La violence de la tristesse ou de la joie
Les détruit en se détruisant.
Où la joie a le plus de rires, la douleur se lamente le plus.
La douleur s'égaie, la joie pleure, au moindre accident.
Le monde n'est pas éternel, et il n'est pas étrange
Que même nos amours changent avec nos fortunes.
C'est encore une question à décider
Si l'amour conduit la fortune ou la fortune l'amour.

Une fois un grand homme à bas, remarquez-le, ses favoris s'en-
[volent ;
Tandis que le pauvre qui s'élève fait des amis de ses ennemis ;
Et, dans tous les cas, l'amour suit la fortune.
Celui qui n'a pas besoin, ne manquera jamais d'amis ;
Et le nécessiteux qui veut éprouver un ami,
En fait aussitôt un adversaire.
Mais, pour finir logiquement par où j'ai commencé,
Nos volontés comme nos destins se contrarient tellement,
Que nos projets sont toujours renversés.
Nos pensées sont les nôtres, leur fin ne dépend pas de nous.
Ainsi tu crois que tu ne prendras pas un second époux,
Mais tes pensées changeront quand le premier sera mort.

LA REINE DE LA TRAGÉDIE.

Que la terre me refuse de la nourriture et le ciel de la lumière !
Que toute distraction et tout repos s'éloignent de moi jour et
[nuit !
Que ma foi et mon espérance deviennent du désespoir !
Que ma liberté et ma gaîté soient de suivre un régime d'anacho-
rète, en prison !
Que tous les malheurs qui blanchissent la face de la joie
Rencontrent mes vœux et les détruisent !
Qu'ici et là-bas une éternelle adversité me poursuive,
Si, une fois veuve je me remarie !

HAMLET, *à Ophélie.*

Si elle manque à son serment !

LE ROI DE LA TRAGÉDIE.

Voilà un serment profond, douce amie, laissez-moi un moment,
Mes esprits s'apesantissent et je voudrais oublier
Les ennuis du jour dans le sommeil.
(*Il s'endort*).

LA REINE DE LA TRAGÉDIE.

Que le sommeil berce ton cerveau,
Et que jamais le malheur ne se mette entre nous deux !
(*Elle sort*).

HAMLET.

Madame, comment trouvez-vous cette pièce?

LA REINE.

La dame abuse des protestations, à mon avis.

HAMLET.

Oui, mais elle y sera fidèle.

LE ROI.

Avez-vous entendu l'argument ? Ne renferme-t-il aucune offense?

HAMLET.

Non. Ils n'agissent que par gestes, n'empoisonnent qu'en pantomime. Pas d'offense le moins du monde.

LE ROI.

Comment appelez-vous la pièce?

HAMLET

La Souricière. Comment? C'est un symbole. Cette pièce est la reproduction d'un meurtre accompli à Vienne. Gonzague est le nom du duc, Baptista celui de sa femme. Vous verrez tout à l'heure. C'est une femme infâme. Mais qu'importe! Votre Majesté et moi, ayant des consciences tranquilles, elle ne saurait nous toucher. Laissez ruer la haridelle écorchée, nous avons des arçons solides [1].

(*Entre* LUCIANUS).

Celui-ci est Lucianus, le neveu du roi.

OPHÉLIE.

Vous êtes aussi précieux qu'un chœur, monseigneur.

HAMLET.

Je pourrais interpréter ce qui se passe entre vous et votre amant, s'il m'était donné de voir jouer deux marionnettes ensemble.

OPHÉLIE.

Vous êtes piquant, monseigneur, vous êtes piquant.

HAMLET.

Il vous en coûterait un bêlement d'émousser ma pointe.

OPHÉLIE.

C'est mieux et pire.

HAMLET.

Ce sont les désillusions que vous réservent les maris. Commence meurtrier. Laisse tes damnables grimaces et commence. Allons :

Le corbeau croassant.
Pousse des cris de vengeance.

LUCIANUS.

Noires pensées, bras dispos, drogue préparée et occasion favo-[rable.
Saison propice et personne pour nous voir!
Toi, énergique mélange, extrait de mauvaises herbes cueillies à [minuit;
Une fois rendu pestilentiel et une fois infecté par la malédiction [d'Hécate,
Que ta nature magique et ton effet terrible
S'emparent d'une vie féconde!

(*Il verse le poison dans l'oreille du dormeur*).

HAMLET.

Il l'empoisonne dans le jardin pour lui voler sa couronne! Son nom est Gonzague. L'histoire est vraie, et racontée dans le plus pur italien. Vous verrez tout à l'heure comment le meurtrier gagne l'amour de la femme de Gonzague.

1. *Let the gall'd jade wince*... est un proverbe. On en trouve l'application dans *Damon et Pithias* qui date de 1582.

OPHÉLIE.

Le roi se lève.

HAMLET.

Quoi! il s'effraie d'une fausse lueur!

LA REINE.

Comment vous trouvez-vous, monseigneur?

POLONIUS.

Arrêtez la pièce!

LE ROI.

Donnez-moi de la lumière! Sortons!

POLONIUS.

Des lumières! des lumières! des lumières!

(*Tous sortent excepté Hamlet et Horatio*).

HAMLET.

Laissez le daim blessé s'enfuir en larmes.
Le cerf sain et sauf folâtre.
Les uns doivent veiller, tandis que les autres dorment.
Ainsi roule le monde!

Une scène comme celle-ci, monsieur, avec une forêt de plumes sur la tête et des roses de Provins comme nœuds à mes souliers, ne me donnerait-elle pas, si la fortune venait à se faire parjure avec moi, le droit de compagnonnage dans une meute de comédiens?

HORATIO.

A demi-part.

HAMLET.

A part entière [1].
Car tu dois le savoir, ô cher Damon!
Le royaume démantelé appartenait
A Jupiter lui-même. Maintenant règne ici
Un véritable paon! [2]

HORATIO.

Vous auriez pu rimer.

HAMLET.

O! mon bon Horatio! je veux prendre le mot du spectre à mille livres! As-tu vu?

HORATIO.

Très bien, monseigneur.

HAMLET.

Au moment où il a été question d'empoisonnement...

1. Au seizième siècle, les comédiens furent d'abord mensuellement appointés? Cela représentait 15 shellings par mois. Plus tard ils participèrent aux bénéfices. Du temps de Shakespeare, il y avait le comédien à part entière, le comédien à trois quarts, le comédien à moitié, et le comédien à gages. (Voir notre livre intitulé : *Londres au temps de Shakespeare*).

2. Allusion à la fable des oiseaux choisissant un roi. Au lieu de l'aigle ils choisissent le paon.

HORATIO.

Je ne l'ai pas perdu de vue.

HAMLET.

Ah! ah! venez, venez la musique! Venez les flageolets!

Car si le roi n'aime pas la comédie,
(*Voyant entrer Rosencrantz et Guildenstern*).
Eh bien, c'est parce qu'il ne l'aime pas, pardi!
Venez! de la musique!

GUILDENSTERN.

Mon bon seigneur, permettez-moi de vous dire un mot.

HAMLET.

Toute une histoire, monsieur.

GUILDENSTERN.

Le roi, monsieur...

HAMLET.

Comment va-t-il?

GUILDENSTERN.

S'est retiré extraordinairement indisposé.

HAMLET.

Par la boisson, monsieur?

GUILDENSTERN.

Non, monsieur, par la colère.

HAMLET.

Ce serait montrer plus de sagesse de raconter cela au médecin; car, moi, si je lui donnais une purgation, peut-être sa colère en augmenterait-elle.

GUILDENSTERN.

Mon bon seigneur, parlez plus sérieusement et ne repoussez pas si brutalement ma demande.

HAMLET.

Me voici apprivoisé, monsieur. Expliquez-vous.

GUILDENSTERN.

La reine, votre mère, dont l'esprit est très affecté, m'envoie vers vous.

HAMLET.

Vous êtes le bienvenu.

GUILDENSTERN.

Non, mon bon seigneur, cette courtoisie n'est pas de bon aloi. S'il vous plaît me donner une réponse raisonnable, j'accomplirai les ordres de votre mère. Sinon, excusez-moi, mon départ sera la conclusion de mon affaire.

HAMLET.

Je ne peux pas, monsieur...

GUILDENSTERN.

Quoi, monseigneur?

HAMLET.

Vous donner une réponse raisonnable. Mon esprit est malade. Mais, monsieur, pour répondre comme je puis le faire, je suis à vos ordres. Ou, plutôt, comme vous dites, à ceux de ma mère. Donc, pas un mot de plus, et à la question. Ma mère, dites-vous?...

ROSENCRANTZ.

Voici ses expressions. Votre conduite l'a frappée d'étonnement et de stupeur.

HAMLET.

O! fils étonnant, qui peut ainsi étonner une mère! Mais je suppose qu'il y a une suite aux talons de cet étonnement maternel? Parlez.

ROSENCRANTZ.

Elle désire vous parler dans son cabinet, avant que vous n'alliez au lit.

HAMLET.

Nous obéirons, fut-elle dix fois notre mère. Avez-vous d'autres affaires qui vous retiennent près de nous?

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, autrefois vous m'aimiez...

HAMLET.

Je vous aime encore par ces mains de filou et de voleur[1],

ROSENCRANTZ.

Mon bon seigneur, quelle est la cause de votre maladie? Vous fermez la porte sur votre propre liberté, si vous refusez de conter vos peines à votre ami.

HAMLET.

Monsieur, j'ai besoin d'avancement.

ROSENCRANTZ.

Comment cela peut-il être, quand vous avez la voix du roi lui-même pour votre succession au trône du Danemark?

HAMLET.

Oui, monsieur, mais *pendant ce temps-là l'herbe pousse*. Le proverbe est un peu suranné[2].

(*Entrent des* COMÉDIENS, *avec des* JOUEURS DE FLUTE).

Ah! les joueurs de flûte! Laissez-m'en voir un. Retirez-vous. Pourquoi cherchez-vous à me faire perdre le vent, comme si vous vouliez me prendre au filet?

1. Le commentateur Whalley, observe que Jonhson recommande de traduire « par ces mains » etc. « La phrase, ajoute Whalley, est prise dans le catéchisme anglican. Lorsque le catéchumène traite du devoir à l'égard du voisin, il s'engage à garder ses mains de la filouterie et du vol.

2. Le reste de ce vieux proverbe se trouve dans le *Promas et Cassandre* de Whestone (1578).

Tandis que l'herbe pousse, le cheval meurt de faim.

GUILDENSTERN.

Monseigneur, si mon devoir me donne trop de hardiesse, mon amour pour vous me rend encore plus importun.

HAMLET.

Je ne comprends pas très bien. Voulez-vous jouer de la flûte ?

GUILDENSTERN.

Je ne peux pas, monseigneur.

HAMLET.

Je vous en prie!

GUILDENSTERN.

Croyez-moi, je ne peux pas.

HAMLET.

Je vous en supplie!

GUILDENSTERN.

Je ne sais pas en jouer, monseigneur.

HAMLET.

Cela est aussi aisé que de mentir. Faites passer vos doigts et votre pouce sur ces trous, soufflez avec votre bouche, et l'instrument va rendre la plus éloquente musique. Voyez-vous, c'est là où sont renfermés les sons.

GUILDENSTERN.

Mais je ne puis commander aucune harmonie à ces trous. C'est un talent que je n'ai pas.

HAMLET.

Comprenez-vous maintenant quelle chose misérable vous faites de moi ? Vous voudriez jouer de ma personne ; vous voudriez faire semblant de connaître mes trous ; vous voudriez arracher le secret de mon cœur ; vous voudriez me faire résonner depuis ma note la plus basse jusqu'au plus haut de ma gamme, et de cet instrument plus musical que moi, dont le ton est excitant, vous ne pouvez pas tirer une parole ! Par le sang ! pensez-vous qu'il soit plus facile de jouer de moi que de cette flûte ? Prenez-moi pour l'instrument qui vous plaira, vous pourrez m'endommager, mais vous ne jouerez pas de moi !...

(*Entre* POLONIUS).

Dieu vous bénisse, monsieur.

POLONIUS.

Monseigneur, la reine voudrait vous parler sur-le-champ.

HAMLET.

Voyez-vous ce nuage, là-bas ? N'a-t-il pas à peu près la forme d'un chameau ?

POLONIUS.

Par la messe ! on dirait un chameau, en vérité !

HAMLET.

Moi, je trouve qu'il rappelle une belette.

POLONIUS.

En effet, c'est comme une belette.

HAMLET.

Ou comme une baleine.

POLONIUS.

Tout à fait comme une baleine.

HAMLET.

Alors j'irai trouver ma mère tout à l'heure. (*A part*). Ils m'obligent à jouer le fou, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. (*Haut*). J'irai tout à l'heure.

POLONIUS.

Je le lui dirai.

(*Sort Polonius*).

HAMLET.

Tout à l'heure est aisément dit. Laissez-moi, amis.

(*Sortent Rosencrantz et les autres*).

HAMLET.

Voici l'heure de la nuit propice aux sorcelleries; l'heure où les cimetières bâillent; où l'enfer lui-même souffle une contagion sur le monde! Maintenant, je pourrais boire du sang chaud et terminer une affaire si terrible que le jour tremblerait à la considérer. Doucement. D'abord à ma mère. Oh! cœur! ne sois pas inhumain! Ne permets jamais à l'âme de Néron d'entrer dans cette ferme poitrine! Montrons-nous cruel mais pas dénaturé! Que mes paroles soient des poignards pour elle, mais ne nous servons pas de poignards! Que ma langue et mon âme soient hypocrites en la circonstance! Quelque menace que contiennent mes paroles, que mon âme ne consente jamais à la mettre à exécution.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Une chambre dans le même château.

ENTRENT LE ROI, ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

LE ROI.

Je ne l'aime pas. Et puis il n'y a pas de sûreté pour nous, à laisser le champ libre à sa folie. Donc, préparez-vous. Je vais sur-le-champ expédier votre commission, et il partira pour l'Angleterre avec vous. L'intérêt de notre royaume ne peut pas supporter si près de nous un danger qui croît, à chaque heure, avec ses lunes.

GUILDENSTERN.

Nous y veillerons nous-mêmes. C'est un scrupule saint et

religieux de sauvegarder tant et tant d'existences, qui vivent et se nourrissent de votre majesté !

ROSENCRANTZ.

La vie d'un simple particulier est tenue, avec toute la force armée de l'âme, de se garantir de l'adversité. Combien doit l'être davantage une vie dont dépendent et sur laquelle reposent tant d'autres vies. Le décès d'une majesté, ce n'est pas la mort d'un seul. Comme l'abîme, elle attire ce qui l'approche. C'est une vaste roue fixée au sommet de la plus haute montagne, aux immenses rayons de laquelle dix mille pièces subalternes sont amortaisées. Vient-elle à tomber, chaque petite pièce adjointe, de peu de conséquence, est entraînée dans sa ruine tumultueuse. Un roi ne pousse pas un soupir sans que le gémissement ne soit général.

LE ROI.

Equipez-vous, je vous prie, pour ce pressant voyage, car nous voulons mettre les fers à cet épouvantail, qui, à cette heure, s'avance d'un pas trop libre.

ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN.

Nous ferons hâte.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

(*Entre* POLONIUS).

POLONIUS.

Monseigneur, il se rend dans le cabinet de sa mère. Je vais me cacher derrière la tapisserie, afin d'entendre la conversation. Je garantis qu'elle le réprimandera vertement. Comme vous l'avez dit, et c'était sagement parler, il est bon qu'un témoin, autre qu'une mère naturellement partiale, observant en secret, puisse écouter ses paroles. Portez-vous bien, mon suzerain. Je vous rendrai visite avant que vous vous couchiez, et vous dirai ce que je sais.

LE ROI.

Mes remerciements, mon cher seigneur.

(*Sort Polonius*).

Oh ! mon offense est grande, elle infecte le ciel ! Elle renferme la première et la plus vieille malédiction : le meurtre d'un frère. Je ne peux pas prier, bien que l'envie en soit aussi violente que la volonté. Mon crime l'emporte sur ma ferme intention. Comme un homme occupé par deux affaires, je demeure immobile, me demandant par où commencer, et je les néglige toutes deux. Cette main maudite serait-elle encore plus souillée du sang d'un frère, le ciel compatissant contient assez de pluies pour la rendre aussi blanche que la neige ! A quoi sert la grâce, si ce n'est à affronter le visage du crime ? Qu'est-ce que la prière, si elle n'a pas le double pouvoir de retenir notre chute, ou, si nous tombons,

de nous pardonner? Levons donc les yeux vers le ciel et ma faute sera remise. Mais quelle forme de prière peut convenir à ma situation? Pardonnez-moi mon crime! Celà ne peut pas être, puisque je possède encore tous les avantages pour lesquels je l'ai commis : ma couronne, ma propre ambition, et ma reine! Un homme peut-il être pardonné sans réparer l'offense? Dans les voies corrompues de ce monde, la main dorée du crime peut égarer la justice, ou la payer avec un gain criminel. Il n'en est pas ainsi là-haut. Là-haut, inutile d'user de chicane, le procès se plaide sous son véritable jour, et nous sommes obligés, même devant un crime, de fournir l'évidence. Quoi alors? Que reste-t-il? Essayer ce que peut le repentir ou ce qu'il ne peut pas? Que peut le repentir pour un homme incapable d'être repentant? Oh! situation misérable! Oh! conscience, aussi noire que la mort! Ame engluée qui, luttant pour être libre, s'englue davantage! Anges, secourez-moi! Essayez! Pliez genoux rebelles! Et toi mon cœur, dont les cordes sont d'acier, deviens aussi tendre que les nerfs d'un nouveau-né! (*Il se met à genoux dans un coin*). Tout peut se réparer encore!

(*Entre* HAMLET).

HAMLET.

Maintenant je puis agir. Non. Il prie. C'est maintenant que je veux agir... De la sorte il irait au ciel! Et de la sorte, serais-je vengé? Cela demande réflexion. Un coquin tue mon père et, en récompense, moi, son fils unique, j'envoie ce même coquin au ciel. C'est une faveur, une récompense, ce n'est pas une vengeance. Il a pris mon père grossièrement, plein de pain[1] quand tous ses crimes étaient en pleine floraison, aussi fleuris que mai, et le compte que mon père avait à rendre, qui le sait, excepté le ciel. Mais, d'après l'évidence de nos pensées, il était lourd. Serais-je donc vengé en prenant celui-là au moment où il purifie son âme, où il est en mesure et prêt pour le voyage? Non! Arrête, mon épée! Je sais un moment plus terrible pour la prise : quand il sera ivre; quand il dormira; ou quand il sera en colère; ou dans les incestueux plaisirs de son lit; ou jouant, ou jurant, ou dans l'accomplissement de quelque action qui n'aura pas la ressource du salut. Alors frappe-le! Que ses talons ruent sur le ciel! Que son âme soit aussi damnée et aussi noire que l'enfer où elle ira! Ma mère attend. La médecine ne fera que prolonger tes malheureux jours!

1. L'expression « plein de pain » est empruntée aux Ecritures : « Regarde, c'était l'iniquité de ta sœur Sodome, orgueilleuse, pleine de pain... » (*Ezéchiel*, XVI-49).

(*Il sort*).

(*Le roi se lève et s'avance*).

LE ROI.

Mes paroles s'envolent et mes pensées demeurent en bas. Des mots sans pensées ne sont jamais écoutés du ciel!

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une autre chambre dans le même château.

ENTRENT LA REINE ET POLONIUS

POLONIUS.

Il viendra à l'instant. Faites-lui de vifs reproches. Dites-lui qu'il a poussé trop loin l'extravagance pour qu'elle soit supportable et que votre grâce s'est interposée entre lui et un autre courroux. Je m'imposerai silence, même ici. Je vous en prie, soyez ferme avec lui.

LA REINE.

Je vous le promets. N'ayez pas peur. Ecartez-vous, je l'entends venir.

(*Polonius se cache*).

(*Entre* HAMLET).

HAMLET.

Qu'y a-t-il, ma mère?

LA REINE.

Hamlet, tu as gravement offensé ton père.

HAMLET.

Madame, vous avez gravement offensé mon père.

LA REINE.

Allons, allons, vous répondez avec une langue perverse.

HAMLET.

Allez, allez, vous questionnez avec une langue de coupable.

LA REINE.

Qu'est-ce à dire, maintenant, Hamlet?

HAMLET.

Qu'est-ce qu'il y a maintenant?

LA REINE.

Avez-vous oublié qui je suis?

HAMLET.

Non, par le crucifix! Vous êtes la reine; la femme du frère de votre mari, et je voudrais qu'il n'en fût pas ainsi, ma mère!

LA REINE.

Alors, je vais vous envoyer des gens à qui parler.

HAMLET.

Venez, venez et asseyez-vous. Vous ne bougerez pas, vous ne vous en irez pas, avant que je vous aie présenté un miroir où vous puissiez voir le fond de votre âme.

LA REINE.

Que veux-tu faire ? Tu ne veux pas me tuer ? Au secours ! Au secours !

POLONIUS, *caché.*

Quoi ! Au secours !

HAMLET.

Qu'est-ce à présent ! Un rat ? (*Il frappe Polonius à travers la tapisserie*). Mort ! Un ducat qu'il est mort !

POLONIUS, *derrière la tapisserie*).

Je suis tué ! (*Il tombe et meurt*).

LA REINE.

Qu'as-tu fait ?

HAMLET.

Je ne sais pas. Est-ce le roi ? (*Il soulève la tapisserie et traîne le corps de Polonius*).

LA REINE.

Oh ! quel acte furieux et sanglant !

HAMLET.

Un acte sanglant. Presque aussi mauvais, bonne mère, que de tuer un roi et d'épouser son frère.

LA REINE.

Que de tuer un roi !

HAMLET.

Oui, madame, ce sont mes paroles. (*A Polonius*). Toi, misérable, téméraire, fou importun, adieu ! Je t'ai pris pour plus grand que toi, subis ton sort. Tu vois qu'il y a du danger à être trop curieux. (*A la Reine*). Ne tordez plus vos mains. Paix ! Asseyez-vous, que je vous torde le cœur, car je vais le tordre, s'il est fait d'une étoffe pénétrable, si l'habitude du crime ne l'a pas endurci au point qu'il soit à l'épreuve et fortifié contre tout sentiment.

LA REINE.

Qu'ai-je fait pour que ta langue ose s'adresser si rudement à moi ?

HAMLET.

Vous avez commis une action qui flétrit la grâce et la rougeur de la modestie ; qui fait qualifier la vertu d'hypocrisie ; qui enlève la rose du beau front d'un innocent amour et à la place y met une plaie[1] ; qui rend les vœux

1. Allusion à la coutume de porter des roses sur le côté de la tête.

du mariage aussi faux que les serments des femmes; qui annule le véritable sens des contrats; qui de la douce religion fait une rapsodie de mots! La face du ciel en flamboie! Et la terre, cette masse solide et compacte, prenant un triste visage, comme à l'approche du jugement, est malade d'une pareille action!

LA REINE.

Quelle est donc cette action dont on ne peut parler sans pousser des clameurs éclatantes comme la foudre?

HAMLET.

Regardez cette peinture et celle-là. Elles représentent les deux frères. Voyez quelle grâce est peinte sur ce visage. Les boucles d'Hyperion; le front de Jupiter; l'œil de Mars, pour la menace et le commandement. L'attitude du héraut Mercure, nouvellement posé sur une colline baisant le ciel. Un ensemble, une forme, où chaque dieu semblait avoir mis son empreinte, pour donner au monde le prototype d'un homme. C'était votre mari. Maintenant, regardez ce qui suit. C'est votre mari; un épi gâté, pourrissant son frère en bonne santé. Avez-vous des yeux? Avez-vous pu renoncer à vivre sur cette belle montagne, pour vous engraisser sur ce marécage? Avez-vous des yeux? Vous ne pouvez pas appeler cela de l'amour. Car, à votre âge, la fougue du sang est apaisée, elle est humble et soumise au raisonnement! Quel raisonnement voudrait passer de ceci à cela? Vous avez certainement du jugement, autrement vous ne pourriez pas avoir des sens. Mais sûrement ce jugement est paralysé en vous, car la folie ne commettrait pas une pareille erreur. Il n'y a pas de sens abusé qui s'asservisse à ce point; il se réserve toujours assez de choix pour marquer une telle différence. Quel démon vous a attrapé au jeu de Colin-Maillard? Des yeux sans le toucher, le toucher sans la vue, des oreilles sans des mains ou des yeux, l'odorat seul, une partie malade d'un de nos véritables sens, ne pourraient pas fournir autant de preuves de stupidité! Oh honte! où est ta pudeur? Enfer rebelle, si tu peux te mutiner dans les os d'une matrone, la jeunesse enflammée fera de la vertu une cire fondant à son propre feu! Il n'y a plus de honte quand l'ardeur compulsive l'emporte, puisque le frimas lui-même brûle si volontiers et que la raison prostitue le désir!

LA REINE.

Oh Hamlet, ne parle plus! Je regarde jusqu'au plus profond de mon âme et j'y vois tant de taches noires et gangrenées, que rien ne les fera disparaître!

HAMLET.

Et tout cela pour vivre dans la sueur fétide d'un lit sale!

Dans une étuve de corruption! Emmiellée et faisant l'amour dans une immonde auge à cochons!

LA REINE.

Ne me parle plus! Les mots, comme des poignards, entrent dans mes oreilles... Ne parle plus, mon doux Hamlet!

HAMLET.

Un assassin et un coquin! Un misérable, qui n'est pas la douzième part de ton précédent maître! La contrefaçon d'un roi! Un coupe-bourse de l'empire et du pouvoir, qui a volé sur une planche le précieux diadème pour le mettre dans sa poche!

LA REINE.

Ne parle plus!

(*Entre le* SPECTRE).

HAMLET.

Un roi habillé de pièces[1]! Sauvez-moi et abritez-moi sous vos ailes, gardes célestes! Que voulez-vous, gracieuse figure?

LA REINE.

Hélas! Il est fou!

HAMLET.

Ne venez-vous pas gronder votre fils perdant son temps et sa colère, au lieu de commettre l'acte important que vous lui avez si terriblement prescrit? Parlez!

LE SPECTRE.

N'oublie pas! Cette visitation n'a d'autre but que d'aiguiser ta volonte émoussée. Mais, regarde! L'accablement écrase ta mère! Tiens-toi entre elle et son âme qui lutte! Songe que dans les corps les plus faibles s'accomplissent les plus forts travaux. Parle-lui, Hamlet.

HAMLET.

Qu'avez-vous, madame?

LA REINE.

Hélas! Qu'avez-vous pour sonder le vide et discourir avec l'air impalpable? Votre esprit regarde sauvagement par vos yeux et, pareils à des soldats qui dormaient pendant que l'on sonnait l'alarme, vos cheveux couchés se dressent et se tiennent debout. Oh! mon gentil fils, sur la chaleur et la flamme de ton délire répands la froide patience! Que regardez-vous?

HAMLET.

Lui! Lui! Voyez-vous, comme sa lumière est pâle! Sa

1. Dans le théâtre anglais du temps, le Vice était habillé comme le Fou, d'un vêtement fait de pièces de toutes couleurs.

forme et sa cause réunies, prêchant devant des pierres, les rendraient sensibles ! Ne me regardez pas ! De peur que ma pitié ne change ma résolution. Ce que j'ai à faire perdrait sa véritable couleur. Des larmes, peut-être, au lieu de sang !

LA REINE.

A qui parlez-vous ainsi ?

HAMLET.

Ne voyez-vous rien là ?

LA REINE.

Rien. Et pourtant je vois tout ce qui est ici.

HAMLET.

N'avez-vous rien entendu ?

LA REINE.

Rien que nous.

HAMLET.

Voyez-vous là ? Regardez, comme il s'écarte ! Mon père, dans le vêtement qu'il portait durant sa vie ! Regardez où il va. Maintenant il passe le portail !

(*Le Spectre sort*).

LA REINE.

C'est une invention de votre cervelle. Cette illusion est créée par la faiblesse de votre cerveau.

HAMLET.

Une illusion ! Mon pouls, comme le vôtre, bat une mesure tempérée et semble jouer la musique de la santé. Ce n'est pas la folie qui me fait parler. Si vous en voulez une preuve, je puis répéter chacun de mes mots ; la folie en serait incapable. Mère, pour l'amour de la grâce, n'appliquez pas sur votre conscience ce baume flatteur, que ce n'est pas votre péché qui parle, mais ma folie ! Le remède ne servirait qu'à couvrir légèrement et dissimuler l'ulcère, tandis que la corruption immonde, rongeant l'intérieur, continuerait ses ravages sans qu'on la vît. Confessez-vous au ciel. Repentez-vous du passé. Evitez l'avenir; ne répandez pas l'engrais sur la mauvaise herbe pour la rendre plus vivace encore. Pardonnez-moi ma vertu, car avec l'obésité de ces temps poussifs, c'est la vertu qui doit implorer le pardon du vice, et courbée, humiliée, solliciter la faveur de lui faire du bien.

LA REINE.

Mon Hamlet ! Tu m'as brisé le cœur en deux !

HAMLET.

Jetez-en le mauvais morceau et vivez plus pure avec l'autre ! Bonne nuit. N'allez pas dans le lit de mon oncle. Affectez la vertu, si vous n'en avez pas. L'habitude, ce monstre qui dévore tous les sens, ce démon familier, est

un ange en ceci qu'à l'usage des belles et bonnes actions, elle fournit pareillement un froc, une livrée facile à endosser. Abstenez-vous cette nuit et cela vous rendra plus facile la prochaine abstinence. La suivante sera plus facile encore. L'usage change presque l'empreinte de la nature; il peut l'emporter sur le démon et briser sa merveilleuse puissance. Encore une fois, bonne nuit. Lorsque vous désirerez la bénédiction du ciel, j'implorerai la vôtre. (*Désignant Polonius*). Quant à ce seigneur, j'éprouve du repentir. Mais c'est le ciel qui l'a voulu, pour qu'il soit ma punition comme j'aurai été la sienne, en faisant de moi son fléau et son ministre. Je me chargerai de lui et répondrai de la mort que je lui ai donnée. Bonne nuit encore! Je dois être méchant, seulement pour être bon. Le mal commence, reste le pire!

LA REINE.

Que dois-je faire?

HAMLET.

Rien de ce que je vous ai dit, surtout! Laissez le roi bouffi vous attirer de nouveau au lit, vous pincer la joue comme un libertin, vous appeler sa souris. Contre une paire de baisers infects, quand il caressera votre cou de ses doigts damnés, révélez-lui toute la vérité, à savoir que je ne suis pas un fou, ou alors un fou par ruse. Il serait bon que vous le lui apprissiez. Quelle femme, sauf une reine, belle, pudique et sage, pourrait cacher des secrets aussi chers, à un crapaud, une chauve-souris, un vieux matou? Quelle est-elle! En dépit du bon sens, de la discrétion, ouvrez la cage sur le toit de la maison et laissez les oiseaux s'envoler. Comme le fameux singe, pour essayer l'expérience, glissez-vous dans la cage et rompez-vous le cou[1].

LA REINE.

Sois assuré que si les mots sont faits de souffle et le souffle de vie, je n'ai pas de vie pour souffler ce que tu m'as dit.

HAMLET.

Je dois aller en Angleterre. Le savez-vous?

LA REINE.

Hélas! Je l'avais oublié. C'est décidé.

HAMLET.

Les lettres sont scellées et mes deux condisciples auxquels je me confie comme à des vipères aux dents empoi-

1. Sir John Luckling dans une de ses lettres fait allusion au conte intitulé : *Les Singes et les Perdrix*. La moralité est celle de Shakespeare.

sonnées, ont le mandat sur eux. Ils doivent me frayer le chemin et me conduire au guet-apens. Laissez aller les choses. C'est un plaisir de faire sauter l'ingénieur avec son propre pétard. Ce sera jouer de malheur si je ne creuse pas à un mètre au-dessous de leurs mines et si je ne les fais pas sauter jusqu'à la lune. Quel plaisir de voir deux contre-mines se rencontrer ! (*Désignant Polonius*). Cet homme a fait de moi un portefaix. Transportons ses entrailles dans la chambre voisine. Bonne nuit, mère. En vérité, ce conseiller est maintenant le plus tranquille, le plus discret, le plus sérieux des conseillers, tandis que de son vivant ce n'était qu'un fou, un courtisan bavard. Venez, monsieur, finissons-en avec vous. Bonne nuit, mère.

(*Ils sortent chacun d'un côté différent, Hamlet traînant Polonius*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Salle d'État.

ENTRENT LE ROI, LA REINE, ROSENCRANTZ ET GUILDENSTERN

LE ROI.

Il y a une cause à ces soupirs, ces profonds sanglots. Vous devez nous la faire connaître. Il convient que nous les comprenions. Où est votre fils ?

LA REINE, *à Rosencrantz et Guildenstern.*

Laissez-nous la place pour quelques instants. Mon bon seigneur, qu'ai-je vu cette nuit!

LE ROI.

Quoi, Gertrude? Comment va Hamlet ?

LA REINE.

Fou comme la mer et le vent quand ils luttent à qui sera le plus fort ! Dans un accès effréné, entendant remuer quelque chose derrière la tapisserie, il a tiré son épée, crié : « Un rat ! un rat ! » et, dans le trouble de sa cervelle, tué le bon vieillard sans le voir !

LE ROI.

O funeste événement! Il en eût osé de même à notre égard, si nous avions été là ! Sa liberté est pleine de menaces pour tous, pour vous-même, pour nous, pour chacun. Hélas ! comment répondrons-nous de cette action sanglante ! C'est nous qui en supporterons la conséquence, nous dont la prévoyance aurait dû surveiller, réprimer, mettre hors d'état de nuire, ce jeune fou. Mais notre amour était si grand que nous ne voulions pas comprendre ce que la prudence conseillait de faire ! Nous avons agi comme ces malades honteux qui, de peur de divulguer leur maladie, se laissent dévorer jusqu'à ce qu'ils en meurent. Où est-il allé ?

LA REINE.

Mettre à l'écart le corps qu'il a tué. Malgré sa folie, comme l'or se conserve pur au milieu du gisement d'un vil métal, il pleure l'action qu'il a commise.

LE ROI.

O Gertrude, venez ! Aussitôt que le soleil touchera les montagnes, nous l'embarquerons. Quant à son odieuse action, nous aurons besoin de toute notre adresse pour la colorer et l'excuser. Holà ! Guildenstern !

(*Entrent* ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN).

Mes amis, adjoignez-vous une escorte. Dans un accès de folie, Hamlet a tué Polonius et traîné son cadavre hors du cabinet de sa mère. Allez, trouvez-le, parlez-lui avec douceur, et portez le cadavre dans la chapelle. Je vous en prie que tout ceci soit fait avec hâte.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

Venez, Gertrude. Nous allons convoquer nos plus sages amis, afin de les informer de ce que nous avons l'intention de faire et de ce qui a été fait avant. Ainsi la calomnie dont le chuchotement traverse le monde, aussi sûrement que le canon atteint le but marqué en blanc, pourra oublier notre nom et ne frappera que l'air invulnérable. Venez, mon cœur est plein de discorde et d'épouvante.

SCÈNE II.

Une chambre dans le même château.

ENTRE HAMLET

HAMLET.

Déposé en lieu sûr.

ROSENCRANTZ, *à la cantonade.*

Hamlet ! Seigneur Hamlet !

HAMLET.

Doucement. Quel est ce bruit ? Qui appelle Hamlet ? Ils viennent.

(*Entrent* ROSENCRANTZ *et* GUILDENSTERN).

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, qu'avez-vous fait du cadavre ?

HAMLET.

Je l'ai rendu à la poussière avec laquelle il a une parenté !

ROSENCRANTZ.

Dites-nous où il est, afin que nous puissions le prendre et le transporter dans la chapelle.

HAMLET.

Vous ne le croyez pas?

ROSENCRANTZ.

Nous ne croyons pas quoi?

HAMLET.

Que je puisse garder votre secret et non le mien? D'ailleurs être questionné par une éponge! Quelle réponse peut faire le fils d'un roi?

ROSENCRANTZ.

Me prenez-vous pour une éponge, monseigneur?

HAMLET.

Oui, monsieur. Une éponge qui s'imbibe de la faveur, des récompenses et de l'autorité d'un roi. Mais de tels officiers finiront par rendre un excellent service à ce roi. Il les garde, comme ferait un singe, dans le coin de sa mâchoire, pour les mâcher avant de les avaler. Quand il a besoin de ce que vous avez ramassé, il n'a qu'à vous presser, et, éponges que vous êtes, vous vous trouvez de nouveau à sec.

ROSENCRANTZ.

Je ne comprends pas, monseigneur.

HAMLET.

Tant mieux! Un méchant propos s'endort dans l'oreille d'un sot.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, vous devez nous dire où est le cadavre, et venir avec nous trouver le roi.

HAMLET.

Le cadavre est avec le roi, mais le roi n'est pas avec le cadavre. Le roi est une chose...

GUILDENSTERN.

Une chose, monseigneur?

HAMLET.

Une chose de rien! Menez-moi à lui. Cache renard et tous après[1]!

SCÈNE III.

Une autre chambre dans le même château.

ENTRENT LE ROI ET SA SUITE.

LE ROI.

Je l'ai envoyé chercher, ainsi que le corps. Combien il est dangereux que cet homme soit en liberté. Mais nous ne

1. *Cache renard et tous après!* était le signal d'un jeu d'enfants.

pouvons pas lui appliquer la rigueur de la loi. Il est l'idole de la multitude imbécile, qui aime plus avec les yeux qu'avec son jugement. En pareil cas, c'est le châtiment de l'offenseur qu'elle pèse et jamais l'offense. Pour que tout reste calme, il importe que son départ précipité semble le résultat d'une longue réflexion. Les maux désespérés ne se guérissent que par des remèdes désespérés ou pas du tout.

(*Entre* ROSENCRANTZ).

Eh bien ! Que s'est-il passé ?

ROSENCRANTZ.

Nous n'arrivons pas à connaître où le cadavre est caché, monseigneur !

LE ROI.

Où est Hamlet ?

ROSENCRANTZ.

A côté, gardé à vue en attendant votre bon plaisir.

LE ROI.

Amenez-le devant nous.

ROSENCRANTZ.

Guildenstern ! Amenez monseigneur.

(*Entrent* HAMLET *et* GUILDENSTERN).

LE ROI.

Hamlet, où est Polonius ?

HAMLET.

A souper.

LE ROI.

A souper ! Où ?

HAMLET.

Dans un endroit où il ne mange pas, mais où il est mangé. Une certaine réunion de vers politiques est auprès de lui. Le ver est notre seul empereur pour la nourriture. Nous engraissons toutes les créatures pour nous engraisser, et une fois gras, nous engraissons les larves. Roi gras et mendiant maigre, ne sont qu'une variété dans le service. Deux plats pour une seule table. Voilà la conclusion.

LE ROI.

Hélas ! hélas !

HAMLET.

Un homme peut pêcher avec le ver qui a mangé un roi, et manger le poisson qui s'est nourri de ce ver.

LE ROI.

Qu'entends-tu par là ?

HAMLET.

Rien. Je veux simplement vous montrer par quelle succession de faits, un roi peut passer par les boyaux d'un mendiant.

LE ROI.

Où est Polonius?

HAMLET.

Au ciel. Envoyez-y voir. Si votre messager ne l'y trouve pas, cherchez-le vous-même autre part. Mais, en vérité, si vous ne le trouvez pas dans l'espace d'un mois, vous le flairerez en montant les escaliers de la galerie.

LE ROI, *à quelqu'un de sa suite.*

Allez l'y chercher.

HAMLET.

Il attendra jusqu'à ce que vous veniez.

(*Les gens sortent*).

LE ROI.

Hamlet, pour ta sécurité personnelle, qui nous est chère autant que nous est douloureux ce que tu as fait, cette action exige que tu partes d'ici avec la rapidité du feu. Donc, prépare-toi. Le bateau est au port, le vent favorable, tes compagnons attendent, bref, tout est prêt pour ton départ pour l'Angleterre.

HAMLET.

Pour l'Angleterre!

LE ROI.

Oui, Hamlet.

HAMLET.

Bien.

LE ROI.

Bien est le mot, si tu connais nos intentions.

HAMLET.

Je vois un ange qui les voit. Va pour l'Angleterre. Adieu, chère mère.

LE ROI.

Et ton père qui t'aime, Hamlet?

HAMLET.

Ma mère. Père et mère sont mari et femme. L'époux et l'épouse ont la même chair, et ainsi, ma mère! Allons en Angleterre!

(*Il sort*).

LE ROI.

Suivez-le pas à pas. Attirez-le vite à bord. Ne tardez pas. Qu'il soit loin d'ici ce soir. Allez. Tout ce qui a trait à l'affaire est terminé et scellé. Je vous en prie, faites hâte.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

Angleterre, si tu estimes mon amitié (comme doit te le conseiller ma puissance, depuis que tu gardes la cicatrice ulcérée et rouge que t'a faite l'épée danoise, et que ta liberté nous rend hommage), garde-toi d'accueillir froidement notre volonté souveraine, qui exige, par lettre pres-

sante, la mort immédiate d'Hamlet. Fais-le, Angleterre. Comme une fièvre hectique, il me brûle le sang, et tu peux me guérir. Jusqu'à ce que la chose soit faite, quoi que me réserve la destinée, ma joie ne reviendra plus.

(*Il sort*).

SCÈNE IV.

Une plaine en Danemark.

ENTRENT FORTINBRAS ET SON ARMÉE.

FORTINBRAS.

Alors, capitaine, saluez de ma part le roi de Danemark. Dites-lui que, avec son agrément, Fortinbras réclame sa promesse de nous laisser traverser son royaume. Vous connaissez le rendez-vous. Si sa Majesté l'exige, nous nous ferons un devoir de paraître à ses yeux. Qu'il le sache bien.

LE CAPITAINE.

J'obéirai, monseigneur.

FORTINBRAS.

Avancez avec précaution.

(*Sortent Fortinbras et son armée*).

(*Entrent* HAMLET, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, *etc*).

HAMLET.

Bon seigneur, à qui appartiennent ces forces?

LE CAPITAINE.

Nous sommes de Norvège, monsieur.

HAMLET.

Quel projet préparez-vous, je vous prie?

LE CAPITAINE.

Nous marchons contre une certaine partie de la Pologne.

HAMLET.

Qui les commande?

LE CAPITAINE.

Fortinbras, le neveu du vieux roi de Norvège.

HAMLET.

Marchera-t-il au cœur de la Pologne, monsieur, ou sur la frontière?

LE CAPITAINE.

A parler franc, monsieur, et sans rien ajouter, nous marchons pour nous emparer d'un petit morceau de terre n'ayant d'autre valeur que son nom. Je ne l'affermerais pas pour cinq ducats. Ni la Norvège, ni la Pologne, n'en tireront un meilleur profit, fût-il vendu en toute propriété!

HAMLET.

Alors le roi de Pologne ne le défendra pas?

LE CAPITAINE.

Il y a déjà une garnison.

HAMLET.

Deux mille âmes et vingt mille ducats, ne suffiront pas à payer ce fétu de paille! C'est un apostème, résultat de trop de santé et de repos. Il crève à l'intérieur, et montre comment, sans raison, des hommes peuvent mourir. Je vous remercie humblement, monsieur.

LE CAPITAINE.

Dieu vous garde, monsieur...

(*Sort le capitaine*).

ROSENCRANTZ.

Voulez-vous partir, monseigneur!

HAMLET.

Je serai à vous dans un moment: laissez-moi un peu.

(*Sortent Rosencrantz et Guildenstern*).

HAMLET.

Comme les circonstances plaident contre moi et éperonnent ma triste vengeance! Qu'est-ce qu'un homme, si son rêve suprême, sa principale occupation, est de dormir et de manger? Un animal, pas plus. Sûrement, celui qui nous a créés avec une intelligence assez vaste pour déchiffrer le passé et l'avenir, ne nous a pas gratifiés d'une raison capable et divine, pour que nous la laissions mourir sans en user. Est-ce le résultat d'un oubli bestial, ou d'un scrupule poltron, qui me fait réfléchir trop précisément aux circonstances? Une pensée qui, partagée en quatre, n'aurait qu'une part de sagesse, et trois parts de couardise? Pourquoi en suis-je encore à me dire: *Cette chose est à faire?* Puisque j'ai la raison, la volonté, la force et le moyen de l'accomplir! Des exemples, aussi évidents que la terre, m'y exhortent. Témoin cette armée, si nombreuse et si lourde, conduite par un prince jeune et délicat, dont l'esprit, poussé par une divine ambition, affronte un événement invisible et expose, pour une coquille d'œuf, ce qui est mortel. Il a tout ce que peut oser le sort, la mort et le danger. La véritable grandeur ne consiste pas à s'agiter sans une raison sérieuse; mais si l'honneur est en jeu, à soulever une querelle, fût-ce à propos d'un fétu de paille. Alors, qui m'arrête, moi dont le père a été assassiné, la mère souillée — autant de motifs pour que ma raison et mon sang se révoltent — et qui laisse tout dormir! Cependant, à ma honte, je vois la mort imminente de vingt mille hommes qui, pour une fantaisie, un lambeau de gloire, vont à leurs tombeaux comme à leurs lits, et se battront pour un bout de

terrain, si étroit qu'ils ne s'y mesureront pas tous, et qu'il ne fera qu'une tombe insuffisante à leurs morts. Que désormais mes pensées soient des pensées de sang pour n'être pas indignes !

(*Il sort*).

SCÈNE V.

Elseneur. — Une salle du château.

ENTRENT LA REINE ET HORATIO.

LA REINE.

Je ne veux pas lui parler.

HORATIO.

Elle est importune, distraite, mais il faut avoir pitié de son état.

LA REINE.

Que désire-t-elle ?

HORATIO.

Elle parle beaucoup de son père. Elle dit qu'elle entend répéter que le monde est un exemple de mensonges. Elle pousse des « Hom ! », se bat la poitrine, foule avec colère la paille sous ses pieds, prononce des mots incohérents, qui n'ont de sens qu'à moitié. Sa conversation est nulle et pourtant, dans son désordre, ceux qui l'écoutent cherchent à en tirer des conclusions ou à la deviner, en rapprochant les mots de leur véritable signification; lesquels mots, comme ses clignements d'yeux, ses gestes, ses hochements de tête, font supposer qu'il y a là une pensée, évidemment incertaine, mais certainement malheureuse.

LA REINE.

Il serait bon qu'on lui parlât. Elle peut semer de dangereuses conjectures dans les esprits malveillants. Introduisez-la.

(*Sort Horatio*).

A mon âme malade — c'est la vraie nature du péché — la moindre bagatelle semble le prologue d'un grand malheur. Le péché est si plein de stupides méfiances qu'il se trahit lui-même de peur d'être trahi.

(*Rentre* HORATIO, *avec* OPHÉLIE).

OPHÉLIE.

Où est la majestueuse beauté du Danemark?

LA REINE.

Qu'y a-t-il, Ophélie?

OPHÉLIE, *chantant.*

Comment se reconnaîtrait mon amour véritable
D'un autre ?
A son chapeau à coquilles, à son bâton,
A sa sandale [1].

LA REINE.

Hélas! douce amie, que vient faire ici cette chanson?

OPHÉLIE.

Vous dites. Non, je vous en prie, écoutez. (*Chantant*).

Il est mort et s'en est allé, madame,
Il est mort et s'en est allé.
Sa tête repose sur une motte de gazon vert;
A ses talons une pierre...

Oh! oh!

LA REINE.

Ophélie...

OPHÉLIE.

Je vous en prie, écoutez. (*Chantant*).

Son linceul blanc comme une montagne neigeuse...

(*Entre le* ROI).

LA REINE.

Hélas! regardez-la, monseigneur.

OPHÉLIE, *chantant.*

Est tout garni de douces fleurs.
Il est allé au tombeau
Arrosé des larmes du véritable amour.

LE ROI.

Comment allez-vous, jolie dame?

OPHÉLIE.

Bien. Le ciel m'en récompense! On dit que la chouette est la fille d'un boulanger [1]. Seigneur, vous savez ce que nous sommes, mais vous ignorez ce que nous pouvons être. Dieu soit à votre table!

1. L'habillement des pèlerins était celui sous lequel se déguisaient volontiers les soupirants.

2. Le commentateur Douce a retrouvé dans le Gloceshire la légende à laquelle Ophélie fait allusion. Les paysans de ce comté racontent encore qu'un jour Jésus-Christ entra dans la boutique d'un boulanger, au moment où on y cuisait, et demanda du pain. Le boulanger prit immédiatement un morceau de pâte qu'il mit au four; mais sa fille le gronda, en lui disant que le morceau était trop gros, et le réduisit des trois quarts. Cependant, la pâte mise à la cuisson, enfla immédiatement et devint un énorme pain. Sur quoi, la fille du boulanger disait : Hengh! hengh! heng! et c'est ce cri qui donna à Jésus l'idee de la changer en chouette pour la punir de son avarice.

LE ROI.

Une allusion à son père.

OPHÉLIE.

Je vous prie, n'en parlons plus. Quand on vous demandera ce que cela signifie, répondez :

Bonjour! C'est le jour de la Saint-Valentin [1],
Tous sont levés de bon matin.
Et moi, jeune fille, je serai à la fenêtre
Pour être votre Valentine.

Alors il se leva et mit ses habits,
Et ouvrit la porte de la chambre;
Et y fit pénétrer la vierge, qui ne l'était plus
Quand elle en sortit.

LE ROI.

Gentille Ophélie!

OPHÉLIE.

En vérité, je finirai sans blasphème.

Par Gis et la sainte Charité
Au secours ! Fi ! Quelle honte !
Les jeunes gens feront cela quand ils en viendront là.
Par l'amour charnel ils sont à blâmer!

Avant de me toucher ·
Vous avez promis de m'épouser.

Et il répond :

C'est ce que j'aurais fait, par le soleil qui luit là-bas!
Si tu n'étais pas venue dans mon lit.

LE ROI.

Depuis combien de temps est-elle dans cet état?

OPHÉLIE.

J'espère que tout sera bien. Nous devons faire preuve de patience. Mais je n'ai pas d'autres ressources que les larmes, à la pensée qu'ils l'ont couché dans la terre froide. Mon père le saura et je vous remercie de votre bon conseil. Qu'on avance ma voiture! Bonne nuit, mesdames. Bonne nuit, douces dames. Bonne nuit, bonne nuit!
(*Elle sort*).

1. C'était une tradition campagnarde qu'à cette époque de l'année, les oiseaux choisissaient leurs compagnes. Bourne, dans les *Antiquités du populaire*, observe que « les gens du vulgaire, tiraient des noms qu'ils appelaient des *Valentins*, la veille du jour de la Saint-Valentin. Ces noms choisis parmi ceux d'un sexe étaient mélangés dans un vase avec un nombre égal de noms choisis dans l'autre sexe. Chacun prenait alors un nom et les noms associés formaient une *Valentine* ».

LE ROI.

Suivez-la de près et, je vous prie, ne la quittez pas des yeux.

(*Sort Horatio*).

Oh! cela est l'empoisonnement d'un profond chagrin auquel le nom de son père a donné naissance. Maintenant, voyez Gertrude. Oh! Gertrude! Quand les chagrins arrivent, ils ne viennent pas comme de simples espions, mais par bataillons! D'abord, le meurtre de son père; ensuite le départ de votre fils, le principal auteur de son exil. Le peuple fangeux, aux idées épaisses et corrompues, se soulève à propos de la mort du bon Polonius, et nous avons imprudemment agi en l'enterrant en secret. Pauvre Ophélie, séparée d'elle-même, privée du jugement sans lequel nous ne sommes que des peintures ou de simples bêtes! Enfin, le plus grave, son frère est secrètement revenu de France. Il se nourrit de sa stupeur, il vit dans les nuages, et les mécontents ne manquent pas qui empoisonnent son oreille avec des discours pestilentiels relatifs à la mort de son père; discours où la nécessité d'une argumentation sollicitée, n'hésite pas à nous accuser dans chaque oreille. Oh! ma chère Gertrude, tout ceci, comme un arme dont usent les assassins, me donne une mort superflue!

(*Bruit au dehors*).

(*Entre un* GENTILHOMME).

LE ROI.

Atttendez. Où sont mes Suisses? Qu'ils gardent la porte! Qu'y a-t-il?

LE GENTILHOMME.

Sauvez-vous, monseigneur! L'Océan qui franchit sa frontière, ne dévore pas la plaine avec une hâte plus impétueuse, que le jeune Laertes, dans l'excès de son délire, ne renverse vos officiers! La populace l'acclame, monseigneur! Et, comme si le monde ne faisait que commencer, comme si le passé n'existait plus, comme si les usages étaient abolis, ratifiant, appuyant chaque déclaration, elle crie : « Choisissons Laertes pour roi »! Les chapeaux, les mains. les langues applaudissent jusqu'aux nuages. « Laertes sera roi! Laertes roi »!

LA REINE.

Comme ils sont heureux d'aboyer sur une fausse piste! Vous vous égarez, mauvais chiens Danois!

(*Bruit au dehors*).

LE ROI.

Les portes sont brisées!

(*Entre* LAERTES, *armé, suivi de* DANOIS).

LAERTES.

Où est le roi? Messieurs, tenez-vous tous dehors.

LES DANOIS.

Non! Nous voulons entrer!

LAERTES.

Je vous en supplie, laissez-moi agir!

LES DANOIS.

Soit! Soit!

(*Ils se retirent*).

LAERTES.

Je vous remercie. Gardez la porte. Roi infâme, donne-moi mon père!

LA REINE.

Du calme, bon Laertes.

LAERTES.

Chaque goutte de mon sang, si je demeurais calme, me proclamerait bâtard, crierait à mon père qu'il a été cocu et imprimerait le nom de putain sur le front chaste et immaculé de ma véritable mère!

LE ROI.

Pour quelle raison, Laertes, ta rebellion prend-elle des airs de géant? Laissez-le faire, Gertrude. Ne craignez pas pour ma personne. Les rois sont gardés par une telle divinité, que la trahison ne peut qu'entrevoir ses projets et demeure impuissante! Dis-moi, Laertes, pourquoi es-tu à ce point insensé? Laissez-le, Gertrude. Parle, l'ami.

LAERTES.

Où est mon père?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE.

Mais pas sur l'ordre du roi.

LE ROI.

Laissez-le me questionner.

LAERTES.

Comment est-il mort? Je ne veux pas qu'on me trompe! A l'enfer l'engagement de fidélité! Les serments au diable le plus noir! La conscience, le salut, aux plus profonds abîmes! Je brave la damnation! Je m'arrête à ceci : peu m'importe les deux mondes! Arrive que pourra. Je ne veux qu'une chose : venger mon père!

LE ROI.

Qui vous arrêtera?

LAERTES.

Ma volonté et non l'univers entier! Quant à mes moyens, je les économiserai si bien qu'ils iront loin avec peu de ressources.

LE ROI.

Bon Laertes, si vous désirez connaître la vérité sur la mort de votre cher père, votre vengeance a-t-elle décidé que, pareil à un joueur qui gagne tout, vous ruineriez amis et ennemis, gagnants et perdants?

LAERTES.

Mes ennemis seulement!

LE ROI.

Voulez-vous les connaître alors?

LAERTES.

A mes amis j'ouvrirai largement les bras, et, comme le pélican qui s'arrache la vie pour ses petits, je les repaîtrai de mon sang!

LE ROI.

Maintenant vous vous exprimez comme un brave enfant et un vrai gentilhomme. Je suis innocent de la mort de votre père et je suis de ceux qui regrettent le plus son malheur. C'est ce qui apparaîtra à votre jugement aussi clairement que le jour à vos yeux.

LES DANOIS, *à la cantonade.*

Laissez-la entrer!

LAERTES.

Quel bruit est cela?

(*Entre* OPHELIE, *coiffée d'une manière fantastique avec des brins de paille et des fleurs*).

Oh! fièvre, dessèche ma cervelle! Larmes, sept fois salées, brûlez les sens et la vertu de mes yeux! Par le ciel, ta folie sera payée d'un poids qui fera fléchir le fléau de la balance! Oh! rose de mai! Chère jeune fille, bonne sœur, douce Ophélie! Oh! aïeux! Est-il possible que l'esprit d'une jeune fille soit aussi mortel que la vie d'un vieillard! La nature s'épure au sentiment de l'amour et, quand elle est épurée, elle envoie ses plus précieux parfums aux choses qu'elle aime!

OPHÉLIE.

Ils l'ont porté découvert dans la bière
Hey no nonny, nonny hey nonny!
Et sur son cercueil pleuraient beaucoup de larmes!

Portez-vous bien, mon tourtereau!

LAERTES.

Tu aurais tout ton esprit et tu me prêcherais la vengeance, je serais moins ému!

OPHÉLIE.

Vous devez chanter: « A bas! A bas! Jetez-le à bas »! Oh! comme ce refrain va bien! C'est le méchant, le mauvais intendant qui ravit la fille de son maître.

LAERTES.

Un rien qui en dit long.

OPHÉLIE.

Voilà du romarin, c'est pour le souvenir. Je vous en prie, mon amour, souvenez-vous. Et voilà des pensées, pour les pensées.

LAERTES.

Un document dans la folie ! Les pensées et les souvenirs s'accordent.

OPHÉLIE.

Voici du fenouil pour vous et des colombines. Voici de la rue pour vous et pour moi. Nous pouvons l'appeler l'herbe de grâce des dimanches[1]. Vous pouvez porter votre rue avec une distinction particulière. Voici une marguerite. Je voudrais vous donner des violettes, mais elles se sont toutes fanées quand mon père est mort. On prétend qu'il a bien fini. *(Chantant)*.

Car ce bon doux Robin est toute ma joie.

LAERTES.

A la mélancolie, au chagrin, à l'amour, à l'enfer même, elle donne de la grâce et du charme !

OPHÉLIE, *chantant*.

Ne reviendra-t-il plus ?
Ne reviendra-t-il plus ?
Non, non, il est mort.
Va à son lit de mort.
Il ne reviendra jamais !

Sa barbe était blanche comme neige
Et sa tête blonde comme le lin.
Il s'en est allé, il s'en est allé,
Et nous perdons nos plaintes.
Dieu ait pitié de son âme !

Et de toutes les âmes chrétiennes ! Je puis dire, Dieu soit avec vous !

(Elle sort).

LAERTES.

Vous le voyez, ô Dieu !

LE ROI.

Laertes, je dois m'associer à votre douleur, ou vous me refuseriez un droit qui m'appartient. Retirons-nous un moment. Choisissez ceux de vos plus sages amis, ils nous entendront et prononceront entre vous et moi. Si

1. Plante ainsi nommée parce que les prêtres s'en servaient comme aspersion pour l'eau bénite.

directement ou indirectement, ils nous trouvent compromis, nous abandonnerons notre royaume, notre couronne, notre vie, tout ce que nous appelons nôtre, pour vous donner satisfaction. Sinon, contentez-vous de nous accorder un peu de patience et nous travaillerons d'accord avec notre ressentiment pour vous satisfaire.

LAERTES.

Soit. Le genre de mort de mon père, ses obscures funérailles, sans trophée, sans épée, sans écusson sur son corps, sans noble rite, ni pompe quelconque, me crient, d'aussi loin qu'il y a du ciel à la terre, que je dois éclaircir la question.

LE ROI.

C'est ce que vous ferez. Que la grande hache tombe où est le crime! Je vous en prie, venez avec moi.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Une autre chambre dans le même château.

ENTRENT HORATIO ET UN SERVITEUR.

HORATIO.

Quels sont ces hommes qui désirent me parler?

LE SERVITEUR.

Des marins, seigneur. Ils disent avoir des lettres pour vous.

HORATIO.

Laissez-les entrer.

(*Sort le serviteur*).

Je ne sais pas de quelle partie du monde peut me venir ce salut, sinon d'Hamlet.

(*Entrent des* MATELOTS).

PREMIER MATELOT.

Dieu vous bénisse, seigneur.

HORATIO.

Qu'il me bénisse et toi aussi.

PREMIER MATELOT.

Il le fera, seigneur, si c'est son bon plaisir. Voici une lettre pour vous, seigneur. Elle vient de l'ambassadeur qui a été embarqué pour l'Angleterre, si votre nom est Horatio, comme je me le suis laissé dire.

HORATIO, *lisant*.

« Horatio, quand tu auras parcouru ces lignes, donne à ces compagnons les moyens d'arriver jusqu'au roi. Ils ont

des lettres pour lui. Il n'y avait pas deux jours que nous étions en mer, quand un pirate, armé sérieusement en guerre, nous a donné la chasse. Nous trouvant avec trop peu de toile, nous fîmes appel à une valeur désespérée, et, le grappin jeté, j'abordai l'équipage. En un instant, ils s'écartèrent de notre vaisseau et, seul, je devins leur prisonnier. Ils ont agi avec moi comme des voleurs miséricordieux, mais ils savaient ce qu'ils faisaient. Je suis une bonne prise pour eux. Quand le roi aura reçu les lettres que je lui envoie, viens à moi avec autant de hâte que si tu voyais la mort. J'ai des mots à te confier à l'oreille, ils te rendront muet, bien qu'au-dessous de la vérité ! Ces braves gens te conduiront où je suis. Rosencrantz et Guildenstern continuent leur route pour l'Angleterre. J'ai beaucoup de choses à te dire à leur sujet. Adieu. Celui que tu sais être ton, HAMLET ».

Venez, je vous indiquerai comment faire parvenir les lettres à leur adresse. Hâtez-vous, afin que vous me puissiez conduire au plus vite près de celui de qui vous les tenez.

SCÈNE VII.

Une autre salle dans le même château.

ENTRENT LE ROI ET LAERTES

LE ROI.

Il faut que votre conscience scelle mon acquittement et que vous me portiez dans votre cœur comme un ami, puisque vous ne pouvez plus douter que l'assassin de votre noble père en voulait à ma vie.

LAERTES.

Je n'en doute plus, mais dites-moi pourquoi vous ne poursuivez pas des actes d'une nature si criminelle, comme votre sauvegarde, votre grandeur, votre sagesse, tout enfin, devraient vous le conseiller.

LE ROI.

Pour deux raisons majeures. Elles vous paraîtront, peut-être, de peu de valeur, mais pour moi sont de poids. La Reine, sa mère, ne vit que par ses yeux. Or — est-ce vertu ? est-ce faiblesse ? vous choisirez — elle est tellement liée à ma vie, à mon âme que, semblable à l'étoile emprisonnée dans sa sphère, je ne puis sortir de la sienne. L'autre motif, qui m'a empêché de régler publiquement nos comptes, est l'amour qu'éprouve le commun du peuple pour Hamlet. Revêtant ses crimes de son affec-

tion semblable aux sources qui changent le bois en pierre, le peuple transformerait ses chaînes en reliques. Si bien que mes flèches, faites d'un bois trop léger pour un vent si fort, retourneraient vers mon arc au lieu d'atteindre le but.

LAERTES.

J'ai perdu un noble père ! Ma sœur dont le mérite, si je puis vanter ce qui a été et ce qui n'est plus, eût défié le monde de tous les âges, est réduite à une situation désespérée ! Ma vengeance viendra !

LE ROI.

Ne troublez pas vos sommeils pour cela. Ne nous supposez pas taillé dans une étoffe assez mince et assez grossière, pour permettre au danger de nous tirer la barbe et de s'en faire un passe-temps ! Vous en saurez bientôt davantage. J'aimais votre père et je m'aime aussi. Cela, j'espère, vous apprendra à imaginer... Qu'est-ce qu'il y a ? Quelles nouvelles ?

(*Entre un* MESSAGER).

LE MESSAGER.

Des lettres d'Hamlet, monseigneur. Celle-ci pour votre majesté, celle-là pour la reine.

LE ROI.

D'Hamlet ? Qui les a portées ?

LE MESSAGER.

On dit que ce sont des matelots, monseigneur. Je ne les ai pas vus. Elles m'ont été données par Claudio qui les a reçues de celui qui les a apportées.

LE ROI.

Laertes, vous en entendrez la lecture. Laissez-nous.

(*Sort le messager*).

(*Lisant*). « Haut et puissant seigneur, vous saurez que j'ai été déposé nu sur votre royaume. Demain je vous supplierai de me laisser contempler vos yeux royaux. Quand j'aurai imploré votre pardon, je vous raconterai la raison de mon soudain et étrange retour. HAMLET ».

Qu'est-ce que cela signifie ! Tous les autres sont-ils revenus ? Est-ce une mystification ou la vérité ?

LAERTES.

Connaissez-vous son écriture ?

LE ROI.

C'est bien l'écriture d'Hamlet. *Nu*. Et, dans un post-scriptum, il dit : *Seul*. Conseillez-moi.

LAERTES.

Je m'y perds, monseigneur. Mais laissez-le venir. Je sens se réchauffer la faiblesse de mon cœur à l'idée de vivre et de lui dire à ses dents : « Voilà la façon dont tu as agi » !

LE ROI.

S'il en est ainsi, Laertes, et comment en serait-il autrement, voulez-vous que je vous serve de guide?

LAERTES.

Oui, monseigneur, pourvu que vous ne me conseilliez pas la paix.

LE ROI.

C'est la paix de ton cœur que je veux. S'il est de retour, s'il a interrompu son voyage avec l'intention de ne plus repartir, je travaillerai en vue d'une épreuve, mûre dans ma pensée, et devant laquelle il n'aura que le choix de la chute. Aucun vent de blâme ne pourra souffler sur sa mort. Sa mère elle-même en absoudra l'effet, sous le couvert d'un accident.

LAERTES.

Monseigneur, je me laisserai d'autant mieux conduire que j'aurai la certitude de servir d'instrument.

LE ROI.

Cela tombe bien. Depuis votre voyage on a beaucoup vanté, et cela devant Hamlet, un talent où vous brillez, dit-on. Toutes vos qualités réunies n'ont pas excité sa jalousie, comme une seule, qui à mon avis, est d'un rang inférieur.

LAERTES.

De quelle qualité voulez-vous parler, monseigneur?

LE ROI.

Un ruban au chapeau de la jeunesse, mais un ruban nécessaire, car le vêtement léger et frivole qu'elle porte ne lui sied pas moins que ne sied à l'âge mûr des vêtements chauds pour sa santé et sa gravité. Il y a deux mois, se trouvait ici un gentilhomme de Normandie. Je connais les Français, j'ai servi contre eux, et je sais qu'ils sont bons écuyers. Mais notre galant était un écuyer sorcier. Il prenait racine en selle, faisait exécuter à son cheval des choses étonnantes, comme s'il s'incorporait avec la brave bête, comme s'il en était la moitié. Bref, au point de vue de l'aptitude et de l'adresse, il dépassait l'idée que je pouvais m'en faire.

LAERTES.

Un Normand, dites-vous?

LE ROI.

Un Normand.

LAERTES.

Sur ma vie, c'était Lamord!

LE ROI.

Précisément.

LAERTES.

Je le connais beaucoup. L'ornement, la perle de tout le pays.

LE ROI.

Il en disait de même de vous. Il vous accordait une incomparable maîtrise dans l'art et l'exercice de la défense à l'épée, vantait votre rapière comme unique, et criait partout que ce serait un curieux spectacle de vous voir faire un assaut. Les escrimeurs de son pays, jurait-il, ne possèdent aucun principe, aucune garde, aucun coup d'œil, comparés aux vôtres. A l'audition de ces propos, Hamlet, empoisonné par l'envie, n'eut plus qu'une idée : espérer, solliciter votre prochain retour, pour faire avec vous une partie d'épée... Eh bien! d'après cela...

LAERTES.

D'après cela, monseigneur?

LE ROI.

Laertes, votre père vous était-il cher? Ou, seriez-vous comme le portrait d'un homme chagrin, c'est-à-dire une face sans un cœur?

LAERTES.

Pourquoi me demandez-vous cela?

LE ROI.

Je sais que vous aimiez votre père. Mais, je sais aussi que l'amour change avec le temps et, par des expériences successives, que ce temps en diminue volontiers l'éclat et le feu. Dans la véritable flamme de l'amour, il y a une espèce de mèche, de lumignon, qui finit par s'éteindre. Rien ne garde la même perfection, et la bonté, poussée à l'excès, meurt de pléthore. Ce que nous voulons faire, faisons-le, car la volonté change, subit des abattements et des délais aussi nombreux qu'il y a de langues, de mains et d'accidents. Alors, le devoir à remplir n'est plus qu'un soupir qui fatigue et fait mal. Pour en venir plus vite à l'ulcère, Hamlet revient. Que seriez-vous capable d'entreprendre, en faits et en paroles, pour vous montrer à mes propres yeux, le fils de votre père?

LAERTES.

Je lui couperais la gorge à l'église!

LE ROI.

Nulle place, en effet, ne doit être un sanctuaire pour le meurtrier. La vengeance ne connaît pas de barrières. Mon bon Laertes, voulez-vous vous enfermer dans votre chambre. Une fois de retour, Hamlet saura que vous êtes ici. Nous lui enverrons des gens pour vanter votre supériorité et mettrons un double vernis sur celui que ce Français vous a donné. Enfin, nous vous ferons rencontrer et parierons

sur vos têtes. N'étant pas soupçonneux, plutôt généreux et incapable du moindre calcul, Hamlet n'inspectera pas les fleurets. De la sorte, sans aucune difficulté, en les confondant, vous pourrez choisir une épée non mouchetée, et, dans une passe habile, lui faire payer la mort de votre père.

LAERTES.

J'y consens, et, à cet effet, j'empoisonnerai mon épée. J'ai acheté à un charlatan une drogue mortelle. Pour peu qu'on y trempe un couteau, quand le sang a coulé, il n'existe pas de cataplasme assez rare, fût-il fait avec tous les simples ayant une vertu sous la lune, pour sauver de la mort le sujet, quand il ne serait qu'effleuré. J'enduirai ma pointe de cette contagion, de telle sorte que si je l'écorche, même légèrement, ce sera la mort.

LE ROI.

Pensons-y encore. Pesons le temps et les moyens qui conviennent à notre projet. S'il devait échouer, et qu'une mauvaise exécution laissât deviner notre dessein, mieux vaudrait n'avoir rien tenté. Il faut donc que le projet soit doublé d'un autre, servant au cas où le premier demeurerait sans résultat. Doucement. Laissez-moi réfléchir. Nous ferons un pari solennel sur votre adresse. J'y suis ! Quand, dans la chaleur du combat, vous aurez soif (dans ce but vous attaquerez très violemment) ou quand il demandera à boire, je lui présenterai une coupe. Une gorgée seulement. Si, par hasard, il échappe au venin de votre touche, le projet ne sera pas déjoué. Attendez ! Quel est ce bruit ?

(*Entre la* REINE).

Comment allez-vous, douce reine ?

LA REINE.

Une malédiction marche sur le talon d'une autre, tant elles se suivent ! Votre sœur est noyée, Laertes.

LAERTES.

Noyée ! Où ?

LA REINE.

Il y a un saule qui croît au bord du ruisseau. Il reflète ses feuilles grises dans le miroir du courant. Elle avait tressé de fantastiques guirlandes composées de renoncules, d'orties, de marguerites et de ces longues fleurs pourpres auxquelles les bergers licencieux donnent un nom grossier, mais que nos jeunes filles plus réservées appellent des doigts d'hommes morts. Comme elle grimpait pour attacher sa couronne d'herbe aux rameaux inclinés, une branche jalouse a cassé. Alors ses trophées d'herbes, et elle-même, sont tombés dans le ruisseau en pleurs. Ses vêtements se sont étalés et, comme une sirène, l'ont soutenue quelque

temps, durant lequel elle chantait des fragments de vieille chanson, inconsciente de sa propre détresse, semblable à une créature née et faite pour cet élément. Cela ne pouvait pas durer ! Bientôt les vêtements, alourdis par ce qu'ils avaient bu, ont entraîné la pauvre enfant et une mort fangeuse a interrompu sa douce chanson !

LAERTES.

Hélas ! Alors elle est noyée ?

LA REINE.

Noyée, noyée !

LAERTES.

Tu n'as déjà que trop d'eau, pauvre Ophélie, je retiendrai donc mes larmes ! Pourtant, c'est plus fort que nous. La nature garde ses habitudes et qu'importe ce qu'en pense la honte. Quand ces pleurs auront coulé, je cesserai d'être une femme. Adieu, monseigneur. Mes paroles seraient un feu qui flamberait volontiers, si ma douleur ne l'éteignait pas !

LE ROI.

Suivons-le, Gertrude. Que de mal j'ai eu à calmer sa colère ! Maintenant je crains qu'il ne s'y abandonne de nouveau. Donc, suivons-le.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Un Cimetière.

ENTRENT DEUX MANANTS AVEC DES BÊCHES.

PREMIER MANANT.

L'enterre-t-on en sépulture chrétienne, celle qui volontairement en veut à son propre salut?

DEUXIÈME MANANT.

Je te dis que oui. Donc, creuse sa tombe de suite. Le Coroner a fait son enquête sur elle et a conclu à la sépulture chrétienne.

PREMIER MANANT.

Comment cela peut-il se faire, à moins qu'elle ne se soit noyée malgré elle?

DEUXIÈME MANANT.

La chose a été jugée ainsi.

PREMIER MANANT.

Ce doit être le *offendendo*. Il ne peut pas en être autrement. Voici où gît la question. Si je me noie de bonne volonté, cela prouve une action. Or, une action a trois branches; c'est-à-dire : agir, faire et exécuter. Donc elle s'est noyée elle-même de son propre mouvement.

DEUXIÈME MANANT.

Ecoutez-moi, mon brave fossoyeur.

PREMIER MANANT.

Laissez-moi parler. Ici coule l'eau. Bien. Là, se tient l'homme. Bon. Si l'homme va à l'eau et se noie, c'est lui, qu'il en convienne ou non, qui y est allé. Remarquez bien çà. Mais si l'eau vient à lui et le noie, il ne s'est pas noyé lui-même. Donc, celui qui n'est pas coupable de sa propre mort n'a pas commis le péché.

DEUXIÈME MANANT.

Mais est-ce la loi?

PREMIER MANANT.

Oui, ça l'est : la loi de l'enquête du Coroner [1].

DEUXIÈME MANANT.

Veux-tu savoir la vérité, là-dessus? Si ça n'avait pas été une demoiselle, on l'aurait enterrée hors d'une sépulture chrétienne.

PREMIER MANANT.

Tu l'as dit. C'est pitié que les grands aient dans ce monde le privilège de se noyer ou de se pendre eux-mêmes, plus que les autres chrétiens, leurs frères. Allons, ma bêche. Il n'y a pas de plus anciens gentilshommes que les jardiniers, les terrassiers et les fossoyeurs. Ils exercent la profession d'Adam.

DEUXIÈME MANANT.

Était-il gentilhomme?

PREMIER MANANT.

Ce fut le premier qui portât des armes.

DEUXIÈME MANANT.

Comment? Il n'en avait pas.

PREMIER MANANT.

Quoi! Es-tu païen? Comment comprends-tu les Ecritures? L'Ecriture dit : Adam creusait. Pouvait-il creuser sans bras [2]? Je vais te poser une autre question. Si tu n'y réponds pas, conviens...

DEUXIÈME MANANT.

Va.

PREMIER MANANT.

Quel est celui qui bâtit le plus solidement, du maçon, du constructeur de navires ou du charpentier?

DEUXIÈME MANANT.

Le constructeur de gibets. Le gibet étant une construction qui survit à des milliers de tenanciers.

PREMIER MANANT.

Sur ma foi, j'apprécie ta réponse. Les gibets font bien. Mais comment le gibet fait-il bien? Il fait bien pour ceux qui font mal. Maintenant tu dis mal en disant que les potences sont plus solidement bâties que l'Eglise. Donc la potence ferait ton affaire. Reviens à notre sujet. Allons.

1. Le commentateur, sir J. Hawking, à propos de cette expression : « la loi de l'enquête du coroner » (*Crowner's quest law*) soupçonne Shakespeare de faire allusion au cas d'une certaine dame Hales, cité par Plowden dans ses commentaires.

Son mari, sir Jame Hales, s'étant noyé lui-même dans une rivière, la question fut de savoir si par cet acte, un bail, dont il était le possesseur, ne devait pas revenir à la couronne. Une enquête fut faite devant le Coroner qui le trouva : *felo de se*. La subtilité devint proverbiale et on cita partout la loi de l'enquête du Coroner.

2. Il y a ici un jeu de mots. *Arm* veut dire arme et bras.

DEUXIÈME MANANT.

Qui bâtit le plus solidement du maçon, du constructeur de navires, ou du charpentier?

PREMIER MANANT.

Dis-le-moi et tu peux dételer.

DEUXIÈME MANANT.

Je peux te le dire, à présent.

PREMIER MANANT.

Voyons.

DEUXIÈME MANANT.

Par la messe, je ne le peux pas!

(*Entrent* HAMLET *et* HORATIO, *à distance*).

PREMIER MANANT.

Ne te casse pas plus longtemps la cervelle. A battre un âne paresseux on perd son temps. Quand on t'adressera pareille question, réponds que c'est le fossoyeur. Les maisons qu'il construit durent jusqu'au jugement dernier! Allons, va chez Gaughan et apporte-moi une cruche de liqueur.

(*Sort le deuxième Manant*).

(*Chantant*).

Dans ma jeunesse quand je faisais l'amour, faisais l'amour,
Il me semblait que c'était très doux,
A faire. Plus tard, pour mon usage,
Il me sembla que rien n'était moins à propos[1].

HAMLET.

Cet homme n'a-t-il pas le sentiment de sa besogne? Il chante en creusant une tombe.

HORATIO.

L'habitude l'a familiarisé avec sa profession.

HAMLET.

Il en est souvent ainsi. La main qui travaille peu a le tact plus fin.

PREMIER MANANT, *chantant*.

Mais la vieillesse, à pas de voleur,
M'a pris dans sa griffe,
Et m'a embarqué sous terre
Comme si je n'avais jamais été ce que j'ai été.

(*Il jette un crâne*).

1. Les stances chantées par le fossoyeur sont extraites, avec quelques petites variations, d'un poème intitulé : *Le vieil amant soumis à l'amour*, écrit par Henry Howard, comte de Surrey, qui florissait sous le règne de Henri VIII et fut décapité en 1547, accusé de trahison.

HAMLET.

Ce crâne contenait une langue et pouvait chanter. Comme ce coquin le heurte contre terre! Comme si c'était la mâchoire de Caïn, qui fit le premier crime. Ce que cet âne brutalise ainsi, était, peut-être, la caboche d'un politicien qui cherchait à circonvenir Dieu! Pourquoi pas?

HORATIO.

En effet, monseigneur.

HAMLET.

Ou celle d'un courtisan qui savait dire : « Bonjour, mon doux seigneur. Comment vas-tu, bon seigneur » ? Ou peut-être celle de monseigneur un tel, qui vantait le cheval de monseigneur un tel, quand il voulait l'obtenir. N'est-ce pas?

HORATIO

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Et maintenant cette caboche appartient à Milady les Vers! Elle est décharnée; sa màchoire est maltraitée par la bêche d'un fossoyeur. Une curieuse révolution, si nous savions la voir. Ces os ont tant coûté à nourrir, pour qu'on joue aux quilles avec eux! Les miens me font mal à y penser.

PREMIER MANANT, *chantant.*

Une pioche et une bêche, une bêche,
Un drap mortuaire.
Puis, hélas! un trou dans la boue.
C'en est assez pour un tel hôte.

(*Il jette un crâne*).

HAMLET.

En voici un autre. Pourquoi pas le crâne d'un homme de loi? Où sont maintenant ses équivoques, ses habiletés, ses clauses, ses arguties et ses tours de chicane? Pourquoi supporte-t-il à présent que ce coquin brutal le cogne avec sa sale pelle, sans lui intenter une action pour cause de voies de fait? Hump! Ce gaillard-là a peut-être été, dans le temps, un grand acquéreur de terres, avec ses titres de possession, ses reconnaissances, ses redevances, ses doubles garanties et ses recouvrements. Est-ce la garantie des garanties, le recouvrement des recouvrements, d'avoir sa belle caboche pleine de beau limon? Ses cautions et doubles cautions ne lui garantiront-elles, toutes doubles qu'elles sont, qu'un espace large et long comme deux contrats? Ses titres de propriété tiendraient à peine dans son cercueil et son héritier n'en conservera pas davantage. Ah!

HORATIO.

Pas un iota de plus, monseigneur.

HAMLET.

Le parchemin n'est-il pas fait de peau de mouton?

HORATIO.

Oui, monseigneur, de peau de veau aussi.

HAMLET.

Eh bien, ce sont des moutons et des veaux, ceux qui se reposent sur ces parchemins-là ! Je veux parler à ce gaillard. De qui est-ce la fosse, drôle?

PREMIER MANANT.

C'est la mienne, monsieur.
(*Chantant*).

Un trou à faire dans la boue
C'en est assez pour un tel hôte.

HAMLET.

Je suppose, en effet, que c'est la tienne, car tu es dedans.

PREMIER FOSSOYEUR.

Vous êtes dehors, donc ce n'est pas la vôtre. Pour ma part, je ne suis pas dedans et pourtant c'est la mienne.

HAMLET.

Tu mens en disant que c'est la tienne. Elle est pour la mort et non pour la vie. Donc tu mens.

PREMIER MANANT.

C'est un démenti donné vite, monsieur. Je saurai vous le rendre.

HAMLET.

Pour quel homme creuses-tu ici?

PREMIER MANANT.

Ce n'est pas pour un homme.

HAMLET.

Pour quelle femme alors?

PREMIER MANANT.

Ce n'est pas pour une femme non plus.

HAMLET.

Qui doit-on enterrer là?

PREMIER MANANT.

Quelqu'un qui était une femme. Que son âme repose en paix ! Elle est morte.

HAMLET.

Comme ce drôle est résolu ! Il faut lui parler carte en main, car l'équivoque nous perd. Pardieu Horatio, voilà trois ans que j'en fais la remarque, ce siècle se raffine tous les jours. Le pied du passant frôle de si près le talon

du courtisan, qu'il l'écorchera bientôt. Depuis combien de temps es-tu fossoyeur?

PREMIER MANANT.

Parmi tous les jours de l'année, j'ai commencé le métier celui où notre feu roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de temps de cela?

PREMIER MANANT.

Ne pouvez-vous pas le dire? Chaque imbécile s'en souvient. C'était le jour où naquit le jeune Hamlet. Celui qui est fou et que l'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Et pourquoi l'a-t-on envoyé en Angleterre?

PREMIER MANANT.

Pourquoi? Parce qu'il était fou. Là, il retrouvera ses esprits. S'il ne les retrouve pas, il n'y aura pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi?

PREMIER MANANT.

En Angleterre, on ne s'en apercevra pas. Les hommes y sont aussi fous que lui.

HAMLET.

Comment est-il devenu fou?

PREMIER MANANT.

D'une façon tout à fait étrange, dit-on.

HAMLET.

Comment tout à fait étrange?

PREMIER MANANT.

Oui, en perdant l'esprit.

HAMLET.

Où?

PREMIER MANANT.

Ici, en Danemark. J'ai été fossoyeur dans ce pays, enfant et homme, durant trente années.

HAMLET.

Combien de temps un homme peut-il demeurer sous terre avant de pourrir?

PREMIER MANANT.

A parler franc, s'il n'est pas pourri avant de mourir, (nous avons maintenant beaucoup de corps vérolés qui tombent en lambeaux quand on les enterre) il peut vous durer de huit à neuf ans. Un tanneur vous durera neuf ans.

HAMLET.

Pourquoi lui plus qu'un autre?

PREMIER MANANT.

Parce que, monsieur, sa peau est si bien endurcie par le métier, qu'elle reste longtemps imperméable à l'eau. Or l'eau est un agent destructeur de votre putassier de corps mort. Voici un crâne qui est demeuré sous terre vingt-trois ans.

HAMLET.

A qui était-il?

PREMIER MANANT.

Au fou le plus extravagant. Qui croyez-vous que c'était?

HAMLET.

Je ne sais pas.

PREMIER MANANT.

Peste soit de sa folie! Une fois il m'a répandu un flacon de vin du Rhin sur la tête. Le crâne que vous voyez, monsieur, était le crâne de Yorick, le bouffon du Roi.

HAMLET, *ramassant le crâne.*

Celui-ci?

PREMIER MANANT.

Celui-là même.

HAMLET.

Hélas! pauvre Yorick! Je l'ai connu, Horatio! Un garçon d'une verve infinie, d'une fantaisie rare! Il m'a porté plus de mille fois sur son dos! Maintenant il effraye mon imagination! Mon cœur se soulève! Ici pendaient ses lèvres, que j'ai baisées je ne sais combien de fois? Où sont ses plaisanteries? Ses folies? Ses chansons? Ses saillies qui faisaient rire tous les convives? Tu ne peux même plus te moquer de ta propre grimace! Mâchoire tout à fait tombante! A cette heure, allez trouver madame et dites-lui qu'elle aura beau se mettre un pouce de fard, elle arrivera à avoir cette complexion! Fais-la rire avec cela! Je te prie, Horatio, dis-moi une chose.

HORATIO.

Laquelle?

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre avait cette physionomie sur terre?

HORATIO.

Parfaitement.

HAMLET.

Et qu'il puait autant? (*Jetant le crâne*). Pouah!

HORATIO.

Tout à fait autant, monseigneur.

HAMLET.

A quels vils usages nous devons retourner, Horatio! Pourquoi l'imagination ne peut-elle pas suivre la noble pous-

sière d'Alexandre, jusqu'à ce qu'elle le retrouve bouchant un trou de futaille?

HORATIO.

Ce serait pousser les recherches un peu loin.

HAMLET.

Non, sur ma foi. Pas du tout! Ce serait le suivre jusque-là sans orgueil et l'y reconduire avec vraisemblance. Ainsi, une fois mort, Alexandre a été en terre et est devenu poussière. La poussière est de la terre. Avec de la terre nous faisons de l'argile. Pourquoi avec cet argile ainsi transformé ne pourrions-nous pas boucher une futaille?

L'Impérial César, mort et devenu poussière
Peut boucher un trou pour chasser le vent.
Oh! que cette argile qui a tenu le monde en respect,
Bouche un mur pour combattre le souffle du vent!

Doucement! Doucement! Retirons-nous! Voici venir le roi.

(*Entrent des* PRÊTRES, *etc., en procession. Le corps d'*OPHELIE, LAERTES *et des* PLEUREUSES. *Le* ROI, *la* REINE, *leur suite, etc.*).

La Reine, les courtisans! Qui suivent-ils? Pourquoi ces cérémonies incomplètes? C'est un signe que le corps qu'ils accompagnent a, d'une main désespérée, attenté à sa propre vie. C'était une personne de haut rang. Cachons-nous un moment et observons.

(*Il se retire avec Horatio*).

LAERTES.

Quelle cérémonie encore?

HAMLET.

C'est Laertes, un jeune homme de haute noblesse.

LAERTES.

Quelle cérémonie encore?

LE PREMIER PRÊTRE.

Les obsèques ont été célébrées aussi solennellement qu'il nous était permis. Sa mort fut douteuse et, si un ordre venu de haut n'avait dominé la règle, elle n'eût pas été déposée dans une terre bénite, jusqu'au son de la trompette dernière [1]. Au lieu de prières charitables, des pots cassés, des cailloux, des pierres eussent été jetés sur elle. Pourtant on a autorisé les chants qui conviennent aux vierges, sa tombe est jonchée de fleurs et la translation a eu lieu au son des cloches.

LAERTES.

Il n'y a plus rien à faire?

1. On enterrait les suicidés au centre d'un carrefour, avec un pieu dans la poitrine.

PREMIER PRÊTRE.

Plus rien. Nous profanerions le service des morts en chantant un *requiem* pour les âmes envolées en paix.

LAERTES.

Déposez-la dans la terre et que de sa chair si belle et si pure naissent des violettes ! Je te le dis, prêtre grossier, ma sœur remplira le ministère d'un ange, tandis que tu rugiras dans l'abîme !

HAMLET.

Quoi ! La belle Ophélie !

LA REINE, *jetant des fleurs.*

Parfums sur un parfum ! Adieu ! J'espérais que tu deviendrais l'épouse de mon Hamlet ; je croyais, douce jeune fille, orner ton lit nuptial et non ta tombe !

LAERTES.

Oh ! qu'une triple malédiction tombe dix fois triplée sur la tête maudite de celui dont la conduite infâme l'a privée de l'intelligence la plus noble ! Avant que la terre ne la recouvre, je veux la serrer encore une fois dans mes bras.

(*Il saute dans la fosse*).

Maintenant jetez votre terre sur le vivant et sur la morte, jusqu'à ce que vous ayez fait de ce terrain une montagne plus haute que le vieux Pélion ou la tête étoilée de l'Olympe azuré !

HAMLET, *s'avançant.*

Qui est celui dont la douleur s'exprime avec tant d'emphase ? Dont les paroles chagrines conjurent les étoiles errantes, et les fait s'arrêter comme des auditeurs frappés d'étonnement ? C'est moi, Hamlet, le Danois !

(*Il saute dans la fosse*).

LAERTES, *le saisissant.*

Le diable ait ton âme !

HAMLET.

Tu me fais mal ! Je t'en supplie, enlève tes doigts de ma gorge ! Quoique je ne sois ni frénétique, ni furieux, j'ai sur moi quelque chose de dangereux, que ta sagesse doit redouter ! A bas les mains !

LE ROI.

Séparez-les !

LA REINE.

Hamlet ! Hamlet !

TOUS.

Messieurs...

HORATIO.

Mon bon seigneur, calmez-vous ?

(Les assistants les séparent et ils sortent de la tombe).

HAMLET.

Je me battrai avec lui à ce sujet jusqu'à ce que mes paupières demeurent immobiles!

LA REINE.

O mon fils! Quel sujet?

HAMLET.

J'aimais Ophélie! Quarante mille frères ne pourraient pas, avec tout leur amour, égaler le mien! Que veux-tu faire pour elle?

LE ROI.

Il est fou, Laertes!

LA REINE.

Pour l'amour de Dieu, supportez-le patiemment!

HAMLET.

Morbleu! Montre-moi ce que tu veux faire! Veux-tu pleurer? Veux-tu te battre? Veux-tu jeûner? Veux-tu te déchirer toi-même? Veux-tu boire l'Issel? Veux-tu manger du crocodile? Je t'inviterai. Es-tu venu ici pour gémir? Pour me braver en me précipitant dans la fosse? Qu'on t'enterre vivant avec elle, je te suivrai! Puisque tu parles de montagnes, entassez-en sur nous des millions d'acres, jusqu'à ce que notre tombe, se brûlant à la cime torride, fasse l'Ossa comme une verrue! Si tu brailles, je crierai autant que toi!

LA REINE.

C'est de la folie et son accès va le travailler quelque temps. Ensuite, aussi patient qu'une colombe quand sa couvée dorée vient d'éclore, son silence deviendra de l'abattement.

HAMLET.

Vous entendez, monsieur? Pour quelle raison en usez-vous ainsi avec moi? Je vous ai toujours aimé. Mais là n'est pas la question. Laissez Hercule faire ce qu'il peut faire. Le chat peut miauler, le chien aura sa revanche.

(*Il sort*).

LE ROI.

Je t'en prie, bon Horatio, ne le quitte pas.

(*Sort Horatio*).

(*A Laertes*).

Fortifiez votre patience dans notre conversation de la nuit dernière. Nous allons conduire l'affaire à son dénouement.

(*A la Reine*).

Bonne Gertrude, faites surveiller votre fils.

(*A part*).

Ce tombeau aura un monument vivant. Nous aurons bientôt une heure de repos. Jusque-là, procédons avec patience.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Un hall dans le château.

Entrent HAMLET et HORATIO.

HAMLET.

Assez sur ce sujet, monsieur. Nous allons passer à un autre. Vous vous souvenez de chaque circonstance?

HORATIO.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Monsieur, il y avait dans mon cœur une sorte de lutte qui m'empêchait de dormir. Je souffrais plus qu'un matelot mutin dans les *bilbaos* [1]. Je fus téméraire, la témérité est louable en bien des cas... L'imprudence est souvent un bon serviteur, quand nos complots, si profonds qu'ils soient, échouent. Il y a une divinité qui façonne nos destinées, quelle que soit l'ébauche que nous en ayons faite.

HORATIO.

Sans aucun doute.

HAMLET.

Je sors de ma cabine, mon costume de mer en écharpe, et, dans l'ombre, je me glisse afin de les trouver. Je réussis, je mets la main sur le paquet et je me retire dans ma chambre. Avec audace, mes frayeurs oubliant toute bienséance, je brise le sceau de leur grande commission. Je découvre, Horatio, une coquinerie royale : l'ordre clairement formulé, accompagné de plusieurs sortes de raisons (la prospérité du Danemarck et de l'Angleterre, les craintes que peuvent inspirer mon caractère et mes desseins), d'aiguiser promptement la hache, et de me trancher la tête!

HORATIO.

Est-ce possible?

HAMLET.

Voici la commission. Lis-la attentivement. Maintenant veux-tu savoir comment j'ai procédé?

HORATIO.

Je vous en supplie.

1. *Lay worse than the mutines in the bilboes.* Les *bilbaos* étaient une barre de fer avec des chaînes qui s'y reliaient et avec lesquelles on attachait ensemble les matelots révoltés. Le mot de *bilbao* dérive de *Bilbao*, ville d'Espagne où les instruments d'acier étaient remarquablement fabriqués.

HAMLET.

Menacé de tous côtés par leurs scélératesses, avant de concevoir le prologue, mon cerveau avait commencé la pièce. Je m'assieds et je rédige une autre commission en beaux caractères. Jadis, je croyais comme nos hommes d'Etat, qu'on se diminuait en écrivant bien. Il me fallut beaucoup de travail pour l'oublier, et cet oubli m'a rendu un signalé service. Veux-tu savoir le résultat de ma rédaction?

HORATIO.

Oui, mon bon seigneur.

HAMLET.

Je supposai une requête pressante du roi, à l'Angleterre, sa fidèle tributaire. J'y promis que leur amitié fleurirait comme la palme: que la paix portant toujours sa guirlande d'épis resterait comme un trait d'union entre eux; sans compter beaucoup d'autres considérations de poids, si après avoir pris connaissance de la susdite requête, sans autre examen, il en mettait les porteurs à mort sans leur donner le temps de confesser leurs péchés.

HORATIO.

Comment l'avez-vous scellée?

HAMLET.

Le ciel y a pourvu. J'avais le cachet de mon père dans ma bourse, lequel a servi de modèle au sceau du Danois. Je pliai la requête comme la précédente, j'y mis la suscription, je la cachetai et la replaçai afin qu'on ne s'aperçut pas de la substitution. Le jour suivant, eut lieu notre combat sur mer. Ce qui s'ensuivit, tu le sais...

HORATIO.

Ainsi, Guildenstern et Rosencrantz marchent à la mort?

HAMLET.

Ils se sont complus à cet emploi. Ils ne gênent pas ma conscience. Leur défaite sera le résultat de leur immixtion. Il est dangereux, pour de vils subalternes, de venir se placer, pendant la passe, entre les pointes flamboyantes de deux puissants adversaires.

HORATIO.

Quel roi!

HAMLET.

Ne penses-tu pas que ce soit à moi de me charger du reste? A celui qui a tué mon roi, fait de ma mère une putain; à celui qui est venu subitement s'interposer entre le choix du peuple et mes espérances; qui a lancé un hameçon pour y prendre ma propre vie et avec quelle perfidie! à celui-là, ne dois-je pas, en toute conscience, payer le dû avec ce bras? Et ne serait-ce pas être damné que de laisser ce chancre de la nature vivre pour de nouveaux forfaits?

HORATIO.

Il saura bientôt par les rapports anglais, l'issue de l'affaire.

HAMLET.

Cela ne tardera pas. En attendant, les instants m'appartiennent. La vie d'un homme n'est pas plus longue que le temps de compter un. Mais, mon bon Horatio, je suis vraiment fâché de m'être oublié à l'égard de Laertes. Par l'image de ma cause, je vois le portrait de la sienne. Je veux regagner son amitié. A la vérité, la bravade de sa douleur m'avait jeté dans une colère vertigineuse.

HORATIO.

Paix. Qui vient ici?

(*Entre* OSRICK).

OSRICK.

Votre seigneurie soit la bienvenue en Danemarck.

HAMLET.

Je vous remercie humblement, monsieur. Connais-tu ce moucheron?

HORATIO.

Non, monseigneur.

HAMLET.

Tant mieux pour toi. C'est un vice de le connaître. Il possède beaucoup de terrain, et de terrain fertile. Qu'une bête commande à d'autres bêtes, et sa mangeoire sera toujours à la table du roi. C'est une corneille de clocher; mais, comme je te le dis, possédant beaucoup de fange.

OSRICK.

Mon doux seigneur, si votre seigneurie y consent, je lui communiquerai une chose de la part du roi.

HAMLET.

Je recevrai la communication avec toute l'attention dont je suis capable. Faites de votre chapeau un usage plus conforme. Il a été fait pour la tête.

OSRICK.

Je remercie votre seigneurie. Il fait très chaud.

HAMLET.

Non, croyez-moi, il fait très froid. Le vent souffle du Nord.

OSRICK.

En effet, mon seigneur, il fait assez froid.

HAMLET.

Il me semble, pourtant, que le temps est orageux et chaud. A moins que ma complexion...

OSRICK.

Très orageux, monseigneur. A un point que je ne puis dire. Monseigneur, sa majesté m'a chargé de vous signifier

qu'elle a engagé un important pari sur votre tête. Seigneur, voici la chose...

HAMLET, *lui faisant signe de se couvrir.*

Je vous en prie, couvrez-vous...

OSRICK.

Non, mon bon seigneur. Vraiment, je suis plus à mon aise. Seigneur, Laertes est nouvellement venu à la Cour. C'est, croyez-moi, un gentilhomme dans toute l'acception du mot; plein d'excellentes qualités, d'une société très agréable, et d'une grande apparence. Pour parler de lui avec le sentiment de la chose, il est la carte et le calendrier de la gentilhommerie; car vous verrez qu'il contient toutes les qualités que peut envier un gentilhomme.

HAMLET.

Monsieur, son signalement ne perd rien à être fait par vous, quoique je sache, qu'à l'inventorier, l'arithmétique de la mémoire s'y embrouillerait. L'addition de ses qualités demanderait plus de temps. Pour ne pas nous écarter de la vérité de l'enthousiasme, je le considère comme un esprit très ouvert, si précieux et si rare, que pour en donner une idée juste, on n'a qu'une chose à dire : seul son miroir lui ressemble. Tout autre portrait que l'on tracerait de lui ne serait que son ombre.

OSRICK.

Votre seigneurie parle de lui sans se tromper.

HAMLET.

Au fait, Monsieur, pourquoi affublons-nous ce gentilhomme de phrases imparfaites?

OSRICK.

Monsieur!...

HORATIO.

N'est-il pas possible de se comprendre dans une autre langue? Vous allez vous y essayer, monsieur, réellement.

HAMLET.

Qu'importe le nom de ce gentilhomme...

OSRICK.

De Laertes?

HORATIO.

Sa bourse est déjà vide. Toutes ses paroles d'or sont dépensées.

HAMLET.

De lui, monsieur.

OSRICK.

Je sais que vous n'êtes pas ignorant...

HAMLET.

Tant mieux si vous le savez, monsieur. Mais, en vérité,

que vous le sachiez, cela n'avance pas beaucoup ma réputation. Alors, monsieur?

OSRICK.

Vous n'êtes pas ignorant à quel point Laertes excelle...

HAMLET.

Je n'ose pas l'avouer, de peur de me comparer à lui. Mais pour bien connaître un homme, il faut d'abord se connaître soi-même.

OSRICK.

Je parle de sa supériorité dans l'arme de défense. Dans la réputation qu'il s'y est acquise, il est sans égal.

HAMLET.

Quelles sont ses armes de défense ?

OSRICK.

La rapière et la dague.

HAMLET.

Ce sont deux de ses armes de défense. Après ?

OSRICK.

Le roi, monsieur, a parié avec lui, six chevaux barbes, contre lesquels, m'a-t-on dit, Laertes a risqué six rapières, six dagues françaises, avec leurs garnitures, telles que ceinturons, pendants et ainsi de suite. Trois de ces trains sont vraiment superbes, bien adaptés aux poignées; des trains d'un travail très délicat et d'une conception remarquable.

HAMLET.

Qu'appelez-vous des trains ?

HORATIO.

Je croyais que vous seriez édifié par la marge[1] avant d'avoir fini !

OSRICK.

Les trains, monsieur, sont les pendants.

HAMLET.

L'expression serait mieux appropriée, si nous portions un canon au côté ! Ce pourrait être alors des pendants. Mais, continuez. Six chevaux barbes contre six épées françaises, leurs accessoires, avec trois pendants très élégants. C'est l'enjeu français contre le danois. Mais pourquoi ce pari, comme vous dites?

OSRICK.

Le roi a parié que sur douze passes entre vous et Laertes, ce dernier ne l'emporterait que de trois sur vous. Laertes a parié vous toucher neuf fois sur douze. Il tenterait

1. Le sens de la phrase est ambigu. Le docteur Warburton, un des commentateurs de Shakespeare, rappelle, à ce propos, que dans les anciens livres la glose était usuellement imprimée en marge de la feuille.

immédiatement l'épreuve si votre seigneurie daignait répondre.

HAMLET.

Et si je réponds, non?

OSRICK.

Je veux dire, monseigneur, si vous exposiez votre personne à l'épreuve.

HAMLET.

Monsieur, je me promènerai ici, dans ce hall. S''il plaît à sa majesté, c'est l'heure du jour où je respire tranquillement. Qu'on apporte les fleurets, puisque le gentilhomme y tient. Si le roi persiste dans sa gageure, je gagnerai pour lui, autant que possible; dans le cas contraire, je n'y aurai gagné que la honte et les coups.

OSRICK.

Rendrai-je votre réponse en ces termes ?

HAMLET.

Exactement, Monsieur. Après cela, votre tempérament y ajoutera toutes les fioritures.

OSRICK.

Mon dévouement se recommande à votre seigneurie.
(*Il sort*).

HAMLET.

Le vôtre. Bien le vôtre. Il a raison de se recommander lui-même. Il n'y a pas d'autres langues pour s'en charger.

HORATIO.

C'est un vanneau qui s'enfuit avec la coquille de son œuf sur la tête[1].

HAMLET.

Il complimentait le sein de sa nourrice avant de téter. Comme beaucoup d'autres de la même espèce, dont, je le sais, raffole notre pauvre temps, il se contente d'être au diapason de l'époque, et de revêtir un habit de rencontre. C'est une sorte de mousse pétillante qui éblouit d'abord les hommes les plus sensés. Soufflez dessus, il ne reste plus rien.

(*Entre un* SEIGNEUR).

1. L'image est difficile à comprendre. On la retrouve dans *Un Entrepôt de nouvelles* de Ben-Jonson :

and coachman
To mount their boxes reverently, and drive
Like *lapwings with a shell upon their heads*,
Through the streets...

ainsi que dans beaucoup d'autres pièces : le *Diable Blanc*, le *Jamais trop tard*, de Greene, etc.

LE SEIGNEUR.

Monseigneur, sa majesté s'est recommandée à vous par le jeune Osrick qui lui a rapporté que vous l'attendiez dans ce hall. Il m'envoie vers vous afin de savoir si c'est votre bon plaisir de vous mesurer avec Laertes, ou de remettre la partie à une autre fois.

HAMLET.

Je suis constant dans mes projets, qui sont soumis au bon plaisir du roi. Si cela lui convient, je suis prêt, maintenant et n'importe où, pourvu que je sois aussi dispos qu'à cette heure.

LE SEIGNEUR.

Le roi, la reine, tous vont descendre.

HAMLET.

A la bonne heure !

LE SEIGNEUR.

La reine désire que vous ayez un aimable entretien avec Laertes avant que la partie commence.

HAMLET.

Elle me donne un bon conseil.

(*Sort le Seigneur*).

HORATIO.

Vous perdrez le pari, monseigneur.

HAMLET.

Je ne crois pas. Depuis qu'il est parti pour la France, j'ai beaucoup pratiqué. Je gagnerai avec l'avantage que j'ai acquis. Mais tu ne saurais croire, comme tout est malade autour de mon cœur ! Ce n'est pas la question.

HORATIO.

Pourtant, monseigneur...

HAMLET.

Ce n'est qu'une appréhension, une appréhension qui troublerait une femme.

HORATIO.

Si votre âme éprouve quelque répugnance, écoutez-la. Je vais retarder leur venue, et leur dire que vous n'êtes pas prêt.

HAMLET.

Non. Nous bravons le présage. Il y a une providence spéciale dans la chute d'un moineau. Si ce doit être maintenant, ce n'est pas à venir. Si ce n'est pas à venir, ce peut être maintenant. Si ce n'est pas maintenant, cela viendra toujours. Le principal est d'être prêt. Puisque nul homme ne sait ce qu'il quitte, qu'importe que ce soit de bonne heure ! Laissons faire.

(*Entrent le* ROI, *la* REINE, LAERTES, SEIGNEURS, OSRICK *et des* SERVITEURS *avec des fleurets, etc.*).

LE ROI.

Venez, Hamlet, venez et prenez cette main que je vous présente.

(Le Roi met la main de Laertes dans celle d'Hamlet).

HAMLET.

Pardonnez-moi, monsieur. Je vous ai offensé. Pardonnez l'offense, en gentilhomme que vous êtes. Ceux qui sont ici présents savent, vous devez l'avoir entendu dire, combien je suis puni d'un funeste égarement. Quoique j'aie fait, qui ait pu irriter votre nature, votre honneur, votre critique, je le proclame ici, c'était de la folie. Est-ce Hamlet qui a offensé Laertes ? Jamais, ce fut Hamlet, si Hamlet ne s'appartenait plus. Quand il n'était pas lui-même, s'il a offensé Laertes, Hamlet n'est pas responsable et Hamlet se récuse. Alors qui a agi ? La folie. S'il en est ainsi, Hamlet est du parti de celui qu'il a offensé. La folie est l'ennemie du pauvre Hamlet. Monsieur, dans cette audience, laissez-moi me disculper de tout projet méchant. Que votre cœur généreux m'absolve comme si lançant une flèche par-dessus une maison, j'avais blessé mon frère.

LAERTES.

Je suis satisfait, et la nature qui, dans ces circonstances, me poussait à la vengeance est satisfaite aussi. Mais l'honneur me retient et se refuse à toute réconciliation, jusqu'à ce que quelques vieux maîtres, d'une loyauté connue, m'accordent, d'après les précédents, une sentence de paix qui me permette de garder un nom sans tache. Jusque-là, j'accepterai l'amitié que vous m'offrez comme de l'amitié, et je ne la blesserai pas.

HAMLET.

Mon cœur en reçoit l'engagement et je jouerai loyalement cette partie fraternelle. Donnez-nous les fleurets. Allons.

LAERTES.

Allons. Un fleuret pour moi.

HAMLET.

Je ferai ressortir votre mérite, Laertes [1]. Grâce à mon ignorance, votre talent, comme une étoile dans la nuit obscure, ressortira avec éclat.

LAERTES.

Vous vous moquez de moi, monsieur.

HAMLET.

Non, je le jure.

1. *I'll be your foil, Laertes.* Il y a ici un jeu de mot. *Foil* qui veut dire fleuret, signifie également une feuille de métal qu'on mettait sous les pierres précieuses afin de les faire briller.

LE ROI.

Donnez-leur les fleurets, jeune Osrick. Cousin Hamlet, vous savez le pari ?

HAMLET.

Parfaitement, monseigneur. Votre grâce a mis le plus gros enjeu du côté le plus faible.

LE ROI.

Je ne crains pas cela. Je vous connais tous deux. Le côté le plus faible s'étant perfectionné, la chance est pour nous.

LAERTES.

Ce fleuret est trop lourd. Laissez-moi voir l'autre.

HAMLET.

Celui-ci me va. Ils ont bien tous deux la même longueur ?

OSRICK.

Oui, mon bon seigneur.

(*Ils se préparent au combat*).

LE ROI.

Posez ces flacons de vin sur la table. Si Hamlet porte le premier ou le second coup, ou s'il répond à la troisième passe, que toutes les batteries fassent feu. Le Roi boira à la meilleure santé d'Hamlet, et dans la coupe, jettera un joyau plus riche que ceux que les quatre rois successifs du Danemark ont jamais vu briller sur leur couronne. Donnez-moi les coupes. Que les timbales disent aux trompettes, les trompettes aux canons du dehors, les canons au ciel, le ciel à la terre : « Le Roi boit à Hamlet ! » Allez, commencez. Et vous, messieurs les juges, ayez l'œil attentif.

HAMLET.

Allons, monsieur.

LAERTES.

Allons, monseigneur.

(*Ils se battent*).

HAMLET.

Touché !

LAERTES.

Non.

HAMLET.

Jugement !

OSRICK.

Un coup, un coup indiscutable.

LAERTES.

Soit. Recommençons.

LE ROI.

Arrêtez. Donnez-moi à boire. Hamlet, à toi cette perle. Je bois à ta santé. Passez-lui la coupe.

(*Les trompettes résonnent. Le canon tonne au dehors*).

HAMLET.

Je veux auparavant terminer cet assaut. Mettez la coupe de côté. Allons! (*Ils se battent*). Encore touché! Qu'en dites-vous?

LAERTES.

Touché. Je l'avoue.

LE ROI.

Notre fils gagnera.

LA REINE.

Il est gras et court d'haleine. Hamlet, prends mon mouchoir et essuie-toi le front. La Reine boit à ton succès, Hamlet.

HAMLET.

Bonne madame...

LE ROI, *à part.*

Ne bois pas, Gertrude!

LA REINE.

Je veux boire, monseigneur. Je vous prie de m'excuser.

LE ROI, *à part.*

C'est la coupe empoisonnée! Trop tard!

HAMLET.

Je n'ose pas boire encore, madame. Tout à l'heure.

LA REINE.

Viens, laisse-moi essuyer ton visage.

LAERTES.

Monseigneur, je vais le toucher cette fois.

LE ROI.

Je ne crois pas.

LAERTES, *à part.*

Et pourtant, c'est contre ma conscience!

HAMLET.

Venez, pour la troisième, Laertes. Vous vous amusez. Je vous en prie, tirez de votre mieux. J'ai peur que vous me preniez pour un efféminé!

LAERTES.

Pouvez-vous parler ainsi! En garde!

(*Ils se battent*).

OSRICK.

Rien, ni d'un côté ni de l'autre.

LAERTES.

A vous, maintenant!

(*Laertes blesse Hamlet. Alors, en ferraillant, ils échangent leurs fleurets et Hamlet blesse Laertes*).

LE ROI.

Séparez-les. Ils perdent la tête!

HAMLET.

Non. Recommençons!

(*La Reine tombe*).

OSRICK.

Regardez la Reine! Oh!

HORATIO.

Ils saignent tous les deux! Comment cela se fait-il, monseigneur?

OSRICK.

Comment cela se fait-il, Laertes?

LAERTES.

Comme un coq de bruyère se prend à son propre piège, Osrick! Je meurs victime de ma félonie!

HAMLET.

Comment va la Reine?

LE ROI.

Elle s'est évanouie à la vue de ton sang.

LA REINE.

Non! Non! Le breuvage! Le breuvage! Oh! mon cher Hamlet! Le breuvage! Le breuvage! Je suis empoisonnée! (*Elle meurt*).

HAMLET.

Trahison! Oh! qu'on ferme les portes! Trahison! Qu'on la découvre!

(*Laertes tombe*).

LAERTES.

Elle est ici, Hamlet! Hamlet, tu es assassiné! Nulle médecine du monde ne saurait te guérir. En toi il n'y a pas une demie-heure de vie. L'instrument de trahison est dans ta main, démoucheté et venimeux. L'infâme artifice est retombé sur moi. Je suis à terre pour ne plus me relever. Ta mère est empoisonnée. Je ne puis plus... Le Roi, le Roi est le coupable!

HAMLET.

La pointe empoisonnée aussi! Alors, venin, accomplis ton œuvre!

(*Il frappe le roi*).

OSRICK ET LE SEIGNEUR.

Trahison! Trahison!

LE ROI.

Défends-moi, ami! je ne suis que blessé!

HAMLET.

Tiens, incestueux, meurtrier, damné Danois, bois ce poison! Le joyau y est-il? Suis ma mère!

(*Le Roi tombe*).

LAERTES.

Il est justement servi; c'est un poison préparé par lui-

même. Echange ton pardon avec le mien, noble Hamlet. Que ma mort et celle de mon père ne retombent pas sur toi! Ni la tienne sur moi!

(*Il meurt*).

HAMLET.

Le ciel t'en tienne quitte! Je te suis. Je meurs, Horatio! Misérable reine, adieu! A vous qui assistez pâles et tremblants à cette catastrophe, qui n'êtes que les spectateurs muets de ce drame, si j'en avais le temps (la mort est un serpent féroce dont les arrêts sont immuables), je dirais... Mais qu'importe!... Horatio, je meurs! Toi, vis, pour justifier ma personne et ma cause devant ceux qui me condamnent!

HORATIO.

Ne le croyez pas. Je suis un antique romain, plus qu'un Danois. Il reste du poison.

HAMLET.

Si tu es un homme, donne-moi cette coupe. Donne-la moi. Par le ciel, je veux l'avoir! O dieu! Horatio, songe au nom maudit que je laisserai derrière moi, si la vérité des choses demeure inconnue. Si tu m'as jamais aimé, recule de quelques jours la joie de mourir et dans ce monde odieux traîne ta pénible existence pour raconter mon histoire!

(*Marche au loin. Bruit de mousqueteries à la cantonade*).

Quel est ce bruit guerrier?

OSRICK.

Le jeune Fortinbras, arrive victorieux de Pologne et salue les ambassadeurs d'Angleterre de cette salve guerrière.

HAMLET.

Je meurs, Horatio! Le poison violent éteint ma vue. Je ne peux pas vivre pour entendre des nouvelles d'Angleterre! Mais je pressens que l'élection jettera son éclat sur Fortinbras! Il a ma voix mourante. Dis-lui donc, avec plus ou moins de détails, les circonstances qui ont provoqué... Le reste est silence!

(*Il meurt*).

HORATIO.

C'est un noble cœur qui se brise! Bonne nuit, doux prince! Que le concert des anges accompagne ton repos! (*Marche à la cantonade*). Pourquoi ces bruits de tambour?

(*Entrent* FORTINBRAS, *les* AMBASSADEURS ANGLAIS). *et autres personnages.*

FORTINBRAS.

Où est ce spectacle?

HORATIO.

Que voulez-vous voir? Si c'est un malheur ou un prodige, ne cherchez pas davantage.

FORTINBRAS.

Cette curée crie vengeance! Oh fière mort! Quelle fête dans ton éternelle demeure, pour toi qui, d'un coup, as versé le sang de tant de princes!

PREMIER AMBASSADEUR.

Le spectacle fait horreur et nos dépêches arrivent trop tard d'Angleterre. Les oreilles qui devaient nous entendre sont insensibles et il n'est plus temps de lui dire que ses ordres ayant été exécutés, Rosencrantz et Guildenstern sont morts. Qui nous remerciera?

HORATIO.

Pas lui, même s'il en avait la possibilité, car il n'avait pas ordonné leur mort. Mais, pour en finir avec cette histoire sanglante, vous qui arrivez des guerres de Pologne et vous d'Angleterre, ordonnez que ces corps soient placés sur des lits de parade à la vue de tous et laissez-moi conter au monde, qui l'ignore encore, comment les choses sont arrivées. Vous entendrez parler de carnage, de sang, d'actes contre nature, de jugements accidentels, de meurtres fortuits, de morts causées par la trahison ou une raison majeure, et, pour dénouement, de projets avortés, dont le poids est retombé sur la tête de leurs auteurs. Tout cela je peux le raconter dans toute sa vérité.

FORTINBRAS.

Hâtons-nous de l'entendre et convoquons les plus nobles à l'audience. Pour moi, c'est avec douleur que j'accepte ma fortune. J'ai sur ce royaume quelques droits inoubliés que mon intérêt m'invite à proclamer.

HORATIO.

J'ai mission de parler sur ce point au nom d'une bouche dont la voix en entraînera bien d'autres. Mais ne différons pas, pendant que les esprits sont encore inquiets, de peur qu'un complot ou une méprise ne causent de nouveaux malheurs.

FORTINBRAS.

Que quatre capitaines portent Hamlet, comme un soldat, sur son lit de parade. Si l'occasion lui en avait été offerte, il eût probablement régné en grand roi. Sur son passage, que la musique militaire et des salves guerrières parlent pour lui. Enlevez les corps. Un tel spectacle ne sied qu'à un champ de bataille; ici, il est déplacé. Allez, et que les soldats fassent une salve générale!

(*Ils sortent portant les cadavres. Après la sortie, on entend une salve d'artillerie*).

FIN D'HAMLET.

ROMÉO ET JULIETTE

Tragédie

INTRODUCTION

Le conte dont s'est inspiré Shakespeare, quand il écrivit *Roméo et Juliette*, est relaté comme véridique dans l'*Histoire de Vérone* de Girolano de la Corte. Le premier qui en fit une relation, fut Luigi da Porto, un gentilhomme de Vicence, mort en 1529, relation imprimée à Venise, quelques années après sa mort, sous le titre de *La Giuletta*. Une seconde édition parut en 1533 (sans nom d'auteur) sous le titre : *Historia nuomavente di due nobili Amanti, con loro pictosa morte ; intervenuta gia nella cità di Verona, nell tempo del Signor Bartholomeo della Scala. Nuovamente stampata.*

En 1554, Bandello, publiait, à Lucca, une nouvelle sur le même sujet ; quelque temps après Boisteau en publiait une autre en français, imitée de l'italien, laquelle en 1562, était traduite en anglais avec de nombreux changements et additions par Mr Arthur Brooke et publiée par Richard Tottel, sous ce titre d'une rédaction à la mode du temps : *L'Histoire tragique de Roméo et Juliette* (*Romeus and Juliet*), *contenant un exemple rare de la véritable fidélité ; avec les subtils conseils et les menées d'un vieux moine, et leur dénouement.* Painter, dans son second volume du *Palais du Plaisir* (1567), publia en prose, une traduction du texte français de Boisteau, intitulée : *Rhomeo and Julietta.*

Suivant le commentateur Steevens, Shakespeare aurait écrit sa pièce après avoir lu le texte d'Arthur Brooke.

Dans son ordre chronologique, Malone place la représentation de *Roméo et Juliette*, en 1595.

PERSONNAGES.

ESCALUS, prince de Vérone.
PARIS, jeune noble, parent du prince.
MONTAGUE, } chefs des deux familles, en rivalité.
CAPULET, }
UN VIEILLARD, oncle de Capulet.
ROMEO, fils de Montague.
MERCUTIO, parent du prince et ami de Roméo.
BENVOLIO, neveu de Montague et ami de Roméo.
TYBALT, neveu de lady Capulet.
Frère LAURENT, franciscain.
Frère JEAN, du même ordre.
BALTHAZAR, serviteur de Roméo.
SAMSON, } serviteurs de Capulet.
GREGOIRE, }
ABRAHAM, serviteur de Montague.
Un Apothicaire.
Trois Musiciens.
Chœur, Un enfant, Le page de PARIS, Peter, *Un officier.*
Dame MONTAGUE, épouse de Montague.
Dame CAPULET, épouse de Capulet.
JULIETTE, fille de Capulet.
La nourrice de JULIETTE.

Citoyens de Vérone. Plusieurs hommes et femmes, parents des deux familles. Masques. Gardes. Veilleurs de nuit. Gens de service.

Durant la plus grande partie de la pièce, la scène est à Vérone. Au cinquième acte à Mantoue.

PROLOGUE

Deux familles, égales en dignité,
Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre action.
A la suite d'une ancienne rancune, se mutinent à nouveau,
Et le sang des citoyens tache les mains des citoyens.
Des seins de ces deux familles ennemies
Sont sortis, sous des étoiles contraires, deux amants
Dont l'écroulement désastreux et pitoyable,
Ensevelit dans leurs tombes la haine de leurs parents.
Les effrayantes péripéties de leur fatal amour,
Et l'entêtement des haines familiales,
Que, seule la mort de leurs enfants pourra apaiser,
Va, durant deux heures, être montrés sur notre théâtre.
Si vous nous prêtez une oreille patiente,
Nos faiblesses seront rachetées par notre zèle.

ROMÉO ET JULIETTE

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique.

ENTRENT SAMSON ET GRÉGOIRE, PORTANT DES ÉPÉES ET DES BOUCLIERS.

SAMSON.

Grégoire, sur mon épée, nous ne supporterons pas leurs injures[1].

GRÉGOIRE.

Non, car nous serions alors des charbonniers.

SAMSON.

Je veux dire que si nous sommes en colère, nous tirerons l'épée.

GRÉGOIRE.

Oui, de son vivant, il faut tirer son cou hors du collier.

SAMSON.

Quand on m'échauffe, je frappe vite.

GRÉGOIRE.

Mais tu ne t'échauffes pas assez vite pour frapper.

SAMSON.

Un chien de la maison de Montague m'échauffe!

GRÉGOIRE.

Qui s'échauffe finit par s'enflammer. Pour être brave, il faut attendre l'ennemi de pied ferme. Donc, si tu t'échauffes, tu t'enfuis.

1. Tout ce commencement est rempli de calembours portant sur les mots *coals* (charbons); *carry coals* (porter du charbon ou supporter des injures); *colliers* (charbonniers); *choler* (colère); *collar*, collier. En anglais, ces mots se prononcent presque de la même manière.

SAMSON.

Un chien de cette maison m'encourage à tenir tête. Je prendrai toujours le haut du pavé sur tout homme ou fille appartenant à la maison de Montague.

GRÉGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron, car c'est le plus faible qui s'appuie au mur.

SAMSON.

C'est vrai. Les femmes étant de faibles vases, s'adossent toujours aux murs. Donc, je repousserai loin du mur, les partisans de Montague, et j'y adosserai les filles.

GRÉGOIRE.

La querelle est entre nos maîtres et non leurs serviteurs.

SAMSON.

C'est tout un! Je me conduirai en tyran! Quand je me serai battu avec les hommes, je serai cruel avec les filles. Je leur enlèverai la tête.

GRÉGOIRE.

Des têtes de jeunes filles?

SAMSON.

Parfaitement! des têtes de jeunes filles, ou leurs pucelages. Prends-le, dans le sens qui te plaira.

GRÉGOIRE.

Celles-là comprendront le véritable sens qui le sentiront.

SAMSON.

Elles le sentiront donc, tant que je tiendrai ferme. Et l'on sait que je suis un joli morceau de chair.

GRÉGOIRE.

Heureusement que tu n'es pas poisson. Tu aurais fait une pauvre merluche. Tire ton instrument, en voici deux de la maison des Montagues.

(*Entrent* ABRAHAM *et* BALTHASAR).

SAMSON.

Mon épée nue est tirée. Cherche-leur querelle, je me tiendrai derrière toi.

GRÉGOIRE.

Comment? Tourner le dos et fuir?

SAMSON.

Ne crains rien de moi.

GRÉGOIRE.

Cela ne serait pas à faire!

SAMSON.

Ayons la loi de notre côté. Laisse-les commencer.

GRÉGOIRE.

Je vais froncer le sourcil, en passant à côté d'eux. Ils le prendront comme ils le voudront.

SAMSON.

Tu veux dire, comme ils l'oseront. Je veux me mordre le pouce en les regardant[1]. La honte sera pour eux s'ils le supportent.

ABRAHAM.

Est-ce à notre intention que vous vous mordez le pouce, monsieur?

SAMSON.

Je mords mon pouce, monsieur!

ABRAHAM.

Je vous demande si c'est à notre intention que vous vous le mordez?

SAMSON.

La loi est-elle de notre côté si je réponds oui?

GRÉGOIRE.

Non.

SAMSON.

Non, monsieur, ce n'est pas à votre intention que je me mords le pouce, monsieur. Mais je mords mon pouce, monsieur.

GRÉGOIRE.

Cherchez-vous querelle, monsieur?

ABRAHAM.

Querelle, monsieur? Non, monsieur.

SAMSON.

Autrement, je serais votre homme. Je suis un aussi bon maître que vous!

ABRAHAM.

Mais pas meilleur.

SAMSON.

Bien, monsieur.

(*Entre* BENVOLIO, *à distance*).

GRÉGOIRE.

Oui meilleur. Voici un des parents de mon maître.

SAMSON.

Oui, meilleur, monsieur!

ABRAHAM.

Vous en avez menti!

SAMSON.

Dégaînez, si vous êtes des hommes! Grégoire, souviens-toi de la fameuse botte.

(*Ils se battent*).

1. Se mordre le pouce en regardant quelqu'un était un signe de défi.

BENVOLIO.

Séparez-vous, insensés, et rentrez les épées! Vous ne savez pas ce que vous faites!

(*Il rabat leurs épées*).

(*Entre* TYBALT).

TYBALT.

Quoi! l'épée à la main au milieu de ces couards! Tourne-toi Benvolio, et fais face à la mort!

BENVOLIO.

Je ne veux que rétablir la paix. Rentre ton épée, ou sers-t'en pour séparer ces hommes.

TYBALT.

Quoi! Tirer l'épée et parler de paix! C'est un mot que je hais, comme je hais l'enfer, tous les Montagues et toi! Défends-toi, lâche!

(*Ils se battent*).

(*Arrivent plusieurs partisans des deux maisons qui entrent dans la mêlée. A ce moment surviennent des citoyens avec des bâtons*).

PREMIER CITOYEN.

Bâtons, haches, pertuisanes! Frappez! Renversez-les! A bas les Capulets! A bas les Montagues!

(*Entrent* CAPULET, *en robe de chambre, et* DAME CAPULET).

CAPULET.

Quel est ce bruit! Donnez-moi mon épée de guerre! Oh!

DAME CAPULET.

Une béquille! Une béquille! Pourquoi demandez-vous une épée?

CAPULET.

Mon épée, ai-je dit! Voici venir le vieux Montague. Il brandit sa rapière en me narguant!

(*Entrent* MONTAGUE *et* DAME MONTAGUE).

MONTAGUE.

Tu n'es qu'un vilain, Capulet! Ne me retenez pas! Laisse-moi aller!

DAME MONTAGUE.

Vous ne ferez pas un pas pour chercher un ennemi!

(*Entrent le* PRINCE *et sa suite*).

LE PRINCE.

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs d'un acier que vous souilleriez du sang de nos concitoyens!... Quoi! n'entendront-ils pas? Oh! vous les hommes, les bêtes sauvages, qui éteignez le feu de votre rage pernicieuse, dans la fontaine de pourpre qui coule de vos veines, sous peine de torture, j'ordonne que vos mains ensanglantées jettent les épées rageuses. Ecoutez la sentence de votre

prince irrité. Trois discordes civiles, à la suite d'un mot sans conséquence, par ta faute même Capulet et par la tienne Montague, ont trois fois troublé la tranquillité de nos rues. Trois fois les anciens citoyens de Vérone, dépouillant les graves vêtements qui leur siéent, ont décroché de leurs vieilles mains leurs vieilles pertuisanes rouillées par un long repos, pour séparer vos haines également rouillées. Si vous troublez encore nos rues, vos vies paieront le dommage fait à la paix. Pour cette fois, que tous se retirent. Vous, Capulet, vous irez avec moi. Vous, Montague, viendrez cet après-midi, à notre Cour de justice, à la vieille Ville Libre, afin de connaître ce que nous aurons ultérieurement décidé sur le cas qui nous occupe. Encore une fois, sous peine de mort, partez tous!

(*Sortent le Prince et sa suite, Capulet, Dame Capulet, Tybalt, les citoyens et les serviteurs*).

MONTAGUE.

Qui a réveillé cette ancienne querelle? Répondez, neveu. Etiez-vous là quand elle a commencé?

BENVOLIO.

Les serviteurs de votre adversaire et les vôtres, se battaient vivement quand je suis arrivé. J'ai tiré l'épée pour les séparer. A cet instant survint l'orgueilleux Tybalt. Il tenait à la main une épée, et me soufflant un défi à l'oreille, brandissait l'arme autour de sa tête, coupant le vent qui, comme il ne coupait rien, narguait en sifflant son impuissance. Tandis que nous échangions des bottes et des coups, la foule s'est accumulée, on s'est battu de toute part, jusqu'à l'arrivée du prince qui les a séparés.

DAME MONTAGUE.

Où est Roméo? L'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis heureuse d'apprendre qu'il n'était pas dans la mêlée.

BENVOLIO.

Madame, une heure avant que le soleil adoré ait traversé la vitre d'or de l'orient, un pressentiment m'a poussé dehors. Dans l'allée plantée de sycomores, à l'ouest de la ville, j'ai vu votre fils qui se promenait à une heure aussi matinale. Je m'avançai vers lui, mais à ma vue, il s'est dissimulé dans l'épaisseur du bois. Jugeant de ses chagrins par les miens, d'autant plus profonds qu'ils sont plus solitaires, je poursuivis alors ma fantaisie sans inquiéter la sienne, évitant volontiers d'importuner qui semblait si volontiers me fuir.

MONTAGUE.

Plusieurs matins de suite, on l'a vu en cet endroit, augmentant de ses larmes la fraîche rosée de l'aurore et, poussant de profonds soupirs, ajoutant des nuages aux nuages.

Mais aussitôt que le joyeux soleil commence, dans le lointain orient, à tirer les rideaux ombreux du lit de l'aurore, mon fils attristé fuit la lumière, s'emprisonne dans sa chambre, ferme les fenêtres, tire le verrou sous l'éclat du jour et produit une lumière artificielle. Cette humeur deviendra noire et funeste si quelque bon conseil n'en dissipe pas la cause.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, cette cause la connaissez-vous?

MONTAGUE.

Je ne la connais pas et ne peux l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

Avez-vous employé quelque moyen pour le faire parler?

MONTAGUE.

J'en ai employé moi-même, et fait employer par d'autres amis. Mais il est le seul conseiller de ses sentiments, et je ne saurais dire avec quelle sincérité. Il est secrètement fermé à lui-même, et semble redouter l'examen et la recherche. Tel le bouton que ronge le ver jaloux avant qu'il ait ouvert ses pétales embaumées et dédié sa beauté au soleil. Si nous pouvions seulement apprendre l'origine de son chagrin, nous serions aussi empressés pour le guérir que nous l'avons été pour le connaître.

(*Entre* ROMÉO, *à distance*).

BENVOLIO.

Voyez. Le voici qui vient. Tenez-vous à l'écart, si vous le voulez-bien. Je connaîtrai sa peine, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAGUE.

Puisses-tu, en demeurant, être assez heureux pour apprendre la vérité!

(*Sortent Montague et dame Montague*).

BENVOLIO.

Bonne matinée, cousin.

ROMÉO.

Le jour est-il si jeune?

BENVOLIO.

Neuf heures ont sonné.

ROMÉO.

Que les heures tristes semblent longues? N'est-ce pas mon père qui vient de sortir si vite?

BENVOLIO.

En effet. Quelle est donc la raison qui font les heures si longues pour Roméo?

ROMÉO.

La raison de ne pas savoir ce qui les rendrait courtes.

BENVOLIO.

Amoureux ?

ROMÉO.

Fou !

BENVOLIO.

D'amour?

ROMÉO.

De ne pas pouvoir obtenir la faveur de celle que j'aime.

BENVOLIO.

Pourquoi l'amour, qui paraît compatissant, devient-il si tyrannique et si méchant quand on le met à l'épreuve !

ROMÉO.

Pourquoi, l'amour, malgré le bandeau qui couvre ses yeux, atteint-il, quoique aveugle, le but qu'il se propose! Où dînerons-nous? Misère de moi! Quelle bagarre a eu lieu ici ? Ne me le dis pas. J'ai tout entendu! Si on a beaucoup à faire avec la haine, on est encore plus occupé ici avec l'amour. Amour braillard! Amoureuse haine ! Chose créée de rien! Lourde légèreté! Vanité ridicule! Chaos informe d'illusions! Plume de plomb, fumée brillante, feu qui refroidit, santé malade! Sommeil éveillé qui n'est pas ce qu'il est! Je ressens un amour qui n'en contient pas! Tu ris, n'est-ce pas ?

BENVOLIO.

Je pleurerais plutôt, mon cousin.

ROMÉO.

Excellente âme. Et de quoi?

BENVOLIO.

De voir l'oppression de ton cœur.

ROMÉO.

Tel est le commerce de l'amitié! Mes chagrins pèsent lourdement sur ma poitrine, ta venue les augmentera en en pressant d'autres sur la tienne. Cette amitié dont tu me donnes la preuve ajoute un chagrin de plus à l'excès de la mienne! L'amour est une fumée de soupirs. Purifié de cette fumée, c'est un feu qui brille dans les yeux des amants. Comprimé, c'est un feu qui s'alimente des larmes des amants. Qu'est-ce encore? Une folie discrète, un feu qui suffoque, une douceur qui réconforte. Adieu, mon cousin.

BENVOLIO.

Doucement. Je m'en vais. Si vous m'abandonnez ainsi, vous me ferez injure.

ROMÉO.

Je me suis perdu moi-même. Je ne suis pas ici. Roméo, ce n'est pas moi! Roméo est autre part!

BENVOLIO.

Dites-moi sérieusement qui vous aimez.

ROMÉO.

Puis-je sangloter et te le dire?

BENVOLIO.

Sangloter? Dites-le moi avec calme.

ROMÉO.

Autant recommander à un homme malade d'être calme en faisant son testament! Ah! que le mot convient mal à un moribond! Avec calme, mon cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO.

Je ne me trompais pas tant en supposant que vous aimiez.

ROMÉO.

Vous êtes un excellent tireur, beau cousin. Elle est d'une beauté radieuse!

BENVOLIO.

Un beau but, beau cousin, est vite atteint.

ROMÉO.

Cette fois vous manquez le but. Elle brave les flèches de Cupidon, ayant la sagesse de Diane. Sérieusement protégée par une chasteté bien armée, elle vit à l'épreuve de l'arc enfantin de l'Amour, ne se laisse pas assiéger par les termes amoureux, évite la rencontre des regards provoquants et demeure insensible à l'or qui séduirait une sainte. Elle est riche en beauté. Sa seule pauvreté est que sa beauté mourra avec elle.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de vivre toujours chaste?

ROMÉO.

Oui. C'est une réserve dont la conséquence est une perte immense; car la beauté, affamée par tant de rigueur, déshérite la beauté de toute postérité! Elle est trop belle, trop sage, trop sagement belle, puisqu'elle achète le ciel au prix de mon désespoir. Elle a juré de n'aimer jamais et, en fomentant un pareil vœu, a fait de moi un mort, qui vit pour pouvoir le dire.

BENVOLIO.

Croyez-moi, n'y pensez plus.

ROMÉO.

Apprends-moi donc à ne plus penser!

BENVOLIO.

En donnant la liberté à vos yeux, en regardant d'autres beautés.

ROMÉO.

Ce serait le moyen de la trouver plus belle encore! Les heureux masques qui baisent le front des jolies femmes, font songer à la blancheur qu'ils cachent. Celui qui est frappé de cécité ne parvient pas à oublier quel précieux tré-

sor ont perdu ses yeux. Montre-moi une femme surpassant toutes les belles. À quoi me servira sa beauté? Ce sera la page où je pourrai lire le nom d'une femme plus belle encore. Adieu. Tu ne m'apprendras pas à oublier.

BENVOLIO.

J'achèterai ce secret-là, ou je veux mourir endetté.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Rue.

ENTRENT CAPULET, PARIS ET UN SERVITEUR.

CAPULET.

Montague est lié comme je le suis, sous menace de la même pénalité. Ce n'est pas bien dur, je suppose, pour des hommes de notre âge, de demeurer en paix.

PARIS.

Vous jouissez tous deux d'une honorable réputation, et ce serait pitié de vous voir vivre si longtemps en querelle. Maintenant, monseigneur, que répondez-vous à ma requête?

CAPULET.

Je vous répéterai ce que j'ai déjà dit. Mon enfant est encore étrangère au monde; elle n'a pas vu la fin de ses quatorze ans. Laissez encore deux étés se consumer dans leur orgueil, avant que nous l'estimions assez mûre pour devenir une fiancée.

PARIS.

De plus jeunes qu'elle ont fait d'heureuses mères.

CAPULET.

Les femmes que l'on marie trop tôt se fanent plus vite. La terre a englouti toutes mes espérances. Je n'ai plus qu'elle. Elle est mon unique consolation. Faites-lui votre cour, gagnez son cœur. Ma volonté dépend de son consentement. Si elle le donne, le mien suivra son choix et ma réponse confirmera la sienne. Cette nuit, selon un vieil usage, je donne une fête, à laquelle j'ai invité beaucoup de gens parmi ceux que j'aime. Venez en augmenter le nombre; vous serez le bienvenu entre tous. Dans ma pauvre maison, vous contemplerez cette nuit des étoiles descendues sur terre, qui éclipseront celles du firmament. Le plaisir que ressentent les jeunes gens vigoureux, quand avril, coquettement paré, marche sur les talons de l'hiver qui s'en va

boitant, vous l'éprouverez cette nuit, dans ma maison, à la vue de jeunes femmes encore en bouton. Ecoutez-les toutes, regardez-les toutes, et choisissez celle dont le mérite sera le plus éclatant. Ma fille se trouvera parmi celles-ci ; si elle n'a pas leur mérite, au moins fera-t-elle nombre. Venez avec moi. (*Au serviteur*). Toi, maraud, parcours la belle Vérone. Trouve-moi les gens dont les noms sont inscrits sur ce papier, et dis-leur que ma maison et ma bienvenue sont à la disposition de leurs bons plaisirs.

(*Sortent Capulet et Paris*).

LE SERVITEUR.

« Trouve-moi les gens dont les noms sont inscrits sur ce papier ». Il est écrit que le cordonnier doit se servir de sa toise, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son crayon, et le peintre de ses filets. On me charge de trouver les gens dont les noms sont inscrits sur ce papier et je suis dans l'impossibilité de déchiffrer les noms qui y sont écrits. Il faut que j'aille consulter un savant... Voilà des passants qui viennent à point.

(*Entrent* BENVOLIO *et* ROMÉO).

BENVOLIO.

Bah! mon cher. Un feu éteint un autre feu ; une peine est diminuée par l'angoisse d'une autre peine. As-tu le vertige en tournant? Tourne d'un autre côté. Un chagrin désespéré se guérit avec le désespoir d'un autre chagrin. Que ton œil s'imprègne d'un autre poison, le premier poison n'aura plus d'effet.

ROMÉO.

Votre feuille de plantain est excellente pour cela[1].

BENVOLIO.

Pour quoi, je vous prie?

ROMÉO.

Pour votre peau entamée.

BENVOLIO.

Roméo, pourquoi deviens-tu fou?

ROMÉO.

Fou? Lié plus solidement qu'un fou? Non. Je suis enfermé dans une prison, condamné à l'abstinence, fouetté, tourmenté et... (*Au serviteur*). Bonsoir, mon garçon.

LE SERVITEUR.

Dieu vous donne le bonsoir. S'il vous plaît, monsieur, savez-vous lire?

ROMÉO.

Oui, c'est ma seule fortune dans ma misère.

1. Le plantain passait pour avoir des vertus médicales.

LE SERVITEUR.

Vous avez peut-être appris à lire sans livre. Je vous prie, pourriez-vous lire quelque chose que vous verriez?

ROMÉO.

Oui, si j'en connais les lettres et le langage.

LE SERVITEUR.

Vous parlez honnêtement. Tenez-vous en joie.

ROMÉO.

Arrêtez. Je sais lire. (*Lisant*). « Seigneur Martino, son épouse et ses filles. Le comte Anselme et ses ravissantes sœurs. La dame veuve de Vitruvio. Le seigneur Placentio et ses jolies nièces. Mercutio et son frère Valentio. Mon oncle Capulet, son épouse et ses filles. Ma jolie nièce Rosaline. Livia. Le seigneur Valentio et son cousin Tybalt. Lucio et la vive Héléna... ». Une belle assemblée! (*Rendant le papier*). Où doit-elle se rendre?

LE SERVITEUR.

Là-haut.

ROMÉO.

Où?

LE SERVITEUR.

Dans notre maison, pour souper.

ROMÉO.

La maison de qui?

LE SERVITEUR.

De mon maître.

ROMÉO.

En effet, j'aurais dû commencer par là.

LE SERVITEUR.

Je vous répondrai sans que vous m'interrogiez. Mon maître est le riche Capulet. Et, si vous n'êtes pas de la maison de Montague, je vous prie, venez vider une coupe de vin. Il me reste à vous remercier.

(*Il sort*).

BENVOLIO.

A cette antique fête des Capulets, soupera la belle Rosaline que tu aimes tant, ainsi que toutes les beautés à la mode de Vérone. Vas-y. D'un œil impartial, compare sa figure avec quelques-unes que je t'indiquerai et tu conviendras que ton cygne est un corbeau.

ROMÉO.

Quand la dévote religion de mes yeux maintiendra une pareille fausseté, mes larmes se changeront en flammes. Mes yeux, qui tant de fois noyés, ne peuvent pas mourir! seront brûlés pour apostasie, comme de transparents hérétiques! Une femme plus belle que mon amour! Le soleil

qui voit tout, n'a jamais vu sa rivale, depuis que le monde est monde !

BENVOLIO.

Bah ! Tu la trouves belle, parce que personne n'est à côté d'elle pour que tes yeux puissent comparer leurs poids. Dans leurs balances cristallines pesez la dame de votre amour avec une autre que je vous montrerai à cette fête. Votre dame ne brillera plus pour vous comme elle brille à cette heure.

ROMÉO.

J'irai, non pour voir ce que tu dis, mais pour me réjouir de la splendeur de mon adorée !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Une chambre dans la maison de Capulet.

ENTRENT DAME CAPULET ET LA NOURRICE.

DAME CAPULET.

Nourrice, où est ma fille ? Appelle-la.

LA NOURRICE.

Par ma virginité, qui compte douze ans ! je lui ai dit de venir... (*Appelant*). Mon agneau ! Ma mignonne ! Dieu me pardonne ! Où est-elle ? Juliette !

(*Entre* JULIETTE).

JULIETTE.

Qui appelle ?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame. Que désirez-vous ?

DAME CAPULET.

Voici ce qui m'amène. Nourrice, retire-toi. Nous avons à parler en secret. Nourrice, reviens. Je me suis ravisée, tu assisteras à l'entretien. Tu sais que ma fille est d'un joli âge.

LA NOURRICE.

Je pourrais dire son âge à une heure près.

DAME CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je parierais quatorze de mes dents et, à mon grand

désespoir, il ne m'en reste que quatre, qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien d'ici à la fête de saint Pierre-ès Liens?

DAME CAPULET.

Une quinzaine et quelques jours.

LA NOURRICE.

Une quinzaine ou plus, qu'importe. Quel que soit le jour de l'année où tombe la fête de saint Pierre-ès-Liens, la veille au soir, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle — Dieu sauve toutes les âmes chrétiennes! — étaient du même âge! Suzanne est dans le sein du Seigneur! Elle était trop bonne pour moi! Mais, comme je le disais, elle aura quatorze ans la veille de saint Pierre-ès-Liens. Elle les aura, sans aucun doute. Je me le rappelle absolument. Depuis le tremblement de terre, il y a maintenant onze ans, or elle fut sevrée, jamais je ne l'oublierai, précisément ce jour-là. J'avais mis de l'absinthe au bout de mon sein. J'étais assise au soleil contre le mur du colombier. Monseigneur et vous étiez alors à Mantoue. Je m'en souviens parfaitement. Mais, comme je le disais, quand elle eût goûté l'absinthe que j'avais mise sur le tétin de mon sein, elle trouva cela d'un amer, la pauvre petite! Il fallait voir sa mauvaise humeur et comme elle s'emporta contre mon sein! A ce moment, le pigeonnier trembla! Il ne fut pas besoin, je vous jure, de me dire de prendre la fuite! Or, de ce temps, il y a onze années. Elle pouvait alors se tenir debout toute seule. Oui, par la Sainte Croix, elle pouvait courir et trottiner partout. La veille, elle se heurta le front et, à ce moment, mon mari — que Dieu ait son âme! car c'était un homme très gai — releva l'enfant. « Ouais, dit-il, es-tu tombée sur ta face? Tu tomberas sur le dos quand tu auras plus d'expérience. N'est-ce pas, Jule »? Et, par Notre Dame! la petite coquine cessa de pleurer et répondit : oui! Voyez maintenant, comme une plaisanterie vient à point! Dussé-je vivre mille ans, je ne l'oublierai jamais. « N'est-ce pas, Jule »? dit-il. Et la coquine, s'arrêtant de pleurer, répondit : oui.

DAME CAPULET.

Assez sur ce sujet. Je t'en prie, tais-toi.

LA NOURRICE.

Oui, Madame. Mais je ne puis m'empêcher de rire en pensant qu'elle cessa de pleurer et répondit : oui! Elle avait sur son front, çà, je le garantis encore, une bosse grosse comme le testicule d'un jeune coq. Elle criait! « Ouais! dit mon mari, es-tu tombée sur ta face? Tu tomberas sur le dos, quand tu auras plus d'expérience.

N'est-ce pas, Jule »? Elle cessa de pleurer et répondit : oui.

JULIETTE.

Assez, je t'en prie, nourrice !

LA NOURRICE.

Paix ! j'ai fini. Dieu te marque de sa grâce ! Tu étais le plus joli bébé que j'aie jamais nourri. Vivre assez pour assister à ton mariage, c'est mon vœu !

DAME CAPULET.

Son mariage ! C'est précisément de mariage que je veux parler. Dites-moi, Juliette, quelles sont vos dispositions pour le mariage ?

JULIETTE.

Sur mon honneur, je n'y ai jamais songé.

LA NOURRICE.

Ton honneur ! Si je n'étais pas ta nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse en suçant mon teton.

DAME CAPULET.

Le temps est venu d'y songer. Ici, à Vérone, de plus jeune que vous, des femmes très estimées, sont déjà mères. Si je compte bien, j'étais votre mère avant l'âge où vous êtes encore une jeune fille. Donc, pour abréger, le vaillant Paris vous recherche pour femme.

LA NOURRICE.

Un homme, jeune fille ! Un homme connu dans le monde entier !... Un homme modelé dans de la cire !

DAME CAPULET.

L'été de Vérone n'a pas une plus belle fleur !

LA NOURRICE.

C'est une fleur. En vérité, une vraie fleur !

DAME CAPULET.

Qu'est-ce que vous dites ? Vous demandez si vous pouvez aimer ce gentilhomme ? Ce soir vous le verrez à notre fête. Lisez sur la figure du jeune Paris comme sur un livre, et regardez les grâces qu'y a tracées la plume de la beauté. Examinez ses traits si bien combinés et voyez comme chacun d'eux s'harmonise avec l'autre. Si ce livre contient une obscurité elle sera expliquée dans la marge de ses yeux. Ce précieux livre d'amour, cet amant non relié, n'a besoin que d'une couverture pour être parfait. Le poisson vit dans la mer et c'est le comble de la splendeur, quand le beau extérieur contient le beau intérieur. Les livres sont plus estimés par le monde, si les trésors qu'ils renferment sont rehaussés par la richesse de la reliure. Ainsi, en l'épousant, partagerez-vous tout ce qu'il possède, sans vous diminuer.

LA NOURRICE.

Sans se diminuer ? Elle engraissera plutôt ! Les femmes sont engraissées par les hommes.

DAME CAPULET.

Bref, dites-moi si vous répondrez à l'amour de Paris ?

JULIETTE.

Je tâcherai de l'aimer, s'il suffit de voir pour aimer. Mais je ne le regarderai pas plus profondément que ne l'autoriseront vos encouragements.

(*Entre un* SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Madame, les invités sont arrivés, le souper est servi, on vous appelle, on réclame notre jeune maîtresse, on maudit la nourrice à l'office et tout est terminé. Je suis obligé de vous quitter. Je vous en supplie, venez vite.

DAME CAPULET.

Nous te suivons. Juliette, le comte attend.

LA NOURRICE.

Va, enfant. Ajoute d'heureuses nuits à tes heureux jours !

SCÈNE IV.

Une Rue.

ENTRENT ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO,
AVEC CINQ OU SIX MASQUES, DES PORTEURS DE TORCHES ET AUTRES.

ROMÉO.

Faudra-t-il nous excuser ? Ou entrons-nous sans apologie ?

BENVOLIO.

Le moment n'est pas aux bavardages. Pour ménager notre entrée, nous n'aurons pas de Cupidon aux yeux bandés par une écharpe, portant un arc peint comme celui des Tartares, épouvante des femmes ; ni de prologue appris par cœur et fidèlement récité grâce au souffleur. Laissez-les nous apprécier à leur gré. Nous leur danserons une danse et nous partirons.

ROMÉO.

Donnez-moi une torche. Je ne me sens pas en train de m'amuser. Sombre comme je suis, je porterai la lumière.

MERCUTIO.

Non, gentil Roméo, nous voulons que vous dansiez.

ROMÉO.

Non, croyez-moi. Vous avez des souliers de danse et le pied léger. J'ai une âme de plomb qui me cloue au seuil. Je ne peux pas me remuer.

MERCUTIO.

Vous êtes un amoureux. Empruntez les ailes de Cupidon et, avec elles, prenez votre essor au delà des limites ordinaires.

ROMÉO.

Je suis trop profondément blessé par sa flèche, pour m'envoler avec ses plumes légères, et si enchaîné que je ne pourrais planer au-dessus de ma douleur. Je succombe au poids de mon amour !

MERCUTIO.

Domptez-le et c'est lui qui vous portera. Il suffit d'un petit effort pour une chose si délicate.

ROMÉO.

L'amour, une chose délicate ? Il est pour cela trop brutal, trop rude, trop impétueux. Il pique comme l'épine.

MERCUTIO.

Si l'amour est brutal avec vous, soyez brutal avec lui. Rendez-lui piqûre pour piqûre et vous l'emporterez (*Mettant un masque*). Donnez-moi un masque pour me cacher le visage. Un masque sur un masque ! Peu importe à présent, qu'un regard curieux cherche à voir mes infirmités. Ce masque rougira pour moi.

BENVOLIO.

Viens, frappe et entre. Aussitôt entré que chaque homme s'en rapporte à ses jambes.

ROMÉO.

Une torche pour moi ! Que les galants au cœur léger chatouillent les joncs avec leurs talons. Je suis comme la phrase proverbiale du grand-père : c'est moi qui porterai la chandelle, et je regarderai !... Jamais je n'ai eu plus beau jeu en main et je n'ai rien à jouer !

MERCUTIO.

Bah ! La souris est sombre, comme dit le constable[1]. Si

1. Le sens de ce passage est compliqué et difficile à rendre. A son propos, les commentateurs ne sont pas d'accord. Warburton l'explique ainsi. Quand Roméo dit : Jamais je n'ai eu plus beau jeu et je n'ai rien à jouer (*The game was ne'er so fair, and I am done*), au lieu de *done* Mercutio entend *dun*. La phrase signifie alors : Jamais le jeu n'a été plus brillant et je suis d'un caractère sombre ». C'est pourquoi Mercutio cite des paroles que l'on attribuait à un constable : « La souris est sombre », paroles devenues un roverbe équivalent au nôtre : « La nuit les chats sont gris ». Ce n'est pas tout. A l'époque de Shakespeare *draw-dun* signifiait *charette*. Ce qui explique le second vers dit par Mercutio : Si tu es embourbé, nous

tu es embourbé nous te tirerons du bourbier (sauf révérence) de cet amour où tu patauges jusqu'aux oreilles. Viens, nous brûlons la lumière du jour[1].

ROMÉO.

Comment ?

MERCUTIO.

Je veux dire, qu'en perdant notre temps nous consumons vainement nos lumières. Comme si nous allumions des lampes en plein jour. Prenez-le dans le bon sens, car notre jugement a cinq fois plus de valeur que notre esprit.

ROMÉO.

En allant à ce masque notre jugement est dans le vrai, mais il est peu spirituel d'y aller.

MERCUTIO.

Peut-on demander pourquoi?

ROMÉO.

J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO.

Moi aussi.

ROMÉO.

En quoi consistait le vôtre?

MERCUTIO.

Ceux qui rêvent sont souvent mis dedans.

ROMÉO.

Dedans le lit, où ils dorment, en rêvant à des choses vraies.

MERCUTIO.

Je vois que la reine Mab vous a fait visite. C'est la fée qui donne les rêves. Elle vient, pas plus grosse qu'une agate à l'index d'un alderman[2], traînée par un attelage de petits atomes, se poser sur le nez des hommes qui dorment. Les roues de son char sont faites de longues jambes de faucheux ; la capote d'ailes de sauterelles ; les rênes de la plus fine toile d'araignée ; les harnais d'humides rayons de clair de lune ; son fouet d'un os de grillon ayant pour corde un fil de la vierge. Elle a pour cocher un petit moucheron habillé de gris, pas plus gros que la moitié d'un petit ver tiré du doigt paresseux d'une servante. Son char est une

te retirerons du bourbier de cet amour, etc. ». Cette explication donnant une idée de la difficulté qu'offrent certains passages de Shakespeare, excuse le peu de concordance qui existe dans les traductions.

1. Autre proverbe.

2. Dans les portraits des bourgmestres, la bague est généralement placée à l'index. Or, d'après un passage de la *Première partie d'Henry IV*, nous pouvons supposer, qu'au temps de Shakespeare, ils portaient la bague au pouce.

noisette vide, confectionnée par un écureuil menuisier, ou le vieux ciron, carossier des fées depuis un temps inappréciable. En pareil atour, elle galope toutes les nuits, à travers les cerveaux amoureux qui font alors des rêves d'amour. Elle galope sur les genoux des courtisans qui rêvent de compliments; sur les doigts des gens de loi, qui rêvent d'honoraires; sur les lèvres des dames qui rêvent de baisers, lèvres que Mab furieuse couvre souvent de gerçures, parce que leurs haleines sont empestées par quelque confiture à baisers [1]. D'autres fois, elle galope sur le nez d'un solliciteur qui se voit débarrassé d'un mauvais procès; ou elle vient avec la queue d'un cochon de la dîme, chatouiller le nez d'un ecclésiastique endormi, qui rêve d'un autre bénéfice. D'autres fois elle passe sur le cou d'un soldat et le soldat rêve qu'il coupe des gorges étrangères ; ou bien il rêve de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, de rasades profondes de cinq brasses. Alors le tambour résonne à ses oreilles, le soldat se lève, marche, s'alarme, jure une prière ou deux, puis se rendort. C'est cette même Mab qui, la nuit, tresse les crinières des chevaux, y met des nœuds magiques, lesquels, débrouillés, portent malheur. C'est la sorcière qui couche les jeunes filles sur le dos, les presse et leur apprend à porter pour la première fois une charge qui en fera des femmes solides. C'est elle...

ROMÉO.

Paix, Mercutio. Tu parles pour ne rien dire.

MERCUTIO.

C'est vrai, je parle de songes! Or les songes sont les enfants des cervelles paresseuses! Les enfants d'une vaine fantaisie, aussi peu substantielle que l'air, plus inconstante que le vent qui caresse en ce moment le sein glacé du Nord et qui, une fois irrité, se dirigera vers le Sud humide de rosée.

BENVOLIO.

Le vent, dont vous parlez, nous fait oublier l'heure. Le souper est prêt, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO.

Trop tôt, j'en ai peur! Mon esprit me fait pressentir qu'une conséquence, encore dans les étoiles, sera le triste résultat de cette fête nocturne, et mettra un terme à cette existence sans valeur, par l'attentat d'une mort prématurée. Bah! que le timonier de ma vie en dirige la voile! En avant, joyeux amis!

1. *Swets-meats* est l'équivalent de *kissing-comfits*, qui était « la confiture à baisers ». C'est-à-dire une pâte mise sur les lèvres pour parfumer l'haleine.

BENVOLIO.

Battez, tambours!

SCÈNE V.

Un hall dans la maison de Capulet.

DES MUSICIENS ATTENDENT. ENTRENT DES SERVITEURS.

PREMIER SERVITEUR.

Où est Potpau, pour qu'il ne nous aide pas à desservir? Lui, transporter un tranchoir! Jouer du tranchoir!

DEUXIÈME SERVITEUR.

Quand les bonnes manières sont entre les mains d'un ou de deux hommes, et que ces mains ne sont pas lavées, c'est une chose fâcheuse.

PREMIER SERVITEUR.

Enlevez les tabourets, changez l'armoire de place, ayez l'œil sur la vaisselle d'argent. Mets-moi de côté un massepain [1] et, si tu m'aimes, dis au portier de laisser entrer Suzanne Grindstone et Nell. Antony! Potpau!

DEUXIÈME SERVITEUR.

Oui, mon garçon. Nous sommes prêts.

PREMIER SERVITEUR.

On vous cherche, on vous appelle, on vous demande dans la grande chambre!

DEUXIÈME SERVITEUR.

Nous ne pouvons pas être partout à la fois! Vivement, les enfants! Faisons diligence et que celui qui vivra le plus longtemps emporte tout!

(*Ils sortent*).

(*Entre* CAPULET, *etc.*, *avec des* INVITÉS *et des* MASQUES).

PREMIER CAPULET.

Soyez les bienvenus, messieurs! Les dames qui n'ont pas de cors aux pieds, se divertiront avec vous. Ah! ah! mes maîtresses! Laquelle d'entre vous refusera maintenant de danser? Celle qui fera la dédaigneuse, je jurerai qu'elle a des cors. Le procédé est-il bon? Vous êtes les bienvenus, messieurs. J'ai connu le jour où, sous un masque, à voix

1. Le massepain (*maschpane*) était un gâteau confectionné avec de la pistache, des amandes, du sucre et très goûté du temps de Shakespeare. Dans le récit d'une fête donnée à Cambridge, à la reine Elisabeth, on rapporte que l'Université lui présenta lord William Cecil, son chancelier, qui tenait deux paires de gants, un *massepain* et deux pains de sucre.

basse, je pouvais conter à l'oreille d'une belle dame, de ces histoires qui amusent. C'est fini! fini! fini! Soyez les bienvenus, messieurs. Venez les musiciens et jouez. Faites place! Faites place! Allons, jeunes demoiselles, commencez la danse.

(*Les musiciens jouent. On danse*).

Plus de lumière, coquins! Pliez les tables! Eteignez le feu, il commence à faire trop chaud! Voilà un divertissement imprévu qui vient à propos. Asseyez-vous, mon bon cousin Capulet, car vous et moi ne dansons plus. Comme il y a longtemps depuis que vous et moi avons porté le masque!

DEUXIÈME CAPULET.

Par la danse! Trente ans!

PREMIER CAPULET.

Trente ans! Il n'y a pas si longtemps! Cela date des noces de Lucentio. Or, vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra, cela fait vingt-cinq ans.

DEUXIÈME CAPULET.

Plus! Son fils aîné en a trente.

PREMIER CAPULET.

Pouvez-vous dire pareille chose! Son fils était encore mineur il y a deux ans.

ROMÉO.

Quelle est la dame qui enrichit la main de ce jeune cavalier?

UN SERVITEUR.

Je ne sais pas, monsieur.

ROMÉO.

Elle rend plus brillante la flamme des torches! Sa beauté pend sur le front de la nuit, comme un riche joyau à l'oreille d'une Ethiopienne! Beauté trop riche pour qu'on en use, trop précieuse pour la terre! On dirait une colombe neigeuse dans un vol de corneilles, tant elle se distingue de ses compagnes! La danse terminée, je remarquerai la place où elle se tiendra et ma rude main sera heureuse de toucher la sienne. Mon cœur a-t-il aimé jusqu'à présent? Jurez-le donc, mes yeux? Avant cette nuit vous ignoriez la véritable beauté.

TYBALT.

Cette voix doit être celle d'un Montague! Va me chercher ma rapière, enfant. Quoi! le coquin ose, sous le couvert d'un masque grotesque, railler et insulter notre solennité! Par l'origine et l'honneur de ma race, ce ne sera pas pécher que de lui donner la mort!

PREMIER CAPULET.

Qu'y a-t-il, neveu? Qui vous agite ainsi!

TYBALT.

Mon oncle, cet homme est un Montague, un ennemi! Un drôle, qui est venu en dépit de tout, insulter cette nuit notre solennité!

PREMIER CAPULET.

N'est-ce pas le jeune Roméo?

TYBALT.

C'est lui! Le drôle!

PREMIER CAPULET.

Calme-toi, gentil cousin. Laisse-le, il se comporte comme un vrai gentilhomme et, à parler franc, Vérone s'en enorgueillit, comme d'un jeune cavalier vertueux et bien élevé. Pour toutes les richesses de cette ville, je ne voudrais lui faire une avanie dans notre maison. Sois donc patient, n'y fais pas attention, telle est ma volonté! Si tu la respectes, prends un air aimable, et quitte cette mine menaçante. Elle sied mal à une nuit de fête.

TYBALT.

Un air aimable est-il de circonstance quand on a pour hôte un pareil coquin! Je ne l'endurerai pas!

PREMIER CAPULET.

Vous le tolérerez! Eh quoi, jeune homme? Je dis que vous le tolérerez! Allez-vous en! Vous ne le tolérerez pas? Dieu me pardonne! Vous soulèveriez une émeute parmi mes invités! Vous feriez l'arrogant! Vous joueriez au maître!

TYBALT.

Mon oncle, c'est une honte!

PREMIER CAPULET.

Vous êtes un insolent! — Un insolent, en vérité!... Cette plaisanterie pourrait vous faire du tort!... Je sais ce que je dis. Il faut que vous me contrariiez! Malheur, c'est bien le moment! Vous êtes un freluquet! Allez. Tenez-vous tranquille! (*Aux serviteurs*). Des lumières! Des lumières! par décence! (*A Tybalt*). Je saurai bien vous faire tenir tranquille. (*Aux danseurs*). Bravo, mes cœurs!

TYBALT.

La patience que l'on m'impose se rencontrant avec la colère bouillante qui m'agite, fait trembler ma chair sur mes os! Je vais me retirer, mais la douceur apparente que l'on m'impose se convertira en fiel amer!

(*Il sort*).

ROMÉO, *à Juliette.*

Si, avec ma main indigne, je profane ce saint reliquaire, que pour ce doux péché, mes lèvres, comme deux pèlerins rougissants, soient toujours prêtes à effacer l'injure avec un tendre baiser!

JULIETTE.

Bon pèlerin, votre main n'a pas commis de péché si grand, tant elle semble pleine de dévotion. Les saintes ont des mains que touchent les mains des pèlerins et cette étreinte est le baiser du saint pèlerin.

ROMÉO.

Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les saints pèlerins aussi?

JULIETTE.

Oui, pèlerin. Des lèvres qu'elles doivent user en priant.

ROMÉO.

Alors, chère sainte, laisse tes lèvres faire ce que font tes mains! Elles te prient, exauce-les, de peur que la foi se change en désespoir!

JULIETTE.

Les saintes demeurent immobiles, tout en exauçant ceux qui prient.

ROMÉO.

Demeure donc immobile, tandis que je recueillerai le fruit de ma prière! Vos lèvres ont effacé le péché des miennes.

JULIETTE.

Elles ont alors gardé pour elles le péché qu'elles ont effacé.

ROMÉO.

Le péché de mes lèvres! O doux échange! Rendez-moi mon péché!

JULIETTE.

Vous embrassez comme l'indique le livre des belles manières.

LA NOURRICE.

Madame, votre mère voudrait vous dire un mot.

ROMÉO.

Quelle est sa mère?

LA NOURRICE.

Pardieu, mon beau garçon, sa mère est la maîtresse de ce logis, une brave dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille avec qui vous parliez tout à l'heure. Celui qui l'attrapera pourra faire sonner les écus.

ROMÉO.

Est-ce donc une Capulet? Oh trop chère créance! Je dois ma vie à mon ennemie!

BENVOLIO.

Allons, partons. Le bal tire à sa fin.

ROMÉO.

J'en ai peur! Et mon trouble est à son comble!

PREMIER CAPULET.

Non, messieurs, ne vous en allez pas. Nous avons un

mauvais petit souper qui est prêt. Vous le voulez absolument? Alors, il me reste à vous remercier. Je vous remercie, mes chers messieurs. Bonne nuit. Des torches ici! Alors, allons nous coucher! (*Au deuxième Capulet*). Ma foi, aux lumières, je vois qu'il se fait tard. Je vais me reposer.

(*Tous sortent, excepté Juliette et la nourrice*).

JULIETTE.

Viens ici, nourrice, quel est ce gentilhomme?

LA NOURRICE.

Le fils et l'héritier du vieux Tiberio.

JULIETTE.

Quel est celui qui maintenant passe la porte?

LA NOURRICE.

C'est, je pense, le jeune Petrucchio.

JULIETTE.

Et celui qui suit et qui n'a pas voulu danser?

LA NOURRICE.

Je ne sais pas.

JULIETTE.

Va, informe-toi de son nom. S'il est marié, que mon tombeau soit mon lit nuptial!

LA NOURRICE.

Son nom est Roméo. C'est un Montague. Le fils unique de votre grand ennemi.

JULIETTE.

Mon unique amour naît de mon unique haine! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je le connais trop tard! Quel prodigieux amour a pris naissance en moi, pour que j'aime un ennemi exécré!

LA NOURRICE.

Qu'est-ce cela? Qu'est-ce cela?

JULIETTE.

Un vers que vient de m'apprendre un de mes danseurs.

(*On appelle Juliette à la cantonade*).

LA NOURRICE.

Tout à l'heure! tout à l'heure! Allons nous-en. Tous les invités sont partis.

(*Elles sortent*).

ENTRE LE CHŒUR.

Maintenant un vieil amour languit sur son lit de mort, et une jeune affection aspire à être son héritière. Cette beauté pour laquelle l'amour gémissait et voulait mourir, comparée à la tendre Juliette, a cessé d'être belle. Maintenant Roméo est aimé et aime aussi, et tous deux sont ensorcelés par le charme des regards. Mais il doit se plaindre à son

ennemie supposée, et elle cache le doux appât de l'amour sur des hameçons terrifiants. Etant traité comme un ennemi, il lui est impossible de soupirer les serments que les amants ont coutume de faire. Quant à elle, aussi éprise, elle peut moins encore rencontrer quelque part son nouvel amant. Mais la passion leur prêtera le pouvoir, et le temps l'occasion de se retrouver, compensant leur détresse par d'extrêmes douceurs.

(*Il sort*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Place, près du jardin de Capulet.

ENTRE ROMÉO.

ROMÉO.

Puis-je aller plus loin, quand mon cœur est ici? Retourne en arrière, terre stupide, et trouve ton centre.

(*Il escalade le mur et disparaît*).

(*Entrent* BENVOLIO *et* MERCUTIO).

BENVOLIO.

Roméo! mon cousin Roméo!

MERCUTIO.

Il est sage et, sur ma vie, est allé se coucher.

BENVOLIO.

Il s'est sauvé de ce côté et a escaladé le mur de ce jardin. Appelez-le, mon cher Mercutio.

MERCUTIO.

Non, je vais le conjurer. Roméo! Caprice! Fou lié! Passion! Amour! Montre-toi sous la forme d'un soupir, parle en vers et je serai content! Crie seulement : hélas! Fais rimer amour avec tourterelle! Dis à ma commère Vénus un bon mot ; invente un sobriquet pour son aveugle de fils et d'héritier, le jeune Adam Cupidon, qui tira avec tant de justesse quand le roi Cophetua aimait la jeune mendiante[1]. Il n'entend pas, il ne remue pas, il ne bouge pas. Le singe est mort, il faut le conjurer. Je te conjure par les yeux brillants de ta Rosaline, par son front élevé, par sa lèvre écarlate, par son joli pied, par sa jambe droite, par sa cuisse qui frissonne, par les domaines qui y sont adjacents, apparais-nous sous ta propre forme.

BENVOLIO.

S'il t'entend, tu vas le mettre en colère.

1. Allusion à une vieille ballade que l'on retrouve dans le premier volume des *Reliques des anciens poëtes anglais*, de Percy.

MERCUTIO.

Cela ne peut pas le mettre en colère ! Ce qui le mettrait en colère serait d'évoquer dans le cercle de sa maîtresse, un esprit d'une nature étrange, de l'y laisser, jusqu'à ce qu'elle l'ait désarmé par ses conjurations. Cela serait une offense. Mon invocation est bonne et honnête. En prononçant le nom de sa maîtresse, c'est lui seul que je conjure d'apparaître.

BENVOLIO.

Il doit se cacher parmi ces arbres, pour se réconforter à l'humidité de la nuit. L'amour est aveugle et se complaît dans l'ombre.

MERCUTIO.

Si l'amour est aveugle, il ne peut pas atteindre le but. Il doit être assis sous un néflier et désirer que sa maîtresse en porte le fruit, comme disent les servantes, quand elles plaisantent entre elles. Bonne nuit, Roméo. Je vais retrouver mon lit. Ce jardin est un lit trop froid pour que j'y dorme. Allons, partons-nous ?

BENVOLIO.

Allons. C'est en vain que l'on cherche qui ne veut pas qu'on le trouve.

SCÈNE II.

Le jardin de Capulet.

ENTRE ROMÉO.

ROMÉO.

Il se rit des plaies, celui qui n'a jamais été blessé. (*Juliette apparaît à une fenêtre*). Doucement ! Quelle lumière brille là-bas, à cette fenêtre ? C'est l'Orient et Juliette est le soleil ! Lève-toi, beau soleil, tue la lune envieuse, déjà faible et pâle, de te voir, toi, sa prêtresse, la dépasser en beauté ! Ne sois plus cette prêtresse, puisqu'elle te jalouse. Sa livrée de vestale est laide et triste, et personne ne la porte, excepté les fous. Quitte-la ! Voici ma dame ! Voici mon amour ! Oh ! si elle pouvait le savoir ! Elle parle, non, elle se tait. Qu'est-ce à dire ? C'est son regard qui parle ; je veux lui répondre. Je suis trop téméraire ; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel ayant à faire ailleurs, supplient ses yeux de briller dans leurs sphères, jusqu'à ce qu'elles soient de retour. Oh ! si ses yeux étaient où elles sont et si elles s'enchâssaient dans sa

tête! La splendeur de ses joues humilierait les étoiles, comme le soleil humilie une lampe! Dans le ciel, ses yeux jetteraient de tels éclats à travers la région aérienne, que les oiseaux se mettraient à chanter, oubliant qu'il fait nuit! Voyez, comme elle appuie sa joue sur sa main! Que ne suis-je le gant de cette main pour pouvoir toucher cette joue!

JULIETTE.

Hélas!

ROMÉO.

Parle encore, ange radieux! Car, au-dessus de ma tête, tu fais une gloire à cette nuit, comme un messager ailé du ciel, qui passerait devant les yeux bouleversés des mortels penchés pour le voir enjamber les nuées paresseuses et voguer sur le sein de l'air.

JULIETTE.

Oh! Roméo! Roméo! où es-tu, Roméo? Renie ton père et ton nom! Ou si tu ne le veux pas, jure de m'aimer et je cesse d'être une Capulet!

ROMÉO, *à part.*

Dois-je l'écouter ou lui répondre?

JULIETTE.

Ton nom seul est mon ennemi. Tu es toi-même et non un Montague. Qu'est-ce que c'est que Montague! Ce n'est pas une main, ni un pied, ni un bras, ni une figure, ni rien appartenant à un homme. Ah! sois un autre nom! Qu'y a-t-il dans un nom? Ce que nous appelons une rose, aurait, sous un autre nom, le même parfum. Ainsi Roméo, ne s'appellerait-il pas Roméo, ne perdrait rien de la perfection qu'il possède. Roméo, renie ton nom et contre ce nom, qui n'est pas une partie de toi-même, je me donnerai toute à toi!

ROMÉO.

Je te prends au mot! Ne m'appelle qu'amour et je serai de nouveau baptisé. A partir d'aujourd'hui je ne serai jamais Roméo.

JULIETTE.

Quel homme es-tu, qui, caché dans la nuit, surprend mon secret?

ROMÉO.

Je ne sais quel nom prononcer pour t'apprendre qui je suis. Mon nom, chère sainte, je le hais moi-même, parce qu'il est ton ennemi. Si je l'avais écrit, j'en déchirerais les lettres.

JULIETTE.

Mes oreilles n'ont pas encore entendu cent mots articulés par cette langue, et j'en connais le son! N'es-tu pas Roméo et un Montague?

ROMÉO.

Ni l'un ni l'autre, chère sainte; si l'un et l'autre te déplaisent.

JULIETTE.

Dis-moi comment tu es venu ici, et dans quel but. Les murs du jardin sont élevés et difficiles à franchir, et vu ta personnalité, ce serait la mort si quelqu'un de mes parents te surprenait.

ROMÉO.

J'ai franchi ces murs sur les ailes de l'amour, car des limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour. Ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter. Tes parents ne sauraient donc être un obstacle pour moi.

JULIETTE.

S'ils te voient, ils te tueront!

ROMÉO.

Hélas! Il y a plus de péril à contempler tes yeux, qu'à braver vingt de leurs épées. Regarde-moi tendrement et je suis à l'épreuve de leur inimitié.

JULIETTE.

Pour le monde entier je ne voudrais pas qu'ils te vissent là.

ROMÉO.

J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue. Et puis, si tu ne m'aimes pas, qu'importe qu'ils me trouvent. Mieux vaut une vie à laquelle leur haine mettrait fin, qu'une mort prorogée dans l'attente de ton amour.

JULIETTE.

Qui t'a indiqué cet endroit?

ROMÉO.

L'amour qui le premier m'a encouragé dans mes recherches; il a été mon conseiller et mon guide. Je ne suis point un pilote; pourtant, serais-tu aussi éloignée que la vaste côte baignée par la mer la plus lointaine, je m'aventurerais pour un pareil trésor!

JULIETTE.

Le masque de la nuit dissimule ma figure, sans cela une rougeur virginale couvrirait ma joue, pour les paroles que tu m'as entendu prononcer cette nuit. Je voudrais garder la bienséance. Je voudrais nier ce que j'ai dit. Tant pis pour la bienséance! M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre oui et je te croirai sur parole. Si tu le jurais tu pourrais trahir ton serment et Jupiter, dit-on, se moque des parjures. Ah! gentil Roméo, si tu m'aimes, dis-le franchement. Si tu estimes que je sois un gain trop facile, je prendrai un air courroucé, je me ferai méchante et je te répondrai non afin que tu te donnes la peine de me conquérir.

Autrement je ne serai à toi pour rien au monde. En vérité, beau Montague, je suis trop tendre et tu pourrais en conclure que ma conduite est légère. Mais, crois-moi, gentil seigneur, je me montrerai plus fidèle que celles qui affectent plus de froideur. J'aurais dû être plus réservée, je le confesse, mais ce que tu as entendu, avant que je fusse sur mes gardes, a été l'expression d'un amour véritable. Donc, pardonne-moi et n'impute pas à la légèreté de l'amour une faiblesse que l'ombre de la nuit m'a permis de t'avouer.

ROMÉO.

Femme, je te jure par la lune sacrée qui argente la cime de ces arbres fruitiers...

JULIETTE.

Ne jure pas par la lune! L'inconstante lune qui, chaque mois, change sa course circulaire! De peur que ton amour ne devienne aussi variable!

ROMÉO.

Par quoi faut-il jurer?

JULIETTE.

Ne jure pas du tout, ou, si tu y tiens, jure par ton gracieux être, devenu le dieu de mon idolâtrie et je te croirai...

ROMÉO.

Si l'amour cher à mon cœur...

JULIETTE.

Ne jure pas! Bien que ce soit en toi que je mette ma joie, j'ai peur d'un tel contrat nocturne. C'est trop brusque, trop inattendu, trop soudain; trop semblable à la lumière, qui cesse d'être lumière, avant qu'on ait eu le temps de dire qu'elle éclaire! Bonsoir, mon doux ami. Le bouton d'amour, mûri par la brise de l'été, deviendra une belle fleur. Bonne nuit, bonne nuit! Puisse le repos régner dans ton cœur, aussi doucement qu'il règne dans ma poitrine!

ROMÉO.

Ne m'accorderas-tu aucune faveur?

JULIETTE.

Quelle faveur peux-tu obtenir la nuit?

ROMÉO.

L'échange de ton fidèle amour contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon amour avant que tu le sollicites, et je voudrais avoir à te le donner encore!

ROMÉO.

Voudrais-tu me le retirer! A quel propos, ma chérie!

JULIETTE.

Pour te prouver ma générosité en te le redonnant une

seconde fois. Mais je désire une chose que je possède. Ma bonté est aussi illimitée que la mer, et mon amour ausi profond. Plus je t'en donne, plus il m'en reste! Mon amour et la mer sont infinis!

(*La nourrice appelle à la cantonade*).

J'entends du bruit. Cher amour, adieu! J'y vais; bonne nourrice. Doux Montague, sois fidèle! Attends un moment, je reviens.

(*Elle sort*).

ROMÉO.

Oh nuit bénie! J'ai peur, étant dans la nuit, que tout cela ne soit qu'un songe trop délicieusement flatteur pour être réel!

(*Rentre* JULIETTE *qui paraît à la fenêtre*).

JULIETTE.

Trois mots, cher Roméo, et bonne nuit. Si les vues de ton amour sont honorables, si tu as le projet de m'épouser, demain, remets-moi, par quelqu'un que je trouverai, le moyen de t'envoyer un billet contenant le lieu et l'heure de la cérémonie. Je mettrai mes destinées à tes pieds et suivrai mon seigneur à travers le monde!

LA NOURRICE, *à la cantonade*.

Madame!

JULIETTE.

Je viens à l'instant! Mais si tu avais une arrière-pensée qui fut mauvaise... Je te conjure...

LA NOURRICE, *à la cantonade*.

Madame!

JULIETTE.

Tout à l'heure, je viens... Je te conjure de cesser ta cour et de me laisser à mon chagrin. J'enverrai demain.

ROMÉO.

Par le salut de mon âme!

JULIETTE.

Un millier de fois, bonne nuit!

(*Elle sort*).

ROMÉO.

Un millier de fois malheur d'être privé de la lumière! L'amour vole vers l'amour aussi vivement qu'un écolier quitte sa classe! Et il s'en éloigne avec des regards aussi tristes que ce même écolier quand il y rentre.

(*Il se retire doucement*).

(*Rentre* JULIETTE, *qui paraît à la fenêtre*).

JULIETTE.

Pstt! Roméo! Pstt! Que n'ai-je la voix du fauconnier pour rappeler mon gentil tiercelet! La captivité est enrouée et ne peut parler haut. Autrement, j'ébranlerais la caverne

où dort l'écho, et je rendrais sa voix aérienne plus enrouée que la mienne, à force de lui faire répéter le nom de Roméo !

ROMÉO.

C'est mon âme qui prononce mon nom ! Comme la voix de la bien-aimée a de doux sons argentés dans la nuit ! C'est la plus délicieuse musique que des oreilles puissent entendre !

JULIETTE.

Roméo !

ROMÉO.

Ma chérie !

JULIETTE.

A quelle heure faut-il t'envoyer quelqu'un demain ?

ROMÉO.

A neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas. Ce sera vingt années à attendre ! J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO.

Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en souviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierai longtemps, pour que tu restes près de moi, ne me souvenant que d'une chose : le plaisir de ta compagnie.

ROMÉO.

Et moi je demeurerai pour que tu oublies encore, ne me souvenant que d'un logis : le tien.

JULIETTE.

Il est bientôt matin, je voudrais te voir partir, mais pas plus loin que l'oiseau d'un folâtre enfant. Il le laisse sautiller à quelque distance de sa main, comme un pauvre prisonnier dans ses liens; puis le ramène en tirant sur un fil de soie, tant il est tendrement jaloux de sa liberté.

ROMÉO.

Que ne suis-je ton oiseau !

JULIETTE.

Je voudrais que tu le fusses. Mais je te tuerais à force de caresses. Bonne nuit, bonne nuit ! La séparation est un si doux chagrin que je te dirais bonne nuit jusqu'à demain !

(*Elle sort*).

ROMÉO.

Que le sommeil descende sur tes yeux et la paix dans ton cœur ! Je voudrais être le sommeil et la paix pour reposer ici délicieusement ! Je vais à la cellule de mon père spirituel pour implorer son aide et lui conter mon bonheur !

SCÈNE III.

La cellule de Frère Laurent.

ENTRE FRÈRE LAURENT AVEC UN PANIER.

LAURENT.

Le matin à l'œil gris sourit à la nuit renfrognée et diapre les nuages de l'Orient de lignes lumineuses. La nuit, couperosée comme un ivrogne, chancelle en s'éloignant de la route du jour tracé par les roues du Titan. Maintenant, avant que le soleil darde ses yeux de feu, pour égayer le jour et sécher la rosée de la nuit, il me faut remplir cette cage d'osier de simples pernicieux et de fleurs au jus précieux. La terre qui est la mère de la nature est aussi sa tombe; elle est son cercueil et sa matrice. Les enfants de toute espèce, sortis de sa matrice, nous les trouvons suçant sa mamelle. Beaucoup renferment beaucoup de vertus, d'autres n'en contiennent que peu et tous diffèrent. Oh! quel puissant pouvoir réside dans les herbes, les plantes, les pierres, et dans leurs propriétés réelles! Dans tout ce qui croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui ne contienne quelque chose de bon; il n'est rien de si bon, de si parfait, qui, détourné de son utile usage, ne corrompe sa nature initiale et ne devienne mauvais. La vertu elle-même se transforme en vice quand on l'utilise mal; par contre, le vice peut quelquefois être réhabilité par l'emploi qu'on en fait. Dans le calice de cette petite fleur, il y a du poison et aussi des remèdes. Quand on la respire, elle réjouit les sens; si on y goûte, elle les détruit en arrêtant le cœur. Deux ennemis sont en lutte dans l'homme, comme dans la plante : la grâce et la volonté rebelle. Dès que le plus mauvais des deux l'emporte, le chancre de la mort accourt pour dévorer l'homme et la plante.

(*Entre* ROMEO).

ROMÉO.

Bonjour, mon père.

LAURENT.

Benedicite! Quelle est la voix matinale qui me salue si aimablement? Jeune homme, sortir de si matin de son lit est la preuve d'un cerveau désemparé! Le souci est de faction dans l'œil du vieillard, et où le souci loge, le sommeil ne vient pas. Mais où la jeunesse bien portante avec le cerveau libre étend ses membres, le sommeil d'or doit régner. Donc, ta visite matinale me donne l'assurance que tu as été

chassé du lit par quelque préoccupation. S'il en est autrement, il n'y a pas d'erreur, notre Roméo ne s'est pas couché cette nuit.

ROMÉO.

Cette dernière supposition est la bonne. Mon repos n'en a été que plus doux!

LAURENT.

Dieu pardonne le péché! Etais-tu avec Rosaline?

ROMÉO.

Avec Rosaline, mon père spirituel! Non. J'ai oublié ce nom et c'est un nom fatal.

LAURENT.

En effet, mon bon fils. Où as-tu été alors?

ROMÉO.

Je te le dirai avant que tu me le redemandes. J'ai été souper chez mon ennemi. Là, soudainement, une personne m'a fait une blessure que je lui ai rendue. Le remède dépend du secours de ton ministère sacré. Je n'ai point de haine dans le cœur, saint homme, car j'intercède pour mon ennemi comme pour moi.

LAURENT.

Sois plus clair, mon fils, et va droit au but. Une confession équivoque rend l'absolution équivoque.

ROMÉO.

A parler clairement, le cher amour de mon cœur est fixé sur la belle fille du riche Capulet. Comme mon amour s'est fixé sur elle, le sien s'est fixé sur moi. L'union de nos cœurs est faite, il ne reste plus qu'à la ratifier par un saint mariage. Quand, où, comment nous nous sommes rencontrés, avons déclaré nos sentiments, échangé nos serments, je te le raconterai chemin faisant. En attendant, je te supplie de vouloir bien nous marier aujourd'hui.

LAURENT.

Par saint François! quel changement s'est opéré? Rosaline dont l'amour te tenait tant au cœur, est-elle déjà oubliée? En ce cas ce n'est pas dans leur cœur que gît l'amour des jeunes gens, mais dans leurs yeux! *Jésus Maria!* Après les torrents de larmes qui, pour Rosaline, ont coulé sur tes joues pâlies! Combien d'eau salée répandue en pure perte, pour assaisonner un amour qui n'en garde même pas le goût. Le soleil n'a pas encore débarrassé le ciel de tes soupirs, tes anciens gémissements retentissent encore à mes vieilles oreilles, et sur ta joue je vois la trace d'une larme oubliée! Si tu étais bien toi-même, si ces douleurs étaient bien les tiennes, toi et ces douleurs apparteniez à Rosaline! As-tu changé à ce point? Prononce alors cette

sentence : les femmes peuvent succomber quand il y a si peu de résistance chez les hommes.

ROMÉO.

Tu m'as souvent réprimandé à propos de mon amour pour Rosaline.

LAURENT.

J'ai réprimandé l'exaspération de ton amour, mais non ton amour lui-même.

ROMÉO.

Et tu me conseillais de l'ensevelir.

LAURENT.

Je ne t'ai pas dit d'en enterrer un pour donner naissance à un autre.

ROMÉO.

Je t'en prie, ne gronde pas. Celle que j'aime aujourd'hui me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'agissait pas ainsi.

LAURENT.

Elle ne savait pas que ton amour lisait par cœur au lieu d'épeler. Viens, inconstant, viens avec moi, j'ai des raisons pour ne point te refuser mon assistance. Cette alliance sera peut-être assez heureuse pour transformer la haine de vos maisons en une pure amitié.

ROMÉO.

Allons, j'ai le plus grand intérêt à me hâter.

LAURENT.

Doucement et sagement ! On risque un faux pas à courir trop vite.

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Une Rue.

ENTRENT BENVOLIO ET MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable peut être Roméo ? N'est-il pas rentré chez lui cette nuit ?

BENVOLIO.

Pas plus que chez son père. J'ai parlé à un de ses gens.

MERCUTIO.

Rosaline, cette pâle fille au cœur de rocher, le tourmente au point qu'elle le rendra fou.

BENVOLIO.

Tybalt, le parent du vieux Capulet, a envoyé une lettre dans la maison de son père.

MERCUTIO.

Un défi, sur ma vie!

BENVOLIO.

Roméo y répondra.

MERCUTIO.

Tout homme sachant écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO.

Il répondra à son auteur. Défi pour défi.

MERCUTIO.

Hélas! pauvre Roméo! Il est déjà mort! Poignardé par l'œil noir d'une donzelle blanche; frappé à l'oreille par un chant d'amour; atteint en plein cœur par la flèche enfantine de l'aveugle archer. Est-il un homme à tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO.

Qu'est-ce donc que ce Tybalt?

MERCUTIO.

Plus que le prince des chats[1]! je puis vous le dire. C'est le courageux capitaine de toutes les lois de cérémonie. Il se bat comme vous chanteriez un air noté. Il prend son temps, sa distance, compare la longueur des épées, et ce qu'il faut à un chef d'orchestre pour compter une blanche, une, deux, il tire en pleine poitrine. Il est homme à faire sauter un bouton de soie; c'est un duelliste, un vrai duelliste. Un gentilhomme de la première des bonnes maisons. Ah! l'immortel *passado*, le *prunto*, le *reverso!* Le *hay*[1]!

BENVOLIO.

Le quoi?

MERCUTIO.

La peste soit de leurs sottes manières, de leurs affectations grotesques, leur nouvel accent! *Par Jésus, une belle lame! — Un bel homme! — Une bonne putain!* — N'est-ce pas chose regrettable d'être affligé de ces moustiques étrangers, de ces trafiquants de la mode, de ces *pardonnez-moi*[2],

1. On explique l'exclamation de Mercutio, en rappelant que, dans la vieille légende du *Renard* (légende traduite du français par Cayton), le prince des chats s'appelle *Thibaut*, en anglais Tybalt.

2. Tous les termes de l'escrime étaient des termes italiens. Le *hay* était le cri que l'on poussait en portant une botte à son adversaire.

3. *These pardonnez-moy's. Pardonnez-moi* était le terme français dont se servaient les gens d'épée, quand il s'agissait de juger un coup délicat.

si bien rivés aux nouveaux usages, qu'ils seraient incapables de s'asseoir sur de vieux escabeaux. Oh ! leurs *bons*, leurs *bons !*

(*Entre* ROMÉO).

BENVOLIO.

Voici Roméo.

ROMÉO.

Sec comme un hareng ! O ! chair, chair, comment es-tu devenue maigre comme celle d'un poisson ! A cette heure, il est partisan des rimes qui gonflaient Pétrarque. Comparées à sa dame, Laure n'est qu'une cuisinière, bien qu'elle ait eu un meilleur poète pour la célébrer dans ses rimes ; Didon, une dinde ; Cléopâtre, une gipsy ; Hélène et Héro, de misérables catins ; Thisbé n'a qu'un œil bleu, ou quelque chose comme cela, mais sans influence. Signior Roméo, bonjour. Voilà une salutation française pour vos culottes françaises. Vous nous avez donné une contrefaçon, hier au soir.

ROMÉO.

Bonjour à tous deux. Quelle contrefaçon vous ai-je donnée.

MERCUTIO.

Le sommeil[1]. Vous ne comprenez pas.

ROMÉO.

Pardon, bon Mercutio, j'ai fort affaire. Dans un cas comme le mien, un homme peut brûler la politesse.

MERCUTIO.

Autant dire qu'un cas comme le vôtre oblige un homme à plier les jarrets.

ROMÉO.

Par courtoisie.

MERCUTIO.

Tu as dit juste.

ROMÉO.

C'est l'explication de la courtoisie.

MERCUTIO.

Je suis un modèle de courtoisie.

ROMÉO.

Tu en es la fleur.

MERCUTIO.

Soit.

1. Pour comprendre ce passage, il est utile de savoir qu'en Angleterre, du temps de Shakespeare, circulait une pièce fausse à laquelle on avait donné le nom de *Slip*. *Slip* veut dire aussi sommeil. *Inde* le calembourg de Mercutio.

ROMÉO.

C'est pour cela que j'ai fleuri mon escarpin[1].

MERCUTIO.

Bien dit. Continue la plaisanterie jusqu'à ce que ton escarpin soit déformé, Quand son talon sera usé, la plaisanterie pourra durer, il te restera la pointe!

ROMÉO.

O plaisanterie peu solide[2] !

MERCUTIO.

Interpose-toi, mon bon Benvolio, mon esprit faiblit!

ROMÉO.

Donne-lui de la houssine et de l'éperon, ou je crie : « Partie égale » !

MERCUTIO.

Si ton esprit court la chasse à l'oie sauvage, je suis refait[3], car il y a plus d'oies sauvages dans un seul de tes esprits que, j'en suis sûr, dans tous les miens. Suis-je venu ici pour des oies?

ROMÉO.

Tu n'as jamais été avec moi pour rien, quand ce n'était pas pour des oies.

MERCUTIO.

Je te mordrai l'oreille pour cette plaisanterie.

ROMÉO.

Non, bonne oie, ne mords pas[4] !

MERCUTIO.

Ton esprit est une douceur aigre[5], une sauce piquante.

ROMÉO.

N'est-ce pas ce qu'il faut pour relever une oie grasse?

MERCUTIO.

Ton esprit est comme une peau de chevreau. En tirant un pouce de cette peau, on en fait une aune.

1. Les gentilshommes passaient volontiers une fleur dans la boucle de leurs souliers.

2. *O Single soled jest.* Il y a encore ici une équivoque intraduisible. Malone conseille de la traduire par le mot *faible* ou *peu solide*.

3. Nous sommes dans la série des allusions et des calembours. La chasse à l'oie sauvage était une sorte de course. Deux chevaux partaient ensemble. Quand un cavalier prenait la tête, l'autre était obligé de le suivre où il plaisait au premier de le conduire. Le cheval qui distançait l'autre gagnait la course. On trouve des détails complets sur ce genre de sport dans le dictionnaire de Chamber.

4. « Bonne oie, ne mords pas » est un proverbe qui se trouve dans la *Collection* de Ray.

5. La « douceur aigre » était le nom donné à une pomme.

ROMÉO.

Je tirerai dessus pour ce mot qui, ajouté à l'histoire des oies, prouve que tu laisses les oies bien loin derrière toi.

MERCUTIO.

Cela ne vaut-il pas mieux que de pousser des gémissements d'amour? Te voilà redevenu sociable, redevenu Roméo. Maintenant tu es ce que tu es, par l'art et par la nature. L'amour qui radote n'est qu'un naïf qui court en laissant pendre la langue, pour cacher sa marotte dans un trou.

BENVOLIO.

Arrête-toi là.

MERCUTIO.

Tu désires que je m'arrête dans mon conte à rebrousse-poil?

BENVOLIO.

Autrement ton conte serait trop long.

MERCUTIO.

Tu te trompes, il eut été court, car j'en étais au milieu et n'avais pas l'intention de pousser plus loin l'argument.

ROMÉO.

Alors, ça va bien.

(*Entrent la* NOURRICE *et* PETER).

MERCUTIO.

Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO.

Deux! Une chemise d'homme et un cotillon de femme!

LA NOURRICE.

Peter!

PETER.

Voilà!

LA NOURRICE.

Mon éventail, Peter[1].

MERCUTIO.

Je t'en prie, bon Peter, pour cacher sa figure! Son éventail est mieux qu'elle.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bonjour, messieurs.

MERCUTIO.

Dieu vous donne le bonsoir, belle madame.

LA NOURRICE.

Est-ce déjà le soir?

1. L'action de Peter portant l'éventail d'une nourrice nous semble ridicule aujourd'hui. Cela se pratiquait ainsi à l'époque de Shakespeare.

MERCUTIO.

Ni plus ni moins, je vous assure, car la verge du cadran est maintenant sur le trou de la cotte de dame midi.

LA NOURRICE.

La peste soit de vous ! Quel homme êtes-vous donc?

ROMÉO.

Un homme, gentille dame, abandonné de Dieu.

LA NOURRICE.

Par ma foi, voilà qui est bien dit ! Abandonné de Dieu ! Messieurs, quelqu'un de vous pourrait-il me dire où j'aurais chance de rencontrer le jeune Roméo?

ROMÉO.

Je puis vous le dire. Mais, quand vous l'aurez trouvé, le jeune Roméo sera plus vieux qu'il n'était lorsque vous le cherchiez. Je suis le plus jeune de ce nom, à défaut d'un pire.

LA NOURRICE.

Vous dites bien.

MERCURIO.

Oui, si le pire est bien ! C'est bien le prendre, en vérité; sagement, sagement.

LA NOURRICE.

Si vous êtes Roméo, seigneur, je désirerais vous entretenir en particulier.

BENVOLIO.

Elle va l'inviter à souper !

MERCUTIO.

Une maquerelle ! Une maquerelle ! Une maquerelle ! So ho ! [1]

ROMÉO.

Qu'est-ce que tu as trouvé ?

MERCUTIO.

Ce n'est point un lièvre; plutôt une pie de carême; quelque chose de moisi et de pourri avant qu'on ne s'en soit servi.

Un vieux lièvre pourri
Et un vieux lièvre pourri,
C'est une bonne viande de carême.
Mais un lièvre qui est pourri
N'est plus un article,
S'il est pourri avant qu'on le débite.

Roméo, voulez-vous aller chez votre père. Nous y dînerons.

ROMÉO.

Je vous y suivrai.

1. *So ho !* est le cri que l'on poussait quand le lièvre était débusqué.

MERCUTIO.

Adieu, vieille dame ! Adieu, dame, dame, dame[1] !

(*Sortent Mercutio et Benvolio*).

LA NOURRICE.

Oui, adieu ! Je vous prie, seigneur, quel est ce maraud si plein de sa gueuserie ?

ROMÉO.

Un gentleman, nourrice, qui aime à s'entendre parler et qui, en une minute en dit plus qu'il n'en fera dans un mois.

LA NOURRICE.

S'il dit jamais quelque chose contre moi, je le foulerai aux pieds, fût-il plus robuste qu'il l'est ; plus robuste que vingt Jacks ! Et si je n'y arrive pas, j'en trouverai d'autres qui ne le manqueront pas. L'insolent ! Je ne suis point de ces complaisantes, de ces coupeuses de gorge... (*à Peter*). Et tu écoutes cela sans bouger ! Tu supportes qu'un coquin se serve de moi pour son plaisir !

PETER.

Je n'ai jamais vu un homme se servir de vous pour son plaisir. Si je l'avais vu, mon épée eût bien vite été dehors. Je mets l'épée au vent aussi vite qu'un autre, quand je vois l'occasion d'une bonne querelle et que j'ai la loi de mon côté !

LA NOURRICE.

Aussi vrai que si j'étais devant Dieu, je suis si vexée que chaque partie de moi frissonne. L'insolent ! Je vous prie seigneur, un mot. Comme je vous le disais, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher. Ce qu'elle m'a chargée de vous dire, je le garderai pour moi. Mais d'abord, laissez-moi vous assurer que si vous la conduisez dans le paradis des fous, comme on dit, vous accomplirez une mauvaise besogne, car la fillette est jeune ! Si donc vous jetiez le trouble en elle, vraiment ce serait une mauvaise action à l'égard d'une jeune demoiselle, et une vilaine façon d'agir.

ROMÉO.

Nourrice, recommande-moi à ta dame et maîtresse. Je te jure...

LA NOURRICE.

Bon cœur ! Oui, sur ma foi, je le lui dirai. Seigneur ! Seigneur ! Elle sera très heureuse !

ROMÉO.

Que lui diras-tu, nourrice ? Tu ne m'écoutes pas !

1. Refrain d'une vieille chanson.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur... que vous avez juré, ce qui, à mon avis, est une façon de vrai gentilhomme.

ROMÉO.

Dis-lui de trouver quelque moyen d'aller à confesse, cet après-midi. Dans la cellule de frère Laurent, elle sera confessée et mariée. Voici pour ta peine.

LA NOURRICE.

Non, vraiment, seigneur. Pas un penny.

ROMÉO.

Vas-y, il le faut.

LA NOURRICE.

Cet après-midi, seigneur ? Bien. Elle y sera.

ROMÉO.

Toi, bonne nourrice, tu attendras derrière le mur de l'abbaye. Avant une heure, mon page te rejoindra et t'apportera des cordes disposées en escalier. C'est le hauban, à l'aide duquel, dans le secret de la nuit, je grimperai jusqu'au faîte du galant hunier de ma joie. Adieu. Sois-moi fidèle et je te paierai tes peines. Adieu. Recommande-moi à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Que Dieu vous bénisse dans le ciel ! Maintenant, Seigneur...

ROMÉO.

Eh bien, ma chère nourrice ?

LA NOURRICE.

Votre valet est-il discret ? N'avez-vous jamais entendu dire que deux personnes ne peuvent garder un secret que lorsqu'il n'y en a qu'une qui le sait ?

ROMÉO.

Je te garantis que mon page est aussi franc que l'acier.

LA NOURRICE.

Bien, Seigneur. Ma maîtresse est la plus douce personne... Dieu ! Dieu ! Quand ce n'était qu'un petit être babillard... Il y a dans la ville un noble, un certain Paris, qui voudrait bien en tâter. Mais elle, la bonne âme, aimerait autant voir un crapaud, un vrai crapaud ! Je la mets en colère, quelquefois, quand je lui dis que Paris est l'homme qui lui convient. Quand je lui dis cela je vous garantis qu'elle devient aussi pâle que n'importe quel linge dans ce monde ! Romarin[1] et Roméo, ne commencent-ils pas tous deux par la même lettre ?

1. Le Romarin passant pour posséder le pouvoir de réveiller la mémoire, était l'emblème du souvenir, des amourenx, et se portait le jour des noces.

ROMÉO.

Oui, nourrice. Tous deux par un R. Après?

LA NOURRICE.

Oh! moqueur! C'est le nom du chien. R est pour le chien[1]. Non. Je sais que ça commence par une autre lettre. Elle dit de si jolies choses sur cela, sur vous et sur le romarin, que vous serez enchanté de les entendre!

ROMÉO.

Recommande-moi à ta dame.

LA NOURRICE.

Mille fois! — Peter!

PETER.

Voilà!

LA NOURRICE.

Peter, prends mon éventail et pars devant.

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

ENTRE JULIETTE.

JULIETTE.

L'horloge sonnait neuf heures quand j'ai envoyé la nourrice. Elle m'a promis de revenir dans la demi-heure. Peut-être n'a-t-elle pas pu le rencontrer? Ce n'est pas cela! Elle est boiteuse! Les messagers de l'amour devraient être des pensées, mille fois plus promptes que les rayons du soleil qui dissipent l'ombre des collines ténébreuses. C'est pourquoi l'Amour attache de rapides colombes à son char et que ses ailes sont aussi promptes que le vent. Le soleil a maintenant atteint le sommet de sa course. De neuf heures à midi, il y a trois longues heures; et elle n'est pas encore revenue! Si elle avait les affections et le sang bouillonnant de la jeunesse, elle irait aussi vite qu'une balle. Mes paroles la lanceraient comme une flèche vers mon doux amour, et lui me la renverrait de la même façon. Les vieilles gens paraissent souvent être morts. Ils sont pesants, lourds, ternes comme le plomb.

(*Entrent* LA NOURRICE *et* PETER).

1. R était jadis appelé la lettre du chien. On croyait en imiter le grognement en la prononçant.

Dieu! Elle vient! Quelle nouvelle, douce nourrice! L'as-tu vu? Renvoie cet homme!

LA NOURRICE.

Peter, restez à la porte.

(*Sort Peter*).

JULIETTE.

Maintenant, ma bonne nourrice chérie... Oh Dieu! Pourquoi parais-tu si triste? Si les nouvelles sont mauvaises, annonce-les moi d'un air joyeux; si elles sont bonnes, tu en gâtes la musique en me la jouant avec une mine aussi désagréable.

LA NOURRICE.

Je suis fatiguée, laissez-moi me reposer un moment... Comme les os me font mal! Quelle course j'ai faite!

JULIETTE.

J'échangerais mes os contre tes nouvelles! Viens. Je t'en prie, parle! Bonne, bonne nourrice, parle!

LA NOURRICE.

Jésus, quelle hâte! Ne pouvez-vous attendre un instant? Ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Comment peux-tu être hors d'haleine, quant tu en as assez pour me dire que tu n'en as plus? Ton excuse pour ne pas parler est plus longue que le récit que tu t'excuses de différer. S'agit-il de bonnes ou mauvaises nouvelles? Réponds et j'attendrai les détails. Satisfais-moi. Sont-elles bonnes ou mauvaises?

LA NOURRICE.

Vous avez fait un pauvre choix. Vous ne vous entendez pas à choisir un homme. Roméo un homme? Non, sa figure est la plus belle que je sache, ses jambes sont les mieux faites du monde. Quant à ses mains, à ses pieds, à son corps... quoiqu'il n'y ait pas grand'chose à en dire, ils sont incomparables. Ce n'est pas la fleur de la courtoisie... Mais, je vous le garantis aussi doux qu'un agneau. Va ton chemin, fillette; sers Dieu... Avez-vous dîné à la maison?

JULIETTE.

Non. Mais tout cela je le savais auparavant. Qu'a-t-il dit à propos de notre mariage? Qu'est-ce qu'il en pense?

LA NOURRICE.

Rien. Que la tête me fait mal! Quelle tête j'ai! Elle bat comme si allait se casser en vingt morceaux! Et le dos! Oh le dos! le dos! Faut-il que vous ayez mauvais cœur pour m'envoyer attraper la mort en courant de tous les côtés!

JULIETTE.

Je suis désolée de te voir souffrante. Douce, douce, douce nourrice, répète-moi ce que t'as dit mon amour?

LA NOURRICE.

Votre amour, comme un gentilhomme, honnête, courtois, bon, beau et, je le garantis, vertueux... Où est votre mère?

JULIETTE.

Où est ma mère? Qu'importe! Dans la maison. Ou veux-tu qu'elle soit! Que tu réponds d'une drôle de manière! « Votre amour, comme un gentilhomme honnête... Où est votre mère »?

LA NOURRICE.

Oh! chère dame du bon Dieu! Etes-vous si brûlante? Fort bien. Continuez. Est-ce là le baume que vous mettez sur mes os malades? Dorénavant, vous porterez vos messages vous-même.

JULIETTE.

Que de réticences! Qu'a dit Roméo?

LA NOURRICE.

Avez-vous la permission de vous confesser aujourd'hui?

JULIETTE.

Je l'ai.

LA NOURRICE.

Alors, courez vite jusqu'à la cellule de frère Laurent. Là vous attend un époux pour faire de vous une épouse. Maintenant voilà ce fripon de sang qui vous monte aux joues. Bientôt elles deviendront écarlates à la moindre nouvelle. Courez à l'église. Moi je vais aller chercher une échelle par laquelle votre amoureux, quand il fera sombre, grimpera jusqu'au nid de l'oiseau. Je suis le cheval de bât, et je m'épuise pour vous faire plaisir. Mais pas plus tard que cette nuit c'est vous qui porterez le fardeau. Allons, je vais aller dîner. Courez vite à la cellule.

JULIETTE.

Je cours à la joie! Adieu, honnête nourrice.

SCÈNE VI.

La cellule de Frère Laurent.

ENTRENT FRÈRE LAURENT ET ROMÉO.

LAURENT.

Puisse le ciel bénir l'acte pieux que nous allons commettre et, plus tard, ne pas nous le faire payer d'un chagrin!

ROMÉO.

Amour! Amour! Mais quel est le chagrin qui ne pourrait

contrebalancer la joie que j'ai à la voir une courte minute? Joins seulement nos mains par des prières. La mort, qui dévore l'amour, pourra faire ce que lui conseillera son audace, pourvu que Juliette m'appartienne!

LAURENT.

Les joies trop violentes ont de violentes fins et meurent dans leur triomphe, comme le feu et la poudre qui se consument dans un baiser! Le miel le plus doux devient insipide à force d'être délicieux, on s'en rassasie jusqu'au dégoût. Donc, aimez modérément. L'amour n'en aura que plus de durée. On arrive au but sans se presser, aussi bien qu'en courant.

(*Entre* JULIETTE).

Voici la dame. Oh! Jamais un pied aussi léger ne laissera de trace sur la croûte éternelle! Un amoureux peut chevaucher sur les fils d'araignée qui flottent paresseusement au caprice des brises d'été, il ne tombera pas, si légère est la vanité!

JULIETTE.

Salut à mon vénérable confesseur.

LAURENT.

Roméo te remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE.

Je le salue aussi, autrement ses remerciements seraient immérités.

ROMÉO.

Ah! Juliette, si ta joie est aussi grande que la mienne et si tu as plus de talent pour la peindre, embaume de ton haleine l'air qui nous environne et que la riche musique de ta voix exprime l'idéal bonheur que nous fait ressentir à tous deux cette chère rencontre!

JULIETTE.

Le sentiment, plus riche que la parole, tire plus vanité de sa propre substance que de ce qui lui servirait d'ornements. Il n'y a que les mendiants qui peuvent compter leurs richesses. Mon véritable amour a atteint un tel degré que je ne saurais additionner la moitié de ses trésors.

LAURENT.

Venez avec moi, et nous en finirons le plus vite possible. Avec votre permission, je ne vous laisserai pas seuls avant que la sainte église ait fait une personne de vos deux êtres.

(*Ils sortent*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place publique.

ENTRENT MERCUTIO, BENVOLIO, UN PAGE ET DES SERVITEURS.

BENVOLIO.

Je t'en prie, mon bon Horatio, retirons-nous. La journée est chaude, les Capulets sont dehors, et si nous nous rencontrons, nous n'éviterons pas une querelle. Pendant les jours de chaleur, la folie du sang s'échauffe.

MERCUTIO.

Tu me rappelles ces gaillards qui, passant le seuil d'une taverne, jettent leur épée sur la table en s'écriant : « Dieu veuille que je n'aie pas besoin de toi ! » et qui, la seconde coupe vidée, dégaînent sans raison contre celui qui sert à boire.

BENVOLIO.

Suis-je un tel gaillard ?

MERCUTIO.

Viens, viens, quand tu t'emportes tu es un Jack aussi chaud que n'importe quel Jack d'Italie. A la moindre émotion tu t'emportes et personne ne s'émeut plus facilement que toi.

BENVOLIO.

Comment cela !

MERCUTIO.

Que deux hommes comme toi se rencontrent, nous n'en aurons bientôt plus qu'un, car l'un aura tué l'autre. Tu chercheras querelle à un homme parce que sa barbe aura un poil de plus ou de moins que la tienne. Tu chercheras querelle à un homme parce qu'il casse des noisettes et que tu as les yeux couleur de noisette. Quel œil, excepté le tien, verrait là un grief ? Ta tête est aussi remplie de querelles qu'un œuf est rempli de nourriture, et pourtant, à force d'avoir reçu des coups, il lui est arrivé d'être aussi vide

qu'un œuf cassé. Te as cherché querelle à un homme parce qu'il toussait dans la rue, sous prétexte qu'il réveillait un chien dormant au soleil. Tu es tombé sur un tailleur, parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques. Et sur un autre individu dont le seul tort était d'attacher ses souliers neufs avec de vieux rubans! Et c'est toi qui me fais un sermon contre les querelles!

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, le premier venu pourrait acheter ma vie entière pour une heure et un quart d'existence.

MERCUTIO.

Si bon marché! Tu plaisantes!

(*Entrent* TYBALT *et d'autres*).

BENVOLIO.

Par ma tête, voici venir les Capulets.

MERCUTIO.

Par mon talon, je ne m'en soucie pas.

TYBALT.

Suivez-moi de près. Je veux leur parler. Bonsoir, messieurs. Un mot à l'un de vous.

MERCUTIO.

Pas plus! Accouplez-le avec quelque chose. Faites-en un mot et un coup.

TYBALT.

Vous me trouverez tout prêt à le faire si vous m'en fournissez l'occasion.

MERCUTIO.

Ne pouvez-vous pas saisir une occasion sans qu'on vous la fournisse?

TYBALT.

Mercutio, tu es de concert avec Roméo...

MERCUTIO.

De concert? Nous prends-tu pour des ménestrels. Si tu nous prends pour tels, attends-toi à n'entendre que des discordances. Voici mon archet pour vous faire danser. Sangdieu! De concert!

BENVOLIO.

Nous parlons ici au milieu d'une place publique. Ou retirons-nous dans quelque endroit solitaire, ou raisonnons froidement nos griefs, ou séparons-nous là. Tous les yeux sont fixés sur nous.

MERCUTIO.

Les yeux des hommes ont été faits pour voir; qu'ils voient donc! Je ne bougerai pas pour le plaisir d'un homme.

(*Entre* ROMÉO).

TYBALT.

La paix soit avec vous, monsieur, voici venir mon homme.

MERCUTIO.

Je veux être pendu, monsieur, s'il porte votre livrée! Morbleu! Allez sur le terrain; il vous y suivra. Alors votre seigneurie pourra l'appeler son homme.

TYBALT.

Roméo, la haine que je te porte ne peut mieux s'exprimer que par ces paroles : « Tu es un lâche! »

ROMÉO.

Tybalt, les raisons que j'ai de t'aimer me feront excuser l'insolence d'un pareil salut. Je ne suis pas un lâche. Adieu. Je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Enfant, cela ne saurait excuser l'injure que tu m'as adressée. Donc, fais-moi face et en garde.

ROMÉO.

J'affirme ne t'avoir jamais adressé d'injure, et j'affirme t'aimer plus que tu ne sauras l'imaginer, jusqu'au jour où tu connaîtras les motifs de ma sympathie. Ainsi, cher Capulet, nom que je chéris aussi tendrement que le mien, sois satisfait.

MERCUTIO.

Oh! calme déshonorant! vile soumission! (*Tirant l'épée*). *A la Stoccata*! Tybalt, preneur de rats, voulez-vous faire un tour?

TYBALT.

Que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Rien, bon roi des chats, excepté une de tes neuf vies[1], me réservant, d'après ta conduite future, de faire dessécher les huit autres. Voulez-vous tirer votre épée hors de son fourreau,? Dépêchez-vous, ou la mienne va siffler à vos oreilles avant que vous soyez prêt!

TYBALT, *dégaînant*.

Je suis à vous!

ROMÉO.

Gentil Mercutio, remets ton épée.

(*Ils se battent*).

MERCUTIO.

Allons, monsieur, votre *passado!*

ROMÉO.

Dégaîne, Benvolio et abattons leurs armes! Messieurs! par pudeur, empêchons cet outrage! Tybalt! Mercutio,

1. Nous avons déjà dit que *Thibaut* était le nom du prince des ts dans la légende du *Renard*.

Le prince a expressément défendu les rixes dans les rues de Vérone! Arrêtez, Tybalt! Mercutio!...

(*Sortent Tybalt et ses partisans*).

MERCUTIO.

Je suis blessé! Malédiction sur leurs maisons! Je suis expédié! Est-il parti? Ne l'ai-je pas touché?

BENVOLIO.

Tu es blessé?

MERCUTIO.

Oui. Une égratignure! Une égratignure! C'est suffisant. Où est mon page? Va, coquin, cherche un chirurgien.

(*Sort le page*).

ROMÉO.

Courage, ami. Le coup peut ne pas être dangereux.

MERCUTIO.

Non. Il n'est pas aussi profond qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église. Mais, c'est assez, il aura son effet. Demandez-moi demain, vous trouverez un homme sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, pour ce monde. La peste soit de vos deux maisons! Morbleu! Un chien, un rat, une souris, un chat, égratigner mortellement un homme! Un fanfaron, un gueux, un coquin, qui tue mathématiquement! Pourquoi, diable, vous êtes-vous jeté entre nous! J'ai reçu le coup par-dessus votre bras!

ROMÉO.

Je croyais bien faire.

MERCUTIO.

Transporte-moi dans une maison quelconque, Benvolio, où je vais me trouver mal! La peste soit de vos deux maisons! Elles ont fait de moi de la nourriture pour les vers! J'ai reçu le coup et bien à fond! Vos maisons!

(*Sortent Mercutio et Benvolio*).

ROMÉO.

Ce gentilhomme, le proche parent du prince, mon véritable ami, a reçu le coup mortel, à cause de moi, ma réputation étant atteinte par l'outrage de Tybalt, de Tybalt qui, une heure, a été mon cousin! Oh! dame Juliette, ta beauté a fait de moi un efféminé et amolli la trempe valeureuse de mon courage!

BENVOLIO.

Roméo, Roméo, le brave Mercutio est mort! Sa belle âme est montée au ciel, trop dédaigneuse de la terre!

ROMÉO.

La sombre fatalité de ce jour s'étendra sur beaucoup d'autres jours encore! Ce n'est que le commencement de nos malheurs; d'autres suivront!

(*Entre* TYBALT).

BENVOLIO.

Voici revenir le furieux Tybalt.

ROMÉO.

Vivant, triomphant, et Mercutio est tué! Retourne dans les cieux, douce modération et qu'à partir de ce moment je n'aie d'autre guide que la colère à l'œil de feu! Tybalt je te retourne le titre de lâche que tu m'as donné. L'âme de Mercutio n'est pas encore montée bien haut au-dessus de nos têtes et attend que tu lui tiennes compagnie. Ou toi, ou moi, ou tous les deux devrons le rejoindre.

TYBALT.

Jeune drôle, tu étais son camarade ici-bas, tu vas aller le retrouver.

ROMÉO.

Voilà qui en décidera!

(*Ils se battent. Tybalt tombe*).

BENVOLIO.

Fuis, Roméo! Va-t'en! Les citoyens sont en alarme et Tybalt est tué! Ne demeure pas immobile. Le prince te condamnera à mort si tu es pris!

ROMÉO.

Oh! je suis le bouffon de la fortune!

BENVOLIO.

Pourquoi restes-tu?

(*Sort Roméo*).

(*Entrent* DES CITOYENS, *etc.*).

PREMIER CITOYEN.

Par où s'est enfui celui qui a tué Mercutio? Sur quel chemin court Tybalt, le meurtrier?

BENVOLIO.

Il est étendu ici.

PREMIER CITOYEN.

Debout, monsieur, suivez-moi. Je vous somme d'obéir, au nom du prince!

(*Entrent* LE PRINCE *et sa suite*, MONTAGUE, CAPULET, LEURS FEMMES, *etc.*).

LE PRINCE.

Où sont ceux qui ont provoqué cette vilaine querelle?

BENVOLIO.

Noble prince, je puis vous raconter toutes les malheureuses circonstances de cette rixe fatale. Il est étendu, tué par le jeune Roméo, l'homme qui a tué ton cousin, le brave Mercutio.

DAME CAPULET.

Tybalt, mon cousin! O le fils de mon frère! Combat malheureux! Le sang de mon cher cousin a coulé! Prince, si

tu es juste pour le sang des nôtres, verse celui de Montague! Oh! cousin, cousin!

LE PRINCE.

Benvolio, qui a provoqué cette rixe sanglante?

BENVOLIO.

Tybalt, que vous voyez tué ici de la main de Roméo. Roméo lui a parlé avec douceur. Il l'a prié de considérer combien le motif de la querelle était futile. Il lui a fait envisager les suites de votre courroux. Tout cela dit d'une voix aimable, avec un regard tranquille, les genoux humblement courbés, n'a pu mettre un frein à la colère indomptable de Tybalt. Sourd aux paroles de paix, il lance son épée sur la poitrine de l'intrépide Mercutio. Celui-ci, échauffé, oppose sa pointe à celle de Tybalt et, avec un martial dédain, tandis que d'une main il écarte la mort glacée, de l'autre la renvoie à son adversaire dont l'adresse parvient à la repousser. Roméo s'écrie : « Arrêtez, amis! Séparez-vous ! ». Plus prompt que la parole, son bras agile abat les épées fatales et il s'élance entre elles. Au même instant, Tybalt pousse sous le bras de Roméo un coup perfide, qui atteint le fougueux Mercutio, et il se sauve. Tout à l'heure, il est revenu vers Roméo, qui commençait seulement à méditer sa vengeance, et tous deux se sont précipités l'un sur l'autre, avec la rapidité de l'éclair. Avant que j'aie pu tirer l'épée pour les séparer, le vaillant Tybalt était tué et, comme il tombait, Roméo a fait demi-tour et s'est enfui. Sur ma vie, telle est la vérité.

DAME CAPULET.

Il est le cousin de Montague. L'affection qu'il lui porte le fait parler faussement. Il ne dit pas la vérité. Une vingtaine d'entre eux se battaient dans cette rixe et à vingt qu'ils étaient ils n'ont pu tuer qu'un seul homme! Je réclame, prince, une justice que tu nous dois. Roméo a tué Tybalt, Roméo ne doit plus vivre!

LE PRINCE.

Roméo a tué Tybalt, mais Tybalt avait tué Mercutio. Qui doit maintenant payer le prix de cette chère mort?

MONTAGUE.

Ce n'est pas Roméo, prince. Il était l'ami de Mercutio. Sa faute n'a fait que hâter les conclusions de la loi qui condamnait Tybalt à mort.

LE PRINCE.

Pour cette offense, nous lui imposons un exil immédiat. Vos haines continuelles ne sauraient me laisser indifférent. Mon sang coule dans vos rixes féroces. Mais je vous imposerai une si forte amende que vous vous repentirez tous de la perte d'un des miens. Je demeurerai sourd aux explica-

tions et aux excuses; ni les larmes ni les prières ne rachèteront les torts. Donc, n'en faites point usage. Que Roméo se hâte de partir; si on le trouve ici, ce sera sa dernière heure. En attendant, portez ce corps, nous vous ferons connaître notre volonté. La clémence devient meurtrière en pardonnant à ceux qui tuent!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Chambre dans la maison de Capulet.

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

Galopez rapidement, coursiers aux pieds de flamme, vers le palais de Phœbus. Un conducteur comme Phaéton vous aurait déjà conduit à l'ouest et la nuit sombre serait immédiatement tombée. Etends ton épais rideau, nuit protectrice de l'amour! Que les yeux de la rumeur se ferment et que Roméo s'élance dans ces bras sans qu'on le dise et sans qu'on le voie! Les yeux de leur propre beauté, suffisent aux amants pour accomplir leurs rites amoureux et, si l'amour est aveugle, la nuit lui convient d'autant plus. Viens, aimable nuit, matrone au simple voile noir; viens dans l'obscurité profonde et apprends-moi comment on perd une partie gagnée, quand elle est jouée par deux virginités sans tache. Dissimule le sang virginal qui colore mes joues sous ton noir manteau, jusqu'à ce que le timide amour, devenu plus audacieux, trouve de la modestie dans la sincérité de son accomplissement. Viens, nuit! Viens, Roméo! tu seras le jour dans la nuit, car tu seras sur les ailes de la nuit plus blanc que la nouvelle neige sur le dos d'un corbeau! Viens, gentille nuit! Viens, nuit, chère nuit au front noir! Donne-moi mon Roméo et, quand il mourra, prends-le pour en faire de petites étoiles! Il rendra si belle la face du ciel que le monde entier, amoureux de la nuit, ne paiera plus de tribut à l'aveuglant soleil! J'ai acheté une demeure d'amour, mais je ne la possède pas, et bien que je sois acquise, je ne suis pas encore livrée. Le jour est aussi ennuyeux que la nuit qui précède une fête, pour une enfant impatiente des toilettes neuves qu'elle ne peut pas mettre! Voici venir ma nourrice.

(*Entre* LA NOURRICE, *avec des cordes*).

Elle m'apporte des nouvelles. Chaque langue qui prononce le nom de Roméo, parle une langue céleste! Nourrice,

que portes-tu là? Les cordes que Roméo t'a dit de chercher?

LA NOURRICE.

Oui, les cordes.

(Elle les laisse tomber au dehors).

JULIETTE.

Quelles nouvelles? Pourquoi tords-tu tes mains?

LA NOURRICE.

Hélas! Il est mort! Il est mort! Il est mort! Nous sommes perdues! Quel jour! Il est parti, il est tué, il est mort!

JULIETTE.

Le ciel peut-il être à ce point cruel?

LA NOURRICE.

Roméo l'a été, sinon le ciel! O Roméo! Roméo! qui jamais aurait supposé cela! Roméo!

JULIETTE.

Que diable peux-tu avoir pour me tourmenter de la sorte? Cette torture ferait rugir les damnés de l'enfer! Roméo se serait-il tué? Dis-moi que oui et cette voyelle[1] m'empoisonnera plus que ne le ferait l'œil mortel du serpent né dans un œuf de coq! Je meurs si c'est un oui! Si tu peux répondre que Roméo est mort, dis oui ou non! Qu'un mot décide de mon bonheur ou de ma misère!

LA NOURRICE.

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes propres yeux. Dieu protège la marque[2] sur sa mâle poitrine! Un cadavre qui faisait pitié! Un cadavre sanglant qui faisait pitié! Pâle, pâle comme la cendre! Tout couvert de sang! Tout couvert de sang caillé! Je me suis trouvée mal à cette vue!

JULIETTE.

Brise-toi, mon cœur! Pauvre banqueroutier, fais faillite[3]! En prison, mes yeux! Qu'ils ne regardent plus en liberté! Terre vile, retourne à la terre! Perds le mouvement! Et qu'une lourde bière se referme sur toi et sur Roméo!

LA NOURRICE.

O Tybalt! Tybalt! mon meilleur ami! O courtois Tybalt! Honnête gentilhomme! Tant que je vivrai je te verrai mort!

1. *Say thou but I.* Au temps de Shakespeare la particule *oui* était usuellement écrite : *je. I* pour *ay.* De là l'explication du mot « voyelle » employée par Juliette.

2. *God save the mark!* Exclamation proverbiale. Kelly dans ses commentaires sur les proverbes écossais, observe que les écossais se servent de cette exclamation quand ils comparent deux personnes. Shakespeare s'en est servi avec la même obscurité dans *Othello.*

He, in good time, must his lieutenant be.
Aud I (god. bless the mark) his moor-ship's ancient.

3. *Breack* signifie *se briser* et *cesser ses paiements.*

JULIETTE.

Quelle est la tempête qui souffle de façon si contraire? Roméo a-t-il été tué? Tybalt est-il mort? Mon bien-aimé cousin et mon mari le plus cher? Alors, trompette funèbre sonne le dernier jugement! Qui est encore vivant, si ces deux-là ne le sont plus?

LA NOURRICE.

Tybalt est mort et Roméo exilé! Roméo qui a tué Tybalt est banni!

JULIETTE.

Dieu! La main de Roméo a-t-elle versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE.

Elle l'a versé! Jour de malheur! Elle l'a versé!

JULIETTE.

Oh cœur de serpent, dissimulé sous une figure en fleurs! Jamais dragon garda-t-il une caverne plus belle! Merveilleux tyran! Angélique démon! Corbeau aux plumes de colombe! Agneau ravisseur de loups! Méprisable matière de la plus divine apparence! Juste l'opposé de ce qu'il semblait si véritablement être : un saint damné, un honorable vilain! Oh! nature! qu'avais-tu à faire en enfer quand tu as enterré l'esprit d'un démon dans le paradis mortel d'un corps aussi parfait! Le livre qui contenait un texte aussi vil était-il si richement relié? Oh! quelle perfidie habite dans un palais aussi splendide!

LA NOURRICE.

Il n'y a pas de confiance à avoir dans les hommes. Ils n'ont ni honnêteté, ni bonne foi. Ce sont tous des parjures, des traîtres, des vauriens, des hypocrites! Ah! où est mon valet! Qu'on me donne de l'*aqua-vitæ?* Les chagrins, les malheurs, les peines me font vieillir! Honte sur Roméo!

JULIETTE.

Ta langue se couvre d'ampoules pour avoir osé formuler un pareil vœu! Il n'était pas né pour la honte! La honte serait honteuse de se trouver sur son front! Car c'est un trône où l'honneur peut être couronné seul monarque de l'univers! Oh! quelle sotte j'étais de l'outrager ainsi!

LA NOURRICE.

Voulez-vous parler en bien d'un homme qui a tué votre cousin?

JULIETTE.

Puis-je parler mal d'un homme qui est mon époux? Oh! mon pauvre mari quelle langue bénira ton nom quand moi, ton épouse depuis trois heures, je l'ai si cruellement outragé? Mais, méchant, pourquoi as-tu tué mon cousin? Parce que ce méchant cousin voulait tuer mon époux! Lar-

mes folles retournez à votre source, vos gouttes tributaires appartiennent à la douleur et, par erreur, vous les offrez à la joie ! Il vit mon époux que Tybalt voulait tuer ! Et Tybalt est mort, qui voulait tuer mon époux ! Tout est bien. Pourquoi pleurer alors? C'est que j'ai entendu un mot, pire que la mort de Tybalt et qui me tuait ! Je voudrais oublier ce mot, mais, hélas ! il s'impose à ma mémoire, comme une faute damnée à l'esprit du pécheur ! « Tybalt est mort ! et Roméo banni » ! Banni ! Ce banni, ce seul mot « banni » a tué dix mille Tybalt ! La mort de Tybalt était un malheur suffisant, s'il n'avait pas eu de suite ! Si l'aigre malheur se plaît en compagnie, il faut qu'il soit accompagné d'autres malheurs. Pourquoi lorsqu'elle m'a dit : « Tybalt est mort », la suite n'a-t-elle pas été : « ton père aussi, ta mère aussi », ou tous les deux à la fois ? La douleur que j'en aurais ressentie eût été ordinaire. Mais, faire suivre la mort de Tybalt de cette arrière-garde : « Roméo est banni » ! Prononcer ces mots, c'est mon père mort, et ma mère, et Tybalt, et Roméo et Juliette ! Tous blessés et tous morts ! « Roméo est banni ! ». Il n'y a ni fin, ni limite, ni mesure, ni borne à la mort que contient ce mot ! Il n'y a pas de mot pour rendre cette douleur-là ! Où sont mon père et ma mère, nourrice ?

La Nourrice.

Ils pleurent et sanglotent sur le corps de Tybalt. Voulez-vous les retrouver. Je vous conduirai près d'eux.

Juliette.

Lavent-ils ses blessures avec des larmes ! Je verserai les miennes, quand les leurs seront séchées, sur le bannissement de Roméo ! Ramasse ces cordes... Pauvre échelle, vous êtes déçue comme moi, car Roméo est exilé ! De vous il faisait un chemin jusqu'à mon lit ! Vierge, je meurs comme une veuve qui serait vierge. A moi, cordes ! A moi, nourrice ! Je vais à mon lit nuptial. C'est la mort, et non Roméo, qui prendra ma virginité !

La Nourrice.

Courez à votre chambre. Je trouverai Roméo pour vous réconforter. Je sais où il est. Entendez-vous? Votre Roméo sera ici cette nuit. Je vais à lui. Il est caché dans la cellule de frère Laurent.

Juliette.

Oh ! trouve-le ! Donne cette bague à mon véritable chevalier et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux !

(*Elles sortent*).

SCÈNE III.

La cellule de Frère Laurent.

LAURENT.

Viens, Roméo. Viens, homme craintif. L'affliction s'est énamourée de ta personne et tu as épuisé le malheur.

ROMÉO.

Quelles nouvelles, mon père? Quel est l'arrêt du prince ? Quel malheur me menace que je ne connaisse pas encore ?

LAURENT.

Mon cher fils est trop le familier du malheur pour que je lui déguise la vérité. Je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

ROMÉO.

L'arrêt du prince peut-il être moins sévère que celui du jugement dernier?

LAURENT.

Ses lèvres ont prononcé un jugement moins rigoureux. Ce n'est point la mort du corps, c'est son bannissement.

ROMÉO.

Le bannissement! Par pitié, dis, la mort! Car l'exil m'effraie plus que la mort! Ne prononce pas ce mot de bannissement!

LAURENT.

Tu es banni de Vérone. Prends patience; le monde est grand et vaste.

ROMÉO.

Il n'y a pas de monde hors des murs de Vérone; seulement le purgatoire, la torture, l'enfer lui-même! Celui qui est banni d'ici est banni du monde et l'exil du monde est la mort! Le bannissement est la mort sous un faux nom. En donnant à la mort le nom de bannissement tu me tranches la tête avec une hache d'or et me porte en souriant le coup meurtrier!

LAURENT.

Oh, péché mortel! Oh, noire ingratitude! La loi devait punir ta faute de la mort; notre bon prince prenant ton parti, a tourné la loi, changé le triste mot de deuil en celui de bannissement, et tu ne t'aperçois pas de la grâce qu'il t'a accordée!

ROMÉO.

C'est la torture et non la grâce! Le ciel est là où vit Juliette! Le chat, le chien, la petite souris, la bête la plue indigne, peuvent vivre ici en regardant le ciel! Ils peuvnts

contempler Juliette, et Roméo ne le peut pas! Les mouches d'un charnier ont plus de privilège, plus de satisfaction, elles sont mieux traitées que Roméo! Elles peuvent effleurer la main si merveilleusement blanche de la chère Juliette; cueillir une immortelle bénédiction sur ses lèvres qui, dans leur modestie si pure et si virginale, rougissent comme d'un péché du baiser qu'elles se donnent! Roméo ne le peut pas. Il est banni! Des mouches peuvent faire cette chose qui, à moi, est défendue! Ce sont des hommes libres, et je suis banni! Dis-tu encore que l'exil n'est pas la mort? Tu n'avais donc pas de mixture empoisonnée, de poignard affilé, un moyen de mort soudaine pour me tuer, que tu as employé le mot de bannissement? Oh, moine! c'est le mot dont les damnés se servent en enfer! Et des hurlements y répondent! Comment as-tu le cœur, toi, un confesseur divin, spirituel, un remetteur de péchés; toi, mon ami reconnu, de m'anéantir avec ce mot: bannissement!

LAURENT.

Amant insensé, laisse-moi dire une parole...

ROMÉO.

Tu vas me parler encore de bannissement!

LAURENT.

Je vais te donner une armure à l'épreuve de ce mot. La philosophie, ce doux lait de l'adversité, te soutiendra dans ton bannissement.

ROMÉO.

Bannissement! Encore! Peste soit de ta philosophie! Si ta philosophie n'a pas le pouvoir de créer une Juliette, de transporter une ville, de casser l'arrêt d'un prince, elle n'est bonne à rien, elle n'a aucune valeur, ne m'en parle plus!

LAURENT.

Allons, décidément, les fous n'ont pas d'oreilles!

ROMÉO.

Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux!

LAURENT.

Laisse-moi discuter avec toi de la situation.

ROMÉO.

Tu ne peux pas parler de ce que tu ne sens pas. Es-tu aussi jeune que moi? Aimes-tu Juliette? Es-tu marié depuis une heure? As-tu tué Tybalt? Comme moi, es-tu affolé? Alors tu ne peux pas parler, tu ne peux pas t'arracher les cheveux, tu ne peux t'étendre à terre, comme je le fais en ce moment, pour prendre la mesure de mon tombeau!

LAURENT

(*On frappe au dehors*). Lève-toi.

LAURENT.

On frappe. Bon Roméo, cache-toi !

ROMÉO.

Non ! A moins que les soupirs d'un cœur malade ne m'entourent comme d'une nuée, pour me dérober aux yeux qui me cherchent !

(*On frappe*).

LAURENT.

Ecoute ! On frappe encore ! Qui est là? Relève-toi, Roméo ! Tu seras pris ! Attends un moment. Debout ! (*On frappe*). Cours à mon laboratoire. Tout à l'heure... C'est la volonté de Dieu ! Quelle démence ! Je viens, je viens. (*On frappe*). Qui frappe si fort? D'où venez-vous? Que voulez-vous ?

LA NOURRICE, *à la cantonade.*

Laissez-moi entrer et vous connaîtrez mon message. Je viens de la part de dame Juliette.

LAURENT.

Soyez la bienvenue.

(*Entre* LA NOURRICE).

LA NOURRICE.

Oh ! saint père ! Oh ! dis-moi, saint père, où est l'époux de ma maîtresse ? où est Roméo ?

LAURENT.

Là, par terre, se grisant de ses larmes.

LA NOURRICE.

C'est le cas de ma maîtresse ! Juste le même cas !

LAURENT.

Oh ! triste sympathie ! Funeste position !

LA NOURRICE.

Elle est aussi à terre, sanglotant, pleurant. Levez-vous, levez-vous, si vous êtes un homme ! Pour l'amour de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous ! Pourquoi vous oublier dans un pareil désespoir !

ROMÉO.

Nourrice.

LA NOURRICE.

Ah ! monsieur ! La mort est la fin de tout !

ROMÉO.

Parles-tu de Juliette? Comment va-t-elle? Ne me considère-t-elle pas comme un meurtrier endurci maintenant que j'ai souillé l'enfance de notre joie d'un sang qui tient de si près au sien? Où est-elle? Comment se porte-t-elle? Que dit ma secrète épouse de notre amour annulé?

LA NOURRICE.

Elle ne dit rien, monsieur. Elle pleure et elle pleure !

Elle se jette sur son lit, elle se relève, elle appelle Tybalt, elle crie : Roméo ! Et elle retombe sur son lit.

ROMÉO.

Il semble que ce nom parte d'un fusil mortel qui la tue, comme la main maudite qui répond à ce nom a tué son cousin ! Dis-moi, père, dis-moi dans quelle partie de cette vile anatomie loge mon nom ! (*Tirant son épée*). Dis-le moi, que je mette à sac ce hideux repaire !

LAURENT.

Arrête ta main désespérée ! Es-tu un homme ? Ta forme crie que tu en es un et tes larmes sont celles d'une femme. Cet acte sauvage peut se comparer à la furie d'une bête irraisonnable. Une sorte de femme dans un semblant d'homme ! Une bête monstrueuse qui ressemblerait aux deux à la fois ! Par mon saint patron, je te croyais d'un caractère mieux équilibré. As-tu tué Tybalt ? Veux-tu te tuer et aussi la femme qui vit en toi en tournant ta colère contre toi-même ? Pourquoi offenser la nature, le ciel et la terre ? Parce que la nature, le ciel et la terre, se sont rencontrés tous trois en toi ? En toi qui les voudrais perdre d'un coup ! Fi ! Fi tu fais honte à ta beauté, à ton amour, à ton esprit. Ta noble beauté n'est plus qu'une sorte de cire qui ne saurait avoir la valeur d'un homme. Ton cher amour, cet amour que tu as joué, n'est plus qu'un parjure, tuant cet amour que tu t'étais essayé à chérir. Ton esprit, ornement de ta beauté et de ton amour, ne sachant plus comment leur servir de guide — comme la poudre dans la poire à poudre d'un soldat maladroit — prend feu par ta propre ignorance et te fait sauter les membres au lieu de te défendre[1]. Relève-toi, homme ! Ta Juliette, pour l'amour de laquelle tu voulais mourir tout à l'heure, est en vie. N'es-tu pas heureux ? Tybalt voulait te tuer et c'est toi qui a tué Tybalt. N'es-tu pas heureux ? La loi, qui te menaçait de mort devient ton amie et transforme cette mort en exil. N'es-tu pas heureux ? Un lot de bénédictions brille sur ta tête ; la chance te courtise sous ses plus beaux atours et toi, semblable à une donzelle mal élevée et maussade, tu fais la mine à ta chance et à ton amour ? Prends garde, c'est ainsi qu'on meurt misérable. Va rejoindre ton amante, comme il a été convenu ; monte dans sa chambre et réconforte-là. Mais n'attends pas que le veilleur de nuit soit couché pour partir, car tu ne pourrais plus te réfugier à Mantoue, où tu dois

1. Pour bien comprendre l'allusion, il faut se rappeler qu'à cette époque les soldats anglais, se servant de fusil à mèche, étaient obligés de porter au côté une mèche allumée tout près de la poudrière en bois où ils renfermaient leur poudre.

vivre, jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de proclamer votre mariage, de réconcilier vos amis, d'implorer le pardon du prince et de te rappeler avec deux millions de fois plus de joies que tu n'auras eu de désolations au départ. Va devant, nourrice. Recommande-moi à ta maîtresse. Dis-lui de faire coucher toute la maison de bonne heure. Le chagrin qui pèse sur eux les disposera au repos. Roméo te suit.

La Nourrice.

O Dieu! Je voudrais rester ici toute la nuit pour écouter de si bons conseils. Ce que c'est que l'instruction! Monseigneur, j'annoncerai votre venue à ma maîtresse.

Roméo.

Va et dis à ma douce amie de se préparer à me gronder.

La Nourrice.

Voici une bague, seigneur, qu'elle m'a dit de vous donner. Accourez-vite, dépêchez-vous; il commence à se faire tard.

(*La nourrice sort*).

Roméo.

Combien je sens renaître mon courage!

Laurent.

Allez. Bonne nuit. Et n'oubliez pas — votre fortune en dépend — de partir avant la nuit ou, si c'est le point du jour, de prendre un déguisement. Restez à Mantoue. Je trouverai un homme qui, de temps en temps, vous instruira de tout ce qui arrivera d'heureux ici. Donne-moi ta main. Il est tard. Adieu et bonne nuit.

Roméo.

Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'appelait hors d'ici, ce serait pour moi un chagrin de te quitter sitôt. Adieu!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, dame CAPULET et PARIS.

Capulet.

Les choses ont tourné si malheureusement que nous n'avons pas eu le temps de prévenir notre fille. Voyez-vous, elle aimait tendrement son cousin Tybalt, et je l'aimais aussi.

Mais nous sommes nés pour mourir. Il est tard, elle ne descendra pas ce soir. Sans le plaisir de votre compagnie, je vous promets qu'il y a une heure que je serais au lit.

PARIS.

Par ces temps de malheur, ce n'est pas le moment de parler d'amour. Bonne nuit, madame. Recommandez-moi à votre fille.

DAME CAPULET.

Je n'y manquerai pas et demain, à la première heure, je connaîtrai sa disposition d'esprit. Cette nuit elle s'est enfermée avec sa tristesse [1].

CAPULET.

Sire Paris, je surveillerai attentivement l'amour de mon enfant. Je pense qu'elle se laissera respectueusement diriger par moi! Bien plus, je n'en doute pas. Femme, allez la trouver avant de nous mettre au lit, faites-lui part de l'amour de mon fils Paris, et dites-lui, écoutez-bien, que mercredi prochain... Quel jour sommes-nous?

PARIS.

Lundi, monseigneur.

CAPULET.

Lundi? ah! ah! Mercredi c'est trop tôt. Mettons jeudi. Dites-lui que jeudi elle épousera ce noble comte. Serez-vous prête? Cette hâte vous convient-elle? Nous ne ferons pas beaucoup de tapage. Un ami, ou deux. Tybalt étant mort si récemment, si nous exagérions les cérémonies, on pourrait nous accuser d'indifférence envers notre cousin. Nous aurons donc une demi-douzaine d'amis et ce sera tout. Que dites-vous de jeudi?

PARIS.

Monseigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET.

Bien. Vous pouvez partir. Alors, à jeudi. Allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit, femme, et préparez-la à ce mariage. Portez-vous bien, messire. — Ah! de la lumière dans ma chambre. Il est si tard que tout à l'heure il sera de bonne heure. Bonne nuit.

(*Ils sortent*).

1. *To night she's mew'd up to her heaviness. Mew'd up* est un terme de fauconnrie. Un *mew* était l'endroit où l'on renfermait les faucons.

SCÈNE V.

La Chambre de Juliette.

ENTRENT ROMÉO ET JULIETTE.

JULIETTE.

Veux-tu donc partir ? Il ne fait pas encore jour. C'était la voix du rossignol et non celle de l'alouette qui perçait ton oreille craintive. La nuit, il chante sur le grenadier. Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette, messagère du matin, et non le rossignol. Regarde, mon amour, ces lueurs jalouses, dentelant les nuages qui se séparent du côté de l'orient. Les flambeaux de la nuit sont éteints et le jour joyeux se tient sur la pointe du pied au sommet brumeux de la montagne. Il faut que je parte si je veux vivre ; autrement, c'est la mort.

JULIETTE.

Cette lumière n'est pas celle du jour, j'en suis sûre. Plutôt quelque météore que le soleil exhale pour, cette nuit, te servir de porteur de torche et t'éclairer sur le chemin de Mantoue. Reste donc encore, tu n'as pas besoin de partir.

ROMÉO.

Qu'on me prenne et que j'en meure ! J'en serai content, puisque telle aura été ta volonté. Je dirai comme toi, cette lueur grisâtre n'est pas l'œil du matin, mais le pâle reflet du front de Cinthia. Ce n'est pas non plus l'alouette dont les notes font résonner la route du ciel si au-dessus de nos têtes. Je ressens plus l'envie de rester que la volonté de partir. Viens, mort ! et sois la bienvenue ! Juliette le veut. Quoi, mon âme ? Parlons encore, ce n'est pas le jour.

JULIETTE.

C'est le jour, le jour ! Fuis vite, sauve-toi ! C'est l'alouette qui chante si fort, exagérant ses rudes discordances et ses sons aigus. Tu dis que l'alouette fait de douces divisions[1] ; ce n'est pas vrai puisqu'elle nous sépare. On dit encore que l'alouette et le hideux crapaud changent d'yeux. Que n'ont-ils changé de voix aussi, puisque cette voix met un terme à nos embrassements et te chasse avec ses matinales

1. Il y a là un calembour. Le mot *division*, en anglais, veut dire la partie d'une composition musicale

fanfares ! Oh ! maintenant, pars ! Le jour devient de plus en plus clair.

ROMÉO.

De plus en plus clair ? De plus en plus sombre pour notre malheur !

(*Entre* LA NOURRICE).

LA NOURRICE.

Madame !

JULIETTE.

Nourrice ?

LA NOURRICE.

Votre mère se dirige du côté de votre chambre. Le jour est levé. Soyez prudente, faites attention !

(*Elle sort*).

JULIETTE.

Alors fenêtre laisse entrer le jour et sortir la vie !

ROMÉO.

Adieu ! Adieu ! Un baiser et je descends.

(*Roméo descend*).

JULIETTE.

Pars-tu ainsi ? Mon amour ! mon époux ! mon ami ! Il me faut de tes nouvelles à chaque heure du jour. Car il y beaucoup de jours dans une minute ! A ce compte, que d'années vont s'écouler avant que je revoie mon Roméo !

ROMÉO.

Adieu ! O mon amour, je ne négligerai aucune occasion de t'envoyer mes vœux.

JULIETTE.

Crois-tu que nous nous reverrons !

ROMÉO.

Je n'en doute pas. Et tous ces malheurs seront plus tard l'objet de nos doux entretiens.

JULIETTE.

Oh Dieu ! Mon âme a de mauvais pressentiments ! Maintenant que tu es descendu, tu me fais l'effet d'un mort au fond d'une tombe ! Ou mes yeux me trompent ou tu es pâle.

ROMÉO.

Toi aussi, mon amour, tu me semble bien pâle. Le chagrin assoiffé boit notre sang. Adieu ! Adieu !

(*Roméo sort*).

JULIETTE.

O fortune ! Les hommes t'accusent d'inconstance. Si tu es inconstante, qu'as-tu à faire avec Roméo si renommé pour sa fidélité ! Sois inconstante, fortune. J'espère alors

que tu ne le garderas pas longtemps et que tu nous le renverras !

DAME CAPULET, *à la cantonade.*

Ma fille ! Etes-vous debout ?

JULIETTE.

Qui appelle ? C'est ma mère ! S'est-elle couchée si tard ou levée si matin ? Quelle cause extraordinaire l'amène ?

(*Entre* DAME CAPULET).

DAME CAPULET.

Comment allez-vous Juliette ?

JULIETTE.

Pas bien, Madame.

DAME CAPULET.

Toujours pleurant la mort de votre cousin ? Espères-tu le faire sortir de son tombeau et le laver avec tes larmes ? En supposant que tu y parviennes, lui rendrais-tu la vie ? N'y pense donc plus. Un peu de chagrin prouve de la tendresse ; mais trop de chagrin démontre un manque d'esprit.

JULIETTE.

Laissez-moi pleurer encore une perte si douloureuse.

DAME CAPULET.

Vous sentirez la perte, mais vous ne reverrez pas l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Je la sens si vivement que mon seul choix sera de pleurer toujours l'ami.

DAME CAPULET.

Enfant, ce qu'il faut pleurer, ce n'est pas sa mort. Il faut pleurer à la pensée que le misérable qui l'a tué est encore vivant.

JULIETTE.

Quel misérable, madame ?

DAME CAPULET.

Roméo.

JULIETTE.

Entre un misérable et lui, il y a beaucoup de milles de distance ! Dieu lui pardonne ! Moi je lui pardonne de tout mon cœur. Et pourtant nul homme ne fait souffrir autant mon cœur.

DAME CAPULET.

C'est parce que le traître meurtrier vit encore.

JULIETTE.

Oui, madame, et pas à la portée de mes mains. Que ne suis-je chargée de venger la mort de mon cousin !

DAME CAPULET.

N'aie pas peur, nous la vengerons. Ne pleure donc plus.

Je ferai prévenir quelqu'un à Mantoue — où vit ce renégat exilé — qui lui donnera une boisson d'un effet si sûr, que Roméo tiendra bientôt compagnie à Tybalt. Alors, j'ai tout lieu d'espérer que tu seras satisfaite.

JULIETTE.

En vérité, je ne serai jamais satisfaite avant de l'avoir vu... mort. Tant mon cœur déplore la mort d'un cousin! Madame, si vous pouviez trouver un homme pour lui porter du poison, moi je le préparerais. Quand il l'aurait reçu, Roméo ne tarderait pas à dormir en paix. Oh! comme mon cœur souffre d'entendre son nom, et de ne pouvoir aller le rejoindre, afin d'assouvir l'amour que je portais à mon cousin Tybalt, sur le corps de son assassin!

DAME CAPULET.

Trouve les moyens, moi je trouverai l'homme. Maintenant, je vais te dire de joyeuses nouvelles, mon enfant.

JULIETTE.

La joie est la bienvenue dans des moments si tristes. Quelles sont ces nouvelles? Je supplie votre seigneurie de me les apprendre.

DAME CAPULET.

Tu as un père qui te chérit, enfant; un père qui, pour chasser ton chagrin, a improvisé une journée de fête que tu n'attends pas, et sur laquelle je ne comptais pas davantage.

JULIETTE.

A la bonne heure, madame. Quel sera ce jour de fête?

DAME CAPULET.

Mon enfant, pas plus tard que jeudi prochain, dans la matinée, le galant, le jeune, le noble comte Paris, à l'église de Saint-Pierre, aura le bonheur de faire de toi, sa joyeuse épouse.

JULIETTE.

Par l'église de Saint-Pierre, et par Saint-Pierre aussi, il ne fera pas de moi sa joyeuse épouse! Je m'étonne de cette hâte. Je m'étonne qu'on veuille me marier avant que celui qui doit être mon époux, m'ait fait sa cour! Je vous en prie, madame, dite à mon seigneur et père, que je ne veux pas me marier encore. Si je me marie, je le jure, ce sera avec Roméo, que je hais, vous le savez, plutôt qu'avec Paris. Voilà des nouvelles, en vérité!

DAME CAPULET.

Voici venir votre père. Parlez-lui, vous-même. Vous verrez comment il prendra la chose, venant de vous.

(*Entrent* CAPULET *et* LA NOURRICE).

CAPULET.

Quand le soleil se couche, l'air se résoud en rosée. Mais pour le coucher du fils de mon frère, il pleut véritablement.

Eh bien! t'es-tu transformée en gouttière, fille? Encore dans les larmes! Toujours des averses? De ta petite personne tu fais une barque, une mer et un ouragan. Tes yeux, que je puis appeler la mer, ont un flux et reflux de larmes; ton corps est la barque faisant voile sur le flot salé; tes soupirs sont l'ouragan qui, luttant avec tes larmes, tandis qu'elles luttent avec lui, fera tomber, à moins d'un calme soudain, ton corps battu par la tempête. Eh bien, femme, lui avez-vous fait part de notre décision?

DAME CAPULET.

Oui, messire, mais elle refuse. La folle voudrait épouser son tombeau.

CAPULET.

Doucement, je ne comprends, femme. Comment! Elle ne veut pas? Elle ne nous remercie pas? Elle n'est pas fière? Elle ne vous comble pas de bénédictions d'avoir déniché, pour en faire son fiancé, un si digne gentilhomme, dont elle est indigne?

JULIETTE.

Je n'en suis pas fière, mais reconnaissante. Peut-on être fière de ce que l'on hait? Mais je suis reconnaissante de la haine qui me vient de l'amour.

CAPULET.

Comment! Comment! raisonneuse! Qu'est-ce que c'est? Fière... et, je vous remercie... et je ne vous remercie pas! Maîtresse mignonne, soyez fière ou ne le soyez pas, remerciez-moi ou ne me remerciez pas, préparez vos belles jambes à aller jeudi prochain, avec Paris, à l'église Saint-Pierre, ou je vous y traînerai sur une claie! Hors d'ici, charogne chlorotique! Hors d'ici, coquine! Face de carême!

DAME CAPULET.

Fi! fi! devenez-vous fou?

JULIETTE.

Mon bon père, je vous supplie à genoux, écoutez-moi patiemment, je n'ai qu'un mot à dire.

CAPULET.

Pends-toi, petite coquine! désobéissante créature! Je te dis que... tu iras à l'église, jeudi, ou sans cela, je te défends de ne jamais me regarder en face! Ne parle pas, ne réplique pas, ne réponds pas! Les doigts me démangent! Femme, nous doutions des bénédictions de Dieu, parce qu'il ne nous a envoyé que cette enfant; je m'aperçois maintenant que j'en ai une de trop et que c'est une malédiction de la posséder! Arrière, éhontée!

LA NOURRICE.

Dieu du ciel, bénis-là! C'est mal, monseigneur de la traiter ainsi!

CAPULET.

Et pourquoi, dame Sagesse? Retenez votre langue, dame Prudence. Allez jacasser avec vos commères. Allez.

LA NOURRICE.

Je parle raisonnablement.

CAPULET.

Bonsoir.

LA NOURRICE.

Ne puis-je dire un mot?

CAPULET.

Paix, folle radoteuse! Allez débiter vos sottises entre commères. Ici, nous n'en saurions que faire!

DAME CAPULET.

Vous êtes trop vif!

CAPULET.

Pain de Dieu, on me rendra fou! Le jour, la nuit, qu'il fasse tard, qu'il fasse tôt, à la maison, dehors, seul, en compagnie, que je veille, que je dorme, mon seul souci était de la voir mariée. Et, quand je découvre un gentilhomme apparenté à un prince, possédant de beaux domaines, jeune, admirablement instruit, pétri (comme on dit) d'honorables qualités, accompli autant qu'un cœur peut le souhaiter, il faut que j'entende une malheureuse écervelée, une poupée pleurnicharde, vous répondre quand on veut assurer son bonheur : « Je ne veux pas me marier... je ne veux pas aimer... je suis trop jeune... je vous en prie, pardonnez-moi »! Si vous ne voulez pas vous marier, vous verrez comme on vous pardonnera! Vous irez vivre où bon vous semblera. Vous n'habiterez plus avec moi! Envisagez bien cela; songez-y; je ne plaisante pas. Jeudi n'est pas loin. Consultez votre conscience et avisez. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami! Si vous ne l'êtes pas, allez vous pendre; mendiez, mourez de faim, dans la rue! Par mon âme, je ne vous reconnaîtrai plus et jamais ce qui est mon bien ne vous appartiendra! Comptez là-dessus et soyez sûre que je tiendrai mon serment!

(*Il sort*).

JULIETTE.

Il n'y a donc pas dans les nuages de Dieu pitoyable pour voir au fond de ma douleur! Oh! ma bonne mère, ne me chassez pas! Retardez ce mariage un mois, une semaine. Sinon faites mon lit de fiançailles dans le sombre monument où repose Tybalt!

DAME CAPULET.

Ne me parle pas, je ne dirai pas un mot. Fais ce que tu voudras, j'en ai fini avec toi!

(*Elle sort*).

JULIETTE.

Oh Dieu! Oh nourrice! Comment empêcher cela? Mon époux est sur la terre, ma foi est dans le ciel! Comment ma foi peut-elle retourner sur la terre, tant que mon époux ne me l'aura pas renvoyée du ciel, en quittant cette terre! Donne-moi du courage. Conseille-moi. Hélas! hélas! Se peut-il que le ciel se serve de pareils stratagèmes à l'égard d'une créature aussi faible que moi! Qu'est-ce que tu dis? N'as-tu pas une parole de consolation? Quelque chose qui me redonne courage, nourrice?

LA NOURRICE.

Ma foi, écoutez. Roméo est en exil et je gage le monde entier contre rien, qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer. Ou, s'il le fait, il faudra que ce soit à la dérobée. Dans le cas présent, j'estime que le mieux est d'épouser le comte. Oh! c'est un joli gentilhomme! Roméo n'est qu'une lavette auprès de lui. Un aigle, madame, n'a pas l'œil aussi vert, aussi vif, aussi beau que celui de Paris. Maudit soit mon cœur, si vous n'êtes pas heureuse dans le second essai, qui vaudra mieux que le premier. D'ailleurs, votre premier époux est mort, ou il vaudrait mieux qu'il le fût, au lieu de vivre sans que vous puissiez vous en servir.

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

D'après mon âme aussi, que tous deux soient maudits!

JULIETTE.

Amen!

LA NOURRICE.

Vous dites?

JULIETTE.

Je dis que tu viens de me consoler merveilleusement. Rentre et dis à ma mère, qu'ayant déplu à mon père, je suis allée trouver dans sa cellule le frère Laurent, afin de me confesser et d'être absoute.

LA NOURRICE.

Certes, j'y vais... Voilà qui est sagement agir.

(*Elle sort*).

JULIETTE.

Vieille damnation! Abominable furie! Quel est ton plus grand crime de désirer me voir parjure, ou de calomnier mon époux avec cette même langue qui, plus de mille fois, l'a vanté par-dessus tout? Va-t'en conseillère! Mon cœur et toi désormais seront deux. Je vais aller trouver le frère et lui demander un remède. Si tout est perdu, j'ai le pouvoir de mourir!

(*Elle sort*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

La cellule de Frère Laurent.

ENTRENT FRÈRE LAURENT ET PARIS.

LAURENT.

Jeudi, seigneur ! Le temps est bien proche.

PARIS.

Mon frère, Capulet l'a voulu ainsi. La hâte ne sera pas retardée par ma lenteur.

LAURENT.

Vous ne connaissez pas les sentiments de la dame. Le procédé est peu régulier et me déplaît fort.

PARIS.

Elle pleure d'une façon immodérée la mort de Tybalt. Je lui ai donc peu parlé d'amour, car Vénus ne sait pas sourire dans une maison de larmes. D'un autre côté, son père estime dangereux qu'elle se laisse ainsi aller au chagrin et, dans sa sagesse, il précipite notre mariage pour arrêter l'inondation de ses pleurs, laquelle inondation augmentée par la solitude où elle vit, peut être maîtrisée par la société. Maintenant, vous connaissez la raison de notre presse.

LAURENT, *à part.*

Je voudrais ne pas savoir pourquoi elle devrait être ralentie. Tenez, voici venir la dame dans ma cellule.

(*Entre* JULIETTE).

PARIS.

Heureuse rencontre, madame et mon épouse !

JULIETTE.

Cela pourra être quand je pourrai devenir une épouse.

PARIS.

Cela peut être et doit être, mon amour, jeudi prochain.

JULIETTE.

Ce qui doit être sera.

LAURENT.

Voilà une vérité indiscutable.

PARIS.

Venez-vous pour vous confesser à ce moine?

JULIETTE.

Répondre à votre demande, serait me confesser à vous.

PARIS.

Ne lui cachez pas que vous m'aimez.

JULIETTE.

Je vous confesserai que je l'aime.

PARIS.

Et, je suis sûr, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Si j'agis de la sorte, la confession aura plus de prix faite derrière vous qu'en votre présence.

PARIS.

Pauvre âme, les larmes ont bien altéré ta figure!

JULIETTE.

Les larmes n'ont remporté qu'une mince victoire; car ma figure était assez ordinaire avant leurs ravages.

PARIS.

Une telle réponse lui fait plus de tort que les larmes.

JULIETTE.

Ce n'est pas une calomnie, monsieur, mais la vérité et ce que je dis, je le dis à ma figure.

PARIS.

Ta figure m'appartient et tu l'as calomniée.

JULIETTE.

Il se peut, car elle ne m'appartient pas. Avez-vous du loisir, saint père, maintenant! Ou reviendrai-je à la messe du soir?

LAURENT.

Mes loisirs sont à vous, rêveuse fille. Monseigneur, nous avons besoin d'être seuls.

PARIS.

Dieu me garde de troubler la dévotion!... Juliette, jeudi prochain, j'irai vous réveiller. Jusque-là, adieu! Et gardez ce pieux baiser!

(*Il sort*).

JULIETTE.

Fermez la porte. Et quand elle sera fermée, venez pleurer avec moi! Plus d'espoir, plus de remède, plus de secours!

LAURENT.

Juliette, je connais déjà ton chagrin. Il me met hors de moi. J'apprends que, sans délai possible, tu dois être mariée, jeudi prochain, à ce comte.

JULIETTE.

Ne me dis pas, frère, que tu as appris mon mariage, si tu ne peux pas me dire comment l'éviter. Si ta sagesse ne peut pas me donner l'espoir, approuve seulement la sagesse de ma resolution et avec ce poignard, je remédierai à tout! Dieu a joint mon cœur à celui de Roméo, comme, toi, tu as joint nos mains. Avant que cette main, scellée par toi à la main de Roméo, scelle un autre contrat, ou que mon cœur fidèle, dans une révolte de traîtrise, se donne à un autre, ce poignard aura raison de cette main et de ce cœur! Donc, consulte ta longue expérience et donne-moi présentement, un conseil, ou ce poignard décidera du combat qui s'élève entre ma détresse et moi. Il sera l'arbitre entre l'autorité de ton âge et de ta science, et ce que me commande le véritable honneur. Parle vite. Il me tarde de mourir si la réponse n'est pas un remède.

LAURENT.

Arrête, ma fille! J'entrevois une sorte d'espoir dont la réalisation sera aussi désespérée que le mal que nous voulons prévenir. Plutôt que d'épouser le comte Paris, si tu as le courage de vouloir te tuer, tu auras celui d'affronter l'image de la mort pour éviter le déshonneur, toi qui, pour y échapper, provoque cette mort. Si tu en as le courage, je te donnerai un remède.

JULIETTE.

Plutôt que d'épouser Paris, ordonne-moi de m'élancer par dessus les créneaux de cette tour qui est là-bas; de me promener sur un chemin fréquenté par des bandits; de me cacher au milieu des serpents; enchaîne-moi avec des bêtes féroces; enferme-moi, la nuit, dans un charnier entièrement couvert d'os de mort qui s'entrechoquent, de jambes pourries, de crânes jaunes et informes; dis-moi d'entrer dans une fosse nouvellement creusée et de coucher avec un homme mort dans son linceul! Ordonne-moi des choses dont le récit fasse trembler! J'obéirai sans hésitation et sans peur, pour demeurer l'épouse sans tache de mon doux amant!

LAURENT.

Ecoute, alors. Retourne chez toi, affecte d'être joyeuse et consens à devenir l'épouse de Paris. Mercredi est demain. Demain soir, fais en sorte de te coucher seule, ne permets pas à ta nourrice de demeurer dans ta chambre. Une fois au lit, prend ce filtre et bois cette liqueur distillée. Aussitôt, dans tes veines, coulera une froide et soporifique humeur qui s'emparera de chaque esprit vital. Ton pouls ne gardera pas son mouvement naturel et cessera de battre; plus de chaleur, plus de respiration, pour attester que tu vis. Les

roses de tes lèvres et de tes joues se flétriront pour devenir aussi pâles que les cendres. Les fenêtres de tes yeux tomberont, comme si la mort avait éteint le jour de la vie. Chaque partie de toi-même, privée de souplesse, se raidira, deviendra inflexible, froide, prendra une apparence de mort où tu resteras quarante-deux heures, après lesquelles tu te réveilleras comme d'un plaisant sommeil. Quand le fiancé viendra le matin pour te faire lever, tu seras comme une morte. Alors, suivant l'usage de notre contrée, couchée dans la bière, vêtue de tes plus belles robes, on te transportera dans l'ancien caveau où repose la famille des Capulets. Cependant, avant que tu sois réveillée, Roméo aura été prévenu par une lettre de notre subterfuge. Il viendra, moi et lui épierons ton réveil et, la nuit venue, Roméo te conduira à Mantoue. De la façon, tu seras délivrée de la honte qui te menace, si nul caprice, nulle frayeur féminine n'abattent ta valeur au moment de l'exécution.

JULIETTE.

Ah ! donne-moi le poison ! donne-le moi ! Ne me parle pas de frayeur !

LAURENT.

Tiens. Pars. Sois forte et heureuse dans ta résolution. Je vais dépêcher un frère à Mantoue, avec mes lettres à ton époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi des forces ! Et ces forces me sauveront ! Adieu, cher frère !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Chambre dans la maison de Capulet.

ENTRENT CAPULET, DAME CAPULET, LA NOURRICE ET DES SERVITEURS.

CAPULET.

Invite autant de personnes qu'il y en a sur ce papier.

(*Le serviteur sort*).

Maraud va me chercher vingt cuisiniers habiles[1].

DEUXIÈME SERVITEUR.

Vous n'en aurez pas de mauvais, seigneur, car je choisirai ceux qui peuvent lécher leurs doigts.

1. Vingt cuisiniers pour une demi-douzaine d'invités, cela semble un peu exagéré.

CAPULET.

C'est donc une manière de les choisir?

DEUXIÈME SERVITEUR.

Sûrement, seigneur. Celui qui ne peut pas lécher son doigt est un mauvais cuisinier[1]. Donc, celui qui ne pourra pas lécher ses doigts ne viendra pas avec moi.

CAPULET.

Va-t'en. (*Le serviteur sort*). Nous serons pris au dépourvu, le temps étant si court! Ma fille est-elle allée chez le frère Laurent?

LA NOURRICE.

Oui, ma foi.

CAPULET.

Bien. Il aura peut-être la chance de la rendre meilleure. Une petite drôlesse hargneuse et volontaire!

(*Entre* JULIETTE).

LA NOURRICE.

Voyez, elle revient de confesse avec un air rayonnant.

CAPULET.

Eh bien, ma forte tête? Où avez-vous été vous promener?

JULIETTE.

Dans un endroit où j'ai appris à me repentir du péché d'avoir désobéi à vous et à vos ordres. Frère Laurent m'a enjoint de me prosterner à vos pieds et de vous demander pardon. Pardonnez-moi, je vous en supplie. Dorénavant, je me laisserai toujours conduire par vous.

CAPULET.

Envoyez chercher le comte et tenez-le au courant de ce qui se passe. Je veux que ce nœud soit noué demain matin.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune seigneur dans la cellule de Laurent. Je lui ai donné tout ce que peut accorder un chaste amour, sans dépasser les bornes de la modestie.

CAPULET.

J'en suis enchanté. Voilà qui est bien. Relève-toi. Ça est comme ça devait être. Laisse-moi voir le comte. J'ai dit qu'on aille le chercher. Par Dieu, à ce révérend saint père, toute la ville est redevable.

JULIETTE.

Nourrice, voulez-vous m'accompagner dans mon cabinet? Vous m'aiderez à assortir la toilette que vous jugerez convenable pour demain.

1. On trouve le même adage dans l'*Art de la poésie anglaise*, de Puttenham :

Comme le vieux coq chante victoire ainsi fait le poussin :
Un mauvais cuisinier qui ne peut pas lécher ses doigts.

DAME CAPULET.

Ce n'est pas encore jeudi. Nous avons le temps.

CAPULET.

Va, nourrice, va avec elle. Nous irons demain à l'église.

(*Sortent Juliette et la nourrice*).

DAME CAPULET.

Nous allons être à court de provisions. Voici la nuit qui vient.

CAPULET.

Bah! Je vais me remuer et tout sera bien, je te le garantis, femme. Va trouver Juliette et aide-la à se faire belle. Je ne me coucherai pas cette nuit. Laisse-moi seul. Je jouerai, pour cette fois, le rôle de femme de ménage. Oh! ils sont tous sortis. Bien. Je vais aller moi-même chez le comte Paris, afin de le prévenir pour demain. Mon cœur est étonnamment léger depuis le changement apporté chez cette petite entêtée!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

La Chambre de Juliette.

ENTRENT JULIETTE ET LA NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, cette toilette est la plus belle. Gentille nourrice, je te prie, laisse-moi seule cette nuit. J'ai besoin de dire beaucoup d'oraisons pour que le ciel sourie à ma situation, laquelle, tu le sais bien, est irrégulière et pleine de péchés.

(*Entre* DAME CAPULET).

DAME CAPULET.

Quoi! Etes-vous si occupée? Avez-vous besoin de moi?

JULIETTE.

Non, madame. Nous avons choisi tout le nécessaire pour la cérémonie de demain. Donc, s'il vous plaît, veuillez maintenant me laisser seule et permettre que, cette nuit, la nourrice veille avec vous. Car, j'en suis sûre, vous devez avoir beaucoup d'ouvrage pour mener à bien une si soudaine affaire.

DAME CAPULET.

Bonne nuit! Couche-toi et repose. Tu en as besoin.

(*Dame Capulet et la nourrice sortent*).

JULIETTE.

Adieu! Dieu sait quand nous nous reverrons. Le froid de la peur coule dans mes veines, au point de glacer la chaleur de la vie Je vais les rappeler pour me donner du courage. Nourrice! A quoi me servirait-elle? C'est seule que je dois jouer ma lugubre scène. Viens, filtre! Si cette mixture n'allait pas produire son effet? Si on allait me marier de force avec le comte? Non. Voici qui le défendrait. (*Plaçant un poignard près d'elle*). Repose ici. Si c'était un poison que le père m'eût adroitement donné pour me faire mourir, craignant que ce mariage le déshonore, puisqu'il m'a d'abord uni à Roméo? J'ai peur! Non. Cela ne se peut pas. Il a toujours passé pour un saint homme. Je ne veux pas nourrir une si mauvaise pensée. Si une fois couchée dans la tombe, je me réveillais avant que Roméo vienne me chercher? Voilà une effroyable supposition! Ne puis-je pas être étouffée dans le caveau dont la bouche hideuse ne respire jamais un air respirable, et là mourir suffoquée avant le retour de mon Roméo? Si je vis, n'est-il pas vraisemblable que l'horrible association de la mort et de la nuit, toutes deux ensemble, avec l'épouvante de l'endroit?... Ce caveau est un ancien réceptacle où depuis plus de cent années sont entassés les os de tous nos ancêtres ensevelis; où Tybalt, sanglant, à peine refroidi sous terre, commence à se corrompre dans son linceul; où, dit-on, à certaine heure de la nuit les esprits se réveillent! Hélas! Hélas! N'est-il pas probable que réveillée trop tôt, au milieu d'odeurs infectes, de gémissements semblables à ceux de la mandragore quand on l'arrache de terre, gémissement que les mortels vivants ne peuvent entendre sans devenir fous... Oh! si je me réveille, ne perdrai-je pas la raison, environnée de toutes ces hideuses craintes? Une fois devenue insensée ne jouerai-je pas avec les membres disjoints de mes ancêtres? N'arracherai-je pas Tybalt mutilé de son linceul? Dans ma rage, avec l'os de quelque grand parent, ne se peut-il pas que je frappe ma cervelle désespérée, comme avec une massue? Oh! Regardez, il me semble voir le spectre de mon cousin poursuivant Roméo qui lui a traversé le corps de son épée! Arrête, Tybalt! Arrête! Je viens, Roméo, c'est à toi que je bois!

(*Elle se jette sur son lit*).

SCÈNE IV.

Le hall de Capulet.

ENTRENT DAME CAPULET ET LA NOURRICE.

DAME CAPULET.

Tenez, nourrice, prenez ces clefs et allez chercher d'autres ingrédients.

LA NOURRICE.

On demande des dattes et des coings dans la pâtisserie. (*Entre* CAPULET).

CAPULET.

Allons, debout! debout! Le coq a chanté pour la seconde fois! Le couvre-feu a sonné! Il est trois heures! Veillez les mets qui cuisent au four. Douce Angélique, n'épargnez rien.

LA NOURRICE.

Allez, allez, tâte-poules, retournez au lit. Sur ma foi, demain vous serez malade d'avoir veillé toute la nuit.

CAPULET.

Du tout, du tout. Quoi! Il m'est déjà arrivé ici de veiller toute la nuit, pour des raisons moins sérieuses, et je n'ai jamais été malade.

DAME CAPULET.

Vous avez été un chasseur de souris dans votre temps. Mais je vous surveille maintenant pour que vous ne veilliez plus de la sorte!

(*Dame Capulet et la nourrice sortent*).

CAPULET.

Jalouse! Jalouse! Eh bien, l'ami, qu'est-ce qu'il y a?

(*Entrent des* SERVITEURS, *avec des broches, des bûches et des paniers*).

PREMIER SERVITEUR.

Ces choses sont pour le cuisinier, monsieur. Mais je ne sais pas ce que c'est.

CAPULET.

Dépêchez-vous! Dépêchez-vous! (*Le serviteur, sort*). Maraud, apporte du bois plus sec! Appelle Peter, il te montrera où il est.

PREMIER SERVITEUR.

J'ai une tête, seigneur, pour trouver du bois, et je ne dérangerai jamais Peter à ce sujet.

(*Il sort*).

CAPULET.

Par la messe, c'est bien répondu! Un joyeux compagnon!

Tu seras une tête de bois. Par ma foi, il est jour. Le comte sera ici tout à l'heure avec sa musique. (*Musique à la cantonade*). Il me l'a promis. Je l'entends qui approche. Nourrice! Femme! Ah! Nourrice, je vous appelle!

(*Entre* LA NOURRICE).

Allez réveiller Juliette et habillez-la. Je vais causer avec Paris. Dépêchez-vous! Dépêchez-vous! Le fiancé est déjà arrivé! Dépêchez-vous, dis-je!

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

La Chambre de Juliette.

LA NOURRICE.

Maîtresse! Maîtresse! Juliette! Elle dort profondément, j'en suis sûre! Mon agneau! Madame! Fi! vous êtes une paresseuse! Mon amour! Madame! Mon doux cœur! La mariée! Quoi! Pas un mot? Vous en prenez pour votre argent! Vous dormez pour une semaine, car la prochaine nuit, je le garantis, le comte Paris a décidé que vous ne dormiriez pas beaucoup. Dieu me pardonne! *Amen!* Jamais je n'ai vu dormir si profondément! Il faut absolument que je la réveille! Madame, madame, madame! Oui, que le comte vous sur prenne au lit! C'est lui qui vous réveillera, ma foi! Cela ne sera pas? Quoi! Habillée! Et dans un drap! Et recouchée! Il faut absolument que je vous réveille! Madame, madame, madame! Hélas! Hélas! Au secours! Au secours! Madame est morte! Ah! malheureux jour, faut-il que je sois née! De l'eau de vie! Oh! monseigneur! Madame!

(*Entre* DAME CAPULET).

DAME CAPULET.

Quel est ce bruit?

LA NOURRICE.

Oh! lamentable jour!

DAME CAPULET.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA NOURRICE.

Regardez! Regardez! O jour cruel!

DAME CAPULET.

Oh! malheureuse que je suis! Mon enfant, ma seule vie! Reviens à toi, ouvre les yeux, ou je meurs avec toi! Au secours! Au secours! Appelez au secours!

(*Entre* CAPULET).

CAPULET.

Par pudeur, amenez Juliette ! Son mari est venu !

LA NOURRICE.

Elle est morte, décédée ! Elle est morte ! Hélas ! Quel jour !

DAME CAPULET.

Hélas ! Quel jour ! Elle est morte, elle est morte, elle est morte !

CAPULET.

Ah ! laissez-moi la voir ! Arrière ! Hélas ! elle est froide ! Son sang est arrêté, ses membres sont raides ! La vie a depuis longtemps quitté ses lèvres ! La mort est étendue sur elle, comme une gelée précoce sur la fleur des champs la plus suave ! Temps maudit ! Infortuné vieillard !

LA NOURRICE.

Ah ! lamentable jour !

DAME CAPULET.

Ah ! temps de désastre !

CAPULET.

O mort qui me l'a prise pour me faire gémir, enchaîne ma langue et prive-moi de la parole !

(*Entrent* FRÈRE LAURENT *et* PARIS, *avec des* MUSICIENS).

LAURENT.

Venez. La fiancée est-elle prête à aller à l'église?

CAPULET.

Elle est prête à y aller, mais pas pour en revenir ! Oh ! mon fils ! La nuit avant le jour de ton mariage, c'est la mort qui aura partagé le lit de ta fiancée ! Regarde, elle y est étendue, fleur qu'elle était, déflorée par elle ! Le trépas est mon gendre, le trépas est mon héritier ; il a épousé ma fille ! Je veux mourir et tout lui laisser. Quand la vie se retire, tout appartient à la mort !

PARIS.

Ai-je si longtemps désiré voir cette figure d'aurore pour assister à un pareil spectacle !

DAME CAPULET.

O jour maudit, misérable, odieux ! L'heure la plus malheureuse qu'ait jamais vu le temps dans le durable labeur de son pèlerinage ! N'avoir qu'une enfant, une pauvre enfant, une pauvre enfant qui m'aimait ; n'avoir qu'un pauvre petit être pour nous réjouir et nous consoler et la mort cruelle la dérobe à ma vue !

LA NOURRICE.

O douleur ! O maudit, maudit, maudit jour ! Le plus

lamentable des jours! Le plus maudit des jours, que jamais, jamais j'aie encore vu! O jour! O jour! O jour! O jour haïssable! Vit-on jamais jour plus noir! O jour maudit! Jour maudit!

PARIS.

Déçue, divorcée, frappée, accablée, tuée! Oh! détestable mort, déçue par toi! Par toi, cruelle, ruinée! O amour! O vie! Non plus la vie, mais l'amour dans la mort!

CAPULET.

Honnie, désolée, haïe, martyrisée, assassinée! Pourquoi te fais-tu maintenant le meurtrier de notre joie? O enfant! enfant! Mon âme et non mon enfant! Tu es morte! morte! Hélas! mon enfant est morte! Et avec mon enfant, mon bonheur est enterré!

LAURENT.

Paix, par pudeur! Le remède du désespoir n'est pas dans la désespérance! Le ciel et vous, vous vous partagiez cette belle enfant Maintenant le ciel la possède entière, et c'est un bonheur pour elle. La part que vous en aviez, vous ne pouviez pas la disputer à la mort; le ciel gardera sa part dans une éternelle vie. Le comble de vos vœux était sa prospérité. Votre ciel, était de la voir s'élever, et vous pleurez maintenant, voyant qu'elle s'élève au-dessus des nuages et qu'elle est aussi haute que le ciel lui-même! O dans cet amour, vous aimez si mal votre enfant, que vous devenez fous en voyant qu'elle est bien. Elle n'est pas bien mariée, celle qui vivra longtemps mariée; mieux mariée est celle qui meurt jeune. Séchez vos larmes, déposez du romarin sur ce beau corps et, suivant la coutume, portez-la à l'église dans sa plus belle parure. Quoique l'instinct de la nature nous oblige à pleurer, les larmes de cette nature font sourire la raison.

CAPULET.

Que tous les préparatifs de fête servent à ses tristes funérailles. Que nos instruments empruntent la mélancolie des cloches! Que le repas de noces devienne un repas funèbre! Que nos hymnes solennelles se changent en lamentables chants! Que les fleurs qui devaient parer l'autel ornent un cadavre! Que toutes choses aient une destination contraire!

LAURENT.

Rentrez, musiciens. Vous, madame, suivez-les. Vous aussi, seigneur Paris. Que chacun se prépare à suivre ce beau corps jusqu'à son tombeau. Le ciel se venge de quelque offense. Ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême.

(Capulet, dame Capulet, Paris et le frère sortent).

PREMIER MUSICIEN.

Sur ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE.

Mes braves gens, serrez-les, serrez-les! Car, ainsi que vous pouvez en juger c'est une pitoyable aventure!

(*Elle sort*).

PREMIER MUSICIEN.

Oui, on pourrait trouver mieux.

(*Entre* PETER).

PETER.

Musiciens! Oh! musiciens! *Gaîté du cœur! Gaîté du cœur!* Si vous voulez que je vive! Jouez *Gaîté du cœur!*

PREMIER MUSICIEN.

Quoi? *Gaîté du cœur?*

PETER.

Oui, musiciens, parce mon cœur joue : *Mon cœur est rempli de chagrin*[1]. Je vous en prie, jouez-moi quelque joyeux air.

PREMIER MUSICIEN.

Pas de joyeux airs. Ce n'est pas le moment.

PETER.

Alors vous ne voulez pas?

LES MUSICIENS.

Non!

PETER.

Alors, je vais vous donner quelque chose de solide.

PREMIER MUSICIEN.

Que voulez-vous nous donner?

PETER.

Pas d'argent, sur ma foi, mais un brocard. Je vous donnerai le ménétrier[2].

PREMIER MUSICIEN.

Alors je vous donnerai le valet.

PETER.

Alors je ferai donner la dague du valet sur votre cabo-

1. Refrain d'une chanson intitulée : *La Plaisante ballade de deux amants.*

2. Tout ce dialogue est rempli de calembours et d'allusions impossibles à traduire. Les commentateurs anglais s'y perdent eux-mêmes. Par exemple quand le premier musicien dit : « Que voulez-vous nous donner »? Peter répond : « Pas d'argent, sur ma foi, *but a Gleek* ». Gleek, dit Steevens est un terme emprunté à un ancien jeu de cartes appelé *Gleek*. Cette plaisanterie sur le mot Gleek, riposte Ritton est intraduisible. Il y a, prétend le docteur Percy, une relation entre le mot Gleekman et le mot *minstrel*. Tous s'y sont perdus. Sauf Letourneur qui a supprimé le passage.

che. Je ne porterai pas de noires. Je vous jouerai en *ré* et en *fa*. Me noterez-vous!

PREMIER MUSICIEN.

En nous jouant en *ré* et en *fa*, c'est vous qui nous noterez.

DEUXIÈME MUSIICIEN.

Je vous en prie, rengaînez votre dague et dégaînez votre esprit.

PETER.

Alors, à vous parler spirituellement, je vous battrai sec avec un esprit de fer et je rengaînerai ma dague de fer. Répondez comme des hommes.

Quand le chagrin poignant blesse le cœur,
Et que de douloureuses peines oppressent l'esprit,
Alors la musique avec ses sons argentins...

Pourquoi *sons argentins?* Pourquoi, *la musique avec ses sons argentins?* Que dites-vous, Simon Catling[1]?

PREMIER MUSICIEN.

Parbleu! Parce que l'argent a un doux son!

PETER.

Parfait! Que dites-vous, Huhg Rebeck[2]?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Je dis *sons argentins*, parce que les musiciens la font sonner pour de l'argent.

PETER.

Parfait aussi! Que dites-vous James, Sound-Post?[3]

TROISIÈME MUSICIEN.

Ma foi, je ne sais que vous dire!

PETER.

J'implore votre pardon. Vous êtes le chanteur. Je répondrai pour vous. Il y a : *la musique avec ses sons argentins*, parce que des gaillards comme vous reçoivent rarement de l'argent pour leur musique.

Alors la musique avec ses sons argentins
Apporte promptement un remède à leurs maux.

(*Il sort en chantant*).

1. Un *Catling* était la petite corde d'un luth, faite de boyau de chat.

2. Le Rebec était un instrument à trois cordes.

3. *Sound-Post*, c'est-à-dire Ame de Violon.

PREMIER MUSICIEN.

Quel empesté coquin est-ce là?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Que Jack le pende! Sortons. Nous attendrons le convo et resterons à dîner.

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Mantoue. — Une Rue.

Entre ROMÉO.

Roméo.

Si je puis en croire l'œil flatteur du sommeil, mes rêves présagent quelques joyeuses nouvelles. L'amour siège brillamment sur son trône, et, tout le jour, un sentiment nouveau m'a élevé au-dessus de la terre avec de riantes pensées. J'ai rêvé que ma dame venait, me trouvait mort (étrange rêve qui donne à un homme mort la faculté de penser !) et me soufflait tant de vie avec des baisers sur mes lèvres, que je ressuscitais et devenais empereur? O ciel! Combien est douce la possession de l'amour pour que ses illusions soient si riches de joie !

(*Entre* BALTHAZAR).

Des nouvelles de Vérone ! Eh bien, Balthazar ! Ne m'apportes-tu pas des nouvelles du frère? Comment se porte ma dame? Mon père va-t-il bien? Comment se porte ma Juliette? Je te le demande encore, car rien ne peut aller mal, si elle va bien.

Balthazar.

Elle est bien et donc rien ne peut aller mal. Son corps sommeille dans le monument des Capulets et son âme immortelle vit avec les anges. Je l'ai vue, couchée dans le tombeau de sa famille et j'ai pris la poste pour vous le dire. Pardonnez-moi de vous apporter d'aussi tristes nouvelles. Vous m'avez laissé à Vérone pour m'acquitter de ce devoir.

Roméo.

En est-il ainsi ! Alors je vous défie, étoiles! Tu sais où j'habite. Donne-moi de l'encre et du papier et loue des chevaux de poste. Je partirai d'ici cette nuit.

Balthazar.

Pardonnez-moi, seigneur. Je ne veux pas vous quitter

ainsi, vous paraissez pâle et bouleversé et je soupçonne quelque dessein funeste.

ROMÉO.

Tu te trompes. Laisse-moi et fais ce que je te commande. N'as-tu pas des lettres du moine ?

BALTHAZAR.

Non, mon bon seigneur.

ROMÉO.

Cela suffit. Va-t'en et loue des chevaux. Je serai vite à toi. (*Balthazar sort*).

Juliette, je serai étendu près de toi, cette nuit. Voyons par quel moyen. O destruction ! Que tu es prompte à entrer dans la pensée des hommes au désespoir ! Je me souviens d'un apothicaire qui demeure aux environs. Je l'ai remarqué dernièrement. Habillé de haillons, les sourcils froncés, il cueillait des simples. Son visage était amaigri et l'affreuse misère l'avait rongé jusqu'aux os. Dans sa pauvre boutique étaient accrochés une tortue, un alligator empaillé et des peaux de poissons montrueux. Une misérable collection de boîtes vides, de pots de terre verte, de vessies, d'herbes vieillies, de paquets de ficelles, de vieux pains de roses étaient disséminés pour faire étalage. A la vue de cette misère je me dis à moi-même que si un homme avait immédiatement besoin d'un de ces poisons dont la vente est actuellement punie de mort à Mantoue, il y a ici un pauvre diable qui lui en vendrait. Ma pensée ne faisait que précéder la nécessité où je me trouve et ce même besoigneux me vendra le poison. Autant qu'il m'en souvienne, ce doit être ici sa demeure. Comme c'est jour de fête, la boutique du malheureux est fermée. Holà ! Apothicaire !

(*Entre* L'APOTHICAIRE).

L'APOTHICAIRE.

Qui m'appelle si fort ?

ROMÉO.

Tiens, l'homme. Je sais que tu es pauvre. Prends ces quarante ducats et donne-moi une dose de poison, mais d'un poison assez rapide pour se disperser à travers les veines, de façon que celui qui en prend par fatigue de vivre, tombe aussitôt mort ; et que son corps soit soulagé du souffle aussi violemment que la poudre enflammée sort des entrailles du canon fatal.

L'APOTHICAIRE.

J'ai des drogues mortelles comme celles dont vous parlez. Mais à Mantoue la loi punit de mort quiconque en débite.

ROMÉO.

Quoi ! dénué de tout, misérable comme tu l'es, tu crains la mort ! La famine est sur tes joues ; les tortures du besoin

et de la souffrance se lisent dans tes yeux ; la pauvreté en guenilles pend à tes côtés ; le monde est ton ennemi, et ton ennemie la loi qui le gouverne ; ce même monde ne décrète aucune loi pour t'enrichir ; viole donc la loi pour cesser d'être pauvre et prends ceci.

L'APOTHICAIRE.

C'est ma pauvreté qui accepte et non ma volonté !

ROMÉO.

Je paie ta pauvreté et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE.

Versez ce poison dans le liquide que vous voudrez et avalez-le. Auriez-vous la résistance de vingt hommes, il vous dépêchera vite.

ROMÉO.

Voici ton or. Il y a des poisons de l'âme qui, dans ce monde odieux, commettent plus de meurtres que ces pauvres mélanges que l'on te défend de vendre ! C'est moi qui te vends du poison, tu ne m'en as pas vendu. Adieu. Achète de la nourriture et engraisse. Viens, cordial et non poison. Viens avec moi jusqu'au tombeau de Juliette où je me servirai de toi !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

La Cellule de Frère Laurent.

ENTRE FRÈRE JEAN.

JEAN.

Saint frère Franciscain ! Holà ! Frère !

(*Entre* FRÈRE LAURENT).

LAURENT.

C'est la voix du frère Jean ! Sois le bienvenu de Mantoue. Que dit Roméo ? Ou s'il a écrit, donne-moi sa lettre.

JEAN.

J'étais allé chercher un frère déchaussé, un frère de notre ordre pour m'accompagner et je l'avais trouvé dans cette ville visitant les malades, quand les gardes de la ville nous suspectant d'avoir visité tous deux une maison où régnait une infection pestilentielle, ont fermé les portes à double tour, et n'ont pas voulu que nous sortions. De telle sorte que mon départ pour Mantoue a été retardé.

LAURENT.

Alors, qui a porté ma lettre à Roméo ?

JEAN.

Je n'ai pas pu l'envoyer — je l'ai encore sur moi — ni trouver un messager qui consente à la porter tant ils redoutent la peste.

LAURENT.

O fortune malheureuse ! Par notre confrérie, ce n'était pas une lettre insignifiante ! Elle contenait des choses d'une énorme importance ! Du fait de ne l'avoir pas portée peut résulter le plus grand danger ! Frère Jean, viens ici. Cherche-moi un levier de fer, et apporte-le de suite dans ma cellule.

JEAN.

Frère, je vais te l'apporter.

(*Il sort*).

LAURENT.

Maintenant, il faut que j'aille seul au monument. Dans trois heures la belle Juliette s'éveillera. Elle me maudira de ce que Roméo n'ait pas été prévenu. Je vais écrire de nouveau à Mantoue ; je la cacherai dans ma cellule jusqu'à ce que Roméo vienne. Pauvre cadavre vivant, enfermé dans la tombe d'un mort !

(*Il sort*).

SCÈNE III.

Un cimetière. Dans ce cimetière un monument appartenant aux Capulets.

ENTRENT PARIS ET SON PAGE, PORTANT DES FLEURS ET UNE TORCHE.

PARIS.

Donne-moi ma torche, enfant, et tiens-toi à l'écart. Non. Eteins-la. Je ne veux pas être vu. Etends-toi sous les cyprès et applique ton oreille contre terre. De la façon, aucun pas ne foulera le sol du cimetière remué, amolli à force d'y creuser des tombeaux, sans que tu puisses l'entendre. Siffle si quelqu'un approche. Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je t'ai commandé et va.

LE PAGE.

J'ai peur de rester seul dans ce cimetière, mais j'en risque l'aventure.

(*Il se retire*).

PARIS.

Douce fleur, c'est de fleurs que je joncherai ton lit nuptial, tombe dont le sein renferme le parfait modèle de l'éternité. Belle Juliette, qui demeure avec les anges, accepte cette suprême offrande de mes mains. Vivante, je t'honorerais. Morte, je veux parer ta tombe de funèbres hommages.

(*Le Page siffle*).

L'enfant m'avertit que quelqu'un approche. Quel pied sacrilège erre dans ces lieux, pendant la nuit, pour troubler un devoir funèbre en même temps que les rites d'un amour véritable? Quoi! avec une torche! Nuit, cache-moi un instant!

(*Il se retire*).

(*Entrent* ROMÉO *et* BALTHAZAR, *avec une torche*, *une pioche*, *etc.*).

ROMÉO.

Passe-moi cette pioche et ce levier de fer. Attends. Prends cette lettre. Aux premiers feux du matin, remets-la à mon seigneur et père. Donne-moi la lumière. Sur ta vie, quoique tu entendes ou voies, tiens-toi à l'écart et ne m'interromps pas dans le cours de mes résolutions. Si je descends dans ce lit de mort, c'est, en partie, pour contempler les traits de ma dame, mais surtout, pour enlever de son doigt mort une bague précieuse ; une bague pour une importante action. Là-dessus, va-t'en. Mais si, par curiosité, tu revenais pour épier ce que j'entends faire par la suite, par le ciel! je te mettrais en morceaux, membre par membre, et sèmerais le cimetière de tes lambeaux! Le temps et mes intentions sont farouches, plus terribles et plus inexorables que le tigre à jeun ou la mer rugissante!

BALTHAZAR.

Je m'en irai, seigneur, et ne vous troublerai pas.

ROMÉO.

De la façon, tu me prouveras ton amitié. Prends cela et sois heureux. Adieu, mon bon camarade.

BALTHAZAR, *à part*.

Quoiqu'il en soit, je vais me cacher aux alentours. Je redoute son regard et suis inquiet sur ses intentions.

(*Il se retire*).

ROMÉO.

Détestable mâchoire, matrice de la mort, gorgée du plus cher morceau de la terre, je forcerai bien ta gueule pourrie à s'ouvrir et, malgré tout, à se bourrer de plus de nourriture!

(*Il enfonce la porte du monument*).

PARIS.

C'est ce Montague hautain et banni qui a tué le cousin de ma bien-aimée ! Et c'est, dit-on, de l'avoir trop plaint qu'est morte la belle créature... Il vient ici pour commettre quelque sacrilège sur ces corps morts ! Je l'arrêterai... (*S'avançant*). Arrête ta besogne impie, vil Montague. Peut-on poursuivre la vengeance plus loin que la mort ? Lâche proscrit, je m'emparerai de toi ! Obéis et viens avec moi, car tu dois mourir !

ROMÉO.

Je le dois, en vérité. C'est pour cela que je suis venu ici. Bon jeune homme, ne tente pas un désespéré, sauve-toi et laisse-moi seul. Songe à tous les morts et recule épouvanté. Je t'en supplie, jeune homme, ne charge pas ma tête d'un nouveau péché en m'excitant à la colère ! Va-t'en ! Par le ciel, je t'aime mieux que moi, car c'est contre moi-même qu'armé, je viens ici. Ne t'arrête pas. Va-t'en, fuis et dis que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je me refuse à ce que tu me conjures de faire. Je t'attaquerai comme un félon !

ROMÉO.

Veux-tu me provoquer ? Alors, à toi, enfant !

(*Ils se battent*).

LE PAGE.

O Dieu ! Ils se battent ! Je vais aller chercher la garde !

(*Il sort*).

PARIS.

Je suis tué !... (*Il tombe*). Si tu as pitié, ouvre cette tombe et couche-moi à côté de Juliette !

(*Il meurt*).

ROMÉO.

Sur ma foi, je le ferai. Laisse-moi examiner ta face. Un parent de Mercutio, le noble comte Paris ! Que m'a donc dit Balthazar, lorsque mon âme agitée ne faisait pas attention à lui ? Pendant la route, il me disait que Paris devait épouser Juliette. Ne le disait-il pas ? Est-ce un rêve que j'ai fait ? En l'entendant parler de Juliette, suis-je devenu fou, à la pensée qu'il en pût être ainsi ? Donne-moi la main, toi dont le nom a été écrit comme le mien sur le triste livre de l'adversité ! Je t'enterrerai dans un tombeau triomphal. Un tombeau ? Non. Dans un phare, jeune infortuné, car dans ce tombeau repose Juliette, et sa beauté fait de ce monument une salle de fêtes, brillamment illuminée ! Mort, couche-toi là, enterré par un mort. (*Il couche Paris dans le monument*). Combien de foi les hommes, au seuil de la mort, se

sont-ils sentis joyeux? C'est ce que ceux qui les surveillaient ont appelé l'éclair avant-coureur de la mort. Comment puis-je appeler ceci un éclair! Mon amour! Ma femme! La mort, qui a sucé le miel de ton haleine, n'a pas eu encore de pouvoir sur ta beauté! La flamme de la beauté est encore cramoisie, sur tes lèvres, sur tes joues, et le pâle drapeau de la mort n'est pas encore déployé là! Tybalt, te voilà couché dans ton sanglant linceul? Quelle plus grande faveur pouvais-je t'accorder, que de tuer celui qui fut ton ennemi, de cette même main qui a fauché ta jeunesse? Pardonne-moi cousin! Chère Juliette, pourquoi es-tu encore si belle? Faut-il croire que la mort insubstantielle est amoureuse et que le monstre abhorré qui te garde devient un amant dans la nuit de ce sépulcre? C'est dans cette crainte que je veux rester avec toi, et ne plus jamais m'éloigner de ce palais où règne la nuit profonde. Je demeurerai ici avec les vers qui sont tes chambrières. C'est ici que j'installerai mon éternel repos et débarrasserai du joug des étoiles ennemies cette chair fatiguée du monde. O mes yeux, regardez pour la dernière fois! Bras, essayez votre dernière étreinte! Et vous mes lèvres, les portes de mon souffle, scellez d'un légitime baiser un éternel marché avec la mort accapareuse! Viens, conducteur amer! Viens guide rebutant! Pilote désespéré, conduis ta barque fatiguée de la mer sur les rochers qui brisent! Me voici ma bien-aimée! (*Il boit*). O le bon apothicaire! Les effets de ta drogue sont subits! Il m'a suffi d'un baiser pour mourir!

(*Il meurt*).

(*Entre, d'un autre côté du cimetière,* FRÈRE LAURENT, *avec une lanterne, un levier et une bêche*).

LAURENT.

Saint François me soit en aide! Combien de fois, la nuit, mes vieux pieds ont heurté des tombes. Qui est là? Qui vient, si tard, tenir compagnie à la mort?

BALTHAZAR.

Un ami, un ami qui vous connaît bien.

LAURENT.

Soyez béni! Dites-moi, mon bon ami, quelle est la torche là-bas, qui prête vainement sa lumière aux larves et aux crânes sans yeux? Elle brûle dans le monument des Capulets.

BALTHAZAR.

En effet, saint frère. Mon maître est un homme que vous aimez.

LAURENT.

Qui est-ce?

BALTHAZAR.

Roméo.

LAURENT.

Il y a longtemps qu'il est ici?

BALTHAZAR.

Une demi-heure.

LAURENT.

Venez avec moi au caveau.

BALTHAZAR.

Je n'ose pas. Mon maître ne sait pas que je suis ici. Il m'a effrayé en me menaçant de la mort, si je restais pour surveiller ses intentions.

LAURENT.

Reste alors. J'irai seul. La peur me prend. Je redoute quelque malheur.

BALTHAZAR.

Comme je dormais sous ces cyprès, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme et que mon maître le tuait.

LAURENT.

Roméo? (*Il avance*). Hélas! helas! quel est ce sang qui tache l'entrée de pierre de ce sépulcre? Que signifient ses épées ensanglantées et sans maîtres, à terre, décolorées, dans cet asile de paix? (*Il entre dans le monument*). Roméo! Combien pâle! Quel est l'autre? Quoi! Paris aussi! Et couvert de sang! Quelle heure cruelle est coupable de cette lamentable catastrophe! (*Juliette s'éveille*). La dame remue!

JULIETTE.

O charitable frère! Où est mon époux! Je me souviens bien où je devais être et j'y suis. Où est mon Roméo?

(*Bruit au dehors*).

LAURENT.

J'entends du bruit. Sors de ce lit de mort, de contagion, de sommeil contre nature. Un pouvoir plus grand que le nôtre a contrarié nos plans. Viens, sauve-toi. Ton époux est là, étendu mort sur ton cœur et Paris aussi. Viens, je te placerai dans une communauté de saintes nonnes. Ne perds pas ton temps à me questionner. Le guet arrive. Viens, viens, bonne Juliette. (*Nouveau bruit*). Je n'ose pas demeurer plus longtemps.

(*Il sort*).

JULIETTE.

Va, sors d'ici, je ne m'en irai pas. Qu'est cela? Une coupe, que tient à la main mon véritable bien-aimé. Le poison, je le vois, a causé sa fin prématurée. O égoïste! Il a

tout bu! Il ne m'en a pas gardé une goutte pour m'aider à le rejoindre! Je veux baiser tes lèvres. Il se peut que du poison y soit resté, pour me faire mourir en me consolant. (*Elle l'embrasse*). Ses lèvres sont chaudes!

PREMIER GARDE.

Conduis-nous, page. Où est le chemin?

JULIETTE.

Du bruit! Pas de temps à perdre! O cher poignard! (*Elle arrache le poignard de Roméo*). Voici ton fourreau! (*Elle se frappe*). Rouille-toi dans ma poitrine et laisse-moi mourir!

(*Elle tombe sur le corps de Roméo et meurt*).

(*Entrent* DES GARDES *et* LE PAGE *de Paris*).

LE PAGE.

Voici la place. Là, où brûle la torche.

PREMIER GARDE.

La terre est couverte de sang. Fouillez le cimetière. Que quelques-uns de vous cherchent et celui que vous trouverez, saisissez-le!

(*Quelques gardes sortent*).

O pitoyable vue! Ici est étendu le comte tué, et là, Juliette en sang! Elle est encore chaude! Elle porte une blessure récente et il y a deux jours qu'elle a été ensevelie! Allez. Appelez le prince. Courez chez les Capulets. Réveillez les Montagues. Que d'autres aillent aux recherches. (*D'autres gardes sortent*). Nous voyons l'endroit où reposent tous ces malheurs, mais nous ne pouvons les découvrir sans une enquête.

(*Entrent d'autres* GARDES *avec* BALTHAZAR).

DEUXIÈME GARDE.

Voici le valet de Roméo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER GARDE.

Gardez-le sain et sauf jusqu'à l'arrivée du prince.

(*Entrent d'autres* GARDES *avec* FRÈRE LAURENT).

TROISIÈME GARDE.

Voici un moine qui tremble, soupire et pleure. Nous lui avons pris ce levier et cette bêche, comme il venait de ce côté du cimetière.

PREMIER GARDE.

Une grave présomption! Arrêtez-le aussi.

(*Entrent* LE PRINCE *et* SA SUITE).

LE PRINCE.

Quel malheur s'est levé si tôt, qui prive notre personne de son repos matinal?

(*Entrent* CAPULET, DAME CAPULET *et autres*).

CAPULET.

Quelle est la cause des rumeurs que l'on pousse au dehors ?

DAME CAPULET.

Dans les rues, le peuple crie. Les uns réclament Roméo, les autres Juliette, d'autres encore Paris. Et tous accourent, en jetant des clameurs, vers notre monument !

LE PRINCE.

Quelle est l'épouvante qui retentit à nos oreilles?

PREMIER GARDE.

Souverain, ici sont étendus le comte Paris, tué; Roméo mort, et Juliette, qui était morte avant, chaude et nouvellement tuée.

LE PRINCE.

Cherche, fouille et apprends comment cet épouvantable meurtre a été commis.

PREMIER GARDE.

Voici un moine et voici le valet de Roméo, portant des instruments pour ouvrir les tombeaux.

CAPULET.

O cieux ! O femme ! Regardez comme notre fille saigne ! Ce poignard s'est trompé, la gaîne est restée vide au côté de Montague. Il s'est égaré dans le sein de ma fille !

DAME CAPULET.

O ciel ! Ce spectacle de mort est comme une cloche qui appelle ma vieillesse au tombeau !

(*Entrent* MONTAGUE *et* AUTRES).

LE PRINCE.

Viens, Montague. Tu t'es levé de bonne heure pour voir ton fils et ton héritier mort plus matinalement encore.

MONTAGUE.

Hélas ! mon souverain, ma femme est morte cette nuit. Le chagrin de l'exil de mon fils l'a suffoquée. Quel autre malheur conspire contre mon âge ?

LE PRINCE.

Regarde et tu verras.

MONTAGUE.

O cruel ! Qui t'a conseillé de courir au tombeau avant ton père !

LE PRINCE.

Ferme la bouche de l'outrage pour un moment, jusqu'à ce que nous puissions éclaircir ces complications et connaître comment elles sont nées, qui les a dirigées, comment elles se sont succédées. Alors je me mettrai à la tête de vos douleurs et vous conduirai même à la mort. Jusque-là, contenez-vous et laissez le mauvais sort être l'esclave de la patience. Faites comparaître les parties suspectes.

LAURENT.

Je suis le plus soupçonné et le moins capable de l'action. Le temps et les lieux déposent contre moi, à propos de cet affreux, de cet horrible meurtre. Me voici pour m'accuser et me défendre, pour m'absoudre en me condamnant.

LE PRINCE.

Dis-nous donc ce que tu sais.

LAURENT.

Je serai bref, car le peu de souffle qui me reste ne suffirait pas à un long récit. Roméo, qui est là, mort, était l'époux de Juliette, et Juliette, également morte, sa fidèle épouse. C'est moi qui les ai unis. Le jour de leur mariage secret fut le dernier jour de Tybalt, dont la mort prématurée fit bannir de cette ville le nouveau marié. C'était Roméo et non Tybalt que pleurait Juliette. Vous, croyant chasser loin d'elle le motif de sa douleur, vous l'aviez fiancée et vouliez la donner de force au comte Paris. Alors elle vint à moi et, avec un air égaré, me demanda de trouver le moyen d'empêcher ce second mariage, ajoutant qu'en cas d'impossibilité elle se tuerait dans ma cellule. Sur ce, usant des secrets de mon art, je lui procurai un narcotique qui faisant l'effet que j'en attendais, lui donna l'apparence de la mort. En même temps j'écrivis à Roméo de revenir pendant cette nuit fatale, pour l'enlever avec moi de son tombeau d'emprunt, aussitôt que l'effet du poison aurait cessé. Celui que j'avais chargé de la lettre, frère Jean, fut retardé par accident et ma lettre me fut retournée hier soir. Alors, tout seul, à l'heure où Juliette devait se réveiller, je vins pour la faire sortir du tombeau de sa famille, avec l'intention de la garder dans ma cellule jusqu'à ce que je puisse, sans inconvénient, prévenir Roméo. Au moment où j'arrivais, c'est-à-dire quelques minutes avant son réveil, je vis le noble Paris et le fidèle Roméo, tous deux morts. Elle s'éveille, je la supplie de partir et de supporter cette épreuve du ciel avec résignation. A ce moment un bruit m'éloigne de la tombe. C'est alors que, désespérée, au lieu de me rejoindre — tout le fait supposer — elle se sera fait violence à elle-même. Voilà tout ce que je sais. Quant au mariage, la nourrice était dans le secret. Si je dois être responsable d'un pareil malheur, sacrifiez à la rigueur d'une loi sévère ma vieille existence avant que son heure ait sonné.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu comme un saint homme. Où est le valet de Roméo? Que peut-il ajouter à cela ?

BALTHAZAR.

J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette.

Aussitôt il a pris la poste, quitté Mantoue, est arrivé à cette même place, devant ce même monument, et m'a ordonné de remettre cette lettre à son père. Puis, entrant dans le caveau, il m'a menacé de la mort si je ne partais pas et ne le laissais pas seul.

LE PRINCE.

Donne-moi cette lettre, je veux la parcourir. Où est le page du comte qui a appelé la garde? Maraud, que faisait ton maître en cet endroit?

LE PAGE.

Il y était venu pour déposer des fleurs sur le tombeau de sa dame. Comme il m'avait ordonné de demeurer à l'écart, j'obéis. Bientôt un homme est venu avec une lumière pour ouvrir la tombe et, il y a quelques instants, mon maître a tiré son épée contre lui. C'est alors que j'ai couru chercher le guet.

LE PRINCE.

Cette lettre confirme les paroles du moine. Elle raconte leurs amours et explique la mort de Juliette. Il y est écrit qu'il a acheté un poison à un pauvre apothicaire et est allé au monument pour mourir et reposer près de Juliette. Où sont ces ennemis? Capulet! Montague! voyez quel fléau est résulté de vos haines. Le ciel a trouvé le moyen de tuer vos joies avec l'amour! Et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos querelles, j'ai perdu deux parents. Nous sommes tous châtiés.

CAPULET.

O! père Montague, donne-moi la main. Ce sera le douaire de ma fille. Je ne peux rien te demander de plus.

MONTAGUE.

Je puis te donner davantage. Je veux élever à Juliette une statue d'or pur. Tant que Vérone gardera son nom, nulle statue n'égalera celle de la loyale et fidèle Juliette.

CAPULET.

Aussi riche sera celle que j'élèverai à Roméo auprès de sa dame. Chétif sacrifice de notre inimitié!

LE PRINCE.

Ce jour apportera avec lui une sombre paix. Le soleil, par chagrin, ne montrera pas son visage. Partons pour parler encore de ces tristes choses. Les uns seront pardonnés, les autres punis. Jamais aventure ne fut plus triste que celle de Juliette et de son Roméo.

(*Ils sortent*).

FIN DE ROMÉO ET JULIETTE

LE ROI JEAN

Tragédie

INTRODUCTION.

Avant la représentation du *Roi Jean*, de Shakespeare, deux pièces sur le même sujet avaient été représentées. La première sous le règne d'Edouard VI. Elle était intitulée *Le Roi Jean* et due à un certain John Bale qui, malgré sa qualité d'évêque et, sous prétexte de réaction religieuse, écrivit un texte d'une intraduisible obscénité. La seconde porte le titre suivant : *Le Règne agité de Jean, roi d'Angleterre, avec la découverte du fils naturel du roi Richard Cœur de Lion, vulgairement appelé le Bâtard de Faulconbridge : aussi la mort du roi Jean, à Svidstead Abbey. Comme elle fut (en deux parties) publiquement jouée par les Comédiens de Sa Majesté la Reine dans l'honorable Cité de Londres.* Cette pièce, imprimée à Londres par Sampson Clarke, en 1591, ne porte pas de nom d'auteur. Elle fut publiée à nouveau en 1611. Le libraire, pour qui elle fut imprimée, mit les lettres W. Sh. sur la première page et supprima les mots *publiquement* et *dans l'honorable Cité de Londres*. A qui faut-il en attribuer la paternité ? Certains critiques anglais nomment tantôt Greene, tantôt Peele et tantôt Rowley. Les critiques allemands l'attribuent à Shakespeare. Nous sommes de leur avis. Le *Roi Jean*, de 1596, n'est qu'une modification de celui imprimé en 1591. La similitude des caractères et de certains passages en est une garantie.

PERSONNAGES

LE ROI JEAN.
LE PRINCE HENRY, son fils, plus tard le roi Henri III
ARTHUR, duc de Bretagne, fils de Geffrey, dernier duc de Bretagne et frère aîné du roi Jean.
WILLIAM MARESHALL, comte de Penbroke.
GEFFREY FITZ-PETER, comte d'Essex, grand justicier d'Angleterre.
WILLIAM LONGSWORD, comte de Salisbury.
ROBERT BIGOT, comte de Norfolk.
HUBERT DE BURGH, chambellan du roi.
ROBERT FAULCONBRIDGE, fils de sir Robert Faulconbridge.
PHILIPPE FAULCONBRIDGE, son demi-frère, bâtard du roi Richard le premier.
JAMES GURNEY, serviteur de lady Faulconbridge.
PETER DE POMFRET, prophète.
PHILIPPE, roi de France.
LOUIS, dauphin.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.
MELUN, seigneur français.
CHATILLON, ambassadeur de France auprès du roi Jean.
ÉLÉONORE, veuve du roi Henri II et mère du roi Jean.
CONSTANCE, mère d'Arthur.
BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.
LADY FAULCONBRIDGE, mère du bâtard et de Robert Faulconbridge.

SEIGNEURS, DAMES, CITOYENS D'ANGERS, UN SHÉRIF, HÉRAUTS, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS et GENS DE SERVICE.

La scène se passe tantôt en Angleterre et tantôt en France.

LE ROI JEAN

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Northampton. La salle du trône dans le Palais.

ENTRENT LE ROI JEAN, LA REINE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY, ET AUTRES, AVEC CHATILLON.

LE ROI JEAN.

Maintenant, Chatillon, dites-nous ce que la France réclame.

CHATILLON.

Après vous avoir présenté ses compliments, voici comment le roi de France parle par mon entremise, à la majesté empruntée d'Angleterre.

ELÉONORE.

Un commencement étrange. La majesté empruntée !

LE ROI JEAN.

Silence, bonne mère. Ecoutez l'ambassade.

CHATILLON.

Philippe de France, selon son droit et au nom de ton frère décédé, le fils de Geffrey, Arthur Plantagenet, réclame très légalement cette belle île et ses territoires, l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine et le Maine, désirant que tu déposes l'épée, gardienne de ces titres usurpés et la confie au jeune Arthur, ton neveu et légitime souverain.

LE ROI JEAN.

Qu'en résultera-t-il, si nous n'y consentons pas ?

CHATILLON.

L'impérieux contrôle d'une guerre furieuse et sanglante, pour démontrer par la force des droits contestés.

LE ROI JEAN.

Alors guerre pour guerre, et sang pour sang, contrôle pour contrôle! Réponds cela à la France.

CHATILLON.

Reçois donc, par ma bouche, le défi de mon roi. Mon ambassade est terminée.

LE ROI JEAN.

Porte-lui le mien et pars en paix. Sois comme un éclair dans les yeux de la France, car avant que tu puisses lui rapporter mes paroles, j'y ferai entendre le tonnerre de mes canons. Va-t'en! Sois la trompette de notre courroux et l'oiseau de mauvais présage de votre propre ruine. Qu'on lui donne une honorable escorte. Pembroke, veillez-y. Adieu, Chatillon.

(*Chatillon et Pembroke sortent*).

ELÉONORE.

N'ai-je pas toujours dit, mon fils, que l'ambitieuse Constance n'aurait pas de cesse avant d'avoir mis la France et le monde entier en feu pour soutenir les droits de son enfant? Cette affaire aurait pu être prévenue et terminée, avec quelques protestations d'amitié. Aujourd'hui elle ne peut être conclue que par la sanglante intervention de deux royaumes.

LE ROI JEAN.

Nous avons pour nous la force et le droit.

ELÉONORE.

La force plus que le droit. Autrement cela irait mal pour vous et pour moi. Ma conscience murmure à votre oreille, ce que nul ne doit entendre, excepté le ciel et vous.

(*Entre le* SHÉRIF *de Northampton qui parle bas à Essex*).

ESSEX.

Mon souverain, voici la plus étrange controverse que j'aie jamais entendue. Elle vient de province pour être jugée par vous. Puis-je introduire les parties?

LE ROI JEAN.

Laissez-les approcher. (*Le Shérif sort*). Nos abbayes, et nos prieurés paieront les frais de l'expédition.

(*Rentrent* LE SHÉRIF *avec* ROBERT FAULCONBRIDGE *et* LE BATARD PHILIPPE, *son frère*).

Qui êtes-vous?

LE BATARD.

Je suis votre fidèle sujet, un gentilhomme né dans le

comté de Northampton et le fils aîné, comme je le suppose, de Robert Faulconbridge. Je suis encore un soldat fait chevalier, sur le champ de bataille, par l'honorable Cœur de Lion.

LE ROI JEAN.

Et toi, qui es-tu?

ROBERT.

Le fils et l'héritier de ce même Faulconbridge.

LE ROI JEAN.

Est-ce lui l'aîné et toi l'héritier? Vous ne descendez pas de la même mère, alors?

LE BATARD.

Très certainement de la même mère, puissant roi. Cela est courant; du même père aussi, je crois. Mais pour la connaissance certaine de cette vérité, je vous renvoie au ciel et à ma mère. J'ai sur ce point des doutes que peuvent ressentir tous les enfants des hommes.

ELÉONORE.

Arrière, grossier personnage! Tu oses jeter le discrédit sur ta mère et blesser son honneur avec cette dissidence!

LE BATARD.

Non, madame. Non. Je n'ai pas de raison pour cela. Le procès est fait par mon frère et non par moi. S'il peut prouver son droit, il me sera fait tort d'au moins cinq cents belles livres par an. Le ciel garde l'honneur de ma mère et mon bien!

LE ROI JEAN.

Voilà un rude gaillard. Pourquoi, étant le plus jeune, réclame-t-il ton héritage?

LE BATARD.

Je l'ignore. Ce doit être pour l'obtenir. Une fois il m'a accusé de bâtardise. Ai-je été fait ou non aussi légitimement que lui, j'en laisse la responsabilité à ma mère. Quant à la question de savoir si je suis aussi bien tourné que lui, mon suzerain (que les os qui ont pris cette peine pour moi reposent en paix!) vous n'avez qu'à comparer nos visages et à en juger par vous-même. Si le vieux sir Robert nous a fait tous les deux, s'il a vraiment été notre père et si ce fils est son image, ô vieux sir Robert, mon père, c'est à genoux que je remercie le ciel de ne pas te ressembler!

LE ROI JEAN.

Quel écervelé le ciel nous a envoyé là!

ELÉONORE.

Il a quelque ressemblance avec le Cœur de Lion et sa

voix rappelle la sienne. Ne retrouvez-vous pas quelques traits de mon fils dans la large complexion de cet homme?

LE ROI JEAN.

Mon père l'a soigneusement examiné. C'est le portrait de Richard. Parle, coquin! Qui vous fait réclamer les biens de votre père?

LE BATARD.

Parce qu'il a la moitié de la face comme celle de mon frère, avec cette moitié de face il voudrait toucher toute la succession, cinq cents livres par an pour une moitié de face d'un liard!

ROBERT.

Mon gracieux suzerain, quand mon père vivait, votre père lui a donné beaucoup d'emplois...

LE BATARD.

Ce n'est pas une raison pour me voler mon héritage. La question est de savoir comment il employait ma mère.

ROBERT.

Une fois votre père l'a envoyé en ambassade, en Allemagne, pour traiter avec l'empereur d'affaires importantes. Le Roi profita de cette absence pour séjourner chez mon père. Comment il s'en prévalut, je n'ose le dire. Mais la vérité est la vérité. Beaucoup de côtes et de mers, séparaient mon père et ma mère (j'ai entendu mon père lui-même le dire) quand ce vigoureux gentilhomme fut conçu. Sur son lit de mort, par testament, il me légua ses biens et jura, avant de mourir, que cet homme, le fils de ma mère, n'était pas de lui. S'il l'était, il serait venu au monde quarante semaines avant le terme. En conséquence, mon bon suzerain, permettez que je sois en possession de l'héritage de mon père, suivant sa dernière volonté.

LE ROI JEAN.

Drôle, votre frère est légitime. L'épouse de votre père l'a porté après le mariage, et, si elle a triché, la faute en est à elle. C'est une faute menaçant tous les maris qui ont pris femme. Si mon frère qui, comme vous dites, a pris la peine de faire ce fils, l'avait réclamé de votre père comme sien, en vérité, l'ami, votre père aurait pu garder ce veau né de sa vache, en dépit du monde entier. En vérité, il le pouvait. En conséquence, même étant de mon frère, mon frère n'avait pas le droit de le réclamer, pas plus que votre père celui de le renier, bien qu'il ne fût pas de lui. En conséquence, le fils de ma mère a fait l'héritier de votre père et l'héritier de votre père doit avoir les biens de votre père.

ROBERT.

Alors le testament de mon père n'a pas le pouvoir de déposséder l'enfant qui n'est pas le sien?

LE BATARD.

Il ne peut pas avoir le pouvoir de me déposséder, puisqu'il n'a pas eu celui de me faire.

ELÉONORE.

Qu'aimerais-tu mieux : être un Faulconbridge et, comme ton frère posséder des biens ; ou être le fils réputé de Cœur de Lion par ta lignée et sans fortune ?

LE BATARD.

Madame, si mon frère avait ma figure et si j'avais la figure qu'a Robert ; si mes jambes étaient comme les siennes des bâtons pour monter à cheval ; si mes bras se doublaient de peau d'anguille ; si ma face était si maigre que je ne puisse me passer une rose à l'oreille, sans que les passants s'écrient : « Regardez, voilà trois farthings qui marchent[1] » et que de cette face dépendît l'héritage de toutes ces terres, que je ne bouge jamais de cette place, si je n'en eusse cédé jusqu'au dernier pouce contre la figure que j'ai ! Pour rien au monde je voudrais être sir Nob.

ELÉONORE.

Tu me plais. Veux-tu renoncer à ta fortune, lui abandonner ton héritage et me suivre ? Je suis un soldat et je vais en France.

LE BATARD.

Frère, choisissez mon héritage, je choisis ma destinée. Votre figure a gagné cinq cents livres par an. Si vous la vendez six pence ce sera cher. Madame, je vous suivrai jusqu'à la mort.

ELÉONORE.

Non. C'est vous qui irez devant moi.

LE BATARD.

Il est d'usage dans nos provinces de céder le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN.

Quel est ton nom ?

LE BATARD.

Mon suzerain, Philippe est mon prénom ; Philippe fils aîné de la femme du bon vieux sir Robert.

LE ROI JEAN.

Dorénavant tu porteras le nom de celui dont tu portes la

1. Pour comprendre l'allusion il faut savoir que la reine Elisabeth fit frapper des pièces de monnaie représentant tantôt son effigie, tantôt une rose.

figure. Agenouille-toi, Philippe, pour te relever plus grand. Relève-toi, sir Richard et Plantagenet[1].

LE BATARD.

Frère du côté de ma mère, votre main. Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné les biens. Que bénie soit l'heure, de nuit ou de jour, où je naquis, sir Robert étant absent !

ELÉONORE.

Tout l'esprit de Plantagenet ! Je suis ta grand'mère, Richard. Appelle-moi ainsi.

LE BATARD.

Par fortune, madame, non réellement. Mais qu'importe que ce soit quelque chose d'approchant, du côté gauche, entrée par la fenêtre ou par l'écoutille ! Qui n'ose sortir le jour se promène la nuit. Avoir c'est avoir, de quelque façon qu'on l'ait attrapé. De près ou de loin, gagner, c'est bien tirer. De moment où je suis ce que je suis, que fait l'origine !

LE ROI JEAN.

Va, Faulconbridge, tu as maintenant ce que tu désires. Un chevalier sans terres te fait seigneur foncier. Venez, madame et vous Richard. Nous devons partir précipitamment pour la France. Le besoin en est pressant.

LE BATARD.

Adieu, frère. Bonne chance ! Car tu es venu par le chemin légitime.

(*Tous sortent, excepté le Bâtard*).

J'ai gagné un pied d'honneur, mais j'ai perdu bien des pieds de terre ! Maintenant je puis faire une dame d'une Jeanneton. « Bonsoir, seigneur Richard. Dieu vous garde, l'ami ». Et si son nom est Georges, je l'appelerai Pierre ; car l'honneur nouvellement confectionné doit oublier le nom des gens. Se le rappeler serait trop respectueux, trop sociable, dans notre condition nouvelle. Maintenant passons au dessert[2].

1. L'opinion commune, veut que Plantagenet soit le surnom de la royale maison d'Angleterre, au temps de Henri II. Mais, comme le fait observer Camden dans ses *Mémoires* (1614), c'est une erreur populaire. Plantagenet n'était pas un nom de famille, seulement un surnom, appliqué au petit-fils de Geffrey, le premier comte d'Anjou, parce qu'il portait une branche de genêt (*Troom-stalk*) à son chapeau. Ce nom ne fut jamais porté ni par le premier comte d'Anjou, ni par le roi Henri II, le fils de ce comte et de l'impératrice Maude.

2. *Now your traveller*. On appelait *traveller* une bonne chose servie après le dîner.

Lui et son cure-dent[1] sont à ma place d'honneur[2], et quand mon estomac de chevalier est satisfait, quand j'ai sucé mes dents, je catéchise mon élégant de province : « Mon cher monsieur, (je commence ainsi en m'appuyant sur le coude) je vous supplierai »... Çà c'est la Question. La Réponse arrive comme dans un catéchisme. « Oh! monsieur! dit la Réponse. A votre commandement, à votre disposition, à votre service ». « Non, monsieur, dit la Question, c'est moi qui suis aux vôtres ». Et ainsi, avant que la Réponse sache ce que veut la Question (économisant les compliments, parlant des Alpes, des Apennins, des Pyrénées, du fleuve le Pô), elle retarde sa conclusion jusqu'à l'heure du souper. Ceci est de bonne société et convient à un esprit élevé, comme le mien. Car à cette époque il faut être bâtard, pour ne pas montrer des qualités d'observateur (bâtard je le serai quand même), non seulement en ce qui concerne les coutumes, la conduite, la forme extérieure, l'accoutrement, mais les mouvements les plus intimes; pour ne pas savoir distribuer le poison, si doux aux lèvres de notre époque. Ce poison, je veux l'étudier, non pour pratiquer le mensonge, mais pour l'éviter, car il se trouvera sur tous les degrés de mon élévation. Qui vient si pressé et en robe de cheval? Quelle maîtresse de poste est-ce là? N'a-t-elle pas un mari qu'elle prend la peine de souffler dans une corne?

(*Entrent* LADY FAULCONBRIDGE *et* JAMES GURNEY).

O ciel! c'est ma mère! Eh bien, bonne dame? Qu'apportez-vous ici pour courir si vite?

LADY FAULCONBRIDGE.

Où est ce drôle, ton frère? Où est celui qui pourchasse de tout côté mon honneur?

LE BATARD.

Mon frère Robert? Le fils du sieur sir Robert? Est-ce Colbrand le géant[3], cet homme si vigoureux? Est-ce le fils de sir Robert que vous cherchez ainsi?

LADY FAULCONBRIDGE.

Le fils de sir Robert. Oui, enfant irrévérencieux, le fils de sir Robert. Pourquoi te moques-tu de sir Robert? Il est le fils de sir Robert et toi aussi.

1. Se curer les dents à table semblait du meilleur goût

2. « Ma place d'honneur », c'est-à-dire à la place où je serai placé, comme chevalier.

3. Géant danois que Guy de Warwick mit en déroute en présence du roi Athelston

LE BATARD.

James Gurney, veux-tu nous laisser pour quelque temps?

GURNEY.

Volontiers, bon Philippe.

LE BATARD.

Philippe? Moineau[1] ! James, il court des bruits au dehors. Tout à l'heure, je t'en dirai plus long.

(*Gurney sort*).

Madame, je ne suis pas le fils du vieux sir Robert. Sir Robert aurait pu manger toute la part qu'il avait en moi un Vendredi-Saint, sans rompre son jeûne. Sir Robert pouvait accomplir de la bonne besogne, mais (avouez-le), était-il capable de faire un homme comme moi? Sir Robert en était incapable. Nous connaissons son ouvrage. Donc, bonne mère, à qui suis-je redevable de ces membres? Sir Robert n'a jamais tourné cette jambe-là !

LADY FAULCONBRIDGE.

As-tu conspiré avec ton père, toi, dont l'intérêt serait de défendre mon honneur? Que signifie cette injure, effronté manant?

LE BATARD.

Chevalier, chevalier, bonne mère, comme Basilisco[2]. Je suis armé chevalier! J'en porte la marque sur mon épaule. Mais, ma mère, je ne suis pas le fils de sir Robert. J'ai répudié sir Robert, et renoncé à ma succession. Légitimité, nom, il ne reste plus rien. Donc, ma bonne mère, laissez-moi connaître mon père. Un homme convenable, j'ose espérer. Qui était-ce mère?

LADY FAULCONBRIDGE.

As-tu renié ton nom de Faulconbridge?

LE BATARD.

Aussi franchement que si je reniais le diable.

LADY FAULCONBRIDGE.

Le Roi Richard Cœur de Lion était ton père. Après une cour longue et passionnée, je ne résistai pas à l'envie de l'introduire dans la chambre et dans le lit de mon époux. Que le ciel ne mette pas cette transgression à ma charge! Tu es le résultat de la chère offense où je fus fortement entraînée malgré moi.

LE BATARD.

Maintenant, par cette lumière, madame, si j'étais encore à naître, je ne souhaiterais pas un meilleur père! Il y a des péchés qui, sur terre, jouissent d'un privilège; le vôtre est

1. On prétendait que « Philippe » rappelait le cri du moineau

2. Allusion au personnage d'une pièce intitulée : *Soliman et Perseda.*

de ceux-là. Votre faute ne fut pas une folie. Pouviez-vous ne pas abandonner votre âme, tribut soumis à un amour impérieux, à ce Richard? Contre sa colère et son irrésistible force un lion courageux ne put soutenir le combat, et entre ses mains laissa son cœur[1]! Celui qui dérobe le cœur des lions peut aisément l'emporter sur une femme. Oui, ma mère, c'est cordialement que je te remercie de mon père! Qu'un vivant ose prétendre que tu n'as pas bien agi en me donnant le jour, je veux l'envoyer en enfer. Venez, madame, je vais vous présenter à ma famille. Tout le monde vous dira que le jour où Richard a voulu me donner naissance, si vous vous y étiez opposée, cela eut été un péché. Qui prétend le contraire en a menti!

1. Shakespeare fait allusion à la vieille légende de *Richard Cœur de Lion*, où l'on dit que le célèbre monarque acquit son nom en arrachant le cœur d'un lion à la furie duquel l'avait exposé le duc d'Autriche, pour avoir tué son fils d'un coup de poing.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

En France. Devant les murs d'Angers.

Entrent d'un coté L'ARCHIDUC D'AUTRICHE et ses troupes. LOUIS, de l'autre, PHILIPPE, roi de France et ses troupes. CONSTANCE, ARTHUR, des courtisans.

Louis.

Heureux de vous rencontrer devant Angers, brave Autriche. Arthur, le grand précurseur de ton sang, ce Richard qui arracha le cœur d'un lion et fit la guerre sainte en Palestine, fut prématurément couché dans la tombe par ce brave duc, qui, voulant faire réparation à la postérité, et cédant à nos supplications, est venu ici déployer ses étendards, pour te protéger contre l'usurpation d'un oncle dénaturé, l'anglais Jean. Embrasse-le, aime-le, souhaite-lui la bienvenue.

Arthur.

Dieu vous pardonne la mort de Richard Cœur de Lion, d'autant plus que vous donnez la vie à ses descendants, abritant leurs droits sous vos ailes de guerre. Je vous souhaite la bienvenue en vous tendant une main dépossédée, mais avec un cœur plein d'un amour sans souillure. Soyez le bienvenu devant les portes d'Angers, duc.

Louis.

Noble enfant ! Qui ne voudrait pas te rendre tes droits !

L'Archiduc.

Sur ta joue, je dépose ce baiser qui témoigne de mon zèle, pour sceller l'engagement qu'a pris mon affection, de ne pas rentrer chez moi avant qu'Angers et tout ce qui t'appartient en France, avant que cette côte pâle, à face blanche, dont le pied repousse dédaigneusement les marées rugissantes de l'océan et qui protège les insulaires contre les autres pays, avant que cette Angleterre, prisonnière de l'Océan, dont les remparts sont des murs liquides, cette Angleterre abritée contre les invasions étrangères, ce der-

nier coin de l'Occident, ne t'aient salué roi. Jusque-là, bel enfant, non seulement je ne penserai pas à ma maison, mais je porterai les armes.

CONSTANCE.

Recevez les remerciements de sa mère, les remerciements d'une veuve, jusqu'à ce que votre bras vigoureux lui donne la force de mieux s'acquitter envers votre dévouement.

L'ARCHIDUC.

La paix du ciel est à ceux qui lèvent leurs épées pour une guerre aussi juste et aussi charitable.

PHILIPPE.

Alors, à l'ouvrage. Notre canon sera dirigé contre le front de cette ville qui nous résiste. Qu'on appelle nos chefs les plus disciplinés, pour choisir les positions les plus avantageuses. Nous laisserons notre royale dépouille devant cette ville, nous passerons cette place à gué dans le sang Français, mais la rendront soumise à cet enfant.

CONSTANCE.

Attendez la réponse à notre ambassade. A moins que vous teniez à tremper vos épées dans le sang, il se peut que monseigneur Chatillon rapporte d'Angleterre cette paix que nous demandons à la guerre. Nous regretterions chaque goutte de sang qu'une colère trop hâtive aurait injustement versée.

(*Entre Chatillon*).

PHILIPPE.

Chose curieuse, Madame ! notre messager Chatillon arrive juste au moment où vous le désiriez. Gentil seigneur, donnez-nous en quelques mots la réponse de l'Angleterre. Nous l'attendons avec calme. Parlez, Chatillon.

CHATILLON.

Alors, détournez vos forces de ce misérable siège et réservez-les pour une tâche plus difficile. L'Angleterre irritée de votre juste revendication, s'est mise sous les armes. Les vents contraires dont j'ai attendu le loisir, lui ont donné le temps de débarquer ses légions aussitôt que moi. Elle marche sur cette ville avec des forces considérables et des soldats confiants. Avec elle est la reine-mère, une Atè[1] qui l'excite à la lutte et au carnage. Madame Blanche d'Espagne, sa nièce, l'accompagne ainsi qu'un bâtard du roi décédé. Tous les turbulents du pays, téméraires, inconsidérés, ardents volontaires, avec des figures de femme et l'impétuosité de farouches dragons, ont vendu leur biens et leurs maisons natales, et portent orgueilleusement leur

1. Atè, déesse de la revanche.

patrimoine sur le dos, espérant réaliser ici de nouvelles fortunes. Bref, les bateaux anglais renferment le plus beau choix de cœurs intrépides qui ait jamais navigué sur des flots en courroux, pour porter l'offense et la destruction dans la chrétienté. (*Roulements de tambours*). L'interruption de leurs tambours grossiers, coupe court à plus d'explications. Ils sont à portée de la main, pour parlementer ou pour combattre. Donc, préparez-vous.

PHILIPPE.

Comme cette expédition est imprévue !

L'ARCHIDUC.

Plus elle est imprévue, plus nous devons réveiller nos courages pour la défense, car le courage grandit avec l'occasion. Qu'ils soient donc les bienvenus. Nous sommes prêts.

(*Entrent* LE ROI JEAN, ELÉONORE, BLANCHE, LE BATARD, PEMBROCQ *et* DES TROUPES).

LE ROI JEAN.

La paix soit à la France ! si la France en paix nous autorise à rentrer dans une succession juste et légitime ! sinon, que la France saigne et que la paix remonte au ciel ! tandis que nous, agents courroucés de Dieu, corrigerons les insolents dédains qui rejettent la paix au ciel.

PHILIPPE.

La paix soit à l'Angleterre, si cette guerre retourne de France en Angleterre, pour y vivre en paix ! Nous aimons l'Angleterre et, pour son salut, nous suons ici sous le poids de notre armure. La besogne que nous accomplissons devrait être la tienne ; mais tu es si loin d'aimer l'Angleterre que tu as clandestinement ruiné son roi légitime, rompu l'ordre de succession de sa postérité, défié la royauté enfant, spolié la vertu virginale de la couronne. Reconnais la figure de ton père Geffrey. Ces yeux, ce front ont été moulés sur les siens. C'est le résumé qui contient tout ce que Geffrey a laissé en mourant. La main du temps fera de ce résumé un considérable volume. Ce Geffrey était ton frère aîné et celui-ci était son fils. L'Angleterre était le droit de Geffrey, et ce qui était le droit de Geffrey est devenu celui d'Arthur. Au nom de Dieu, comment se fait-il alors que tu sois appelé roi ? Quand le sang vivant bat dans ces tempes, à qui est due la couronne que tu usurpes !

LE ROI JEAN.

Qui t'a chargé, France, de m'imposer une réponse à tes questions ?

PHILIPPE.

Le juge suprême qui, dans tous les cœurs qui se sentent

forts, met la bonne pensée de regarder les torts et les affronts faits au bon droit. Ce juge qui m'a constitué le gardien de cet enfant, que je sauvegarderai de toute injure; ce juge avec l'aide duquel j'entends exercer un châtiment.

LE ROI JEAN.

Tu usurpes l'autorité.

PHILIPPE.

Pardon. Je confonds l'usurpateur.

ELÉONORE.

Qui appelles-tu un usurpateur, France?

CONSTANCE.

Laisse-moi répondre. C'est ton fils.

ELÉONORE.

Arrière, insolente! Un bâtard serait donc roi, pour que tu puisses être reine et en imposer au monde?

CONSTANCE.

Mon lit fut toujours aussi fidèle à ton fils, que le tien le fut à ton époux, et cet enfant ressemble plus à son père Geffrey que Jean et toi vous ressemblez dans les manières. On dirait la pluie et l'eau, le diable et sa mère... Mon fils, un bâtard! Par mon salut! je pense que son père n'a pas eu une naissance aussi légitime! Comment cela serait-il, si tu es sa mère?

ELÉONORE.

Voilà une bonne mère, enfant, qui salit ton père!

CONSTANCE.

Voici une bonne grand'mère, enfant, qui voudrait te salir!

L'ARCHIDUC.

Silence!

LE BATARD.

Entendez le crieur[1]!

L'ARCHIDUC.

Qui diable es-tu?

LE BATARD.

Un homme qui jouerait le rôle du diable avec vous, monsieur, s'il pouvait vous rencontrer seul, vous et votre peau de lion. Vous êtes le lièvre du proverbe, dont la valeur tire les lions morts par la barbe! J'enfumerai votre pelure si je parviens à vous attraper. Veillez-y coquin, car, sur ma foi, je le ferai.

1. Allusion à l'habitude qu'ont les crieurs de dire : « Silence! » dans les cours de justice.

BLANCHE.

La robe du lion sied bien à qui a dérobé la robe du lion !

LE BATARD.

Elle fait aussi bien sur son dos, que les souliers d'Alcide sur un âne ! Mais l'âne enlèvera ce fardeau de vos épaules ! Ou, j'en ajouterai un qui les brisera !

L'ARCHIDUC.

Quel est ce briseur qui assourdit nos oreilles de l'abondance de ses paroles superflues ?

PHILIPPE.

Louis, décidez de ce que nous devons faire.

LOUIS.

Femmes et fous, brisez votre entretien. Roi Jean, voici ce dont il s'agit. L'Angleterre et l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine, je les réclame de toi comme appartenant à Arthur. Veux-tu y renoncer et déposer les armes ?

LE ROI JEAN.

Plutôt ma vie ! France, je te défie ! Arthur de Bretagne, confie-toi à moi, et, outre mon affection, je te donnerai plus que la lâcheté de la France ne saurait gagner. Souviens-toi, enfant.

ELÉONORE.

Viens avec ta grand'mère, enfant

CONSTANCE.

Obéis, enfant, va avec ta grand'mère. A ta grand'mère, donne un royaume. En retour, ta grand'mère te donnera une prune, une cerise et une figue. C'est une bonne grand'-mère !

ARTHUR.

Paix, ma bonne mère ! Je voudrais être couché dans mon tombeau. Je ne suis pas digne du mal que je donne.

ELÉONORE.

Sa mère lui a tant fait honte, le pauvre petit, qu'il pleure !

CONSTANCE.

Honte sur vous, que cela soit ou non ! Ce sont les insultes de sa grand'mère et non la honte de sa mère, qui font couler de ces pauvres yeux ces perles capables d'émouvoir le ciel, et que le ciel recevra comme une offrande. Oui, ce chapelet de larmes décidera le ciel à lui rendre justice et à prendre sa revanche sur vous !

ELÉONORE.

Monstrueuse blasphématrice du ciel et de la terre ! Ne m'accuse pas de médisance ! Toi et ton Jean, vous usurpez la domination, la royauté, les droits de ce malheureux enfant ! Ce fils de ton fils aîné, n'a jamais été importuné

que par toi ! Tes péchés sont punis dans ce pauvre enfant ! La loi l'atteint, parce qu'il n'est que la seconde génération sortie de ta matrice concevant le péché !

LE ROI JEAN.

Folle, assez !

CONSTANCE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il n'est pas seulement châtié pour le péché de sa mère, mais Dieu a fait d'elle et de son péché le châtiment de son descendant. Châtié par elle, il est châtié pour elle. L'injure de l'enfant est le péché de la mère. C'est lui qui en porte la responsabilité ! La punition est pour l'enfant, quand c'est elle qui a commis la faute. Malheur à elle !

ELÉONORE.

Tu es une grondeuse qui ne sait pas ce qu'elle dit. Je puis produire un testament qui annule le titre de ton fils.

CONSTANCE.

Qui en doute ? Un testament ! Un méchant testament ! La volonté d'une femme ! La volonté d'une grand'mère gangrenée !

PHILIPPE.

Paix, madame. Taisez-vous, ou soyez plus modérée. Le lieu convient mal pour encourager des propos d'aussi mauvais ton. Que des trompettes convoquent sur les remparts les hommes d'Angers. Il faut que nous sachions quel titre ils admettent, de celui d'Arthur ou de celui de Jean.

(*Les trompettes sonnent. Des Citoyens paraissent sur les remparts*).

PREMIER CITOYEN.

Qui nous convoque sur les remparts ?

PHILIPPE.

La France, pour l'Angleterre.

LE ROI JEAN.

L'Angleterre pour elle-même. Vous, hommes d'Angers, et mes fidèles sujets...

PHILIPPE.

Vous, fidèles d'Angers et les sujets d'Arthur, nos trompettes vous appellent pour un pacifique pourparler...

LE ROI JEAN.

Dans votre intérêt. Donc nous parlerons le premier. Les drapeaux de France, qui sont déployés ici, devant vos yeux et en vue de votre ville, ne se sont avancés que pour vous nuire. Ces canons ont leurs entrailles pleines de courroux, et montés comme ils sont, n'attendent qu'un signal pour vomir leur indignation de fer contre vos murs. Tous les préparatifs de ces Français, pour un siège sanglant et des procédés sans merci, menacent la tranquillité de votre ville.

Vos portes hâtivement fermées, ces pierres endormies, qui vous font comme une ceinture, auraient été, sans notre approche, jetées par le choc de leur artillerie, à bas de leur lit de chaux consolidé par le temps, laissant une brèche au pouvoir sanguinaire qui en veut à votre repos. A la vue de votre roi légitime qui, péniblement, mais grâce à une marche rapide, a pu opposer ses forces devant votre porte, épargner une égratignure au front de votre cité menacée, les Français étonnés condescendent à un pourparler. A cette heure, au lieu de boulets enveloppés de feu, pour porter dans vos murailles les secousses de la fièvre, ils ne lancent que des paroles conciliantes enveloppées de fumée, pour induire vos oreilles en erreur. Ne leur accordez que la confiance qu'ils méritent, concitoyens, et laissez-nous entrer, nous votre roi, dont les forces épuisées par une marche accélérée, réclament asile dans les murs de votre ville.

PHILIPPE.

Quand j'aurai dit, vous nous répondrez à tous deux. Regardez. A ma droite qui a fait le serment devant Dieu de défendre la juste cause, se tient le jeune Plantagenet, fils du frère aîné de cet homme, lequel est son roi et le roi de tout ce qu'il possède. Au nom de l'équité, méconnue, nous foulons au pied, dans une marche guerrière, les gazons qui s'étendent devant votre ville, n'étant votre ennemi qu'autant que l'exige religieusement un zèle hospitalier pour la cause d'un enfant opprimé. Qu'il vous plaise de rendre le devoir que vous devez sans conteste, à ce jeune prince qui y a droit, nos armes, comme un ours muselé, de l'offense ne garderont que l'aspect. En vain la malveillance de nos canons s'usera contre les nuages invulnérables du ciel. Dans une retraite bénie et sans courroux, sans que les épées aient été ébréchées, sans que les casques portent un horion, nous rapporterons chez nous ce sang généreux, dont nous allions arroser votre ville, et laisserons en paix, vous, vos femmes et vos enfants. Mais si vous dédaignez imprudemment les offres que nous vous faisons, ce n'est pas l'épaisseur de ces vieilles murailles qui vous défendra contre nos messagers de guerre, quand bien même les anglais, si bien disciplinés qu'ils soient, trouveraient une retraite dans leur enceinte. Dites-nous, votre cité veut-elle nous reconnaître le titre de maître pour lequel nous sommes venus vous porter un défi? Ou donnera-t-elle le signal du combat et nous obligera-t-elle à répandre ce sang pour rentrer dans notre possession?

PREMIER CITOYEN.

Nous sommes les sujets du roi d'Angleterre. C'est pour lui et son droit que nous gardons cette ville.

LE ROI JEAN.

Reconnaissez donc le roi et laissez-moi entrer.

PREMIER CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas. Mais à celui qui prouvera qu'il est le roi, nous prouverons notre loyauté. Jusque-là nous défendrons nos portes contre le monde entier.

LE ROI JEAN.

La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas l'identité de son roi? Si cela ne suffit pas, je vous amène comme témoins cent mille cœurs d'Anglais...

LE BATARD.

Bâtards et autres.

LE ROI JEAN.

Prêts à défendre nos titres au prix de leurs vies.

PHILIPPE.

Autant de braves gens aussi bien nés que ceux-là...

LE BATARD.

Parmi lesquels il y a quelques bâtards aussi.

PHILIPPE.

Sont prêts à lui donner un démenti en face.

PREMIER CITOYEN.

Jusqu'à ce que vous ayez choisi celui dont les droits sont les plus authentiques, nous, au nom de celui-là, nous vous refusons, à tous deux, l'entrée de la ville.

LE ROI JEAN.

Alors que Dieu absolve toutes les âmes qui, avant que tombe la rosée du soir, s'envoleront vers leur éternelle résidence, dans cette funèbre contestation du roi de notre royaume!

PHILIPPE.

Amen! A cheval, chevaliers! Aux armes!

LE BATARD.

Saint Georges, toi qui as si bien secoué le dragon et, qui, depuis, est assis sur son dos à la porte de mon hôtesse, apprends-nous quelque bon coup! (*A l'Archiduc*). Coquin, si j'étais chez vous, dans votre repaire, avec votre lionne, j'ajouterais une tête de bœuf à votre peau de lion et de vous je ferais un monstre.

L'ARCHIDUC.

Paix! Pas un mot de plus!

LE BATARD.

Tremblez! Vous entendez le lion rugir!

LE ROI JEAN.

Gagnons la plaine, nous y développerons nos régiments dans le meilleur ordre.

LE BATARD.

Hâtons-nous, pour avoir l'avantage du terrain.

PHILIPPE.

C'est ce que je vais faire. (*A Louis*). Commandez à la réserve de se tenir sur l'autre colline. Dieu et notre droit!

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Le même endroit.

ALARME ET MOUVEMENTS DE COTÉ ET D'AUTRE. PUIS RETRAITE. ENTRE UN HERAUT FRANÇAIS, AVEC DES TROMPETTES QUI SE DIRIGENT VERS LES PORTES.

LE HÉRAUT FRANÇAIS.

Vous, hommes d'Angers, ouvrez vos portes toutes grandes et laissez entrer le jeune Arthur, duc de Bretagne, qui, grâce à la France, a aujourd'hui donné bien de la besogne aux larmes des mères anglaises, dont les fils sont couchés, dispersés sur la terre sanglante; à celles des veuves dont les maris gisent rampants et qui, déjà froids, embrassent la terre décolorée. La victoire, avec peu de perte, flotte dans les bannières françaises qui s'avancent, triomphalement déployées, pour entrer en conquérantes, et proclamer Arthur de Bretagne, le roi de l'Angleterre et le vôtre.

(*Entre un* HÉRAUT ANGLAIS *avec des* TROMPETTES).

LE HÉRAUT ANGLAIS.

Réjouissez-vous, hommes d'Angers, et faites sonner vos cloches! Le roi Jean, votre roi et celui d'Angleterre, approche, vainqueur dans cette chaude et difficile journée! Nos armures, qui se sont éloignées d'ici brillantes comme de l'argent, s'en retournent dorées du sang des Français. Pas une plume de nos casques anglais n'a été abattue par une lame française. Nos couleurs reviennent portées par ceux qui les déployaient quand nous marchions en avant et, comme une joyeuse troupe de chasseurs, nos vigoureux anglais s'en retournent les mains pourprées par la mortelle boucherie de leurs ennemis. Ouvrez vos portes et livrez passage aux vainqueurs!

PREMIER CITOYEN.

Hérauts, de nos tours, nous avons pu suivre du commencement à la fin, le premier choc et la retraite des deux armées. Leur égalité ne saurait être contestée par les meil-

leurs yeux. Le sang a payé le sang; les coups ont répondu aux coups; la force a lutté contre la force, et la puissance a tenu tête à la puissance. Toutes deux sont égales et toutes deux nous les aimons également. Il faut cependant que l'une d'elles prouve sa supériorité. Tant qu'elles seront ainsi du même poids, notre ville ne sera ni pour l'une ni pour l'autre, mais pour toutes les deux.

(*Entrent d'un côté* LE ROI JEAN, *avec ses troupes*, ELEONORE, BLANCHE, *et* LE BATARD; *d'un autre*, LE ROI PHILIPPE, LOUIS, L'ARCHIDUC *et ses troupes*).

LE ROI JEAN.

France, as-tu encore beaucoup de sang à dépenser? Faudra-t-il que le courant de notre droit déborde? Furieux de ton obstacle, quittera-t-il son lit naturel, pour renverser dans sa course effrénée même tes terres riveraines, si tu ne laisses pas son eau argentée suivre un cours pacifique jusqu'à l'océan?

PHILIPPE.

Anglais, dans cette chaude tentative, tu n'as pas sauvé une goutte de sang de plus que la France. Tu en as plutôt perdu davantage. J'en jure par cette main qui gouverne la terre soumise à ce climat, avant que nous mettions bas les armes levées pour la justice, nous te vaincrons, toi contre qui elles ont été dirigées, et nous grossirons royalement le nombre des morts, ornant la liste qui racontera les pertes de cette guerre, d'un nom de roi accolé au carnage!

LE BATARD.

Ah! majesté! Comme ta gloire monte haut quand le riche sang des rois est en feu! Maintenant la mort double d'acier ses mâchoires édentées; les épées des soldats lui servent de dents, de crocs; elle festine, mâchant la chair des hommes, des querelles indécises des rois! Pourquoi ces fruits royaux demeurent-ils ainsi stupéfaits? Criez donc au massacre, rois! Retournez dans la plaine souillée, vous potentats égaux! Esprits enflammés! Que la confusion d'une part, assure la paix de l'autre. Jusque-là, des coups, du sang et la mort!

LE ROI JEAN.

De quel parti se mettent les gens de la ville?

PHILIPPE.

Citoyens, parlez pour l'Angleterre. Qui est votre roi?

PREMIER CITOYEN.

Le roi d'Angleterre, quand nous le connaîtrons.

PHILIPPE.

Connaissez-le en nous, qui soutenons ses droits.

LE ROI JEAN.

En nous, qui sommes notre propre député, et apportons

les possessions de notre personne; en nous, le maître de notre présence, le maître d'Angers et le vôtre.

PREMIER CITOYEN.

Un pouvoir plus grand que le nôtre, conteste tout cela, et tant que nous resterons dans le doute, nous tiendrons notre scrupule sous la garde de nos portes fortement barrées. Nous ne reconnaîtrons pour roi que nos scrupules, jusqu'à ce qu'ils aient été apaisés par un roi véritable.

LE BATARD.

Par le ciel, ces scrupuleux Angoumois se moquent de vous, rois! Ils se tiennent en sûreté derrière leurs créneaux, comme s'ils étaient au théâtre. Ils regardent et critiquent l'ingéniosité de vos scènes et les actes où l'on meurt. Que vos royales présences se laissent conseiller par moi. Faites comme les mutins de Jérusalem[1], soyez amis pour quelque temps et, d'entente, dirigez vos plus sérieux moyens de destruction contre cette ville. A l'est et à l'ouest que la France et l'Angleterre mettent en batterie leurs canons chargés jusqu'à la gueule, et attendent que leurs grondements jetant l'effroi dans les âmes, ébranlent les membres de pierre de cette présomptueuse cité! A votre place je voudrais m'amuser de ces coquins jusqu'à ce que le démantèlement de leurs remparts, les laisse aussi nus que l'air. Cela fait, vous disjoindrez vos forces unies, vos étendards rassemblés se sépareront à nouveau et vous vous mettrez face à face, pointe sanglante contre pointe sanglante. En peu de temps, la fortune élira dans l'un des deux partis l'heureux mignon dont, par faveur, elle aura voulu que ce soit le jour, et lui donnera le baiser d'une glorieuse victoire. Comment savourez-vous ce singulier conseil, puissants souverains? N'a-t-il pas quelque chose comme un goût de politique?

LE ROI JEAN.

Par le ciel suspendu au-dessus de nos têtes, il me plaît. France, unissons nos forces et tondons cette ville d'Angers au ras du sol. Nous combattrons après pour savoir qui en sera le roi.

LE BATARD.

Si tu as le cœur d'un roi, étant offensé ainsi que nous le sommes, par cette ville insensée, tourne la gueule de ton artillerie, comme nous tournerons la gueule de la nôtre, contre ces murs qui nous bravent. Quand nous les aurons réduits en poussière, nous échangerons des défis et, pêle-

1. Malone cite à ce propos un ouvrage traduit de l'hébreu par Peter Morwyn, dont Shakespeare aurait eu connaissance.

mêle travaillerons à notre profit, pour le ciel ou pour l'enfer.

PHILIPPE.

Qu'il en soit ainsi. Où voulez-vous livrer assaut?

LE ROI JEAN.

C'est de l'ouest que nous enverrons la destruction dans le cœur de cette ville.

L'ARCHIDUC.

Moi, du nord.

PHILIPPE.

Notre tonnerre retentira au sud. C'est du sud que tombera l'averse de nos boulets.

LE BATARD, *à part*.

O prudente stratégie! Du nord au sud! L'Autriche et la France tireront l'une sur l'autre! Il faut les encourager. (*Haut*). En avant!

PREMIER CITOYEN.

Ecoutez-nous, grands rois. Daignez attendre un moment et je vous montrerai comment vous pouvez demeurer en paix, vous liguer de meilleure façon, conquérir cette cité sans choc et sans répandre de sang, laisser mourir dans des lits les vies qui viennent ici se sacrifier pour la défense de leurs champs. Ne persévérez pas dans votre décision, puissant roi, mais écoutez-moi.

LE ROI JEAN.

Parle. Nous sommes prêts à t'entendre.

PREMIER CITOYEN.

La fille d'Espagne, que voilà, madame Blanche, est apparentée à l'Angleterre. Comptez les années de Louis le Dauphin et de cette aimable jeune fille. Si l'amour vigoureux se mettait en quête d'une beauté, où en trouverait-il une plus parfaite que madame Blanche? Si l'amour zélé se mettait à la recherche de la vertu, où en trouverait-il une plus pure, que celle de madame Blanche? Si l'amour ambitieux recherchait la naissance, dans quelles veines coule un sang plus précieux que celui de madame Blanche? Telle qu'elle est, en beauté, vertu, naissance, est le jeune Dauphin, complet en tout. S'il manque quelque chose au Dauphin il le trouvera en elle; s'il manque quelque chose à madame Blanche, elle le trouvera en lui. Il est la moitié d'un homme parfait, moitié qui ne peut être complétée que par elle. Elle est d'une perfection inachevée qui ne peut être achevée que par lui. Quand ces deux courants argentés se rejoindront, ils glorifieront les rives qui les retiennent. Quand ces deux rives et ces deux courants semblables ne feront qu'un, unissez ces deux cœurs princiers et vous deviendrez les deux rives de ces deux courants. Cette union aura plus d'effet que vos

canons sur nos portes closes, car, plus vite que la menace de la poudre, elle les ouvrira toutes grandes pour vous livrer passage. Autrement, la mer en courroux n'est pas plus sourde; les lions ne sont pas plus résolus; les montagnes et les rochers plus inébranlables; la mort elle-même plus acharnée dans sa furie contre les mortels, que nous, pour défendre notre cité !

LE BATARD.

Voici un plaideur qui secoue la carcasse pourrie de la vieille mort hors de ses guenilles ! Une large bouche, en vérité, qui crache mort, montagnes, rochers et mers ! Qui parle de lions rugissants aussi familièrement que des fillettes de treize ans parleraient de leurs petits chiens ! Quel canonnier lui a infiltré ce sang plein d'ardeur ! Il parle de canon, de feu, de fumée, d'explosion; il donne la bastonnade avec la langue; il nous rompt les oreilles; il ne prononce pas un mot qui ne frappe mieux qu'un coup de poing français ! Morbleu ! Je n'ai jamais été aussi assommé par des paroles, depuis que j'ai appelé le père de mon frère, papa !

ELÉONORE.

Fils, prêtons-nous à ce rapprochement; faisons ce mariage, donnons à notre nièce un domaine assez important. Par cette alliance tu consolideras ta couronne peu solide à cette heure, et ce jeune enfant n'aura plus assez de soleil pour mûrir la fleur qui promet le fruit de la puissance. Je lis comme un acquiescement dans les regards de la France. Regarde, comme ils chuchotent. Presse-les, tandis que leurs âmes sont accessibles à cette ambition, de peur que leur zèle, en ce moment attendri par l'effet passager des suppliques, de la pitié ou du remords, pareil à un métal en fusion qui refroidit, ne redevienne ce qu'il était.

PREMIER CITOYEN.

Pourquoi vos deux majestés ne répondent-elles pas aux amicales propositions de notre ville menacée ?

PHILIPPE.

Réponds la première, Angleterre. Tu as été la première à engager des pourparlers avec la ville. Que dis-tu ?

LE ROI JEAN.

Si le Dauphin qui est ici, ton fils princier, peut lire *j'aime* dans ce livre de beauté, la dot de Blanche pèsera aussi lourd que celle d'une reine. L'Anjou, la belle Touraine, le Maine, Poitiers et tout ce que, sur ce côté de la mer, nous considérons comme relevant de notre couronne et de notre pouvoir (excepté cette cité que nous assiégeons) dorera son lit nuptial, et la fera aussi riche, en titres, en honneurs, en dignités, qu'elle l'était déjà en beauté, éducation et

noblesse. Elle marchera de pair avec toutes les princesses du monde.

PHILIPPE.

Qu'en dis-tu, enfant? Regarde la figure de la dame.

LOUIS.

Je la regarde, mon seigneur, et dans ses yeux je trouve une merveille, ou un merveilleux miracle. L'ombre de moi-même y est formée! Cette ombre, qui n'est que l'ombre de votre fils, devient un soleil et de votre fils ne fait plus qu'une ombre! Je le jure, je ne me suis jamais aimé comme maintenant où je me vois reproduit, dessiné, sur la toile flatteuse de son œil.

(*Il parle bas à Blanche*).

LE BATARD.

Dessiné sur la toile flatteuse de son œil! Probablement aussi, pendu au pli de son sourcil qui se fronce! Ecartelé dans son cœur! Il doit s'apercevoir qu'il n'est qu'un traître d'amour! C'est vraiment pitié que vil et lourdeau comme il est, il soit pendu, dessiné, écartelé, à propos d'un semblable amour!

BLANCHE.

En pareille occurrence, la volonté de mon oncle sera la mienne. S'il voit quelque chose en vous qui le dispose en votre faveur, quelle que soit cette chose, quel que soit le sentiment auquel il cède, je puis facilement consentir, ou, si vous préférez, pour parler plus clairement, en imposer à mon amour Je ne veux pas vous flatter, monseigneur, de cette idée que tout ce que je vois en vous soit digne d'amour. Je me contenterai de vous dire que parmi tout ce que je vois en vous (de mauvaises pensées seraient-elles votre juge), rien de ce que j'y trouve, ne mérite qu'on vous haïsse.

LE ROI JEAN.

Que disent ces jeunes gens? Que dites-vous, ma nièce?

BLANCHE.

Que mon honneur est engagé à faire tout ce que votre sagesse décidera.

LE ROI JEAN.

Parlez donc, prince dauphin. Pouvez-vous aimer cette dame?

LOUIS.

Demandez-moi si je puis m'abstenir de l'aimer!

LE ROI JEAN.

Alors avec elle je te donne le Vexin, la Touraine, le Maine, le Poitou, l'Anjou, ces cinq provinces. J'y ajoute en plus, trente mille marks au coin anglais. Philippe de France, si cela te convient, ordonne à ton fils et à ta fille de joindre leurs mains.

PHILIPPE.

Volontiers. Jeunes princes, unissez vos mains.

L'ARCHIDUC.

Et aussi vos lèvres. Je suis certain de l'avoir fait quand j'étais fiancé !

PHILIPPE.

Maintenant, citoyens d'Angers, ouvrez vos portes, laissez passer cette alliance que vous avez faite. A la chapelle de Sainte-Marie, sans plus tarder, la cérémonie du mariage sera célébrée ! Madame Constance n'est-elle pas parmi nous ? Je le vois, elle n'y est pas. Cette union, que nous venons de faire, aurait été troublée par sa présence. Où est-elle, elle et son fils ? Qui le sait ?

LOUIS.

Elle s'est retirée, triste, remplie d'idées noires, sous la tente de votre Altesse.

LE ROI PHILIPPE.

Par ma foi, l'association que nous venons de contracter, ne soulagera que légèrement sa tristesse ! Frère d'Angleterre, comment pourrions-nous contenter cette veuve ? Nous étions venus pour défendre ses droits et, à notre avantage, Dieu le sait, nous avons pris un autre chemin.

LE ROI JEAN.

Nous remédierons à tout. Nous ferons le jeune Arthur, duc de Bretagne, comte de Richmond et seigneur de cette riche et belle ville. Nous le nommerons seigneur de... Appelez madame Constance. Qu'un messager rapide lui dise de venir assister à notre solennité. Si nous ne remplissons pas la mesure de ses désirs, nous l'aurons satisfaite assez pour couper court à ses exclamations. Allons, aussi vite que nous le pourrons, à cette cérémonie imprévue et improvisée.

(*Tous sortent excepté le Bâtard. Les citoyens se retirent des remparts*).

LE BATARD.

Monde fou ! Rois fous ! Convention folle ! Jean, pour arrêter les prétentions d'Arthur, lui abandonne volontiers une part. La France (bouclée dans l'armure de la conscience, et que le zèle et la charité avaient poussé sur le champ de bataille comme un soldat de Dieu), s'est laissée prendre aux chuchotements de ce démolisseur de projets ; de ce démon sournois ; de ce brocanteur qui brise la caboche de la bonne foi ; de ce renégat, de ce tricheur qui gagne les rois, les mendiants, les vieillards, les jeunes gens et les jeunes filles ; de ce seigneur qui, n'ayant plus rien à salir, excepté le mot de vierge, en dépouille la pauvre vierge ; de ce gentilhomme à face hypocrite : l'Intérêt ! L'Intérêt, cette pente sur laquelle

glisse volontiers le monde! Le monde était en équilibre, il roulait sur un terrain uni, quand cet Intérêt, cette pente, cette influence, cette avarice, l'a fait dévier de toute impartialité, de toute direction, projet, course, attention! Et cet Intérêt, cette proxénète, cette procureuse, cette parole toujours menteuse, exposé aux yeux ignorants de l'inconstante France, l'a fait se départir d'un aide qu'elle avait décidé d'elle-même, renoncer à une guerre honorablement résolue, en faveur d'une paix honteuse et bassement conclue! Pourquoi dis-je des injures à l'Intérêt? Parce qu'il ne m'a pas encore souri! Ce n'est pas que j'aurais le courage de fermer la main si de beaux angelots voulaient faire connaissance avec elle; mais ma main n'ayant pas encore été tentée est celle d'un pauvre mendiant qui deblatère contre le riche! Tant que je ne serai qu'un mendiant, je déblatèrerai et dirai que le seul péché est d'être riche pour, quand je serai riche, avoir la vertu d'ajouter que le seul vice est la misère! Puisque les rois sacrifient leurs serments à l'Intérêt, gain soit désormais mon Dieu! Je veux t'adorer!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

La tente du roi de France.

Entrent CONSTANCE, ARTHUR et SALISBURY.

CONSTANCE.

Partis pour se marier! Partis pour se jurer la paix! Un sang parjure mêlé à un sang parjure! Partis pour devenir amis! Louis aura-t-il Blanche? Et Blanche ces provinces? Ce n'est pas possible! Tu t'es trompé, tu as mal entendu! Rassemble tes esprits, répète-moi ce que tu viens de dire. Cela ne peut pas être. Tu dis seulement que cela est. Je ne puis pas avoir confiance en toi, car ta parole n'est que le souffle d'un homme vulgaire. Crois-moi, l'homme, je ne peux pas te croire. J'ai le serment du roi pour me prouver le contraire de ce que tu dis. Tu seras châtié pour m'avoir effrayée de la sorte, car je suis sensible, accessible à la peur, comme toutes les personnes accablées de tourments. Je suis une pauvre veuve, sans époux pour la défendre, sujette aux craintes; une femme, naturellement née pour trembler et tu peux m'avouer à cette heure que tu t'es moqué de moi, mon esprit troublé ne m'accordera pas de trêve, il sera bouleversé et tremblant tout le jour. Que signifient tes hochements de tête? Pourquoi jettes-tu des regards si tristes sur mon fils? Pourquoi poses-tu la main sur ta poitrine? Pourquoi tes yeux versent-ils de lamentables larmes comme un fleuve qui déborde? Est-ce pour confirmer tes paroles? Alors parle encore. Ne me répète pas ton premier discours, mais en un seul mot, dis-moi s'il est véritable.

SALISBURY.

Aussi véritable que vous supposez faux ceux qui sont cause de la sincérité de mon récit.

CONSTANCE.

Oh! si tu m'apprends à ajouter foi à un tel chagrin, apprends à ce chagrin la façon de me faire mourir! Que cette croyance et ma vie se choquent, comme deux déses-

pérés en furie qui dans le combat, tombent et meurent!... Louis épouse Blanche! Oh! enfant! alors où es-tu? Va-t'en. Je ne peux pas supporter ta vue, tant cette nouvelle t'a enlaidi à mes yeux!

SALISBURY.

Quelle faute ai-je commise, bonne dame, sinon raconter les fautes accomplies par d'autres!

CONSTANCE.

Fautes si odieuses par elles-mêmes qu'elles rendent odieux ceux qui les racontent!

ARTHUR.

Je vous en supplie, madame, contenez-vous.

CONSTANCE.

Toi qui veux que je me contienne, si tu étais ridicule, laid, la honte du ventre de ta mère, rempli de taches dégoûtantes, de souillures repoussantes, boiteux, sot, de travers, noiraud, monstrueux, couvert de verrues hideuses et de marques horribles, je ne prendrais pas tant de souci et je me contiendrais; car non seulement je ne t'aimerais pas, mais te jugerais indigne de ta haute naissance et de la couronne. Mais tu es beau et à la hauteur de ta naissance, mon cher enfant! La Nature et la Fortune se sont associées pour travailler à ta grandeur. Grâce à la générosité de la nature tu peux supporter la comparaison avec les lis et les roses à demi-ouvertes. Mais ta fortune! Elle est compromise, changée, perdue pour toi! A chaque heure elle commet un adultère avec ton oncle Jean. Avec sa main dorée elle a encouragé la France à mépriser le beau respect de la souveraineté et de sa majesté a fait une entremetteuse! La France est l'entremetteuse de la Fortune, cette prostituée, et de Jean cet usurpateur! Dis-moi, l'ami, est-ce que la France n'est pas parjure? Empoisonne-la donc avec tes paroles; sinon, va-t'en et laisse seules les douleurs que seule il me faut subir!

SALISBURY.

Pardonnez-moi, madame, je ne peux pas me rendre auprès des rois sans vous.

CONSTANCE.

Tu le peux, tu le dois, je n'irai pas avec toi. Je veux donner de la fierté à mes chagrins, car le chagrin est fier et rend fier qui le supporte. Que les rois viennent à moi, au-devant de ma douleur, si grande que seule la terre ferme peut la supporter. C'est là que nous siégeons, mon chagrin et moi. C'est là qu'est mon trône! Dis aux rois de venir le saluer!

(*Elle se jette par terre*).

(*Entrent* LE ROI JEAN, LE ROI PHILIPPE, LOUIS,

BLANCHE, ELEONORE, LE BATARD, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE *et ses* COURTISANS.

PHILIPPE.

C'est vrai, ma charmante fille; ce jour béni sera à jamais célébré en France. Pour lui donner de la solennité, le glorieux soleil a arrêté sa course, et jouant à l'alchimiste, a changé avec la splendeur de ses yeux précieux, de misérables mottes de terre en un or resplendissant. La course de l'année qui emporte ce jour, en fera un éternel jour de fête.

CONSTANCE, *se levant.*

Un jour maudit plutôt qu'un jour de fête! Quel est donc son mérite, à ce jour? Qu'a-t-il fait pour être inscrit en lettres d'or, parmi les jours solennels, dans le calendrier? Non! Que plutôt il ne compte pas dans la semaine, ce jour de honte, d'oppression et de parjure! S'il y doit compter que les femmes enceintes ne déposent pas leur fardeau ce jour-là, de peur que leurs espérances produisent un monstre! Ou plutôt que les navires ne craignent le naufrage, les commerçants les marchés conclus, que ce jour-là! Ce jour-là toute chose commencée aura une fin mauvaise! La fidélité elle-même se changera en hypocrisie perfide!

PHILIPPE.

Par le ciel, madame, vous n'avez pas de raison pour maudire les beaux résultats de ce jour. N'ai-je pas engagé ma majesté vis-à-vis de vous?

CONSTANCE.

Vous m'avez abusée avec une fausse pièce portant l'effigie de votre majesté. Il suffit de la faire sonner sur une pierre de touche pour en démontrer la non-value. Vous êtes un parjure, un parjure! Vous êtes venus en armes pour répandre le sang de mes ennemis et maintenant vous les tenez embrassés dans vos bras! La vigueur des combats et la guerre menaçantes se sont refroidis dans l'amitié, dans un semblant de paix, et de notre oppression a surgi cette ligue! Cieux, armez-vous contre les rois parjures! C'est une veuve qui vous crie : Cieux servez-moi d'époux! Ne permettez pas que les heures de ce jour maudit terminent ce jour dans la paix! Qu'avant le coucher du soleil, la discorde armée s'élève entre les rois parjures! Ecoutez-moi! Oh! écoutez-moi!

L'ARCHIDUC.

Paix, madame Constance.

CONSTANCE.

Guerre! Guerre! et non Paix! La paix c'est pour moi la

guerre! O Limoges! Autriche[1]! ton déshonneur, ta sanglante dépouille! Tu n'es qu'un coquin, un misérable, un couard! Ta traîtrise est aussi grande que ta valeur est petite! Tu n'as jamais été fort qu'à côté du plus fort! Tu es le champion de la fortune et ne te bats jamais que lorsque sa capricieuse seigneurie est à ton côté pour assurer ton salut! Tu es un parjure aussi et tu chausses la grandeur! Quel fou étais-tu donc, quel fou rampant, pour te vanter de ma défense, y mettre le sceau et la jurer? Esclave à sang-froid n'as-tu pas grondé comme un tonnerre que tu étais mon partisan? N'as-tu pas juré d'être mon défenseur? me disant de m'en rapporter à ton étoile, à ta fortune et à ta puissance? Et maintenant tu passes à mes ennemis! Tu portes une peau de lion! Enlève-la, par pudeur, et pends une peau de veau à ces lâches épaules[2]!

L'Archiduc.

Que n'est-ce un homme qui parle ainsi de moi!

Le Batard.

Et que pende une peau de veau à ces lâches épaules!

L'Archiduc.

Par ta vie, ce n'est pas toi qui oses parler ainsi, vilain!

Le Batard.

Et que pende une peau de veau à ces lâches épaules!

Le Roi Jean.

Nous n'aimons pas cela. Tu t'oublies toi-même.

(*Entre* PANDOLPHE).

Philippe.

Voici venir le saint légat du pape.

Pandolphe.

Salut, oints du Seigneur et délégués du ciel! Près de toi, roi Jean, ma sainte mission est celle-ci. Moi, Pandolphe, cardinal de la belle Milan, légat du pape Innocent, en son

1. « O Limoges! Autriche! » l'appropriation ou plutôt l'inappropriation de ces termes, observe le commentateur Steevens, que les éditeurs n'ont jamais annotée, mérite qu'on s'y arrête. En cette occasion Shakespeare a suivi le texte de la vieille pièce qui lui a inspiré le caractère de Faulconbridge et qui attribuait la mort de Richard I[er] à l'archiduc d'Autriche. Dans la personne de l'archiduc, il a réuni les deux ennemis bien connus de Richard Cœur de Lion. Leopold, duc d'Autriche le fit jeter en prison, lors d'une première expédition (en 1193), mais le château de Chaluz, devant lequel il tomba (en 1199) appartenait à Vidmar, vicomte de Limoges, et l'archer qui lui perça l'épaule d'une flèche (blessure dont il mourut) était Bertrand de Gourdon. Les éditeurs semblent avoir compris que Limoges était un apanage au titre de l'archiduc d'Autriche et n'ont pas été chercher plus loin.

2. Quand les bouffons venaient récréer les gens, ils se distinguaient par une peau de veau qui se boutonnait par derrière.

nom, je te demande religieusement pourquoi tu as si volontairement témoigné ton dédain contre l'église, notre sainte mère et pourquoi tu as chassé par la force Stephen Langton, élu archevêque de Canterbury, loin de ce fief sacré? Je te le demande au nom de notre saint père déjà nommé, le pape Innocent.

LE ROI JEAN.

Quelle est la puissance terrestre qui ose faire interroger le libre souffle d'un roi sacré? Tu ne saurais, cardinal, imaginer un nom aussi imprudent, aussi indigne, aussi ridicule que celui du pape, pour m'obliger à répondre. Dis-lui cela et ajoute ceci, qui sort de la bouche de l'Angleterre: aucun prêtre italien ne percevra la dîme ou autre taxe dans nos domaines et, comme après Dieu, nous sommes la suprême puissance sous le ciel où nous régnons, nous entendons régner seul, sans l'assistance d'une main mortelle. Dis cela, sans plus d'égards pour le pape et son autorité usurpée.

PHILIPPE.

Frère d'Angleterre, vous blasphémez!

LE ROI JEAN.

Vous et tous les rois de la Chrétienté, laissez-vous grossièrement conduire par ce prêtre qui vient se mêler de nos affaires et nous menacer d'une malédiction que l'argent peut racheter; continuez à acquérir par le mérite d'un or vil, d'un or de rebut, couvert de poussière, le pardon corrompu d'un homme qui, dans cette vente ne vend que son propre pardon. Laissez-vous mener par ce sorcier qui jongle avec vos revenus. Moi, je m'opposerai seul au pape, et considérerai ses amis comme mes ennemis!

PANDOLPHE.

Alors, par le pouvoir légitime que je possède, sois maudit et excommunié! Et que béni soit le révolté qui refusera son allégeance à un hérétique! Qu'il soit considéré comme méritoire, qu'il soit canonisé, sanctifié, celui qui, par quelque secret moyen, mettra fin à son exécrable vie[1].

CONSTANCE.

Oh! qu'un moment j'unisse mes malédictions à celles de Rome! Bon père cardinal, répondez *amen* à mes ardentes malédictions! Sans ma douleur, nulle langue n'a le pouvoir de bien maudire!

PANDOLPHE.

La loi garantit ma malédiction, madame.

1. Ce passage est évidemment une allusion à la bulle lancée contre la reine Elisabeth.

CONSTANCE.

La mienne aussi. Quand la loi ne peut pas protéger le droit, légale est la douleur qui proteste contre l'injustice! La loi ne peut pas donner à mon enfant le royaume qui lui appartient, car celui qui détient le royaume, détient la loi. Donc, depuis que la loi elle-même est injuste, comment cette loi pourrait-elle empêcher ma langue de maudire?

PANDOLPHE.

Philippe de France, sous la menace d'une malédiction, lâche la main de cet hérétique; fais planer le pouvoir de la France sur sa tête, à moins qu'il ne consente à se soumettre à Rome.

ELÉONORE.

Pâlirais-tu, France? ne laisse pas aller ta main.

CONSTANCE.

Attention, démon! Ne laisse pas la France se repentir, et disjoindre ces mains! L'enfer perdrait une âme!

L'ARCHIDUC.

Roi Philippe, écoutez le cardinal.

LE BATARD.

Et pends une peau de veau à ces lâches épaules!

L'ARCHIDUC.

Ruffian, je suis obligé d'empocher ces outrages, puisque...

LE BATARD.

Vos culottes peuvent les contenir.

LE ROI JEAN.

Philippe, que réponds-tu au cardinal?

CONSTANCE.

Que peut-il répondre qui ne soit pas conforme aux paroles du cardinal?

LOUIS.

Réfléchissez, mon père. La différence est, ou racheter le lourd anathème de Rome, ou perdre l'amitié de l'Angleterre, ce qui est une perte légère. Choisissez.

BLANCHE.

Choisissez la malédiction de Rome.

CONSTANCE.

O Louis, tiens bon! Le diable est là qui te tente sous la forme d'une jeune mariée qui va se déshabiller.

BLANCHE.

Madame Constance ne parle pas de bonne foi, elle cède à la nécessité!

CONSTANCE.

Si tu reconnais cette nécessité, résultat de la mort de la bonne foi, tu dois en tirer cette conséquence que la bonne

foi revivrait si la nécessité venait à mourir. Alors, foule aux pieds ma nécessité et la bonne foi renaîtra. Mais si tu abats la bonne foi, tu soutiens une nécessité.

LE ROI JEAN.

Le roi est ému et ne répond pas.

CONSTANCE.

Eloigne-toi de lui et réponds bien!

L'ARCHIDUC.

Qu'il en soit ainsi, roi Philippe. Ne reste pas suspendu au doute.

LE BATARD.

Ne suspends qu'une peau de veau, le plus doux des rustres!

PHILIPPE.

Je suis perplexe et ne sais que dire.

PANDOLPHE.

Ce que tu vas dire ne te rendra-t-il pas plus perplexe ncore, si tu es excommunié et maudit?

PHILIPPE.

Révérend père, de ma personne faites la vôtre, et dites-moi comment vous vous conduiriez-vous-même. Cette royale main et la mienne sont récemment unies. L'union intime de nos cœurs les a ligués, assouplis, attachés ensemble fortement par des vœux religieux et sacrés. Le dernier souffle qui ait fait résonner nos paroles a été un souffle de fidélité jurée, de paix, d'amitié, d'amour véritable entre nos royaumes et nos royales personnes. Avant de conclure cette trêve, nous n'avons eu que le temps de nous essuyer les mains pour les frapper l'une dans l'autre et sceller ce royal marché de paix. Et Dieu sait si elles étaient salies, souillées par le pinceau du carnage qui y avait peint l'effroyable différend de deux rois irrités! Et de ces mains, à peine purifiées du sang qui les teignait, si nouvellement réunies par notre solide amitié, je désunirais l'étreinte et briserais l'engagement? Je jouerais ferme et lâche avec la fidélité? Je me moquerais du ciel? Je ferais de nous des enfants inconstants qui jouent à la main chaude? Je manquerais à la foi jurée? Dans le lit nuptial de la paix souriante je coucherais un hôte sanglant? Je mécontenterais la véritable sincérité? O saint homme, mon révérend père, faites qu'il n'en soit pas ainsi! Du haut de votre grâce, cherchez, imposez un ordre moins sévère. Nous serons heureux d'obéir à votre bon plaisir, en demeurant amis!

PANDOLPHE.

Toute forme est sans forme, tout ordre est sans ordre, qui ne s'oppose point à l'amitié de l'Angleterre. Donc, aux

armes! Sois le champion de notre église! Ou que l'église, notre mère, souffle sa malédiction, la malédiction d'une mère sur son fils en révolte! France, tu peux saisir par la langue un serpent; par sa patte mortelle un lion longtemps enfermé; par les dents un tigre à jeun; plutôt que de garder en paix la main que tu tiens!

PHILIPPE.

Je peux me couper la main, je ne peux pas rompre un serment!

PANDOLPHE.

Ainsi fais-tu de l'honneur un ennemi de l'honneur. Tu mets en guerre civile, serment contre serment, langue contre langue. Tiens d'abord envers le ciel le vœu que tu lui as fait d'être le champion de notre église. Ce que tu as juré depuis tu l'as juré contre toi-même, et c'est un serment que tu ne peux pas tenir. Le serment que l'on a prononcé à tort, on peut loyalement le violer, car c'est loyauté de ne pas faire ce qui tend au mal. Le mieux, quand on a formé des projets mal entendus, est de les mal entendre à nouveau; le mauvais chemin devient le chemin le plus direct; la fausseté guérit la fausseté! Tel le feu refroidit le feu dans les veines brûlantes de celui que l'on cautérise. La religion est la meilleure gardienne des vœux; or, tu as juré contre la religion. Ayant ainsi juré contre ce que tu avais juré, tu as pour garantir ta foi, prononcé un serment contre un serment. Or, un serment prêté sans conviction n'est plus un serment, c'est un parjure. Autrement un serment serait une moquerie. Par ton nouveau serment tu t'es rendu parjure, surtout si tu le tiens; et ton dernier vœu, quand on le compare au premier, n'est qu'une rébellion de toi-même contre toi-même. La plus belle conquête que tu puisses faire est d'armer ta constance et ce qu'il y a de meilleur en toi contre ces suggestions déloyales. Dans ce but nous t'accorderons nos plus ardentes prières, si tu ne les dédaignes pas. Dans le cas contraire, sache que le danger de nos malédictions te menace. Elles pèseront si lourdement sur toi que tu ne pourras pas les en chasser et que tu mourras de désespoir sous leur noir fardeau!

L'ARCHIDUC.

Rébellion! Rébellion absolue!

LE BATARD.

Une peau de veau ne te fermera-t-elle pas la bouche?

LOUIS.

Père, aux armes!

BLANCHE.

Le jour de tes noces? Contre le sang que tu viens d'épou-

ser ? Quoi ! En ce jour de fête les invités seront-ils des hommes égorgés ? Des fanfares de trompettes et des roulements de tambours — clameurs d'enfer — accompagneront-ils nos danses ? O mon époux, écoute-moi ! Hélas ! comme le mot d'époux est nouveau dans ma bouche ! Par ce nom d'époux que, jusqu'à présent, je n'avais jamais prononcé, à genoux, je te supplie de ne pas courir aux armes contre mon oncle !

CONSTANCE.

A genoux, et mes genoux sont usés par les supplications, je t'en supplie, vertueux dauphin, ne fausse pas l'arrêt anticipé du ciel !

BLANCHE.

Maintenant, je vais mettre ton amour à l'épreuve. Quel argument peut avoir plus de valeur pour toi que le nom d'une épouse ?

CONSTANCE.

L'honneur ! l'orgueil de qui fait ton orgueil ! Ton honneur, Louis !

LOUIS.

Je m'étonne que votre Majesté paraisse si froide quand tant de motifs respectables la pressent.

PANDOLPHE.

Je lancerai la malédiction sur sa tête !

PHILIPPE.

Tu n'en auras pas besoin. Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE.

O magnifique retour d'une majesté bannie !

ELÉONORE.

O honteuse trahison de l'inconstance française !

LE ROI JEAN.

France, tu regretteras cette heure avant une heure.

LE BATARD.

Le vieux temps, ce régulateur d'horloges, ce fossoyeur chauve des heures, le voudra-t-il ? Alors, la France regrettera cette heure.

BLANCHE.

Le soleil est couvert de sang. Adieu, beau jour ! De quel côté dois-je aller maintenant ? Je suis avec eux deux. Chaque armée tient une de mes mains et attachée comme je suis à toutes deux, quand elles vont se séparer, elles me démembreront ! Epoux, je ne peux pas prier pour ta victoire ! Oncle, je dois prier pour ta défaite ! Père, je ne puis faire des vœux pour ta réussite ! Grand-mère, je ne puis souhaiter que tes souhaits s'accomplissent. Quel que soit le vainqueur,

je perds à la victoire! La perte est assurée avant que le jeu commence !

LOUIS.

Ma dame, c'est avec moi, avec moi qu'est ta fortune.

BLANCHE.

Là où vit ma fortune meurt ma vie !

LE ROI JEAN.

Cousin, va rassembler nos forces.

(*Le Bâtard sort*).

France, je brûle d'une colère enflammée. Ma rage ne pourra s'éteindre que dans le sang, le sang le plus cher de la France !

PHILIPPE.

A force de te consumer de rage, tu seras cendres, avant que notre sang en ait éteint la flamme. Méfie-toi, tu es en danger !

LE ROI JEAN.

Pas plus que celui qui menace ! Aux armes et en avant!

(*Ils sortent*).

SCENE II.

Des plaines, près d'Angers.

FANFARES. MOUVEMENTS DE TROUPES. ENTRE LE BATARD, TENANT A LA MAIN LA TÊTE DE L'ARCHIDUC.

LE BATARD.

Maintenant, par ma vie, cette journée devient étonnamment chaude. Quelque diable aérien voltige dans le ciel d'où il fait pleuvoir le malheur. Tête d'autrichien repose là tandis que Philippe respire.

(*Entrent* LE ROI JEAN, ARTHUR *et* HUBERT).

LE ROI JEAN.

Hubert, garde cet enfant. Philippe, terminons. Ma mère est assaillie dans notre tente et prise, j'en ai peur.

LE BATARD.

Monseigneur, je l'ai délivrée ! Sa grandeur est en sûreté ! N'ayez donc plus de crainte. En avant, mon suzerain ! Un peu de peine donnera à cette besogne une heureuse fin.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Même endroit.

Fanfares. Mouvements de troupes. Retraite. Entrent le ROI JEAN, ELEONORE, ARTHUR, LE BATARD, HUBERT et des lords.

Le Roi Jean, *à Eléonore.*

Il en sera ainsi. Votre grâce restera en arrière, sévèrement gardée. *(A Arthur)*. Cousin, ne sois pas triste. Ta grand-mère t'aime et ton oncle aura pour toi la tendresse que te témoignait ton père.

Arthur.

Ma mère en mourra de chagrin !

Le Roi Jean, *au Bâtard.*

Cousin, pars pour l'Angleterre. Hâte-toi. Avant notre retour, avise à secouer les sacs de ces abbés thésauriseurs ; rends la liberté aux angelots emprisonnés. Les membres gras de la paix doivent servir maintenant de nourriture à la faim. Exécute nos ordres au point de les outrepasser.

Le Batard.

Cloches, bréviaires et chandelles ne me feront point reculer, quand l'or et l'argent me sollicitent de venir à eux. Je quitte votre grandeur. Grand'mère, si jamais je deviens un dévot, je prierai pour votre salut. Je vous baise les mains.

Eléonore.

Adieu, mon gentil cousin.

Le Roi Jean.

Adieu, cousin.

(Le Bâtard sort).

Eléonore.

Venez, mon cher parent. J'ai un mot à vous dire.

(Elle prend Arthur à part).

Le Roi Jean.

Approche, Hubert. O mon gentil Hubert, je te dois beaucoup. Dans ce mur de chair, il y a une âme, qui te compte comme son créancier et entend te payer largement ton amour. Mon excellent ami, ton serment volontaire vit dans ce cœur, tendrement chéri. Donne-moi ta main. J'avais quelque chose à te dire... Je te le dirai en un temps plus opportun. Par le ciel, Hubert, je suis presque honteux de t'avouer quelle grande estime j'ai pour toi.

HUBERT.

Je suis très obligé à votre majesté !

LE ROI JEAN.

Bon ami, tu n'as pas de raisons de l'être encore. Mais tu en auras, car si lentement que s'écoule le temps, arrivera celui où je te ferai du bien. J'avais une chose à te dire... Laissons cela. Le soleil est dans le ciel et ce beau jour, escorté de tous les plaisirs du monde, est trop gai, trop plein de frivolités, pour servir de salle d'audience. Si la cloche de minuit, avec sa langue de fer et sa bouche de bronze, sonnait une heure au milieu de la nuit assoupie ; si l'endroit où nous sommes était un cimetière et si tu étais possédé de mille ressentiments ; si un esprit chagrin, une mélancolie, avaient arrêté les mouvements de ton sang devenu épais et lourd — ce sang qui court en chatouillant les veines, mettant dans les yeux des hommes des reflets d'idiotisme ou de gaieté, contraignant leurs joues à grimacer un sourire oiseux, autant de manifestations odieuses à mes projets ; — si tu pouvais me voir sans yeux, m'entendre sans oreilles, me répondre sans langue, te servant de la conception seule, sans yeux, sans oreilles, sans une consonnance préjudiciable de mots ; alors malgré ce jour dont la vigilance nous épie, je verserais mes pensées dans ton sein. Mais, je ne veux pas... Encore une fois, je t'aime bien et, en vérité, je crois que tu m'aimes bien aussi.

HUBERT.

Si bien que vous pouvez me faire entreprendre ce que vous voudrez. Ma mort devrait-elle en résulter, par le ciel, j'obéirai.

LE ROI JEAN.

Ne le sais-je pas ? Brave Hubert, jette les yeux sur cet enfant ; je te dirai, mon ami, que c'est un serpent sur mon chemin. Partout où je pose le pied, il est là, devant moi. Me comprends-tu ? Je te nomme son gardien.

HUBERT.

Je le surveillerai de façon qu'il n'offense pas votre majesté.

LE ROI JEAN.

La mort !

HUBERT.

Monseigneur ?

LE ROI JEAN.

Un tombeau !

HUBERT.

Il mourra !

LE ROI JEAN.

Assez. Maintenant je suis heureux. Hubert, je t'aime. Sou-

viens-toi!... Madame, portez-vous bien. Je vais envoyer des gardes auprès de votre majesté!

ELÉONORE.

Que ma bénédiction t'accompagne!

LE ROI JEAN.

En Angleterre, cousin! Hubert vous servira de compagnon, prêt à vous rendre tous les devoirs. A Calais!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

La tente du Roi de France.

PHILIPPE.

Ainsi, par une tempête qui rugissait sur les flots, l'armada toute entière a eu ses voiles détruites et a été dispersée loin de tout secours?

PANDOLPHE.

Courage et joie! Tout ira bien.

PHILIPPE.

Qu'est-ce qui peut bien aller, quand nous avons si tristement battu en retraite! Ne sommes-nous pas vaincus? Angers n'est-il pas perdu? Arthur n'a-t-il pas été fait prisonnier? Nombre d'amis ne sont-ils pas morts? L'Anglais sanglant n'est-il pas parti pour l'Angleterre, surmontant tous les obstacles, en dépit de la France?

LOUIS.

Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié. Mettre tant d'ordre dans une cause aussi féroce, cela est sans exemple! Qui a lu, ou entendu le récit d'une semblable action?

PHILIPPE.

Je supporterais ces éloges données à l'Angleterre, si notre honte pouvait y puiser un enseignement.

(*Entre* CONSTANCE).

Regardez qui vient là. Une âme dans un tombeau qui retient l'éternel esprit contre sa volonté, dans la vile prison d'un souffle désolé! Je t'en prie, femme, viens avec moi.

CONSTANCE.

Voyez maintenant le résultat de votre paix!

PHILIPPE.

Patience, bonne dame! Remettez-vous, gentille Constance.

CONSTANCE.

Non! Je refuse tout conseil, tout soulagement, excepté ce

qui est la fin de tout conseil, excepté ce qui est le véritable soulagement : la mort ! O aimable mort ! Puanteur parfumée ! Saine pourriture ! Lève-toi de la couche de la nuit permanente, haine et terreur de la prospérité, et j'embrasserai tes os détestables ! Je mettrai mes yeux dans tes orbites creuses ! Pour mes doigts je ferai une bague avec les vers que tu nourris ! Je boucherai cette bouche avec ta poussière nauséabonde et comme toi je serai une monstrueuse charogne ! Viens ! Fais-moi la grimace ! Je prendrai ta grimace pour un sourire et je ferai l'amour avec toi comme si j'etais ta femme ! Amante de la misère, viens !

PHILIPPE.

O belle affliction, tenez-vous en paix !

CONSTANCE.

Non ! non ! Je ne me tiendrai pas en paix, tant que j'aurai du souffle pour crier ! Ah ! si ma langue était dans la bouche du tonnerre ! avec quelle joie je secouerais le monde et réveillerais de son sommeil le cruel squelette qui reste sourd à la voix d'une faible femme et se moque d'une invocation vulgaire !

PANDOLPHE.

Femme, c'est de la folie et non de la douleur.

CONSTANCE.

Il est indigne d'un saint homme de parler de la sorte... Je ne suis pas folle. Les cheveux que j'arrache, sont les miens. Mon nom est Constance. J'étais l'épouse de Geffrey. Le jeune Arthur est mon fils et il est perdu ! Je ne suis pas folle ! Plût au ciel que je le fusse ! Si je pouvais le devenir, quel chagrin j'oublierais ! Prêche-moi quelque philosophie qui puisse me rendre folle et tu seras canonisé cardinal ! N'étant pas folle, seulement éprouvée par le malheur, ce qu'il y a de raisonnable en moi cherche comment je pourrais être délivrée de mes maux, et me conseille de me tuer ou de me pendre. Si j'étais folle, j'oublierais mon fils ! Si je pensais comme une insensée il serait pour moi une poupée de chiffons ! Je ne suis pas folle, je sens trop bien les différentes tortures de chaque calamité !

PHILIPPE.

Rattachez ces tresses. Oh ! que d'amour se cache dans l'admirable épaisseur de ses cheveux ! Si, par hasard, une larme d'argent y tombe, dix mille cheveux s'y collent dans une commune douleur, comme des amants inséparables et fidèles se réunissent dans le malheur.

CONSTANCE.

En Angleterre, si vous voulez !

PHILIPPE.

Relevez vos cheveux.

CONSTANCE.

Je les relèverai. Et pourquoi les relèverais-je? Quand je les ai détachés, je me suis écriée : « Oh! si ces mains pouvaient affranchir mon fils, comme elles ont donné la liberté à ces cheveux »! Maintenant, je suis jalouse de leur liberté, et je veux les rattacher parce que mon pauvre fils est prisonnier! Cardinal, je vous ai entendu dire que nous verrions et reconnaîtrions nos amis dans le ciel. Si cela est vrai, je reverrai mon fils. Depuis Caïn, le premier enfant mâle, jusqu'à celui qui hier commençait seulement à respirer, jamais ne naquit une plus adorable créature. Mais c'est un bouton en fleur que va dévorer le chancre du chagrin! Il chassera la beauté native de ses joues et semblera aussi décharné qu'un spectre! Il reviendra aussi triste et aussi maigre que la fièvre! Et il mourra! Et, rescussité, quand je le rencontrerai dans l'empire du ciel, je ne le reconnaîtrai pas! Donc, jamais, plus jamais, je ne reverrai mon gentil Arthur!

PANDOLPHE.

Vous donnez à la douleur une détestable importance.

CONSTANCE.

Il me parle comme un homme qui n'a jamais eu de fils!

PHILIPPE.

Vous aimez autant votre douleur que votre enfant.

CONSTANCE.

La douleur remplace mon enfant absent! Elle couche dans son lit et se promène avec moi! Elle regarde par ses jolis yeux, elle répète ses mots, elle me rappelle toutes ses grâces, elle revêt ses vêtements. J'ai donc raison d'aimer ma douleur. Adieu! Si vous aviez perdu ce que j'ai perdu je vous consolerais mieux que vous ne le faites. (*Arrachant sa coiffure*). Je ne veux pas garder cette parure sur ma tête, quand il y a tant de désordre dans mon esprit. O seigneur! Mon enfant, mon Arthur, mon fils si beau! Ma vie, ma joie, ma nourriture, mon monde entier! La consolation de mon veuvage et le remède à ma douleur!

(*Elle sort*).

PHILIPPE.

Je redoute un malheur et je veux la suivre.

(*Il sort*).

LOUIS.

Il n'y a rien dans ce monde qui puisse faire ma joie. La vie est aussi triste qu'une histoire redite, imposée à l'oreille déjà pleine d'un homme assoupi. Une honte amère m'a tellement gâté le goût de ce que le monde a de bon, que ce même monde ne m'offre qu'amertume!

PANDOLPHE.

Avant la guérison d'une grave maladie, c'est à l'instant où la santé va revenir que la crise est la plus forte. C'est avant de disparaître que les maux sont les plus cuisants. Qu'avez-vous perdu en perdant ce jour?

LOUIS.

Tous les jours de gloire, de joie et de bonheur!

PANDOLPHE.

Si vous aviez gagné la journée, vous les auriez certainement perdus. Quand la fortune sourit aux hommes, elle les considère avec un œil menaçant. Il est étonnant de penser ce que le roi Jean a perdu en ce jour qu'il suppose si bien gagné. Ne regrettez-vous pas qu'Arthur soit son prisonnier?

LOUIS.

Aussi cordialement qu'il se réjouit de le tenir.

PANDOLPHE.

Vous avez l'esprit aussi jeune que le sang. Ecoutez-moi parler avec un esprit prophétique. Le souffle de mes paroles balaiera chaque poussière, chaque fétu, chaque petite difficulté de la route que vous devez suivre, pour arriver au trône d'Angleterre. Donc, écoutez bien. Jean s'est emparé d'Arthur. Tant que la chaude vie coulera dans les veines de cet enfant, il est impossible que Jean, en mauvaise posture, ait une heure, une minute de repos. Que dis-je! Il est impossible qu'il ait un souffle de répit. Un sceptre, arraché par une main qui ne connaît pas de loi, doit être conservé par des moyens aussi déréglés que ceux qui ont aidé à l'obtenir. Celui qui se tient sur une place glissante ne s'arrête pas à la qualité du soutien qui l'empêche de tomber. Pour que Jean se soutienne, il faut qu'Arthur tombe. Il en est ainsi, car il ne peut pas en être autrement.

LOUIS.

Que puis-je gagner à la chute du jeune Arthur?

PANDOLPHE.

En vertu du droit de madame Blanche votre épouse, vous pouvez avoir les mêmes prétentions que lui.

LOUIS.

Et, comme Arthur, les perdre avec la vie!

PANDOLPHE.

Comme vous êtes enfant, et jeune dans ce vieux monde! C'est pour vous que Jean conspire. C'est avec vous que sonspire le temps. Car celui qui plonge son salut dans le sang, n'obtiendra qu'un salut sanglant et perfide. Cette action, si méchamment conçue, refroidira les cœurs de tous ces sujets, et gèlera leur zèle, au point qu'il ne se présentera pas de si minces occasions pour ébranler son règne qu'ils ne les saisissent. L'exhalaison la plus naturelle mon-

tant au ciel, le plus petit phénomène hors nature, un jour troublé, un vent inattendu, un événement auquel on n'est pas habitué, au lieu d'en donner une explication rationnelle, ils parleront de météores, de prodiges, de mauvais signes, d'avortements, de présages, d'avertissements du ciel, appelant sans aucun doute la vengeance sur Jean!

LOUIS.

Peut-être ne touchera-t-il pas à la vie d'Arthur et se contentera-t-il de le garder en prison.

PANDOLPHE.

Seigneur, quand il entendra dire que vous approchez, si le jeune Arthur n'est pas déjà mort, la nouvelle le tuera. Alors les cœurs de tous ses sujets se révolteront contre Jean. Le peuple baisant les lèvres d'un changement imprévu, trouvera un prétexte de colère et de révolte à la vue des doigts ensanglantés de Jean. Il me semble voir l'émeute debout. Et comme les choses s'arrangent pour vous mieux encore que je ne le supposais!... Le bâtard Faulconbridge est maintenant en Angleterre, saccageant l'église, offensant la charité! Si nous avions une douzaine de Français armés, ce serait comme un appât pour entraîner dix mille Anglais à leur suite, tel un flocon de neige, finit en roulant par former une montagne. O noble Dauphin, venez avec moi vers le roi. Merveilleuses sont les conséquences qui peuvent advenir de leur mécontentement! Maintenant que leurs âmes sont débordantes de griefs, allons en Angleterre. Je vais stimuler le roi.

LOUIS.

Les raisons fortes font les actes forts. Allons! si vous dites oui, le roi ne dira pas non.

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Northampton. Une chambre dans le château.

ENTRENT HUBERT ET DEUX SERVITEURS.

HUBERT.

Fais-moi chauffer les fers. Toi, tu te tiendras derrière cette tapisserie. Quand je frapperai la terre du pied, vous vous élancerez et attacherez promptement à cette chaise l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez vigilants et veillez.

PREMIER SERVITEUR.

J'espère que votre responsabilité couvrira cette action?

HUBERT.

Scrupules inutiles! Ne craignez rien. Attention.
(*Sortent les serviteurs*).
Jeune homme, venez ici. J'ai à vous parler.
(*Entre* ARTHUR).

ARTHUR.

Bonjour, Hubert.

HUBERT.

Bonjour mon petit prince.

ARTHUR.

Un petit prince, en effet! Aussi petit qu'on peut l'être, quand on a tant de titres pour devenir davantage! Vous paraissez triste.

HUBERT.

Oui, j'ai été plus gai.

ARTHUR.

Dieu me pardonne! Je croyais que moi seul pouvais être triste. Quand j'étais en France, les jeunes gens, je m'en souviens, n'étaient tristes comme la nuit, que pour suivre la mode. Par ma chrétienneté, si j'étais hors de prison, à garder les moutons, je serais gai tout le long du jour. Je le serais même ici, sans le soupçon que mon oncle veut me faire plus de mal encore. Il a peur de moi et j'ai peur de lui.

Est-ce ma faute si je suis le fils de Geffrey? Non,en vérité, ce n'est pas ma faute. Je voudrais être votre fils, Hubert, au moins vous m'aimeriez.

HUBERT, *à part.*

Si je lui parle, avec son innocent babil, il réveillera ma pitié qui est morte. Donc, soyons expéditif.

ARTHUR.

Etes-vous malade, Hubert? Vous paraissez tout pâle, aujourd'hui! Sur ma foi, je voudrais que vous fussiez un peu malade ; je passerais la nuit à vous veiller. Je vous aime plus que vous ne m'aimez!

HUBERT, *à part.*

Ses paroles s'emparent de mon cœur! (*Montrant un papier*). Lisez ceci, jeune Arthur. (*A part*). Allons! stupides larmes! Elles suspendraient l'inflexible torture! Je n'ai pas de temps à perdre, de peur que la résolution ne tombe goutte à goutte de mes yeux, dans la tendresse de larmes féminines! (*A Arthur*). Ne pouvez-vous pas lire? N'est-ce pas bien écrit?

ARTHUR.

Trop bien, Hubert, pour une si vilaine action. Devez-vous avec des fers chauds me brûler les yeux?

HUBERT.

Je le dois.

ARTHUR.

Le voulez-vous?

HUBERT.

Je le veux.

ARTHUR.

En auriez-vous le cœur? Quand la tête vous faisait souffrir, j'ai attaché mon mouchoir autour de votre front (le plus beau, une princesse l'avait brodé pour moi) et je ne vous l'ai jamais redemandé! Au milieu de la nuit, je soulevais votre tête avec la main, je veillais sur vous comme les minutes sur les heures, et je rendais moins lourd le poids du temps, en vous demandant de vos nouvelles, en m'informant de l'endroit où vous souffriez, ou quelle preuve d'amitié je pouvais vous donner. Bien des fils de pauvres gens vous auraient abandonné sans prononcer un mot affectueux, et c'était un prince qui vous soignait! Vous ne pouvez pas supposer que mon amour fut un amour affecté et le traiter de ruse? Supposez ce qui vous plaira. S'il plaît au ciel que vous en usiez mal avec moi, obéissez-lui. Voulez-vous m'arracher les yeux? Ces yeux qui jamais n'ont eu et jamais n'auront un regard sévère pour vous!

HUBERT.

J'ai juré de vous brûler les yeux avec un fer chaud.

ARTHUR.

Nul homme, excepté dans cet âge barbare, n'en eût été capable! Le fer lui-même, quoique chauffé à rouge, en approchant de ces yeux, boirait mes larmes, abreuverait sa brûlante indignation dans la preuve de mon innocence, s'éteindrait dans la rouille, pour avoir contenu le feu destiné à me brûler les yeux! Etes-vous plus inflexible que le fer forgé? Si un ange venait à moi et me disait qu'Hubert veut m'arracher les yeux, je ne le croirais pas! A moins que vous ne me répétiez ses paroles.

HUBERT.

A moi! (*Il frappe du pied*).

(*Rentrent les serviteurs, avec des cordes, des fers, etc.*).

Faites ce que je vous ai commandé.

ARTHUR.

Pitié, Hubert, pitié! J'ai les yeux hors de la tête, rien qu'à la vue de ces hommes sanguinaires!

HUBERT.

Donnez-moi le fer et attachez-le ici.

ARTHUR.

Hélas! quel besoin avez-vous d'être si méchant? Je ne résisterai pas; je demeurerai immobile comme la pierre. Par le ciel, Hubert, ne permettez pas que l'on m'attache! Ecoutez-moi, Hubert! Écartez ces hommes, je serai aussi doux qu'un agneau. Je ne bougerai pas, je ne reculerai pas, je ne pousserai pas un cri, je ne regarderai pas le fer avec un regard de colère! Renvoyez ces hommes et je vous pardonnerai, quel que soit le tourment que vous m'infligiez!

HUBERT.

Sortez et tenez-vous dehors. Je veux être seul avec lui.

PREMIER SERVITEUR.

Je suis enchanté de n'être pour rien dans une pareille action.

(*Les serviteurs sortent*).

ARTHUR.

Hélas! je me prive d'un ami. Il a le regard mauvais, mais le cœur était bon! Laissez-le revenir. Sa compassion éveillera peut-être la vôtre!

HUBERT.

Venez, enfant, et tenez-vous prêt.

ARTHUR.

N'y a-t-il pas de remède?

HUBERT.

Il n'y a qu'à perdre vos yeux.

ARTHUR.

O ciel! Si dans les vôtres étaient seulement un fétu, un atome, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu, la moindre chose incommodant un sens si précieux! Vous rendant compte de la douleur que cette moindre chose peut produire, votre infâme projet vous semblerait horrible!

HUBERT.

Est-ce là ce que vous m'avez promis? Allons, retenez votre langue.

ARTHUR.

Hubert, deux langues ne sont pas de trop quand il s'agit de plaider pour deux yeux. Laissez-moi parler, Hubert, laissez-moi parler! Ou si vous ne le voulez pas, coupez-moi la langue et je garderai mes yeux! Oh, épargnez mes yeux! Je ne m'en servirai que pour vous regarder! Tenez, le fer s'est refroidi pour ne pas me faire de mal!

HUBERT.

Je puis le réchauffer, enfant!

ARTHUR.

Non. Le feu est mort de chagrin, de se voir, lui qui a été créé pour notre bien-être, employé à d'injustes violences! Jugez vous-même. Il n'y a plus rien à craindre de ce charbon allumé; le souffle du ciel en a chassé la flamme en jetant dessus des cendres de repentir!

HUBERT.

Avec mon souffle, je puis la ranimer, enfant!

ARTHUR.

Si vous le faites, sa rougeur et son éclat seront dus à la honte de vos procédés. Peut-être vous aveuglera-t-il de ses étincelles, et comme un chien que l'on oblige à se battre, s'attaquera-t-il au maître qui l'excite. Toutes les choses que vous emploierez pour me nuire, refuseront leur service. Vous seul êtes privé de cette pitié qui émeut le feu et le fer, qui passent pour impitoyables!

HUBERT.

Vois donc pour vivre! Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors de ton oncle! Pourtant j'avais juré, enfant, et je me disposais à te les brûler avec ce fer.

ARTHUR.

Maintenant je reconnais Hubert! Tout à l'heure vous n'étiez pas vous!

HUBERT.

Paix. Pas un mot de plus. Adieu. Votre oncle ne doit pas savoir que vous êtes vivant. Je vais donner de faux rapports à ces chiens d'espions. Gentil enfant, dors sans crainte et sois-en convaincu, Hubert, pour toutes les richesses du monde, ne te fera pas d'offense!

ARTHUR.

O ciel! Je vous remercie, Hubert.

HUBERT.

Silence. Plus un mot. Sortons tous deux en secret. Pour toi je m'expose à un grand danger.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

La salle du trône dans le Palais.

ENTRENT LE ROI JEAN, COURONNÉ; PEMBROKE, SALISBURY ET AUTRES SEIGNEURS. LE ROI MONTE SUR SON TRONE.

LE ROI JEAN.

Nous voici de nouveau ici, de nouveau couronné et je l'espère, l'objet de sympathiques regards.

PEMBROKE.

Le second sacre, sauf le bon plaisir de votre Grandeur, était inutile. Vous étiez couronné auparavant et cette haute royauté ne vous a jamais été contestée; jamais la fidélité de vos sujets n'a été entachée de révolte; jamais de nouvelles ambitions n'ont troublé le pays dans le but de profiter d'un changement ou d'améliorer une situation.

SALISBURY.

Donc, assurer une possession par une deuxième cérémonie, enrichir un titre déjà riche, dorer de l'or raffiné, peindre un lys, parfumer de la violette, aplanir de la glace, ajouter de la couleur à l'arc-en-ciel, avec un flambeau chercher à donner plus d'éclat aux beaux yeux du firmament, c'est de la prodigalité, c'est tomber dans un excès ridicule.

PEMBROKE.

A part le royal plaisir que vous y avez pris, cet acte est une vieille histoire redite, ennuyeuse à force d'être répétée, hors de saison.

SALISBURY.

En cela, vous avez changé les vieux usages connus de tous. Comme un vent incertain dans une voile, vous avez fait errer la course des pensées; vous avez alarmé, épouvanté la considération, indisposé l'opinion, rendu la vérité suspecte en la revêtissant d'une robe de nouvelle mode.

PEMBROKE.

Quand les travailleurs s'efforcent de faire mieux que bien,

ils perdent leur habileté. Souvent, en excusant une faute, on la rend plus grave. Mettez une pièce à une petite déchirure, en voulant la dissimuler vous la rendrez plus apparente qu'auparavant.

SALISBURY.

Avant votre second couronnement, nous vous avons donné notre avis sur ce sujet. Il a plu à votre Grandeur de n'en point tenir compte. Nous en sommes ravis puisque tous nos vœux doivent dépendre de la volonté de votre Grandeur.

LE ROI JEAN.

Je vous ai expliqué la plupart des raisons de ce double couronnement, et je les ai trouvées valables. Or, je vous en communiquerai de plus fortes encore, car plus ces raisons seront valables, moins j'aurai à redouter votre désapprobation. En attendant, demandez-moi les réformes que vous désirez; vous jugerez avec quelle bonne volonté j'écouterai vos requêtes et y ferai droit.

PEMBROKE.

Moi, l'organe choisi pour exposer les désirs de leurs cœurs, en mon nom et au leur (mais surtout pour votre cause, grave objet de toutes nos préoccupations), je réclame l'affranchissement d'Arthur, dont la captivité fait murmurer les lèvres des mécontents qui en arrivent à dire que si ce que vous possédez en paix vous appartenait de droit, la peur, compagne de l'injustice, ne vous conseillerait pas d'emprisonner un jeune parent, de plonger ses jours dans une barbare ignorance, de lui refuser le riche avantage d'une bonne éducation. Si vous voulez que vos ennemis ne profitent pas de l'occasion, laissez courir le bruit que, cédant à nos sollicitations, vous avez ordonné sa liberté. Ce n'est pas seulement pour notre intérêt que nous la réclamons, mais pour le vôtre dont le nôtre dépend.

LE ROI JEAN.

Qu'il en soit ainsi. Je confie sa jeunesse à votre direction.

(*Entre* HUBERT).

Hubert, quelles nouvelles apportez-vous?

PEMBROKE, *aux seigneurs.*

C'est l'homme qui devait commettre l'action sanglante. Il a montré son ordre à un de mes amis. Son regard laisse deviner quelque action odieuse et son aspect mystérieux révèle un cœur troublé. J'ai bien peur que ce que nous craignions si fort de sa part, soit accompli.

SALISBURY.

Les couleurs du roi changent selon qu'il pense à ses projets ou qu'il écoute sa conscience. Tels deux hérauts se tiennent entre les deux fronts d'une bataille mortelle. Son émotion est si mûre qu'il faut qu'elle éclate.

PEMBROKE.

Et si elle éclate, je crains que le résultat ne soit la corruption d'un doux enfant mort.

LE ROI JEAN.

Nous ne pouvons rien opposer aux rudes étreintes de la mort! Mes bons seigneurs, bien que ma volonté de vous accorder une grâce soit toujours vivante, l'objet de votre requête s'en est allé et n'existe plus. On nous apprend qu'Arthur est décédé cette nuit.

SALISBURY.

En vérité, nous redoutions que sa maladie fut incurable.

PEMBROKE.

En vérité, nous avons entendu dire combien sa mort devait être prochaine, et cela bien avant que l'enfant tombât malade. Voilà une mort dont il faudra répondre ici ou ailleurs!

LE ROI JEAN.

Pourquoi me jetez-vous un regard si sérieux? Croyez-vous que je dispose des ciseaux de la destinée? Est-ce moi qui commande aux pouls de la vie?

SALISBURY.

C'est apparemment une mauvaise comédie et il est honteux qu'une Grandeur ose si grossièrement la produire. Puisse ce jeu vous réussir. Adieu!

PEMBROKE.

Attends encore, seigneur Salisbury. Je partirai avec toi. Je vais chercher l'héritage de ce pauvre enfant: le petit royaume d'une tombe imposée. Il devait hériter de cette île entière; trois pieds de terre lui suffiront! Nous vivons dans un monde mauvais! Cela ne doit pas se supporter ainsi. Cela fera éclater bien des chagrins et, je le soupçonne, avant peu.

(*Les seigneurs sortent*).

LE ROI JEAN.

Ils brûlent d'indignation. Je me repens. Il n'est pas de fondation solide construite dans le sang. La vie n'est pas certaine, obtenue par la mort des autres!

(*Entre* UN MESSAGER).

Tu as le regard effrayé! Quel est ce sang que je vois pour la première fois sur tes joues? Un ciel aussi lugubre ne peut être eclairé que par une tempête. Fais pleuvoir ton averse. Comment va-t-on en France?

LE MESSAGER.

Tout ce qui est France va maintenant en Angleterre. Jamais de telles forces n'ont été levées pour envahir un

pays étranger. Ils ont imité votre rapidité, à tel point qu'à cette heure où vous devriez apprendre leur départ parvient la nouvelle de leur arrivée.

LE ROI JEAN.

Où notre police s'est-elle soûlée? Où s'est-elle endormie? Où est la vigilance de ma mère? Qu'une pareille armée puisse être levée en France sans qu'elle en ait entendu parler!

LE MESSAGER.

Mon suzerain, son oreille est bouchée par la poussière. Votre noble mère est morte le premier avril et, comme je l'ai entendu dire, monseigneur, madame Constance l'a précédée de trois jours, à la suite d'un long délire. J'ai appris cette dernière nouvelle par la rumeur publique. Est-elle vraie, est-elle fausse, je l'ignore.

LE ROI JEAN.

Ne va pas si vite terrible occasion! ou ligue-toi avec moi jusqu'à ce que j'aie satisfait mes pairs mécontents! Quoi! Ma mère morte! Comme mon pouvoir en France doit chanceler! Sous le commandement de qui viennent les forces françaises, dont tu m'annonces comme certain le débarquement?

LE MESSAGER.

Sous celui du Dauphin.

(*Entrent* LE BATARD *et* PETER[1]).

LE ROI JEAN.

Tu m'as donné le vertige avec tes mauvaises nouvelles. Que dit le monde de nos manières d'agir? N'essaie pas de bourrer ma tête avec d'autres mauvaises nouvelles, elle est déjà pleine!

LE BATARD.

Si vous avez peur d'apprendre le pire, que ce pire tombe sur votre tête sans que vous l'entendiez!

LE ROI JEAN.

Pardonnez-moi, cousin. J'ai été surpris par la marée. Maintenant je respire de nouveau au-dessus du flot et suis prêt à écouter une langue, quoi qu'elle dise.

LE BATARD.

Combien j'ai été heureux avec le clergé, les sommes que j'ai ramassées vous le diront. Mais en parcourant le pays, j'ai trouvé les gens étrangement fantasques, sous le coup

1. Peter était un prophète jouissant d'une grande réputation dans le peuple. Néanmoins, pour une fausse prophétie, il fut attaché à la queue d'un cheval, traîné dans les rues de Warham, puis pendu en compagnie de son fils.

de rumeurs, hantés par de mauvais rêves, ne sachant pas ce qu'ils redoutent, mais tremblant de peur. Voici un prophète que j'ai amené avec moi des rues de Pomfret. Je l'ai trouvé ayant sur ses talons des centaines de gens à qui il chantait en rimes grossières et malsonnantes, qu'avant midi, le jour de la prochaine Ascension, Votre Grandeur aurait déposé sa couronne.

LE ROI JEAN.

Mauvais rêveur pourquoi disais-tu cela?

PETER.

Parce que j'ai la prescience que c'est la vérité.

LE ROI JEAN.

Hubert, débarrasse-moi de cet homme. Qu'on le mette en prison, et le jour de l'Ascension, à midi, jour qu'il désigne pour la perte de ma couronne, qu'on le pende! Fais-le tenir en bonne garde et reviens, j'ai besoin de toi.

(*Hubert et Peter sortent*).

Mon gentil cousin, as-tu appris des nouvelles? Sais-tu qui est arrivé?

LE BATARD.

L'armée française, monseigneur. On ne parle que de cela. D'ailleurs, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury (avec des yeux aussi rouges que le feu qui vient de prendre) et d'autres encore, se dirigeant vers le tombeau d'Arthur, qui, dit-on, est mort cette nuit sur votre ordre.

LE ROI JEAN.

Va, gentil parent, glisse-toi dans leur compagnie, j'ai un moyen de regagner leur amour, et ramène-les moi.

LE BATARD.

Je vais aller les chercher.

LE ROI JEAN.

Va vite. Pars du meilleur pied. Je ne veux pas avoir des ennemis parmi mes sujets, au moment où l'étranger épouvante mes villes de la funèbre pompe de son invasion! Comme Mercure, mets des plumes à tes talons; vole et reviens aussi vite que la pensée!

LE BATARD.

L'esprit du temps m'enseignera la promptitude.

(*Il sort*).

LE ROI JEAN.

Tu parles comme un gentilhomme plein d'ardeur. (*Au messager*). Cours après lui; il peut avoir besoin d'un messager entre moi et les pairs. Tu seras ce messager.

LE MESSAGER.

De tout cœur, mon souverain.

(*Il sort*).

LE ROI JEAN.

Ma mère est morte!

(*Rentre* HUBERT).

HUBERT.

Monseigneur, on dit que cinq lunes[1] ont été aperçues cette nuit. Quatre étaient immobiles; la cinquième tournait autour des quatre autres, dans un merveilleux mouvement.

LE ROI JEAN.

Cinq lunes?

HUBERT.

Dans les rues, les vieillards et les bonnes femmes en tirent de dangereuses prophéties. La mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches. Quand on cause de lui, on secoue la tête et on se chuchote à l'oreille. Celui qui a la parole empoigne le poing de son auditeur; celui qui écoute donne des signes de terreur en fronçant les sourcils, en hochant la tête et en roulant les yeux. J'ai vu un forgeron se tenir avec un marteau, de la façon, tandis que son fer refroidissait sur l'enclume, pour avaler, bouche béante, les nouvelles d'un tailleur; lequel tailleur, aune et ciseaux en main, chaussé de pantoufles (dans son empressement, il s'était trompé de pied), parlait de milliers, de milliers de guerriers français, rangés en bataille dans le comté de Kent. Un autre artisan, maigre et mal lavé, a interrompu son récit et parlé de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN.

Pourquoi cherches-tu à m'effrayer? Pourquoi insistes-tu si souvent sur la mort du jeune Arthur? C'est ta main qui l'a tué. J'avais une raison puissante pour désirer sa mort; tu n'en avais aucune de l'assassiner!

HUBERT.

Aucune, monseigneur! La provocation n'est-elle pas venue de vous?

LE ROI JEAN.

C'est la malédiction des rois d'être servis par des esclaves confondant une fantaisie avec l'ordre de tout briser dans la maison sanglante de la vie! Pour qui un clignement d'œil est une loi, et qui supposent une méchante intention, quand, par hasard, une Majesté fronce le sourcil plus par mauvaise humeur que par réflexion!

HUBERT.

Voici l'écriture et le sceau auxquels j'ai obéi.

LE ROI JEAN.

Quand il faudra établir notre dernier compte entre le ciel

1. Cet incident est relaté par quelques historiens.

et la terre, cette écriture et ce sceau témoigneront contre nous pour notre condamnation ! Combien de fois la vue des instruments du mal fait faire le mal ! Si tu n'avais pas été près de moi, comme un homme désigné par la nature, choisi, marqué par elle, pour accomplir une infamie, l'idée de ce meurtre ne me serait pas venue à l'esprit. Prenant note de ton esprit abhorré, trouvant que tu convenais à toutes vilenies sanguinaires, t'estimant apte à tous les emplois dangereux, je t'ai vaguement parlé de la mort d'Arthur! Et, pour gagner l'amitié d'un roi, tu as eu l'inconscience d'assassiner un prince !

HUBERT.

Monseigneur...

LE ROI JEAN.

As-tu seulement secoué la tête, as-tu eu une hésitation quand je t'ai parlé obscurément de ce que je proposais? As-tu dirigé un regard de doute sur ma face, pour m'encourager à te parler plus clairement? Une profonde honte m'aurait rendu muet, m'aurait fait briser là ; tes craintes auraient éveillé des craintes en moi ! Non. Tu as feint de me comprendre par des signes, et c'est par des signes que tu as répondu au crime ! Sans une hésitation, ton cœur et conséquemment ta main cruelle, ont consenti à commettre l'action que nos deux langues avaient honte de nommer ! Retire-toi de ma vue, et ne me vois plus jamais ! Ma noblesse m'abandonne, on brave mes Etats jusqu'à mes portes, avec des bandes envoyées par des puissances étrangères. Dans l'intérieur de ce pays de chair, dans ce royaume aux confins de sang et de souffle, règnent l'hostilité et la guerre civile, entre ma conscience et la mort de mon cousin !

HUBERT.

Armez-vous contre vos autres ennemis, je ferai la paix entre votre âme et vous. Le jeune Arthur est vivant. Cette main qui est la mienne est encore innocente et vierge, ne portant aucune tache de crimes sanguinaires. Dans ce sein n'est jamais entrée l'horrible pensée d'un meurtre et, dans ma forme, vous avez calomnié la nature, laquelle, sous des apparences grossières, renferme encore une âme trop belle pour que je me fasse le boucher d'un enfant innocent !

LE ROI JEAN.

Arthur vit ! Cours trouver les pairs, donne cette nouvelle en pâture à leur rage enflammée et fais qu'ils soient apprivoisés pour obéir ! Oublie les commentaires de ma colère sur ta physionomie, car cette colère était aveugle et mes yeux s'imaginant voir du sang, te représentaient plus hideux que tu n'es. Ne réponds pas. Amène les lords

furieux dans mon cabinet, avec la hâte la plus expéditive. Ma supplication est lente, cours plus vite!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Devant le château.

PARAIT ARTHUR, SUR LES MURAILLES.

ARTHUR.

La muraille est haute, je sauterai quand même. Bonne terre aie pitié de moi et ne me fais pas de mal! Peu de personnes ou personne, ne me connaît; si jamais on m'a connu! Ce costume de mousse m'a tout-à fait transformé. J'ai peur et pourtant j'en courrai l'aventure. Si je saute et si je ne me brise pas les membres je trouverai mille moyens de m'échapper. Autant mourir en me risquant que de mourir en demeurant là.

(*Il saute*).

A moi! l'esprit de mon oncle est dans ces pierres! Ciel, prends mon âme et que l'Angleterre garde mes os!

(*Il meurt*).

(*Entrent* PEMBROKE, SALISBURY *et* BIGOT).

SALISBURY.

Milords, je l'ai rencontré à Saint-Edmunsbury. C'est notre salut et nous devons accepter l'offre aimable d'un temps périlleux.

PEMBROKE.

Qui a apporté cette lettre de la part du cardinal?

SALISBURY.

Le comte Melun, un noble seigneur de France, qui dans une audience privée, m'en a plus dit sur le dévouement du Dauphin que ne peuvent le faire ces lignes.

BIGOT.

Alors demain matin allons au-devant de lui.

SALISBURY.

Ou plutôt partons de suite, car il nous faudra deux longues journées, milords, avant de le trouver.

(*Entre* LE BATARD)

LE BATARD.

C'est une bonne fois de plus que nous nous rencontrons, milord. Le roi, par ma bouche, réclame immédiatement votre présence.

SALISBURY.

Le roi a disposé lui-même de nous. Nous ne doublerons pas de nos purs honneurs son manteau usé et maculé, pas plus que nous ne suivrons des pieds laissant une empreinte de sang où ils se posent. Retournez et répétez-lui mes paroles. Nous en savons déjà trop.

LE BATARD.

Quoi que vous pensez, j'estime que de bonnes paroles vaudraient mieux.

SALISBURY.

Ce sont nos rancunes qui parlent aujourd'hui et non nos bonnes manières.

LE BATARD.

Mais il y a peu de raison dans vos rancunes; ce serait donc de la raison que d'avoir de bonnes manières.

PEMBROKE.

Monsieur, l'impatience a ses privilèges.

LE BATARD.

C'est vrai. Ceux de blesser qui l'éprouve.

SALISBURY.

Voici la prison. (*Apercevant Arthur*). Quel est cet homme à terre?

PEMBROKE.

O mort qui s'enorgueillit d'une pure et princière beauté! La terre n'a pas eu un trou pour cacher cette action!

SALISBURY.

Le meurtre, comme s'il haïssait son ouvrage, l'a laissé à découvert pour exciter la vengeance!

BIGOT.

Ou, quand il adjugea cette beauté à la tombe, il la trouva trop princièrement précieuse pour cette tombe!

SALISBURY.

Qu'en pensez-vous, sir Richard? Avez-vous déjà vu, ou lu, ou entendu, pouvez-vous imaginer, ou vous imaginez-vous ce que vous voyez, quoique vous le voyiez bien? Votre pensée sans cette preuve, en aurait-elle conçu une pareille! Voici le chef, le cimier, la crête, ou la crête jusqu'à la crête[1] des armoiries du meurtre! C'est la honte

1. Termes héraldiques.

la plus sanguinaire, la cruauté la plus sauvage, le coup le plus vil qu'ait offert la colère aveugle ou la rage affolée aux larmes du remords !

PEMBROKE.

Tous les meurtres passés trouvent leur excuse dans celui-ci, si hideux, si impossible à surpasser, qu'il donne de la sainteté, de la pureté, aux crimes à venir ! Dorénavant, la plus terrible effusion de sang ne sera qu'une plaisanterie à côté de cet odieux spectacle !

LE BATARD.

C'est un travail sanguinaire et damné ! L'impardonnable action d'une main grossière, si quelque main s'en est rendue coupable.

SALISBURY.

Si quelque main s'en est rendue coupable? Nous avions comme un pressentiment de ce qui devait arriver. C'est le honteux ouvrage de la main d'Hubert et l'exécution d'un projet royal ! J'interdis à mon âme d'obéir à ce roi ! Je plie les genoux devant cette ruine d'une douce vie; je souffle sur cette excellence sans souffle l'encens d'un vœu sacré. Jamais je ne goûterai aux plaisirs de ce monde; jamais je ne serai infecté d'une joie; jamais je ne connaîtrai l'aise et le loisir, avant d'avoir glorifié ce bras en lui procurant l'honneur de la vengeance !

PEMBROKE ET BIGOT.

Nos âmes confirment religieusement vos vœux.

(*Entre* HUBERT).

HUBERT.

Milord, j'ai chaud tant j'ai mis de hâte à vous chercher. Arthur est vivant. Le roi vous demande.

SALISBURY.

L'audacieux ne rougit pas devant la mort ! Hors d'ici, odieux coquin ! Va-t'en !

ARTHUR.

Je ne suis point un coquin !

SALISBURY, *tirant son épée.*

Dois-je violer la loi?

LE BATARD.

Votre épée est brillante, monsieur. Rengaînez-là.

SALISBURY.

Pas avant d'avoir fait son fourreau de la peau d'un meurtrier !

HUBERT.

Arrière, milord Salisbury, arrière, vous dis-je. Par le ciel,

mon épée pique autant que la vôtre! Je ne veux pas que vous vous oubliez vous-même, milord, ni que vous couriez le danger d'une défense légitime, de peur que, devant votre colère, j'oublie moi aussi votre mérite, votre grandeur et votre noblesse!

BIGOT.

Arrière, fumier! Oses-tu braver un gentilhomme!

HUBERT.

Non, par ma vie! Mais j'oserais défendre mon innocente vie contre un empereur!

SALISBURY.

Tu es un meurtrier!

HUBERT.

N'en faites pas la preuve! Je ne suis point un meurtrier. Ceux dont la langue parle faussement ne disent pas la vérité, et qui ne dit pas la vérité, ment!

PEMBROKE.

Coupez-le en pièces!

LE BATARD.

Paix, vous dis-je!

SALISBURY.

Partez, ou je vous écorcherai, Faulconbridge!

LE BATARD.

Tu écorcherais plutôt le diable, Salisbury! Si tu as le malheur de me répondre avec courroux, si tu avances d'un pas, si ta fureur irréfléchie me fait outrage, je t'abats mort. Rentre immédiatement ton épée, ou je vous briserai, toi et ta broche, si bien que tu croiras que le diable est venu de l'enfer!

BIGOT.

Que veux-tu faire, renommé Faulconbridge? Seconder un vilain et un meurtrier?

HUBERT.

Milord Bigot, je ne suis point un meurtrier!

BIGOT.

Qui a tué ce prince?

HUBERT.

Il y a une heure je l'ai laissé en bonne santé! Je l'honorais, je l'aimais et, jusqu'à ce que je meure, je pleurerai la perte d'une aussi douce vie!

SALISBURY.

Ne vous en rapportez pas aux larmes perfides de ses yeux, car ce misérable n'est pas à court de pleurs. Habitué à en user, il les fait ressembler à des pleurs de remords et d'inno-

cence. Venez avec moi, vous tous dont les âmes ont horreur des relents malpropres d'un charnier ! Je suis suffoqué par cette odeur de crime !

BIGOT.

Allons à Bury, au-devant du Dauphin.

(*Les lords sortent*).

LE BATARD.

Voici un bon monde ! Connaissez-vous cette œuvre parfaite ? Si c'est toi qui a commis ce meurtre, sans t'être laissé envahir par une infinie pitié, tu es damné, Hubert !

HUBERT.

Ecoutez-moi, monsieur.

LE BATARD.

Je te dirai ceci : tu es un damné aussi noir — non, rien n'est aussi noir — tu es plus damné que le prince Lucifer. L'enfer ne renferme pas un démon aussi laid que toi, si tu as tué cet enfant !

HUBERT.

Sur mon âme !...

LE BATARD.

N'aurais-tu que consenti à cette action dont la cruauté est sans exemple, il ne te resterait plus qu'à désespérer ! Si tu as besoin d'une corde, le plus petit fil que jamais araignée ait filé dans son ventre suffira pour t'étrangler ; un jonc sera une poutre pour te pendre ; ou, si tu préfères te noyer, mets un peu d'eau dans une cuiller, ce sera un océan pour un misérable pareil à toi. Je te soupçonne gravement.

HUBERT.

Si, par action, consentement, ou pensée je suis coupable d'avoir dérobé la douce haleine que contenait cet argile de beauté, que l'enfer invente des supplices pour me torturer ! Je l'ai quitté en bonne santé !

LE BATARD.

Va, porte-le dans tes bras... Je suis confondu et ne retrouve plus mon chemin au milieu des épines et des dangers de ce monde. Comme tu enlèves aisément toute l'Angleterre ! De ce morceau de royauté morte se sont envolés au ciel, la vie, le droit, la vérité de tout un royaume ! A cette heure, l'Angleterre en est réduite à tirailler, à disputer, à partager avec les dents, la honteuse succession d'une puissance orgueilleusement gonflée ! Pour l'os rongé d'une majesté, le chien de la guerre hérisse son poil et aboie à la paix. Des forces venues du dehors et les mécontents au dedans, ne forment plus qu'une armée et une énorme con-

fusion — comme un corbeau plane sur une tête malade — attend la chute imminente d'une grandeur obtenue par la violence ! Heureux celui dont le manteau et la ceinture peuvent échapper à cette tempête ! Emporte cet enfant et suis-moi. Je veux aller trouver le roi. Nous allons bientôt avoir un millier d'affaires sur les bras, et le ciel lui-même fronce le sourcil en regardant la terre !

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre dans le Palais.

ENTRENT LE ROI JEAN, PANDOLPHE AVEC LA COURONNE ET DES GENS DE LA SUITE.

LE ROI JEAN.

Ainsi, j'ai remis dans votre main le cercle de ma gloire.

PANDOLPHE, *donnant la couronne à Jean.*

Reprenez-le de cette même main, comme tenant du pape votre grandeur et votre autorité souveraines.

LE ROI JEAN.

Maintenant, tenez votre parole sacrée. Allez au-devant des Français et usez de tout le pouvoir que vous tenez de Sa Sainteté pour arrêter leur marche avant que nous ne soyons en flammes. Les nobles mécontents se révoltent. Le peuple cherche querelle à l'obéissance, jurant allégeance et dévouement à un sang étranger, à une royauté étrangère. Le débordement d'une humeur mal contenue, s'arrêtera à vous qui seul pouvez y faire obstacle. Dans ces conditions ne tardez pas. Le temps présent est si malade que le remède doit être présentement administré, ou nous nous heurterions à d'incurables conséquences !

PANDOLPHE.

Mon souffle soufflait cette tempête pour punir votre opiniâtreté à résister au pape. Vous avez consenti à vous convertir, ma langue imposera de nouveau silence à cette tourmente belliqueuse et ramènera le beau temps dans notre pays troublé. Aujourd'hui, jour de l'Ascension, après le vœu que vous avez fait de servir le pape, je vais trouver les Français et leur faire mettre bas les armes.

(Il sort).

LE ROI JEAN.

C'est aujourd'hui le jour de l'Ascension ! Le prophète ne disait-il pas que le jour de l'Ascension, à midi, j'aurais

déposé ma couronne? C'est ce que je viens de faire. Je croyais n'agir ainsi que par contrainte, mais, le ciel en soit remercié, j'ai agi volontairement.

(*Entre* LE BATARD).

LE BATARD.

Tout le comté de Kent s'est rendu! Seul le château de Douvres résiste. Londres a reçu, comme un bon hôte, le Dauphin et ses forces. Les nobles ne voulant pas nous entendre, sont allés offrir leurs services à votre ennemi. Une sauvage épouvante entraîne de tous côtés le petit nombre de nos douteux amis.

LE ROI JEAN.

Mes lords ont refusé de revenir à moi après avoir appris que le jeune Arthur était vivant?

LE BATARD.

Ils l'ont trouvé mort, gisant dans la rue! Une cassette vide! Une main damnée a volé et emporté le joyau de vie qu'elle contenait!

LE ROI JEAN.

Ce misérable Hubert m'avait dit qu'il vivait!

LE BATARD.

Sur mon âme, il a dit ce qu'il croyait. Vous faiblissez? Pourquoi votre regard est-il si triste? Soyez grand dans l'action, comme vous l'avez été dans la pensée. Que le monde ne s'aperçoive pas que la peur et la triste méfiance peuvent gouverner le mouvement d'un regard royal. Relevez-vous à cette heure. Soyez le feu avec le feu. Menacez qui vous menace. Faites baisser les yeux de l'horreur qui cherche à vous intimider. Alors vos sujets imitant la conduite des grands, devenant grands par votre exemple, reflèteront votre esprit et s'animeront d'une intrépide résolution. En avant! Montrez-vous plus rayonnant que le dieu de la guerre, quand il s'apprête à venir sur le champ de bataille! Témoignez une confiance audacieuse et ambitieuse. Iront-ils chercher le lion dans son antre? L'y effraieront-ils? L'y feront-ils trembler? Il ne faut même pas y penser! Allez de l'avant pour tenir tête à la révolte au delà de ces portes et l'arrêter avant qu'elle n'approche de trop près!

LE ROI JEAN.

Le légat du pape est avec moi, nous avons conclu une paix heureuse; il m'a promis de congédier les forces commandées par le Dauphin.

LE BATARD.

O ligue honteuse! Quoi! quand notre pays est envahi, nous enverrions des ordres pacifiques, nous ferions des compromis, nous userions d'insinuations, de pourparlers,

nous imaginerions des trêves? Et l'invasion est à nos portes! Un enfant sans barbe, un efféminé choyé dans la soie, traverserait nos contrées, essaierait son courage sur un sol belliqueux, se moquerait de l'air avec des étendards indolemment déployés, et il ne rencontrerait pas de résistance? Mon suzerain, courons aux armes! Il peut arriver que le cardinal n'arrive pas à conclure la paix. S'il y réussit, qu'on puisse dire, au moins, que nous avions l'intention de nous défendre!

LE ROI JEAN.

Prends donc le commandement.

LE BATARD.

Et en avant avec bon courage! C'est la seule façon de savoir si notre parti peut résister à un orgueilleux ennemi!

SCÈNE II.

Une plaine, près de Saint-Edmunsbury.

ENTRENT, EN ARMES, LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROKE, BIGOT ET DES SOLDATS.

LOUIS.

Monseigneur Melun, faites faire une copie de ceci, et gardez-la soigneusement pour notre mémoire. Retournez l'original à ces lords qui, ayant nos ordres écrits, pourront, comme nous, en les relisant, voir quels sont nos engagements et comment notre fidélité est ferme et inviolable.

SALISBURY.

Nous ne manquerons jamais à la nôtre. Mais, noble Dauphin, quoique nous nous soyons engagés à un dévouement volontaire, à une fidélité spontanée, pour servir vos projets, croyez-moi, je ne suis pas heureux de vivre à une époque où il faut chercher un remède dans une méprisable révolte et cicatriser la gangrène d'une blessure en en faisant beaucoup d'autres. Mon âme souffre de l'obligation où je suis de tirer l'épée qui pend à mon côté pour devenir un faiseur de veuves, et dans ce pays où Salisbury est appelé à la rescousse et à la défense de l'honneur! Telle est l'infection de ce temps! Pour rendre la santé et la force au bon droit, il faut se servir de la main de l'injustice et utiliser la confusion du désordre! N'est-ce pas une pitié, ô mes amis, affligés comme moi, que nous, les fils et les enfants

de cette île, soyons nés pour y vivre une heure aussi triste, fouler son sol déjà remué par l'étranger, grossir les rangs de ses ennemis (je suis obligé de me détourner et de pleurer sur la honte d'une pareille nécessité), en faire les honneurs à la noblesse d'un pays étranger et suivre des drapeaux inconnus. O nation, que ne peux-tu t'exiler! Si les bras de Neptune qui t'étreignent ici, pouvaient t'emporter de ces lieux et te transporter sur une côte païenne! Là, ces deux armées chrétiennes combineraient leur sang irrité dans les veines de l'alliance, au lieu de le dépenser comme de mauvais voisins!

LOUIS.

Tu prouves un beau caractère, et les grandes affections qui combattent dans ton sein y sont comme un tremblement de terre de noblesse. Quel noble combat tu as dû soutenir entre la nécessité de réformer l'Etat et le respect! Laisse-moi essuyer cette rosée qui te fait honneur, ces larmes d'argent qui coulent sur tes joues. Mon cœur s'est attendri aux larmes d'une femme, qui sont une inondation ordinaire. Mais ce débordement de pleurs masculins, cette averse qui provient de la tempête d'une âme, effrayent mes yeux et m'étonnent plus que si j'avais vu sur la route du ciel apparaître de brûlants météores. Relève ta tête illustre, Salisbury, exhale dans un soupir la tempête de ton cœur. Laisse ces larmes aux yeux des enfants qui n'ont jamais vu le monde gigantesque enragé, et qui n'ont rencontré la destinée que dans des fêtes égayées par la volupté, la joie et la conversation. Viens, et tu plongeras la main dans la bourse de la prospérité, aussi profondément que Louis. Et vous aussi, nobles qui unissez vos forces aux nôtres.

(*Entre* PANDOLPHE *suivi d'un* CORTÈGE).

Il m'a semblé, à l'instant, qu'un ange parlait. Regardez. Le saint légat vient à grands pas pour nous donner la garantie du ciel, et, par des paroles sacrées légitimer nos actes.

PANDOLPHE.

Salut, noble prince de France. Voici la dernière nouvelle. Le roi Jean s'est réconcilié avec Rome. Son esprit qui se tenait en dehors de la sainte église, s'est incliné devant la grande métropole et le siège de Rome. Conséquemment les étendards menaçants sont repliés et la colère de la guerre sauvage est apaisée. Comme un lion nourri à la main, il se couche aux pieds de la paix et n'est plus terrible qu'en apparence.

LOUIS.

Que votre grâce me pardonne; je ne reculerai pas. Je suis de trop haute naissance pour devenir un esclave, un

inférieur que l'on contrôle, le serviteur docile, l'instrument de n'importe quel état souverain du monde. C'est votre souffle qui a rallumé les feux éteints d'une guerre entre ce royaume et moi; c'est votre souffle qui les a entretenus. A cette heure il est trop tard pour que ce même souffle qui les a ranimés s'essaie à les éteindre. Vous m'avez appris à reconnaître de quel côté était le bon droit; vous m'avez montré ce que j'avais à gagner dans ce pays; vous avez conseillé cette entreprise à mon cœur, et maintenant vous me dites que Jean a fait la paix avec Rome? En quoi m'importe cette paix? Par l'honneur de mon mariage, le jeune Arthur étant mort, je réclame ce pays comme mien. Maintenant qu'il est à moitié conquis, je reculerais parce que le roi Jean a fait la paix avec Rome! Suis-je le valet de Rome? Quel denier m'a donné Rome? Combien d'hommes m'a-t-elle fournis? Quelles munitions m'a-t-elle envoyées? N'ai-je pas supporté toutes les charges? Quel autre que moi et ceux qui ont répondu à mon appel, ont sué dans cette affaire et soutenu cette guerre? J'ai entendu ces insulaires crier : Vive le Roi! quand je côtoyais leurs villes. J'ai en main les meilleures cartes pour gagner aisément une partie dont l'enjeu est une couronne, et j'abandonnerais un bénéfice certain? Non, sur mon âme, jamais cela ne sera dit!

PANDOLPHE.

Vous ne voyez que le dehors de la besogne.

LOUIS.

Le dehors et le dedans! Je ne reculerai pas avant que la tentative m'ait rapporté la gloire que je me suis promise; avant d'avoir aligné cette belliqueuse avant-garde, groupé ces fiers esprits pour décontenancer la victoire, et gagné la renommée, fût-ce dans la gueule du danger et de la mort!

(*Sonneries de trompettes*).

De quoi viennent nous sommer ces trompettes retentissantes?

(*Entre* LE BATARD *et son* ESCORTE).

LE BATARD.

Suivant le bel usage du monde, je viens demander audience. Je suis envoyé pour dire... Mon saint seigneur de Milan, je viens de la part du roi, afin d'apprendre comment vous avez travaillé pour lui. Selon votre réponse, je connaîtrai la liberté et la garantie limitée accordées à ma langue.

PANDOLPHE.

Le Dauphin s'oppose absolument à temporiser, malgré mes instances. Il dit nettement qu'il ne déposera pas les armes.

LE BATARD.

Par tout le sang qu'ait jamais aspiré la furie, ce jeune homme a bien dit! Maintenant écoutez votre roi anglais, c'est sa royale personne qui parle par ma bouche. Il est prêt. Je le dis comme il le dirait. Cette attaque, qui n'est qu'une singerie malhonnête, cette mascarade harnachée, cette orgie insensée, cette insolence sans barbe, ces troupes enfantines, le font sourire. Il est prêt à renvoyer à coups de fouet, votre armée de nains, vos soldats pygmées, hors de l'étendue de ses territoires. Cette main, qui a eu la force de vous bâtonner, même à votre porte; qui vous a obligés à sauter les haies; à vous plonger, comme des seaux dans des puits profonds; à vous cacher, comme des nantissements, dans des coffres et dans des malles; à coucher avec des pourceaux; à chercher le salut dans des caveaux et dans des prisons; à frissonner, à trembler même au chant de votre coq national, confondant sa voix avec celle d'un Anglais armé; cette main victorieuse qui vous a châtiés jusque dans vos chambres, croyez-vous qu'elle se soit affaiblie? Non. Le courageux monarque est sous les armes et comme un aigle qui plane sur son aire, veille sur son nid pour parer à toute attaque. Et vous, dégénérés, révoltés ingrats, hérons sanguinaires, qui déchirez les entrailles de votre chère mère l'Angleterre, rougissez de honte! Vos épouses, vos filles au pâle visage, viendront, comme des amazones, derrière les tambours. Leurs dés à coudre se changeront en gantelets armés, leurs aiguilles en lances, et leur douceur de cœur en humeur farouche et sanglante!

LOUIS.

Termine ici ta bravade et va-t'en en paix. Nous l'avouons, tu peux gronder mieux que nous. Porte-toi bien. Le temps est trop précieux pour que nous le dépensions avec un pareil braillard.

PANDOLPHE.

Laissez-moi parler.

LE BATARD.

Non. Je parlerai!

LOUIS.

Nous ne voulons entendre ni l'un ni l'autre. Qu'on batte le tambour! Que la langue de la guerre plaide ici pour notre intérêt et notre présence.

LE BATARD.

En effet, vos tambours crieront d'être battus, comme vous crierez quand vous l'aurez été! Eveille seulement un écho avec le bruit de ton tambour, aussitôt un tambour déjà tendu, te le renverra aussi retentissant que le tien!

Fais un second roulement, un autre roulement aussi retentissant que le tien, fera trembler l'oreille du ciel et se moquera du tonnerre basse-taille! Le guerrier Jean est à vos trousses, sans se préoccuper de ce légat boiteux dont il s'est servi par jeu plutôt que par besoin. Sur son front siège la mort à la forme décharnée, mort dont l'office est aujourd'hui de se régaler de vos milliers de Français!

LOUIS.

Battez les tambours pour voir ce danger-là.

LE BATARD.

Tu le verras, Dauphin, sans aucun doute!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Un champ de bataille.

SONNERIES. ENTRENT LE ROI JEAN ET HUBERT.

LE ROI JEAN.

Comment va la journée pour nous? Dis-le moi, Hubert.

HUBERT.

Mal, je le crains. Comment se porte votre majesté?

LE ROI JEAN.

La fièvre qui m'a troublé si longtemps pèse lourdement sur moi. Oh! mon cœur est malade!

(*Entre* UN MESSAGER).

LE MESSAGER.

Monseigneur, votre vaillant cousin Faulconbridge, désire que votre majesté quitte le champ de bataille après lui avoir envoyé un mot, par mon intermédiaire, pour lui dire le chemin qu'elle prendra.

LE ROI JEAN.

Le chemin de Swinstead. J'irai à l'abbaye.

LE MESSAGER.

Bon courage. Les importants renforts qu'attendait le Dauphin ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Goodvin. Cette nouvelle vient d'être apportée à Richard. Les Français se battent sans enthousiasme et commencent à reculer.

LE ROI JEAN.

Misère de moi! Cette fièvre tyrannique me brûle, et ne me permet pas de fêter cette bonne nouvelle! En marche

pour Swinstead! Qu'on me porte vite dans ma litière! Je suis la proie de la faiblesse et je défaille!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Un autre champ de bataille.

ENTRENT SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT ET AUTRES.

SALISBURY.

Je ne savais pas le roi si riche d'amis.

PEMBROKE.

Revenons à la charge. Rendons le courage aux Français. S'ils sont battus, nous le serons aussi.

SALISBURY.

Ce bâtard de Faulconbridge, malgré notre dépit, est le seul soutien de cette journée.

PEMBROKE.

On dit que le roi Jean, malade auparavant, a abandonné le champ de bataille.

(*Entre* MELUN, *blessé, et porté par des soldats*).

MELUN.

Conduisez-moi vers les révoltés de l'Angleterre, ici.

SALISBURY.

Quand nous étions heureux, nous avions d'autres noms.

PEMBROKE.

C'est le comte Melun.

SALISBURY.

Blessé à mort.

MELUN.

Fuyez, nobles anglais, vous êtes achetés et payés. Défilez l'aiguille de la rébellion et faites un nouvel accueil à la fidélité bannie. Cherchez le roi Jean et tombez à ses pieds, car si le Français l'emporte dans cette rude journée, il a l'intention de récompenser la peine que vous vous êtes donnée, en vous faisant couper la tête. Il l'a juré, et moi avec lui, et beaucoup d'autres avec moi, sur l'autel de Saint-Edmundsbury; ce même autel où nous nous jurions une amitié sincère et un amour éternel!

SALISBURY.

Est-ce possible! Cela peut-il être vrai!

MELUN.

N'ai-je pas la mort hideuse dans les yeux, ne retenant plus qu'une petite quantité de vie, qui fond peu à peu comme un objet de cire devant le feu? Qui me ferait mentir, à cette heure où je ne saurais profiter d'un mensonge? Pourquoi prononcerais-je de fausses paroles, puisque je dois mourir ici et vivre hors d'ici par la vérité? Je le répète, que Louis gagne la bataille, et il est parjure si jamais vos yeux voient un autre jour se lever à l'Orient. Dans cette nuit fatale dont la noire haleine de contagion s'exhale déjà autour de la crête brûlante du soleil devenu vieux, faible et fatigué du jour, dans cette nuit fatale, votre souffle s'envolera et vous paierez de la fin de vos vies de traîtres, l'amende d'une traîtrise dont il a fait l'estimation! Recommandez-moi à un certain Hubert, qui est avec votre roi. Mon amitié pour lui et cette considération que mon grand-père était Anglais ont encouragé ma conscience à vous faire cette confession. En récompense, transportez-moi loin d'ici, loin du bruit et de la rumeur de ce champ de bataille; dans un lieu où je puisse réunir en paix le restant de mes pensées et séparer mon âme de ce corps dans la contemplation et les pieux désirs.

SALISBURY.

Nous te croyons et, maudite soit mon âme, si je ne me réjouis pas d'une occasion qui nous fournit le moyen de revenir sur les pas d'une désertion damnée. Comme un flot qui diminue et se retire, abandonnant notre course extravagante et irrégulière, nous rentrerons dans les limites que nous avons franchies et ferons acte d'obéissance auprès de notre océan, le grand roi Jean. Mon bras t'aidera à quitter ces lieux, car je vois les cruelles angoisses de la mort dans tes yeux. En avant, mes amis! C'est une nouvelle direction et un heureux changement qui nous ramènent à l'ancien droit.

(*Ils sortent, emmenant Melun*).

SCÈNE V.

Le Camp français.

ENTRENT LOUIS ET SA SUITE.

LOUIS.

Le soleil, m'a-t-il semblé, avait de la répugnance à se coucher et s'arrêtait, faisant rougir l'orient du ciel, pendant

que, dans l'abattement de la retraite, l'Anglais mesurait à reculons son terrain. Nous nous en sommes bravement tirés, quand avec une volée de notre artillerie, inutile après une besogne aussi sanglante, nous leur avons souhaité le bonsoir, avant de replier gaiement nos drapeaux en guenilles, demeurés les derniers sur le champ de bataille dont ils étaient les maîtres!

(*Entre* UN MESSAGER).

LE MESSAGER.

Où est mon prince, le Dauphin?

LOUIS.

Ici. Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Le comte Melun est tué. Persuadés par lui, les seigneurs anglais ont de nouveau trahi. Enfin, les renforts que vous attendiez depuis si longtemps sont perdus, naufragés sur les sables de Gosdwin!

LOUIS.

Ah! douloureuses nouvelles! Maudit, sois-tu! Je ne croyais pas être cette nuit aussi triste que je le suis après tes nouvelles! Qui donc m'avait dit que le roi Jean fuyait, une heure ou deux avant que la nuit tombante eût réparé nos forces épuisées?

LE MESSAGER.

Quiconque a parlé ainsi a dit vrai, monseigneur.

LOUIS.

Prenez de bons quartiers et faites vigilance. Je serai levé avant le jour pour tenter la belle aventure de demain.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Une place dans le voisinage de l'abbaye de Swinstead.

ENTRENT LE BATARD ET HUBERT, QUI SE RENCONTRENT.

HUBERT.

Qui est là? Parlez! Parlez vite ou je tire!

LE BATARD.

Un ami. Qui es-tu?

HUBERT.

Du parti de l'Angleterre.

LE BATARD.

Où vas-tu?

HUBERT.

Que t'importe! Pourquoi ne m'occuperais-je pas de tes affaires comme tu t'occupes des miennes?

LE BATARD.

C'est Hubert, je pense.

HUBERT.

Tu as une excellente pensée. A tout hasard, je veux bien croire que tu es mon ami pour reconnaître si bien ma parole. Qui es-tu?

LE BATARD.

Qui tu voudras et, si tu y trouves de la satisfaction, tu me feras l'amitié de croire que je descends des Plantagenets.

HUBERT.

Mauvaise mémoire! Toi et la nuit sans yeux êtes la cause de ma maladresse. Brave soldat, pardonne-moi si aucun accent de ta langue n'a été reconnu par mon oreille.

LE BATARD.

Viens. Trêve de compliments. Quelles nouvelles du dehors?

HUBERT.

O, mon doux seigneur, des nouvelles assorties à cette nuit, c'est-à-dire noires, épouvantables, décourageantes, horribles!

LE BATARD.

Montre-moi la blessure de cette mauvaise nouvelle. Je ne suis point une femme et je ne m'évanouirai pas.

HUBERT.

Le roi, je le crois, a été empoisonné par un moine[1]. Je l'ai quitté presque sans voix, et j'ai couru vous informer de ce malheur, afin que vous puissiez, dans un moment aussi imprévu, prendre de meilleures précautions que si vous n'aviez pas été informé!

LE BATARD.

Comment a-t-il pris le poison? Qui l'a goûté avant lui?

HUBERT.

Un moine, je vous dis. Un coquin résolu dont les entrailles ont soudainement crevé. Le roi parle encore et, par aventure, peut en revenir.

1. Aucun des historiens ayant écrit durant les soixante ans qui ont suivi la mort du roi Jean, ne mentionne cette invraisemblable histore. La vérité est qu'un moine, pour se venger d'une injure personnelle, a empoisonné une coupe d'ale et l'a présentée à Sa Majesté, après y avoir goûté pour lui inspirer confiance. Seul le moine expira.

LE BATARD.

Qui as-tu laissé pour veiller Sa Majesté?

HUBERT.

Quoi! vous ne savez pas? Les lords sont revenus accompagnant le prince Henry. A sa requête, le roi les a pardonnés, et ils sont tous aux côtés de sa Majesté!

LE BATARD.

Contiens ton indignation, ciel puissant, et ne nous oblige pas à en supporter au delà de nos forces! Il faut te dire, Hubert, que cette nuit, la moitié de nos troupes, en passant par des terrains plats, a été surprise par la marée et dévorée par les flots du Lincoln. Moi-même, bien monté, ne leur ai que difficilement échappé. En avant! Conduis-moi au roi. Je crains qu'il soit mort avant ma venue.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Le jardin de l'abbaye de Swinstead.

ENTRENT LE PRINCE HENRY, SALISBURY ET BIGOT.

LE PRINCE HENRY.

Il est trop tard. La vie de tout son sang est corrompue et la cervelle, que quelques-uns supposent être la frêle habitation de l'âme, prédit par son déraisonnement la fin de la vie mortelle.

(*Entre* PEMBROKE).

PEMBROKE.

Sa grandeur parle encore. Je crois que si on le transportait en plein air, cela calmerait le feu du poison qui l'envahit.

LE PRINCE HENRY.

Amenez-le dans le jardin.

(*Bigot sort*).

Est-il encore furieux?

PEMBROKE.

Il se montre plus patient que lorsque nous l'avons quitté! Tout à l'heure il chantait.

LE PRINCE HENRY.

O, vanité de la maladie! Quand les plus cruelles douleurs ne cessent pas on finit par s'y habituer. La mort, après avoir

rongé la chair, la laisse insensible et s'attaque à l'esprit qu'elle aiguillonne et blesse avec des légions de fantaisies étranges, lesquelles, dans la bouscoulade et la peur de ce dernier assaut, se détruisent elles-mêmes. Il est étrange que la mort puisse chanter! Je suis le jeune cygne de ce cygne pâle et défaillant qui chante l'hymne plaintive de sa propre mort, et qui, d'un orgue fragile, tire des chants pour célébrer son âme et son corps à leurs derniers moments!

SALISBURY.

Soyez courageux, prince, vous êtes au monde pour donner une tournure à cette masse qu'il a laissée si informe et si grossière.

(*Rentre* BIGOT, *suivi de* SERVITEURS *qui portent* LE ROI JEAN *dans un fauteuil*).

LE ROI JEAN.

Je suis heureux, maintenant; mon âme a ses coudées franches! Elle n'a besoin pour écouter, ni de fenêtre, ni de porte. Il y a dans mon sein un été si chaud que mes entrailles s'en vont en poussière. Je suis une forme griffonnée, dessinée avec une plume sur une feuille de parchemin, et sous l'action du feu je me racornis.

LE PRINCE HENRY.

Comment se porte votre majesté?

LE ROI JEAN

Empoisonnée, malade, morte, abandonnée, perdue. Et personne d'entre vous n'ordonnera à l'hiver d'enfoncer ses doigts glacés dans ma mâchoire; personne ne commandera aux fleuves de mon royaume de couler dans mon sein embrasé, ou au Nord de m'envoyer ses vents froids pour qu'ils baisent mes lèvres brûlantes et me réconfortent avec leur fraîcheur! Je ne suis pas bien exigeant, je ne demande que du froid! Et vous êtes si avares et si ingrats que vous me le refusez!

LE PRINCE HENRY.

Ah! si mes larmes avaient la vertu de vous guérir?

LE ROI JEAN.

Le sel qu'elles renferment est chaud! J'ai dans moi un enfer! Le poison, comme un esprit malin, tyrannise une vie condamnée sans rémission!

(*Entre* LE BATARD).

LE BATARD

Je suis haletant d'avoir couru si vite dans mon empressement à voir votre majesté.

LE ROI JEAN.

O cousin, tu es venu pour me fermer les yeux. La poulie de mon cœur est brisée, brûlée, et tous les cordages avec lesquels ma vie faisait voile, ne sont plus qu'un fil, un che-

veu ! Mon cœur est suspendu à une mince ficelle qui le retiendra jusqu'à ce que tu m'aies dit les nouvelles. Alors de tout ce que tu vois, il ne restera plus qu'un peu de terre, un modèle de loyauté évanouie.

LE BATARD.

Le dauphin se prépare à marcher ici, où, Dieu seul sait comment, nous lui tiendrons tête. En une nuit, la meilleure partie de mes forces, au moment où je faisais un mouvement avantageux, s'est engagée dans des alluvions et, par manque de précaution, a été dévorée par une marée inattendue.

(Le Roi meurt).

SALISBURY.

Vous soufflez ces nouvelles de mort dans l'oreille d'un cadavre. Mon suzerain ! mon seigneur ! tout à l'heure un roi, maintenant ceci !

LE PRINCE HENRY.

Comme lui, je poursuivrai ma carrière et comme lui je m'arrêterai. Quelle sécurité y a-t-il dans ce monde ? Quelle espérance ? Quelle stabilité ? Quand celui qui, tout à l'heure, était un roi, n'est plus qu'un peu d'argile !

LE BATARD.

Ainsi tu es parti ! Je te survis pour remplir à ta place l'office de vengeur. Alors mon âme te servira au ciel comme elle t'a servi sur la terre. Maintenant, étoiles qui tournez dans vos sphères légitimes, où sont vos pouvoirs ? Montrez-nous votre nouvelle fidélité et venez instantanément avec moi pour repousser la destruction et la honte perpétuelle, hors de la faible porte de notre pays épuisé ! Précipitons l'attaque ou c'est nous qui serons vite attaqués. La colère du dauphin est sur nos talons.

SALISBURY.

Vous paraissez ne pas en savoir autant que nous. Le cardinal Pandolphe est en repos dans cette abbaye. Il a quitté le dauphin il y a une demi-heure, et nous apporte des propositions de paix que nous pouvons honorablement accepter avec un profit qui permettrait de terminer immédiatement cette guerre.

LE BATARD.

Il se montrera plus conciliant s'il nous voit disposés à nous défendre.

SALISBURY.

Non, c'est un fait accompli. Il a renvoyé beaucoup de transports à la côte, a laissé maître de sa cause et de la querelle le cardinal, avec lequel vous, moi et les autres lords, si vous y consentez, nous discuterons cet après-midi pour terminer heureusement cette affaire.

LE BATARD.

Qu'il en soit donc ainsi. Et vous, mon noble prince, avec ces autres princes dont l'absence n'est pas nécessaire, vous suivrez les funérailles de votre père.

LE PRINCE HENRY.

Son corps doit être inhumé à Worcester. C'était sa volonté.

LE BATARD.

Elle sera respectée. Puisse votre chère personne supporter heureusement le pouvoir héréditaire et la gloire de notre pays! Soumis, à genoux, je vous lègue mes services et mon éternel dévouement.

SALISBURY.

Nous vous offrons pareillement notre amour qui demeurera à jamais sans tache.

LE PRINCE HENRY.

J'ai une âme sensible, qui voudrait vous remercier, et qui ne sait comment le faire sans y mêler des larmes.

LE BATARD.

Ne payons au temps que le chagrin nécessaire; il a pris des avances sur nos malheurs. Jamais cette Angleterre n'est tombée, jamais elle ne tombera sous le pied orgueilleux d'un conquérant, à moins qu'elle n'ait été au-devant de la blessure. Maintenant que les princes sont rentrés au bercail, viennent en armes les trois coins du monde, nous soutiendrons leur choc. Nous n'aurons jamais l'occasion de nous repentir, si l'Angleterre reste fidèle à elle-même!

FIN DU ROI JEAN.

LA VIE ET LA MORT

DU

ROI RICHARD II

Tragédie

INTRODUCTION

Malgré son titre : *La Vie et la Mort du roi Richard II*, cette tragédie ne comprend que les deux dernières années de son règne.

A son propos, de nombreuses discussions ont été soulevées. Un *Richard II* devait être joué le soir même de l'échauffourée du comte d'Essex (7 février 1601), sur l'initiative d'un des complices du comte, sir Gillie Merick, qui fut accusé « *quod exoletam tragædiam de tragica abdicatione regis Ricardi Secundi in publico theatro coram conjuratis data pecunia agi curasset* ». Gillie Merick fut pendu. Ce *Richard II* était-il celui de Shakespeare, ou, comme le ferait supposer un passage des *Annales de Cambden*, une tragédie déjà ancienne ? La plupart des commentateurs de Shakespeare soutiennent cette dernière hypothèse qui nous paraît la bonne.

La date de la représentation de cette tragédie est donc fixée à 1606.

PERSONNAGES

Le Roi RICHARD II.
Edmond de LANGLEY, duc d'York, } Oncles du Roi.
Jean de GAND, duc de Lancastre, }
HENRY, surnommé BOLINGBROKE, duc de Hereford, fils de Jean de Gand, plus tard Henri IV.
Duc d'AUMERLE, fils du duc de York[1].
MOWBRAY, duc de Norfolk.
Duc de SURREY.
Comte de SALISBURY.
Comte BERKLEY.
BUSHY, } Créatures du Roi Richard.
BAGOT, }
GREEN, }
Comte de NORTHUMBERLAND.
Henry PERCY, son fils.
Lord ROSS[2].
Lord WILLOUGHBY.
Lord FITZWATER.
L'Évêque de Carlisle.
L'Abbé de Westminster.
Le Lord MARÉCHAL.
Sir Pierce d'EXTON.
Sir Sthephen SCROOP.
Un Capitaine d'une bande de Gallois.
LA REINE.
Duchesse de GLOCESTER.
Duchesse d'YORK.
Dame d'honneur de la Reine.
Lords, Hérauts, Officiers, Soldats, Deux Jardiniers, Gardien, Messager, Groom et autres Gens de service.

(*La scène se passe tantôt en Angleterre, tantôt dans le pays de Galles*).

1. Aumerle ou Aumale est le Français que les Anglais appellent Albemarle, qui était une ville de Normandie.
2. Plus tard orthographié Roos, un des titres du duc de Rutland.

LA VIE ET LA MORT
DU ROI RICHARD II

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. Une chambre dans le palais.

Entrent le roi RICHARD et sa suite, JEAN DE GAND et d'autres nobles.

Le Roi Richard.

Vieux Jean de Gand, Lancastre honoré par le temps, as-tu, conformément au gage de ton serment [1], amené ici Henry Hereford, ton fils hardi, pour soutenir la violente accusation, que nous n'avons pas encore eu le loisir d'examiner, contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

Jean de Gand.

Oui, mon suzerain.

Le Roi Richard.

Dis-moi encore, l'as-tu sondé? Accuse-t-il le duc pour venger une ancienne rancune, ou l'accuse-t-il, justement, comme c'est le devoir d'un fidèle sujet, sur quelque preuve avérée de trahison?

Jean de Gand.

Autant que j'ai pu l'approfondir, il s'agit d'un danger que le duc ferait courir à votre Grandeur, et nullement d'une ancienne rancune.

1. Quand les défis publics étaient acceptés, chaque combattant donnait un gage de sa venue au temps et au lieu convenus.

LE ROI RICHARD.

Faites-les donc comparaître en notre présence, face à face, sourcil froncé contre sourcil froncé. Nous entendrons l'accusateur et l'accusé parler librement.

(*Quelques gens de la suite sortent*).

Tous deux sont en courroux, brûlants de colère, sourds de rage comme la mer, violents comme le feu.

(*Rentrent* LES GENS DE LA SUITE *avec* BOLINGBROKE *et* NORFOLK).

BOLINGBROKE.

Que de longues années de bonheur échoient à mon gracieux maître, mon bien-aimé suzerain !

NORFOLK.

Que chacun de ses jours soit plus prospère que ne l'ont été les jours précédents, jusqu'à ce que le ciel, enviant la félicité de la terre, ajoute un titre immortel à sa couronne !

LE ROI RICHARD.

Nous vous remercions tous deux, bien que l'un de vous soit un flatteur, comme il ressort de la cause qui vous amène, vous faisant mutuellement accuser de trahison. Cousin de Hereford, qu'objectes-tu contre le duc de Norfolk, Thomas Mowbray ?

BOLINGBROKE.

D'abord (le ciel enregistre mes paroles !) c'est comme sujet dévoué, jaloux du précieux salut de mon prince, et dégagé de toute haine injustifiée, que je viens en appeler à cette royale présence. Maintenant, Thomas Mowbray, je me tourne vers toi et je prie qu'on remarque comment je te salue, car, ce que je vais dire, mon corps le maintiendra sur la terre, et mon âme divine en répondra devant le ciel. Tu es un traître et un mécréant, de trop bonne naissance pour vivre si méchamment ! Plus le ciel est beau, plus pur est son cristal, plus semblent laids les nuages qui le voilent. Encore une fois, pour aggraver ce que je dis, je te fais rentrer dans la gorge le nom de traître infâme et forme le vœu (s'il plaît à mon souverain) qu'avant ma langue, mon épée tirée pour la juste cause, prouve la vérité de mes assertions !

NORFOLK.

Que la froideur de mes paroles ne soit pas considérée comme un manque de zèle. Ce n'est pas l'essai d'une guerre de femmes, les aigres clameurs de deux langues irritées, qui serviront d'arbitres à notre querelle. Le sang est chaud qui doit être refroidi pour elle. Mais je ne saurais me vanter

d'une patience assez domptée, pour demeurer calme et rester muet. D'abord, le respect que je dois à votre Grandeur m'empêche de lâcher les rênes et de donner de l'éperon à mon libre discours; autrement il courrait la poste, jusqu'à ce que j'aie deux fois renvoyé à la gorge de cet homme le terme de trahison. Mettant de côté la royauté de son noble sang, oubliant qu'il est le cousin de mon roi, je le défie et je lui crache à la figure! Je l'appelle calomniateur, couard et vilain! Et je le maintiens! Dussé-je lui laisser tous les avantages; dussé-je pour le rencontrer, courir au pas de course jusqu'aux sommets glacés des Alpes, ou quelque endroit inhabitable que jamais Anglais ait foulé du pied! En attendant, que ceci défende ma loyauté : par toutes mes espérances, je jure qu'il en a menti!

BOLINGBROKE.

Pâle et tremblant couard, je te jette mon gage, abdiquant ici ma parenté royale et laissant de côté la royauté de mon sang auquel en appelle ta peur plus que ton respect. Si une coupable terreur t'a laissé assez de force pour ramasser ce gage de mon honneur, baisse-toi. Par ce gage et toutes les autres coutumes de la chevalerie, je veux te rendre raison, arme contre arme, de ce que j'ai dit et de tout ce que tu pourras inventer!

NORFOLK.

Je le ramasse et je jure par cette épée qui a déposé mon titre de chevalier sur ces épaules, que je te répondrai dans les conditions loyales, les formes chevaleresques d'une chevaleresque épreuve. Une fois à cheval, que je n'en descende pas vivant, si je suis un traître ou si je combats injustement!

LE ROI RICHARD.

Quelle charge notre cousin fait-il peser sur Mowbray? Il faudra qu'elle soit lourde pour éveiller en nous la pensée d'un tort.

BOLINGBROKE.

De ce que je vais dire, ma vie soit le garant! J'accuse Mowbray d'avoir reçu huit mille nobles pour la paye des soldats de votre Grandeur, et de les avoir détenus dans le but d'en faire un coupable emploi, comme un traître hypocrite et un injurieux vilain! Je dis, en outre, et le prouverai en combattant — ou ici, ou autre part, ou dans le lieu le plus éloigné qu'ait jamais vu un œil anglais — que toutes les trahisons qui, depuis dix-huit ans, ont été complotées et combinées dans ce pays, sont imputables à Mowbray, qui en a été l'inspirateur et le chef! Je dis encore — et je maintiendrai ma bonne foi prenant sa vie comme garant

— qu'il a comploté la mort du duc de Glocester[1], inspiré ses prompts adversaires et, conséquemment, comme un traître couard, noyé son âme innocente dans des flots de sang; lequel sang, tel celui d'Abel après le sacrifice, m'a crié de toutes les cavernes muettes de la terre: justice et châtiment! Par la glorieuse issue de mon combat, mon bras lui donnera satisfaction, ou j'y perdrai la vie!

LE ROI RICHARD.

Avec quelle énergie sa résolution s'impose! Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

NORFOLK.

Que mon souverain tourne sa face et commande à ses oreilles de demeurer sourdes jusqu'à ce que j'aie raconté l'opprobre de son sang, et comment Dieu et les braves gens doivent exécrer un pareil menteur!

LE ROI RICHARD.

Mowbray, mes yeux et mes oreilles n'ont pas de parti pris. Serait-il mon frère, serait-il l'héritier de mon royaume (et il n'est que le fils du frère de mon père), par le respect dû à mon sceptre, je jure, si rapproché qu'il soit de notre sang sacré, qu'il ne jouira d'aucun privilège et que rien n'ébranlera, ni rendra partiale, l'inflexible fermeté de mon cœur loyal. Il est notre sujet, Mowbray, comme tu es le nôtre. Parle donc librement, sans peur, je t'y autorise.

NORFOLK.

Alors, Bolingbroke, jusqu'au plus profond de ton cœur, par ta gorge de traître, tu mens! Trois parts de ce que j'ai reçu ont été déboursées largement par moi aux soldats. L'autre part, je l'ai gardée, après consentement, mon souverain maître me la devant, comme le reste d'un compte important, remontant au jour où j'ai été la dernière fois en France, y chercher la reine. Maintenant avale ton mensonge jusqu'au bout. Je n'ai point assassiné Glocester, mais, à ma disgrâce, j'ai négligé de remplir un devoir juré! Quant à vous, noble Lord de Lancastre, l'honorable père de mon ennemi, si j'ai dressé une fois une embûche à votre vie, c'est une offense dont souffre mon âme affligée. La dernière fois que j'ai reçu le sacrement, je l'ai confessée; j'ai imploré le pardon de votre grâce et j'espère l'avoir obtenu. Telle est ma faute. Le reste est l'invention de la rancune d'un misérable, d'un mécréant, du traître le plus dégénéré, invention contre laquelle je me défendrai moi-même! A mon tour, je jette mon gage aux pieds de ce traître outre-

1. Thomas Woodstock, le plus jeune fils d'Edouard III, assassiné à Calais, en 1397.

cuidant, pour lui prouver que je suis un loyal gentilhomme, dussé-je chercher le meilleur du sang que renferme sa poitrine! Donc, je supplie très cordialement votre Grandeur de vouloir bien assigner, sans plus attendre, le jour du combat.

LE ROI RICHARD.

Gentilshommes courroucés, laissez-moi vous conseiller, et calmer cette colère sans effusion de sang. Voici ma prescription, bien que je ne sois pas médecin. Une profonde inimitié fait une incision trop profonde. Oubliez, pardonnez, arrangez-vous et mettez-vous d'accord. Comme disent nos docteurs, ce n'est pas le moment de saigner. Bon oncle, laissez cette querelle finir comme elle a commencé. Je calmerai le duc de Norfolk, et vous calmerez votre fils.

JEAN DE GAND.

Le rôle de pacificateur convient à mon âge. Jetez, mon fils, le gage du duc de Norfolk.

LE ROI RICHARD.

Et vous, Norfolk, jetez le sien.

JEAN DE GAND.

Eh bien, Harry? Eh bien? Quand j'ordonne l'obéissance, je ne devrais pas ordonner deux fois!

LE ROI RICHARD.

Norfolk, jetez ce gage. Nous l'ordonnons. Que gagnerez-vous à hésiter?

NORFOLK.

Je me jette moi-même à tes pieds, auguste souverain! Tu es le maître de ma vie, mais pas de mon nom. Ma vie, mon devoir est de te la consacrer. Mais ma bonne renommée, qui vivra sur ma tombe, en dépit de la mort, tu n'as pas le pouvoir de la déshonorer! Je suis disgracié, accusé, traité avec ignominie, transpercé jusqu'à l'âme par le dard venimeux de la calomnie. Quel baume peut guérir cette âme, sinon le sang du cœur qui a exhalé le poison!

LE ROI RICHARD.

Il faut savoir résister à la colère. Donnez-moi son gage. Les lions apprivoisent les léopards!

NORFOLK.

Mais ils n'enlèvent pas leurs taches! Enlève-moi la honte, j'abandonne mon gage. Mon cher seigneur, le plus pur trésor que puisse donner le temps, c'est une réputation sans tache. Autrement, les hommes ne sont qu'une terre glaise dorée, une argile peinte. Un joyau dans un coffre dix fois fermé, c'est une âme vaillante dans une loyale poitrine. Mon honneur est ma vie; tous deux ne font qu'un. Prends-

moi l'honneur, je suis un homme mort. O mon cher suzerain, laissez-moi donc purifier mon honneur. Je vis pour lui, pour lui je veux mourir !

LE ROI RICHARD

Cousin, jetez votre gage. Commencez.

BOLINGBROKE.

Dieu protège mon âme d'un tel péché ! Puis-je paraître sans cimier à la vue de mon père ? Puis-je abaisser ma dignité, effrayé comme un pâle mendiant, devant ce poltron qui me brave ? Avant que ma langue blesse mon honneur par une telle lâcheté, ou entame un pourparler aussi honteux, mes dents déchireront l'instrument charnu d'une peur qui se rétracte et, dans ma disgrâce, je le cracherai saignant, là où demeure la honte, à la face même de Mowbray !

(*Jean de Gand sort*).

LE ROI RICHARD.

Nous ne sommes pas nés pour solliciter, mais pour commander. Puisque vous ne voulez pas vous réconcilier, tenez-vous prêts, ou vos têtes m'en répondront, à Coventry, le jour de la Saint-Lambert. Là, vos épées et vos lances jugeront le différend toujours grandissant de vos haines invétérées. N'arrivant pas à vous mettre d'accord, la Justice choisira le chevalier de victoire. Maréchal, commandez à vos hérauts d'armes d'être en mesure de diriger ces luttes intestines.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une chambre dans le palais du duc de Lancastre.

ENTRENT JEAN DE GAND ET LA DUCHESSE DE GLOCESTER[1]

JEAN DE GAND.

Hélas ! La part que j'ai du sang de Glocester, me sollicite plus que vos clameurs à protester contre les bouchers de sa vie ! Mais puisque le châtiment repose dans les mains qui ont commis une faute que nous ne pouvons pas châtier, confions notre cause à la volonté du ciel. Quand il jugera

1. Cette duchesse de Glocester était Eléonore Bohun, veuve du duc Thomas, fils d'Edouard III.

l'heure opportune, il fera pleuvoir de brûlantes vengeances sur la tête des coupables.

LA DUCHESSE.

La fraternité ne trouve-t-elle pas en toi quelque chose qui t'éperonne davantage? L'amour n'a-t-il pas laissé du feu dans ton vieux sang? Les sept fils d'Edouard, et tu es un de ceux-là, étaient les sept vases de son sang sacré; sept branches poussant sur le même tronc. Quelques-unes de ces branches ont été coupées par le destin. Mais Thomas, mon cher seigneur, ma vie, mon Glocester, ce vase plein du sang sacré d'Edouard, cette branche florissante de son tronc royal, a été brisé et toute sa précieuse sève s'est répandue! Il a été abattu, ses feuilles d'été sont tombées, flétries par la main de l'envie, la hache sanglante du meurtre! Oh! Gand! Son sang était le tien! Le lit, le sein, le cœur, le moule où tu as été façonné ont fait de lui un homme, et quoique tu dises, quoique tu respires, tu es mort en lui! Tu sembles, en quelque sorte, approuver la mort de ton père en assistant à celle de ton malheureux frère, dont la vie était modelée sur celle de ce père. N'appelle pas cela de la patience, Gand, c'est du désespoir!... En souffrant que ton frère soit assassiné, tu montres à découvert le chemin de ta vie, tu apprends au farouche meurtrier comment te tuer! Ce que chez les gens vulgaires nous appelons de la patience, n'est que de la pâle couardise dans les poitrines nobles! Que dirai-je? Pour sauvegarder ta propre vie, le meilleur moyen est de venger la mort de mon Glocester!

JEAN DE GAND.

C'est la querelle de Dieu, car c'est son représentant, son lieutenant oint sous ses yeux, qui a causé sa mort. S'il a commis un crime que Dieu le venge; je ne peux pas lever une arme vengeresse contre son ministre!

LA DUCHESSE.

Alors à qui puis-je me plaindre?

JEAN DE GAND.

Au ciel, le champion et le défenseur des veuves.

LA DUCHESSE.

Soit! Porte-toi bien, vieux Gand. Tu vas à Coventry, voir combattre notre cousin Hereford et le féroce Mowbray. Charge la lance d'Hereford du poids du meurtre de mon époux, afin qu'elle puisse entrer dans la poitrine de l'assassin Mowbray! Si le malheur ne l'atteint pas dans la première course, que les crimes de Mowbray lui pèsent sur la poitrine, assez lourds pour briser les reins de son cheval écumant, le précipiter tête en avant dans la lice, mettre le misérable à la merci de mon cousin Hereford! Adieu! vieux

Gand. La femme de feu ton frère doit finir sa vie avec la douleur, sa compagne!

JEAN DE GAND.

Adieu, sœur. Je vais à Coventry. Puisse-t-il rester autant de consolations avec toi, que j'en emporte avec moi!

LA DUCHESSE.

Un dernier mot. La douleur rebondit où elle tombe; non qu'elle soit creuse, mais par sa lourdeur. Je prends congé avant d'avoir rien dit, car le chagrin ne finit pas quand il semble épuisé. Recommande-moi à ton frère, Edmond York. C'est le principal. Attends. Ne pars pas encore. Quoique ce soit le principal, ne t'en va pas si vite... Je me souviendrai de quelque chose encore... Dis-lui... Quoi?... Dis-lui de venir le plus vite possible me rendre visite à Plashy. Hélas! Qu'y verra le bon vieux York? Des logements vides, des murs nus, des communs déserts, des dalles que ne foule aucun pied! Seuls mes gémissements lui souhaiteront la bienvenue! Donc, recommande-moi. Dis-lui de ne pas y chercher la tristesse; elle y est partout! Désolée, je vais partir et mourir! C'est le dernier adieu que te disent mes yeux en larmes!

SCÈNE III.

Gosford-Green, près de Coventry.

LA LICE EST PRÉPARÉE, UN TRONE DRESSÉ. HÉRAUTS ET GENS DE SUITE.

ENTRENT LE LORD MARÉCHAL ET AUMERLE.

LE MARÉCHAL.

Milord Aumerle, Harry Hereford est-il sous les armes?

AUMERLE.

Complètement. Il lui tarde d'entrer.

LE MARÉCHAL.

Le duc de Norfolk, plein de fougue et d'audace n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMERLE.

Les champions sont prêts et l'on n'attend plus que la venue de Sa Majesté.

(*Sonnerie de trompettes. Entrent* LE ROI RICHARD *qui s'assied sur son trône;* JEAN DE GAND *et plusieurs* NOBLES *qui prennent leurs places. Une trompette sonne à laquelle, à la cantonade, en répond une autre. Alors rentre* NORFOLK, *revêtu de son armure, précédé d'un héraut*).

LE ROI RICHARD.

Maréchal, demandez à ce champion pourquoi il vient ici en armes.

LE MARÉCHAL.

Au nom de Dieu et au nom du roi, dis qui tu es et pourquoi tu viens en armes sous cet équipement de chevalier. Contre qui viens-tu et quel est l'objet de ta querelle? Réponds sincèrement sur ton serment de chevalier et sur ta foi. Cela fait, que le ciel et ta valeur te défendent.

NORFOLK.

Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens, fidèle à mon serment (que le ciel empêche un chevalier de le violer jamais!) pour défendre ma loyauté et la vérité envers Dieu, mon roi et ma postérité, contre le duc d'Hereford qui m'accuse. Avec la grâce de Dieu et la valeur de mon bras, je veux lui prouver, en me défendant, qu'il n'est qu'un traître vis-à-vis Dieu, mon roi et moi. Combattant pour la vérité, que le ciel me soit en aide!

(*Il va prendre sa place*).

(*Sonnerie de trompettes. Entre* BOLINGBROKE, *revêtu de son armure et précédé d'un héraut*).

LE ROI RICHARD.

Maréchal, demandez à ce chevalier en armes qui il est et pourquoi il vient cuirassé d'habillements de guerre. Selon notre loi formelle, faites-lui attester la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL.

Quel est ton nom? Pourquoi viens-tu devant le roi Richard, dans sa lice royale? Contre qui viens-tu? Quel est ta querelle? Parle en vrai chevalier et que le ciel te défende!

BOLINGBROKE.

Je suis Harry de Hereford, Lancastre et Derby. Je me tiens ici en armes pour prouver, dans cette lice, avec l'aide du ciel, et ma valeur, que Thomas Mowbray, duc de Norfork, est un misérable et dangereux traître, et cela au nom du Dieu du ciel, de mon roi et de moi-même! Comme je combats pour la vérité, le ciel me soit en aide!

LE MARÉCHAL.

Sous peine de mort, que personne n'ait l'insolence ou l'audace de toucher les barrières de la lice, excepté le maréchal et tels officiers désignés pour diriger ces loyales épreuves.

BOLINGBROKE.

Lord maréchal, laissez-moi baiser la main de mon souverain et incliner le genou devant sa Majesté, car Mowbray et

moi, sommes deux hommes qui partent pour un long et pénible pèlerinage. Laissez-nous prendre un cérémonieux congé et dire un amical adieu à tous nos amis.

LE MARÉCHAL.

L'appelant salue respectueusement votre Grandeur, sollicite de vous baiser la main et de prendre congé.

LE ROI RICHARD.

Nous voulons descendre et te presser dans nos bras. Cousin Hereford, si ta cause est bonne, que la fortune te soit favorable dans ce loyal combat! Adieu, mon sang. S'il est répandu aujourd'hui, nous pourrons nous en lamenter, mais non venger ta mort.

BOLINGBROKE.

Que de nobles yeux ne versent pas pour moi des larmes profanes, si je suis transpercé par la lance de Mowbray! Je vais combattre avec Mowbray, aussi confiant que le vol d'un faucon à la poursuite d'un oiseau! (*A lord maréchal*). Je prends congé de vous, et de vous, mon noble cousin, lord Aumerle. Je ne tremble pas, quoique j'aie à faire avec la mort. Je me sens dispos, jeune, et joyeux. Comme dans les festins anglais, j'ai gardé le meilleur pour que la fin en soit plus douce. (*A Jean de Gand*). O toi, l'auteur terrestre de mon sang, toi dont l'esprit plein de jeunesse, en moi régénéré, me donne une double énergie pour atteindre la victoire qui plane au-dessus de ma tête, que tes prières rendent mon armure invulnérable, que ta bénédiction acière la pointe de ma lance, afin qu'elle entre dans la cotte de cire de Mowbray et donne un nouvel éclat au nom de Jean de Gand, grâce à la vigoureuse attitude de son fils!

JEAN DE GAND.

Le ciel te fasse victorieux dans ta bonne cause! Sois prompt comme l'éclair dans l'attaque; que tes coups, doublement redoublés, tombent comme un tonnerre stupéfiant sur le casque de ton pernicieux ennemi. Fais bouillir la jeunesse de ton sang, sois vaillant et vis!

BOLINGBROKE.

Mon innocence et Saint-Georges à la rescousse!

(*Il prend sa place*).

NORFOLK, *se levant.*

Quel que soit le lot que me réserve le ciel ou le destin, ici va vivre ou mourir un gentilhomme juste, loyal, dévoué au trône du roi Richard. Jamais captif ne secoua les chaînes de sa servitude, et ne conquit une liberté d'or sans contrôle, plus joyeusement que mon cœur sautant de joie se fait une fête de combattre mon adversaire! Mon puissant suzerain, et vous les pairs, mes compagnons, ma bouche

vous souhaite d'heureuses années. Aussi tranquillement, aussi gaiement qu'à une parade, je vais au combat. La vérité a un cœur tranquille.

LE ROI RICHARD.

Adieu, milord. Je lis avec sécurité la vertu et la valeur dans ton regard. Maréchal, ordonnez l'épreuve et faites commencer.

(*Le Roi et les lords retournent à leurs places*).

LE MARÉCHAL.

Harry de Hereford, Lancastre et Derby, reçois ta lance, et Dieu défende le droit!

BOLINGBROKE, *se levant.*

Mon espérance est solide comme une tour et je crie: *Amen!*

LE MARÉCHAL, *à un officier.*

Portez cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT.

Harry de Hereford, Lancastre et Derby, est ici pour Dieu, son souverain, et lui-même, engagé sous peine d'être un imposteur et un lâche, à se défendre et à prouver que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray est déloyal envers son Dieu, son souverain et lui-même. C'est courageusement, avec le désir de combattre qu'il attend le signal pour commencer.

LE MARÉCHAL.

Sonnez, trompettes, et en avant les combattants!

(*On sonne la charge*).

Arrêtez! Le roi a jeté son bâton!

LE ROI RICHARD.

Qu'ils déposent leurs casques et leurs lances et retournent s'asseoir. Venez avec nous. Les trompettes sonneront jusqu'à ce que nous signifions à ces ducs ce que nous avons décrété!

(*Longue fanfare*).

(*Aux combattants*). Approchez et écoutez ce que nous avons décidé avec notre Conseil. La terre de notre royaume ne doit pas être souillée du cher sang qu'elle a nourri; nos yeux ne veulent pas assister à l'horrible spectacle de blessures civiles faites avec des épées voisines. Attendu que seul un orgueil aux ailes d'aigle, éveillant des pensées dont l'ambition aspire au ciel; une jalousie de rival à rival, vous a excités à réveiller la paix qui, dans le berceau de notre pays, sommeillait d'un gentil sommeil comme un doux enfant; attendu que le son impétueux des tambours discordants, le retentissement terrible des trompettes aiguës, le rude choc de vos armes de fer, pourraient chasser la belle paix de nos frontières, et nous faire piétiner dans un sang

familial, nous vous bannissons de notre territoire. Vous, cousin Hereford, sous peine de mort, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos champs, vous ne reverrez plus nos beaux domaines et foulerez les sentiers étrangers de l'exil.

BOLINGBROKE.

Votre volonté soit faite. Ma consolation est de penser que le soleil, qui vous chauffe ici, brillera aussi sur moi, et que les rayons d'or qu'il nous prête, se dirigeront de mon côté pour dorer mon exil!

LE ROI RICHARD.

Norfolk, à toi est réservé un arrêt plus rigoureux, je le prononce malgré moi. Le vol lent des heures ne déterminera pas la limite sans date de ton exil. J'ajoute ces mots sans espoir : jamais tu ne reviendras, sous peine de mort!

NORFOLK.

La sentence est sévère, mon souverain maître, et je ne l'attendais pas de la bouche de votre Grandeur. J'avais mérité de votre main royale, une autre récompense que l'arrêt funeste qui me jette dans une pareille atmosphère. La langue que j'ai apprise depuis quarante ans, l'anglais que je parle depuis ma naissance, maintenant il me faudra l'oublier! L'usage de ma langue me sera aussi inutile qu'une viole ou qu'une harpe sans cordes ; qu'un bon instrument dans son étui ou l'étui ouvert, placé dans des mains qui ne savent pas en jouer, en tirer une harmonie. Vous emprisonnez ma langue dans ma bouche, avec elle mes dents et mes lèvres, et l'ignorance triste, sans sentiment, stérile, est constituée mon geôlier pour veiller sur moi. Je suis trop vieux pour caresser une nourrice, trop avancé en âge pour redevenir un enfant. Qu'est-ce alors que la sentence, sinon la mort sans phrases, qui prive une langue de son parler natal?

LE ROI RICHARD.

A quoi sert de te plaindre? Après notre sentence les plaintes arrivent trop tard.

NORFOLK.

Alors je renonce à la lumière de ma patrie et je vais dans l'ombre d'une nuit sans fin!

(*Il va pour se retirer*).

LE ROI RICHARD.

Revenez et faites un vœu. (*A Norfolk et à Bolingbroke*). Vos mains de bannis étendues sur notre royale épée, jurez par l'allégeance que vous devez au ciel (celle que vous nous devez, nous la bannissons avec vous) de tenir le serment que nous vous demandons. Jurez par l'honneur et le ciel,

de ne jamais vous lier d'amitié pendant votre bannissement ; de ne jamais vous regarder face à face ; de ne jamais vous écrire ; de ne jamais vous saluer ; de ne jamais apaiser la sombre tempête de vos haines domestiques ; de ne jamais former le projet d'une rencontre préméditée, soit pour préparer une intrigue, soit pour combiner une affaire, soit pour ourdir quelque méchant complot contre nous, notre État, nos enfants, ou notre pays.

BOLINGBROKE.

Je le jure !

NORFOLK.

Je jure de me garder de tout cela !

BOLINGBROKE.

Norfolk, jusqu'ici je t'ai parlé en ennemi... A cette heure, si le roi l'avait permis, une de nos âmes serait errante dans l'air, bannie du frêle sépulcre de notre chair ; maintenant c'est notre chair qui est bannie de ce pays. Confesse ta trahison, avant de quitter ce royaume. Puisque tu as loin à aller, ne porte pas plus loin l'embarrassant fardeau d'une âme pécheresse.

NORFOLK.

Non, Bolingbroke. Si jamais j'étais un traître, mon nom serait effacé du livre de la vie et banni du ciel, comme il l'est d'ici ! Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi nous le savons, et bientôt, j'en ai peur, le roi en aura la preuve. Adieu, mon suzerain. Maintenant je ne m'égarerai plus dans un chemin. Excepté celui qui mène en Angleterre, tous ceux du monde sont les miens !

(*Il sort*).

LE ROI RICHARD.

Oncle, dans le miroir de tes yeux, je vois que ton cœur est blessé. La tristesse de ton aspect me fait retrancher quatre de ses années de bannissement. (*A Bolingbroke*). Reviens après avoir passé six froids hivers et tu seras le bienvenu.

BOLINGBROKE.

Quelle durée dans ce petit mot ! Quatre hivers interminables, quatre printemps libertins dans un mot ! Tel est le souffle des rois !

JEAN DE GAND.

Je remercie mon suzerain, qui, par considération pour moi, écourte de quatre ans l'exil de mon fils. Mais je n'en retirerai que peu d'avantage. Avant que les six années qu'il a à dépenser, aient changé leurs lunes, accompli leurs évolutions, ma lampe sans huile, ma lumière épuisée, seront éteintes par l'âge dans une nuit éternelle. Ce qui reste de

mon flambeau sera brûlé et fini, et la mort qui a les yeux bandés ne me laissera pas voir mon fils!

LE ROI RICHARD.

Pour moi, oncle, tu as beaucoup d'années à vivre.

JEAN DE GAND.

Roi, tu ne saurais me donner une minute de plus. Tu peux abréger mes jours par le noir chagrin, tu peux me priver de nuits, tu ne peux pas me prêter un lendemain. Tu peux aider le temps à me sillonner de rides; tu ne peux pas empêcher une ride d'accomplir son pèlerinage. Un mot de toi peut avancer ma mort; quand je serai mort, ta puissance sera trop faible pour racheter mon souffle!

LE ROI RICHARD.

Ton fils n'a pas été banni à la légère. Tu as toi-même une part de responsabilité dans le verdict qui a été prononcé. Alors pourquoi sembles-tu vouloir rabaisser notre justice?

JEAN DE GAND.

Les choses douces au goût, reviennent aigres à la digestion. Vous m'avez obligé d'être un juge; pourquoi ne m'avez-vous pas ordonné de parler en père? S'il s'était agi d'un étranger, au lieu de mon fils, pour adoucir sa faute, je me serais montré plus indulgent. De peur qu'on ne m'accuse de partialité, j'ai prononcé une sentence qui a détruit ma propre vie. Hélas! Je vous regardais, espérant que l'un de vous me reprocherait d'être trop sévère en détruisant ainsi mon bien. Vous avez laissé toute liberté à ma langue mal disposée et, parlant contre ma volonté, je me suis fait ce mal!

LE ROI RICHARD.

Adieu, cousin. Oncle, dites-lui aussi adieu. Nous le bannissons pour six ans. Il faut qu'il parte.

(*Fanfares. Le roi Richard sort avec sa suite*).

AUMERLE.

Adieu, cousin. Ce que votre présence ne pourra plus nous faire connaître, écrivez-nous le de l'endroit où vous serez.

LE MARÉCHAL.

Milord, je ne prends pas congé de vous. Je vous accompagnerai à cheval jusqu'à la frontière.

JEAN DE GAND.

Pourquoi te montres-tu si avare de paroles? Tu ne réponds à aucun des souhaits de tes amis.

BOLINGBROKE.

Quand ma langue devrait être prodigue à exprimer le pro-

fond chagrin de mon cœur, les paroles me manquent pour prendre congé !

JEAN DE GAND.

Cet exil n'est qu'une absence passagère.

BOLINGBROKE.

La joie absente, le chagrin est toujours présent.

JEAN DE GAND.

Six hivers sont bientôt passés !

BOLINGBROKE.

Si l'on est heureux. Le chagrin décuple le temps !

JEAN DE GAND.

Imagine-toi voyager pour ton plaisir.

BOLINGBROKE.

Mon cœur soupirant me rappellerait bientôt qu'il s'agit d'un pèlerinage forcé.

JEAN DE GAND.

Suppose que le sombre cercle de l'exil où tu vas porter tes pas, soit une monture pour enchâsser le précieux joyau de ton retour.

BOLINGBROKE.

Non. Chacun de mes tristes pas me rappellera mon éloignement des joyaux que j'aime. A quoi me servira un long apprentissage à l'étranger? Quand il sera fini, ma liberté rendue, je ne m'apercevrai que d'une chose : j'aurai été le journalier de la douleur !

JEAN DE GAND.

Les lieux que visite l'œil du ciel sont pour le sage des ports et des havres heureux. Apprends à la nécessité à raisonner ainsi ; car la nécessité est la meilleure des vertus. Ne dis pas le roi m'a banni, mais c'est moi qui ai banni le roi. Le malheur se fait d'autant plus lourd qu'il s'aperçoit qu'on le supporte difficilement. Suppose que je t'ai envoyé à la recherche de la gloire et non que le roi t'a condamné à l'exil. Suppose encore qu'une peste dévorante étant suspendue dans l'atmosphère, tu as volé vers un climat plus sain. Imagine que ce que ton cœur a de plus cher, se trouve sur le chemin que tu prends et non sur celui que tu quittes. Considère les oiseaux chanteurs comme des musiciens ; l'herbe que tu fouleras comme les joncs de ta chambre[1] ; les fleurs comme de belles dames. Assimile tes pas à une délicieuse mesure[2] ou à une danse quelconque. Le chagrin qui grogne mord moins facilement l'homme qui se moque de lui et le traite à la légère.

1. A l'époque de Shakespeare des joncs remplaçaient les tapis.

2. La mesure était une danse de cour.

BOLINGBROKE.

Qui peut porter le feu dans sa main en pensant aux glaces du Caucase? Qui peut émousser la pointe d'un furieux appétit en s'imaginant prendre part à un festin? Qui peut se rouler nu dans la neige de décembre, et évoquer les fantastiques chaleurs de l'été? Non! Le sentiment du bien ne rend que plus douloureux celui du mal. La morsure du chagrin n'est jamais plus venimeuse que quand elle mord sans ouvrir la plaie!

JEAN DE GAND.

Viens, mon fils, je te mettrai sur ton chemin. Si j'étais jeune comme toi, et, si ta cause était la mienne, je ne voudrais pas rester.

BOLINGBROKE.

Alors, adieu terre d'Angleterre! Adieu, doux sol! La mère et la nourrice qui me portent encore! Partout où je vais errer, je pourrai me vanter, quoique exilé, d'être un véritable anglais!

SCÈNE IV.

Une Chambre dans le château du Roi.

ENTRENT LE ROI RICHARD, BAGOT, GREEN, PUIS AUMERLE.

LE ROI RICHARD.

Nous l'avons observé, cousin Aumerle. Jusqu'où avez-vous accompagné le haut Hereford?

AUMERLE.

J'ai accompagné le haut Hereford, comme vous l'appelez, jusqu'à une haute route, la plus prochaine, et là je l'ai quitté.

LE ROI RICHARD.

Dites-moi, combien de larmes ont été répandues, au moment de la séparation?

AUMERLE.

Je n'en aurais pas répandu sans le vent du nord-est qui, soufflant aigre sur nos figures, a réveillé les larmes endormies avec lesquelles nous avons honoré notre froide séparation.

LE ROI RICHARD.

Qu'a dit votre cousin quand vous vous êtes quittés?

AUMERLE.

Il a dit adieu, et comme mon cœur ne permettait pas à ma langue de profaner un pareil mot, j'ai appris à contrefaire l'accablement d'un chagrin profond; à tel point que les paroles semblaient ensevelies dans la tombe de mon chagrin. Vraiment, si le mot adieu avait pu allonger les heures et ajouter des années à son court bannissement, j'aurais eu un volume d'adieux. Mais le mot adieu n'ayant pas ce pouvoir, je ne le lui ai pas adressé!

LE ROI RICHARD.

Il est votre cousin, cousin; mais, quand le temps sera fini de son exil, il est douteux que votre parent revienne voir ses amis. Nous, et Bushy, et Bagot qui est ici, et Green, avons remarqué comme il aimait à flatter le populaire; comme il savait s'insinuer dans son cœur avec une humble et familière courtoisie; quelle révérence il prostituait à ces esclaves, gagnant de pauvres artisans par l'artifice de ses sourires, affectant de supporter patiemment sa fortune, pour emporter leur affection dans son exil. Il saluait une marchande d'huîtres! Deux camionneurs lui criant : « Dieu vous conduise », il les en a payés d'une souple révérence avec des : « Je vous remercie, mes compatriotes, mes chers amis », comme si notre Angleterre était son patrimoine et qu'il fût le prochain héritier offert à l'espérance de nos sujets!

GREEN.

Enfin il est parti, et avec lui, bannissons toutes ces idées. Maintenant il faut songer aux rebelles qui sont en Irlande. Une expédition doit être faite, mon suzerain, de peur que de nouveaux délais leur permettent d'augmenter leurs moyens à leur avantage et à la ruine de votre Grandeur.

LE ROI RICHARD.

Nous irons en personne à cette guerre. Comme nos coffres — effet d'une Cour somptueuse et de largesses libérales — sont un peu légers, nous serons obligé d'affermer notre royaume. Le revenu qui en résultera soldera les affaires présentes. S'il est trop mince, nous laisserons des blancs-seings à nos lieutenants, leur donnant pouvoir, quand ils sauront que les gens sont riches, de les inscrire pour une grosse somme d'or qu'ils nous enverront pour faire face à nos besoins, car nous voulons partir sans plus tarder pour l'Irlande.

(*Entre* BUSHY).

LE ROI RICHARD.

Quelles nouvelles, Bushy?

BUSHY.

Le vieux Jean de Gand est gravement malade; cela l'a pris subitement. Il a envoyé un exprès pour supplier votre majesté d'aller le voir.

LE ROI JEAN.

Où est-il ?

BUSHY.

A Ely-House.

LE ROI RICHARD

Ciel, conseille à son médecin de l'expédier le plus vite possible ! La doublure de ses coffres fera des habits pour équiper nos soldats en vue des guerres d'Irlande. Venez, messieurs, allons tous lui rendre visite. Puissions-nous faire hâte et arriver trop tard !

(*Ils sortent*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre à Ely-House

JEAN DE GAND SUR SA COUCHE, DUC D'YORK[1] SE TENANT PRÈS DE LUI

JEAN DE GAND.

Le roi viendra-t-il ? Que dans un dernier souffle je puisse donner un conseil à sa jeunesse inconsidérée

YORK.

Ne vous tourmentez pas et ne vous mettez pas hors d'haleine. C'est en vain que ses oreilles entendent un conseil.

JEAN DE GAND.

Ce que dit la langue d'un mourant force l'attention comme une harmonie profonde. Quand les paroles sont rares, elles sont rarement dépensées en vain. A l'agonie on ne murmure que des mots de vérité. L'homme qui bientôt ne pourra plus parler, est plus écouté que ceux qui, jeunes et en bonne santé, se dépensent en vaines paroles. La fin des hommes est plus remarquée que leur vie. Le coucher du soleil, la phrase qui termine un air (comme ces douceurs qui finissent en un parfum plus doux) se gravent dans la mémoire, plus que les choses passées depuis longtemps. Les conseils que, durant ma vie, Richard n'a pas voulu écouter, peut-être n'y restera-t-il pas sourd au triste moment de ma mort.

YORK.

Non, il s'attarde à écouter des sons flatteurs, comme les louanges que l'on adresse à sa façon de gouverner ; ces vers lascifs aux rythmes venimeux auxquels l'oreille de la jeunesse est toujours ouverte. Il aime à entendre parler

1. Le duc d'York était Edmond, fils d'Edouard III.

des modes de cette superbe Italie[1] dont notre pays, singe en retard, imite bassement les manières. Le monde vient-il d'inventer quelque frivolité (qu'importe sa vilenie si elle est nouvelle), on s'empressera de la lui chuchoter à l'oreille. Tout conseil vient en retard quand la volonté se révolte contre la raison. On ne sert pas de guide à un homme qui veut choisir son chemin.

JEAN DE GAND.

Il me semble être un prophète nouvellement inspiré. Voici, sur le point de mourir, ce que je prédis. La violente flamme de la dissipation ne peut pas durer, car les feux trop ardents se consument eux-mêmes. Les petites pluies sont longues; les tempêtes soudaines sont courtes. Celui qui éperonne trop sa monture la fatigue vite, et tel qui mangeait trop goulûment est étouffé par la nourriture. La futile vanité, insatiable cormoran, après avoir consommé ce qu'elle avait devant elle, se dévore elle-même. Ce trône des rois, cette île qu'il tient sous son sceptre, cette terre de majesté, ce siège de Mars, cet autre Eden, ce demi-paradis, cette forteresse bâtie par la nature pour se défendre contre l'invasion et le bras de la guerre ; cette heureuse race d'hommes, ce petit monde, cette précieuse pierre posée dans une mer argentée, qui lui sert de muraille, et qui est pour elle le fossé protecteur d'un château contre l'envie des contrées moins fortunées; cet endroit béni, cette terre, ce royaume, cette Angleterre, cette nourrice; cette matrice féconde en grands rois craints pour leur vaillance, fameux par leurs origines, redoutés par leurs exploits (au service de la chrétienté et de la vraie chevalerie, aussi loin qu'est le sépulcre, dans la rebelle Judée où ces exploits se sont accomplis pour la rançon du fils de Marie); ce pays, cette patrie de tant d'âmes chères, ce cher, très cher pays, cher pour sa réputation à travers le monde, est maintenant affermé (je meurs en prononçant ce mot) comme une maison ou une misérable ferme ! L'Angleterre entourée d'une mer triomphante, dont les côtes rocheuses repoussent les envieux assauts de l'humide Neptune, est couverte d'opprobres, avec d'odieux contrats et des parchemins pourris ! Cette Angleterre, qui avait l'habitude d'asservir les autres, a fait une honteuse conquête d'elle-même. Oh ! si pareil scan-

1. Stow, dans ses *Annales*, raconte que Richard II aimait la parure, au point qu'en l'année 1399, celle où il fit assassiner le duc de Glocester, il se commanda un habit de 3 000 marcs. Mais Shakespeare avance quand il en accuse l'Italie. C'est beaucoup plus tard, sous Elisabeth, que l'Angleterre lui emprunta ses modes, comme un peu avant, elle lui avait emprunté sa littérature.

dale pouvait s'évanouir avec ma vie, combien heureuse serait ma mort qui en résulte !

(*Entrent* LE ROI RICHARD, LA REINE[1], AUMERLE[2], BUSHY, GREEN, BAGOT, ROSS[3] *et* WILLOUGHBY[4]).

YORK.

Voici venir le roi. Ménagez sa jeunesse. Les jeunes poulains sont chauds, et quand on les enrêne, ils s'irritent davantage.

LA REINE.

Comment se porte, notre noble oncle, Lancastre ?

LE ROI RICHARD.

Comment va l'homme ? Comment va le vieux Gand ?

JEAN DE GAND.

Comme ce nom convient à ma figure[5] ! Le vieux Gand, en effet ! Un vieux décharné. Ma douleur à gardé un jeûne fastidieux. Qui, à force de s'abstenir de nourriture, ne devient pas maigre ? J'ai veillé longtemps pour l'Angleterre endormie. La maigreur est le résultat des veilles et la maigreur est toute décharnée ! De ce bonheur qui soutient les pères j'ai longtemps jeûné. Je veux parler de la vue de mes enfants. C'est ainsi qu'à force de me faire jeûner tu m'as rendu maigre. Je suis maigre pour la tombe ; maigre comme une tombe dont les entrailles vides n'hériteront pas de mes os !

LE ROI RICHARD.

Les hommes malades peuvent-ils si bien jouer avec leurs noms ?

JEAN DE GAND.

La misère se fait un jeu de se moquer d'elle-même. Depuis que tu as cherché à tuer mon nom en moi, je me moque de mon nom, grand roi, pour te flatter.

LE ROI RICHARD.

Les mourants devraient-ils flatter ceux qui vivent ?

JEAN DE GAND.

Non. Les vivants flattent ceux qui meurent.

LE ROI RICHARD.

Toi qui es mourant, tu dis que tu me flattes.

1. A l'époque où se passe la pièce, Anne, la première femme de Richard II, était morte, et Isabelle sa seconde femme, n'était qu'une enfant. La présence de la soi-disant reine est donc un anachronisme.

2. Aumerle, c'était Edouard, le fils aîné du duc d'York.

3. William, lord Ross, plus tard historien de Henri IV.

4. William, lord Willoughby d'Eresby, épousa plus tard Jeanne, veuve d'Edmond, duc d'York.

5. Gand, en anglais *Gaunt*, veut dire maigre, décharné.

JEAN DE GAND.

Oh non! C'est toi qui meurs, bien que je sois le plus faible.

LE ROI RICHARD.

Je suis en bonne santé, je respire et je te vois malade.

JEAN DE GAND.

Celui qui m'a créé, sait combien je te vois malade! Le mal que tu vois en moi, je le vois en toi. Ton lit de mort c'est ton pays, où est étendue ta réputation agonisante, et toi, insoucieux patient, tu confies ta personne sacrée aux soins des médecins qui t'ont fait la blessure! Un millier de flatteurs s'abritent sous ta couronne, dont le cercle n'est pas plus grand que celui de ta tête; mais si petite que soit la cage, leurs ravages ont l'étendue de ton royaume! Si ton grand-père, avec un regard de prophète, avait pu voir comme le fils de son fils ruinait ses fils, mettant la honte hors de ta portée, il t'aurait déposé avant que tu fusses possédé et que cette possession servît à te déposer toi-même! Cousin, fusses-tu le régent du monde, ce serait une honte de mettre ce pays à bail. Ton monde se réduisant à ce pays c'est plus qu'une honte de le déshonorer de la sorte! Intendant de l'Angleterre, tu n'en es plus le roi! Ta souveraineté légale est asservie à la loi et toi...

LE ROI RICHARD.

Et toi tu es un fou à maigre cervelle! Abusant du privilège de la fièvre tu oses me réprimander, faire pâlir mes joues, chasser mon sang royal de sa résidence native. Par la royale majesté de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Edouard, cette langue qui va si bon train dans ta tête, ferait rouler cette tête loin de tes irrévérencieuses épaules!

JEAN DE GAND.

Ne m'épargne pas, fils de mon frère Edouard, parce que je suis le fils d'Edouard, son père! Comme le pélican tu as déjà tiré de ce sang et tu en as bu jusqu'à l'ivresse! Mon frère Glocester, cette âme franche et bien intentionnée (puisse-t-elle résider dans le ciel parmi les âmes heureuses!) est un précédent qui peut témoigner de ton peu d'égards pour le sang d'Edouard! Unis-toi avec le mal dont je souffre à cette heure; ta cruauté sera comme un tranchant qui coupe une fleur depuis longtemps fanée[1]. Vis dans ton infamie,

1. *And thy unkindness be like crookod age.* Les principaux commentateurs de Shakespeare considèrent *age* comme une faute d'imprimerie et le remplacent par *edge*. Autrement la phrase est intraduisible.

mais que ton infamie ne meure pas avec toi! Puissent ces paroles être à jamais tes bourreaux! Portez-moi jusqu'à mon lit. Puis à ma tombe. Que ceux-là seuls tiennent à la vie qui ont l'amour et l'honneur!

(*Il sort, emporté par ses gens*).

LE ROI RICHARD.

Et meurent ceux qui n'ont que la vieillesse et la mauvaise humeur! Tu as les deux et les deux conviennent à la tombe.

YORK.

Je supplie votre majesté, de ne rendre responsable de ses paroles que la maladie chagrine et son âge! Il vous aime, sur ma vie, et vous lui êtes aussi cher qu'Henry, duc de Hereford, s'il était ici!

LE ROI RICHARD.

C'est bien. Vous dites vrai. Il m'aime comme Hereford. Telles leurs amours, tel le mien. Les choses sont comme elles doivent être.

(*Entre* NORTHUMBERLAND).

NORTHUMBERLAND.

Mon suzerain, le vieux Gand se recommande à votre majesté.

LE ROI RICHARD.

Que dit-il, maintenant?

NORTHUMBERLAND.

Rien. Tout est dit. Sa langue est à présent un instrument sans cordes. Paroles, vie, tout, le vieux Lancastre l'a dépensé!

YORK.

Puisse York être le premier à faire ainsi faillite. Si pauvre que soit la mort, elle termine bien des douleurs mortelles!

LE ROI RICHARD.

Le fruit le plus mûr tombe le premier, c'est ce qui est arrivé pour lui. Son temps est accompli. Notre pèlerinage est encore à faire. N'en parlons plus et occupons-nous de nos guerres irlandaises. Nous devons exterminer ces kernes[1] sauvages, à la chevelure crépue, qui exhalent comme un venin, là où aucun venin n'a ce privilège[2]. En vue de cette importante expédition qui sera coûteuse, nous saisissons pour notre assistance, l'argenterie, l'argent, les revenus et les meubles que possédait votre oncle Gand.

1. Les Kernes sont des paysans irlandais.

2. Allusion à Saint-Patrice qui délivra l'Irlande de toute espèce de reptiles venimeux.

YORK.

Combien de temps durera ma patience? Combien de temps mon tendre respect me fera-t-il subir des torts? Ni la mort de Glocester, ni le bannissement de Hereford, ni les réprimandes adressées à Gand, ni les griefs privés de l'Angleterre, ni les empêchements apportés au mariage du pauvre Bolingbroke, ni ma propre disgrâce, n'ont jamais imprimé la moindre colère sur mon front, ne m'ont jamais fait faire le moindre signe de menace contre mon souverain! Je suis le dernier des fils du noble Edouard, dont ton père, le prince de Galles, était le premier. Jamais dans la guerre un lion ne montra plus belliqueuse ardeur! Jamais en temps de paix un agneau ne fut plus doux que ce jeune et princier gentilhomme. Tu as sa physionomie, car il te ressemblait quand il avait ton âge. Mais quand il fronçait le sourcil, c'était en regardant les Français et non ses amis. Sa noble main gagnait ce qu'elle dépensait, mais ne dépensait pas ce qu'avait gagné la main de son père triomphant! Ses mains n'étaient pas souillées du sang de ses parents, mais du sang des ennemis de sa famille! O Richard! York s'est laissé emporter par le chagrin, sans cela il n'eût jamais risqué une pareille comparaison!

LE ROI RICHARD.

Oncle, qu'y a-t-il?

YORK.

O mon suzerain; pardonnez-moi, si c'est votre bon plaisir! Sinon, je me résignerai à n'être pas pardonné. Quoi, vous voulez vous emparer, agripper les droits souverains et les biens de l'exilé Hereford? Gand n'est-il pas mort? Hereford ne vit-il pas? Gand n'était-il pas juste? Harry n'est-il pas loyal? Le premier ne méritait-il pas d'avoir un héritier? Son héritier n'est-il pas un fils bien méritant? Anéantissez les droits de Hereford, vous enlevez au temps ses chartes, ses droits coutumiers; vous ne permettez pas que demain succède à aujourd'hui, vous cessez d'être vous-même, puisque vous n'êtes roi que par descendance et succession! J'en prends Dieu à témoin (Dieu veuille que je ne dise pas vrai), si vous vous emparez outrageusement des droits de Hereford, si vous prenez les lettres-patentes présentées par des mandataires pour revendiquer sa succession, si vous refusez d'admettre l'hommage qui lui échoit de posséder des biens, vous accumulez des milliers de dangers sur votre tête, vous perdez des milliers de cœurs bien disposés, vous forcez ma tendre patience à concevoir des pensées que l'honneur et l'allégeance me défendent!

LE ROI RICHARD.

Pensez ce que vous voudrez. Nous saisirons ses argenteries, ses biens, son argent, ses terres.

YORK.

Je n'en serai pas témoin. Adieu, mon suzerain. Ce qu'il en adviendra, aucun ne saurait le dire, mais on peut supposer que les mauvais procédés n'ont jamais de bons résultats !

(*Il sort*).

LE ROI RICHARD.

Va, Bushy, trouver immédiatement le comte de Wiltshire. Dis-lui de venir nous rejoindre à Ely-House pour examiner cette affaire. Demain, nous partirons en Irlande. Il est temps, ma foi. Pendant notre absence, nous nommerons notre oncle York gouverneur d'Angleterre : car il est loyal et nous a toujours aimé. Venez, ma reine. Nous partirons demain. Soyons heureux, nous n'avons plus beaucoup de temps à rester.

(*Fanfares*).

(*Le Roi, la Reine, Bushy, Aumerle, Green et Bagot sortent*).

NORTHUMBERLAND.

Messieurs, le duc de Lancastre est mort.

ROSS.

Et vivant, car maintenant son fils est duc.

WILLOUGHBY.

Il en a le titre, pas le revenu.

NORTHUMBERLAND.

Il est riche des deux, si la justice a ses droits.

ROSS.

Mon cœur est plein. Il sera brisé par la contrainte du silence plutôt que de se soulager par un libre langage !

NORTHUMBERLAND.

Non. Dis ta pensée, et qu'il ne parle plus jamais celui qui répéterait tes paroles pour te nuire !

WILLOUGHBY.

Ce que tu veux dire concerne-t-il le duc de Hereford ? Si oui, ouvre-toi hardiment. Mon oreille est prête à entendre parler pour son bien.

ROSS.

Je ne peux rien faire pour son bien, à moins que vous n'appeliez un bien la pitié qu'il m'inspire en le voyant privé et dépouillé de son patrimoine.

NORTHUMBERLAND.

Par le ciel, c'est une honte que de tels torts soient sup-

portés par lui, un prince royal, et par tant d'autres d'un noble sang dans ce pays en décadence! Le roi n'est pas lui-même, mais le vil esclave de ses flatteurs. Tout ce qu'ils lui commanderont, simplement par haine, contre chacun de nous tous, le roi l'exécutera sévèrement contre nous, nos existences, nos enfants et nos héritiers!

ROSS.

Il a ruiné les communes par des taxes pesantes et perdu leurs sympathies. Pour d'anciennes querelles il a condamné des nobles à l'amende et tout à fait aliéné leurs cœurs!

WILLOUGHBY.

Et chaque jour ce sont de nouvelles exactions, telles que des blancs-seings, des dons gratuits, je ne sais quoi encore! Mais, au nom de Dieu, à quoi passe tout cela?

NORTHUMBERLAND.

Les guerres n'ont pas tout dévoré, car il ne s'est pas battu! Il a lâchement concédé, à l'aide de compromis, tout ce que ses ancêtres avaient conquis en combattant! La paix lui a coûté plus cher que la guerre!

ROSS.

Le comte de Wiltshire a affermé le royaume!

WILLOUGHBY.

Le roi est banqueroutier, comme un homme ruiné!

NORTHUMBERLAND.

L'opprobre et la destruction sont suspendus sur sa tête!

ROSS.

Il n'aura d'argent pour les guerres d'Irlande, malgré les taxes onéreuses, que celui volé au duc exilé!

NORTHUMBERLAND.

Son noble parent! C'est le plus dégénéré des rois! Messieurs, nous entendons les mugissements de l'effroyable tempête, et nous ne cherchons aucun abri pour éviter l'orage. Nous voyons le vent s'engouffrer dans nos voiles et au lieu de les plier, nous périssons par excès de confiance!

ROSS.

Des maux nous menacent et le danger est devenu inévitable, par l'indolence avec laquelle nous en supportons les causes!

NORTHUMBERLAND.

Il n'en sera pas ainsi. Même dans les yeux creux de la mort, j'entrevois l'espérance de la vie! Mais je n'ose pas dire combien proche est le moment du salut!

WILLOUGHBY.

Dis-nous tes pensées comme tu connais les nôtres.

Ross.

Parle en toute confiance, Northumberland. Nous ne faisons qu'un avec toi. De la façon, tes paroles ne seront que l'expression de nos pensées. Exprime-toi donc hardiment.

Northumberland.

Ecoutez. Du Port Blanc, une baie de la Bretagne, j'ai reçu la nouvelle que Harry Hereford, Reignold, lord Cobham (le fils de Richard, comte d'Arundel), qui a rompu récemment avec le duc d'Exeter, son frère, jadis archevêque de Canterbery, Sir Thomas Erpingham, Sir John Ramston, Sir John Norbery, Sir Robert Waterton et Francis Quoint, tous bien équipés par le duc de Bretagne, avec huit grands vaisseaux, trois mille hommes de guerre, s'avancent en toute hâte sur notre côte nord. Ils y seraient déjà, s'ils n'attendaient le départ du roi pour l'Irlande. Si nous voulons secouer notre joug d'esclave, ajoutons une plume [1] à l'aile brisée de notre pays affaibli ! Rachetons la couronne flétrie d'un engagement mercantile ! Balayons la poussière qui couvre l'or du sceptre? Rendons à Sa Majesté sa splendeur première ! En avant, avec moi, pour Ravensbury. Si vous faiblissez, si vous avez peur d'agir, arrêtez-vous, gardez le secret et j'irai seul !

Ross.

A cheval ! A cheval ! Parle d'hésitation à ceux qui ont peur !

Willoughby.

Si mon cheval me seconde, j'y arriverai le premier !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une Chambre dans le Palais.

Entrent la REINE, BUSHY et BAGOT.

Bushy.

Madame, Votre Majesté est trop triste. Vous aviez promis,

1. *Imp out*. Cette expression se rencontre souvent dans Shakespeare et mérite une explication. Quand les plumes de l'aile d'un faucon étaient arrachées à la suite d'un accident quelconque il était d'usage de les remplacer. Cette opération s'appelait : *To imp a hawk*, ajouter des plumes au faucon.

en quittant le roi, de renoncer à une mélancolie nuisible et d'être plus gaiement disposée.

La Reine.

Je l'avais promis pour faire plaisir au roi. Pour me faire plaisir à moi-même ; c'est impossible. Je ne connais aucune raison pour souhaiter la bienvenue à un hôte comme le chagrin, si ce n'est d'avoir dit adieu à un hôte aussi doux que mon doux Richard ! Il me semble à nouveau être menacée d'un chagrin qui n'est pas encore né, mais qui mûrit dans le sein de la destinée ! Mon cœur tressaille à tout propos. Quelque chose l'attriste, plus encore que le départ de mon seigneur le roi !

Bushy.

Chaque douleur a vingt spectres qui lui ressemblent et ne sont pas une douleur. Dans les yeux du chagrin, les larmes aveuglantes sont des miroirs qui multiplient les objets. Ainsi que ces tableaux qui, vus de face, ne laissent voir qu'une confusion et, regardés de côté, permettent de distinguer une forme, votre douce Majesté regardant de côté le départ de son seigneur, au lieu de le voir lui-même, voit une forme de douleur qui la fait gémir. Elle n'est pourtant que le reflet de ce qui n'est pas. Trois fois gracieuse reine, vous n'avez pas d'autres sujets de larmes que l'absence de votre seigneur; on ne saurait en trouver d'autres. Dans le cas contraire, n'en accusez que les yeux troublés d'un chagrin qui pleurent pour des choses imaginables, comme ils pleureraient pour de véritables.

La Reine.

Cela est possible, bien que mon cœur me persuade qu'il en est autrement. Quoiqu'il en soit, je ne puis être que triste. Et si profonde est ma tristesse que — pensant sans penser à rien — je succombe sous le poids d'un rien invisible !

Bushy.

Pure imagination, ma gracieuse maîtresse !

La Reine.

Non. L'imagination dériverait d'un chagrin antérieur. La mienne est toute autre. Ou mon chagrin est né de rien, ou quelque chose a produit un chagrin sans réalité. C'est par une sorte de reversion que j'éprouve cette douleur. Ce qu'elle est, je ne le sais pas encore. Une douleur sans nom !

(*Entre* GREEN).

Green.

Dieu garde votre Majesté ! Heureuse rencontre, messieurs, J'espère que le roi ne fait pas encore voile pour l'Irlande ?

LA REINE.

Pourquoi l'espères-tu ? Mieux vaut espérer qu'il fasse voile. Ses desseins réclament de la hâte et la hâte est de bon augure. Dans ces conditions pourquoi espères-tu qu'il ne fasse pas voile ?

GREEN.

Parce qu'il pourrait encore, lui, notre espérance, faire revenir ses forces et réduire au désespoir l'espoir d'un ennemi qui vient de fouler le sol de ce pays. Bolingbroke, le banni, est revenu de son plein gré et, sain et sauf, avec des troupes armées, est arrivé à Ravensbury !

LA REINE.

Le Dieu du ciel nous en préserve !

GREEN.

Madame, ce n'est que trop vrai. Le pis est que lord Northumberland, son jeune fils Henry Percy, les lords Ross, Beaumont, Willoughby, avec tous leurs puissants amis, se sont réunis à lui !

BUSHY.

Pourquoi n'avez-vous pas proclamé traîtres Northumberland et tout le reste de la faction en révolte ?

GREEN.

Nous les avons proclamés traîtres. Sur quoi, le comte de Worcester a brisé son bâton, résigné son office d'intendant et tous les gens de la maison du roi ont volé avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE.

Green, tu viens d'accoucher ma douleur, et Bolingbroke en est l'horrible fils ! Maintenant mon âme a enfanté son prodige ! Et moi, à bout de souffle comme une nouvelle accouchée, j'ai accumulé douleur sur douleur, angoisse sur angoisse !

BUSHY.

Ne désespérez pas, Madame !

LA REINE.

Qui m'en empêchera ? Je veux désespérer ; devenir l'ennemie de l'espoir trompeur ! C'est un flatteur, un parasite, un satellite de la mort. La mort dénouerait doucement les liens de l'existence, sans le faux espoir qui en prolonge l'agonie !

(*Entre* YORK).

GREEN.

Voici venir le duc d'York.

LA REINE.

Avec les insignes de la guerre sur ses épaules vieillies ! Ses yeux sont pleins de soucis. Oncle, par le ciel, dites-nous quelques paroles consolantes.

YORK.

Si je vous les disais, je mentirais à mes pensées! La consolation est dans le ciel et nous sommes sur la terre où il n'y a que croix, soucis et chagrins! Votre époux est parti combattre au loin, sauver l'empire, tandis que d'autres venaient le lui faire perdre chez lui. Je suis demeuré ici pour être le soutien de son royaume et l'âge m'a rendu si faible que je ne puis me soutenir moi-même. Voici venir l'heure de la crise des maux qu'il a amassés lui-même!... Maintenant il pourra mettre à l'épreuve les amis qui l'ont flatté!

(*Entre* UN SERVITEUR).

LE SERVITEUR.

Monseigneur, votre fils était parti avant que je vinsse.

YORK.

Parti? Pourquoi? Que les choses aillent comme elles le voudront! La noblesse est absente, les communes demeurent indifférentes, et je le crains, veulent la révolte avec Hereford! Maraud, va à Plashy[1], auprès de ma sœur Glocester. Dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres... Tiens, prends ma bague.

LE SERVITEUR.

Monseigneur, j'oubliais de dire à votre Seigneurie qu'aujourd'hui, en revenant, j'y ai été... Mais j'ai peur de poursuivre...

ROBERT.

Qu'est-ce, coquin?

LE SERVITEUR.

Une heure avant mon arrivée, la duchesse était morte!

YORK.

Miséricorde! Quelle marée de malheurs vient en une seule fois, se ruer sur ce malheureux pays! Je ne sais plus que faire! Je regrette que le roi, bien que ma déloyauté ne l'ait jamais provoqué, ne m'ait pas tranché la tête en même temps que celle de mon frère[2]! A-t-on dépêché des courriers pour l'Irlande? Où trouverons-nous de l'argent pour ces guerres? Viens, ma sœur, ma cousine, veux-je dire. Excusez-moi. (*Au serviteur*). Tiens, l'ami, munis-toi de chariots, cours chez moi et rapportes-en des armes.

(*Le serviteur sort*).

Messieurs, voulez-vous rassembler vos hommes? Si je sais

1. Plashy était une ville appartenant à la duchesse de Glocester, et située dans le comté d'Essex.

2. Aucun des frères d'York n'a été décapité. Le duc de Glocester, auquel Shakespeare fait allusion, fut secrètement assassiné à Calais, étouffé entre deux matelas.

comment mettre de l'ordre dans ces affaires, qui me tombent d'une façon si désordonnée sur les bras, ne me croyez jamais! Tous deux sont mes parents. L'un est un souverain que mon serment et ma fidélité m'ordonnent de défendre; l'autre est mon neveu que le roi a injustement dépouillé et à qui ma conscience et ma parenté veulent que je rende justice. Il faut pourtant se décider! Venez, cousine, je vous mettrai en lieu sûr. Allez, rassemblez vos hommes, nous nous retrouverons au château de Berkley. Je devais aller aussi à Plashy, mais le temps ne me le permet pas. Tout est bouleversé! Chaque chose est abandonnée aux dés!

(*York et la Reine sortent*).

BUSHY.

Le vent est favorable pour porter des nouvelles en Irlande, mais aucune n'en revient. Quant à nous, lever des forces proportionnées à celles de l'ennemi, c'est tout à fait impossible.

GREEN.

D'ailleurs notre attachement au roi nous dénonce à la haine de ceux qui ne l'aiment pas.

BAGOT.

C'est-à-dire du peuple capricieux. Son dévouement est au fond de sa bourse, et qui cherche à la vider, lui remplit le cœur d'une haine mortelle.

BUSHY.

Donc le roi est universellement condamné.

BAGOT.

Si le jugement dépend du peuple, nous le sommes également, ayant toujours été dévoués au roi.

GREEN.

Je vais immédiatement chercher un refuge dans le château de Bristol, le comte de Wiltshire y est déjà.

BUSHY.

J'irai avec vous. Le plus petit service que le peuple haineux puisse nous rendre, est de nous tailler en pièces comme le feraient des chiens hargneux. Vous venez avec nous?

BAGOT.

Non. Je vais retrouver Sa Majesté en Irlande. Portez-vous bien. Si les pressentiments du cœur ne sont pas vains, nous partons tous les trois pour ne jamais nous revoir.

BUSHY.

A moins que York ne batte Bolingbroke.

GREEN.

Hélas! Le pauvre duc! La tâche qu'il entreprend est aussi difficile que de compter des grains de sable, ou de boire

l'océan jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une goutte! Pour un qui combattra à son côté, mille se sauveront!

BUSHY.

Adieu encore. Pour cette fois, pour toutes les autres, pour jamais!

GREEN.

Nous pouvons nous rencontrer encore.

BAGOT.

Jamais! J'en ai peur!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Des Landes sauvages dans le Glostershire.

ENTRENT BOLINGBROKE ET NORTHUMBERLAND, AVEC DES TROUPES ARMÉES.

BOLINGBROKE.

Combien y a-t-il encore, milord, d'ici à Berkley?

NORTHUMBERLAND.

Croyez-moi, noble lord, je suis un étranger, ici, dans le Glostershire. Ces hautes collines sauvages, ces chemins rudes, malaisés, allongent nos milles et accroissent nos fatigues. Et encore votre agréable conversation a-t-elle été un miel aplanissant les difficulés de la route, au point de la rendre douce et délectable. Mais, je songe combien, de Ravenspurg à Gotswold, le chemin a dû sembler pénible à Ross et à Willoughby, privés de votre compagnie, laquelle, je vous l'atteste, a de beaucoup allégé l'ennui et la longueur de mon voyage. Il est vrai que le leur aura dû être raccourci par l'espérance du bénéfice dont je jouis à présent. L'espérance d'une joie est presque égale à la joie qu'elle donne. Grâce à elle, nos lords fatigués supporteront mieux la route! Comme moi, grâce au charme de votre noble compagnie.

BOLINGBROKE.

Ma compagnie ne vaut pas vos bonnes paroles... Qui vient là!

(*Entre* PERCY).

NORTHUMBERLAND.

C'est mon fils, le jeune Harry Percy, envoyé de je ne sais

où par mon frère Worcester. Harry, comment se porte votre oncle?

PERCY.

Je pensais, monseigneur, avoir par vous des nouvelles de sa santé.

NORTHUMBERLAND.

Quoi, n'est-il pas avec la reine?

PERCY.

Non, mon bon seigneur. Il a quitté la Cour, brisé son bâton d'office, et dispersé la maison du roi.

NORTHUMBERLAND.

Pour quelle raison? Il n'était pas si résolu la dernière fois que nous avons causé ensemble.

PERCY.

Parce que votre seigneurie a été proclamée traître. Il s'est rendu à Ravenspurg afin d'offrir ses services au duc de Hereford et m'a dépêché, par Berkley, afin de me rendre compte des forces que le duc a levées, avec ordre de me rendre ensuite à Ravenspury.

NORTHUMBERLAND.

Avez-vous oublié le duc de Hereford, enfant?

PERCY.

Non, mon bon seigneur, car on ne peut oublier ce dont on ne s'est jamais souvenu. A ma connaissance, je ne l'ai jamais vu de ma vie.

NORTHUMBERLAND.

Maintenant, apprenez donc à le connaître. Voici le duc.

PERCY.

Mon gracieux seigneur, je suis à votre service, comme un serviteur inexpérimenté et jeune. Les jours, en s'écoulant, me nourriront, et me mettront à même de rendre des services plus utiles et plus éclatants.

BOLINGBROKE.

Je te remercie, gentil Percy. Sois en sûr, je ne sais rien de plus heureux, que de posséder un cœur qui se souvient de ses bons amis. Que ma fortune grandisse avec ton amour, elle deviendra bientôt la récompense de ta fidélité. Mon cœur en prend l'engagement, et cette main le scelle.

NORTHUMBERLAND.

Combien y a-t-il d'ici à Berkley et qu'y fait le bon vieux York avec ses soldats?

PERCY.

Le château se trouve à côté de ce bouquet d'arbres, défendu par trois cents hommes, à ce que j'ai entendu dire.

Dans le château sont les lords d'York, Berkley et Seymour. Pas d'autres portant un nom véritablement noble.

(*Entrent* ROSS *et* WILLOUGHBY).

NORTHUMBERLAND.

Voici venir les lords Ross et Willoughby, l'éperon ensanglanté, et rouges de s'être hâtés.

BOLINGBROKE.

Soyez les bienvenus, milords. Je sais que votre amitié s'attache aux pas d'un traître exilé. Je n'ai en ce moment d'autre trésor que de pauvres remerciements; plus riches, ils sauront récompenser votre amour et vos fatigues.

ROSS.

Votre présence nous fait riches, très noble seigneur.

WILLOUGHBY.

Et nous paient largement de nos fatigues.

BOLINGBROKE.

Recevez encore mes remerciements, c'est le trésor royal du pauvre. Jusqu'à ce que ma fortune à son début prenne des années, mes remerciements témoigneront de ma libéralité. Qui vient?

(*Entre* BERKLEY).

NORTHUMBERLAND.

C'est milord Berkley, si je ne me trompe.

BERKLEY.

Milord Hereford, j'ai un message pour vous.

BOLINGBROKE.

Milord, ma réponse est que je suis Lancastre; nom que j'ai été chercher en Angleterre, titre que vous me donnerez avant que je vous réponde.

BERKLEY.

N'interprétez pas mal mes paroles, monseigneur. Mon intention n'est pas de supprimer un seul de vos titres. Je suis venu à vous, milord, le milord que vous voudrez, de la part du glorieux régent de ce pays, le duc d'York, afin de savoir ce qui vous a décidé à profiter de l'absence du roi, pour troubler notre paix nationale, par une révolte intestine.

(*Entrent* YORK *et son* ESCORTE).

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas besoin de vous pour transmettre mes paroles. Voici venir sa Grâce en personne. (*Il s'agenouille*). Mon noble oncle !

YORK.

Je viens constater l'humilité de ton cœur et non celle de tes genoux dont l'hommage est hypocrite et trompeur.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle!

YORK.

Assez! Ne me donnez pas le titre de grâce et ne m'appelez pas votre oncle. Je ne suis pas l'oncle d'un traître. Quant au mot de grâce, c'est un mot que profane une bouche impie. Comment ces pieds bannis et interdits ont-ils soulevé la poussière du sol anglais? Mais il y a plus important que cela. Comment ont-ils osé parcourir tant de milles sur son sein pacifique, effrayant les villages avec la guerre et l'ostentation d'une misérable révolte? Viens-tu parce que le roi, oint par le seigneur, est absent? Enfant insensé, le roi est présent ici, car en ma loyauté réside son pouvoir! Si je possédais aujourd'hui une ardente jeunesse, comme à l'époque où le brave Gand, ton père, et moi-même, sauvâmes le Prince Noir, ce jeune Mars parmi les hommes, au milieu des rangs de milliers de Français, ce bras, maintenant prisonnier de la paralysie, t'aurait vite châtié et vite administré la correction de ta faute.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle, faites-moi connaître cette faute et en quoi elle consiste.

YORK.

Elle est de la plus grave nature : une rébellion sérieuse, une trahison détestée. Tu es un banni, et tu es venu ici avant l'expiration de ta peine pour y braver ton souverain!

BOLINGBROKE.

J'ai été banni comme Hereford; je viens comme Lancastre! Noble oncle, j'implore votre grâce. Regardez mes torts avec un œil impartial. Vous êtes mon père, car en vous je vois revivre le vieux Gand. O mon père! Voulez-vous permettre que je sois condamné à vivre comme un vagabond? Faut-il que mes droits, mes titres, me soient de force arrachés des mains, et donnés à des parvenus prodigues? Pourquoi suis-je né? Si mon cousin le roi est roi d'Angleterre, il faut bien reconnaître que je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumerle, mon noble parent. Si vous étiez mort le premier, et s'il avait été écrasé comme moi, il aurait trouvé dans son oncle de Gand, un père pour venger ses offenseurs et les mettre aux abois! On m'interdit de réclamer le patrimoine qui m'appartient et mes lettres-patentes m'y autorisent. Les biens de mon père sont saisis et vendus, et ces biens, comme tous les autres, sont tous mal employés. Qu'auriez-vous voulu que je fisse? Je suis un sujet et j'invoque la loi. On me refuse des juges. Il ne me reste plus qu'à revendiquer personnellement mes droits à mon héritage.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a été trop abusé!

ROSS.

Il est de votre intérêt de lui faire rendre justice.

WILLOUGHBY.

De viles créatures se sont élevées de la hauteur de sa ruine.

YORK.

Milords d'Angleterre, écoutez-moi. J'ai senti les torts faits à mon cousin et j'ai travaillé au rétablissement de ses droits. Mais venir de la façon, les armes à la main, s'improviser son propre artisan, se frayer soi-même un chemin pour venger le droit par l'outrage, cela ne peut pas être. Et vous, qui l'encouragez dans cette conduite et fomentez la rébellion, vous êtes des rebelles !

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a juré qu'il venait seulement pour réclamer un droit et appuyer la légalité de cette revendication. Nous avons juré de lui prêter aide. Que celui qui violera son serment ne connaisse jamais la joie !

YORK.

Bien. Je vois l'issue de cette révolte. Je ne puis l'empêcher, je le confesse, vu la faiblesse de mon pouvoir, car tout m'a été laissé dans un état déplorable. Mais par celui qui m'a donné la vie, je voudrais vous arrêter tous et vous mettre à la souveraine merci de mon roi ! Je ne le peux pas, vous le savez ; je resterai donc neutre. Là-dessus, portez-vous bien. A moins qu'il vous plaise d'entrer dans ce château et de vous y reposer cette nuit.

BOLINGBROKE.

Une offre, mon oncle, que nous acceptons, mais à la condition que votre Grâce vienne avec nous au château de Bristol, occupé, dit-on, par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de la chose publique que j'ai juré d'écraser et d'anéantir.

YORK.

J'irai peut-être avec vous. Non, je resterai. J'ai de la répugnance à contrevenir aux lois de mon pays. Je ne vous reçois ni comme amis, ni comme ennemis. Les choses sans remède ne m'intéressent plus.

(Ils sortent).

SCENE IV.

Un camp dans le pays de Galles.

ENTRENT SALISBURY ET UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Milord de Salisbury, nous avons attendu dix jours et retenu à grand peine nos compatriotes; à cette heure, nous sommes sans nouvelles du roi. Donc, nous nous dispersons. Adieu.

SALISBURY.

Demeure encore un jour, fidèle Gallois. En toi repose toute la confiance du roi.

LE CAPITAINE.

On suppose que le roi est mort. Nous ne resterons pas. Les lauriers de notre pays sont tous flétris. Des météores épouvantent les étoiles du ciel. La lune pâle jette sur la terre une lueur sanglante et des prophètes au visage maigre se parlant à l'oreille, annoncent de terribles changements. Les riches semblent tristes; les ruffians dansent et sautent de joie; l'un dans la crainte de perdre ce qui faisait son bonheur, l'autre dans l'espérance de s'enrichir par la fureur de la guerre. Ces signes présagent la mort ou la chute du roi. Adieu. Nos compatriotes sont tous partis et en fuite, convaincus que Richard, leur roi, est mort!

SALISBURY.

Ah! Richard! Avec les yeux d'un esprit accablé, je vois ta gloire comme une étoile filante tombée du firmament sur la terre vile! Ton soleil se couche en pleurant à l'ouest, annonçant des orages à venir, des maux et des troubles. Tes amis se sont dispersés pour se joindre à tes ennemis, et tous les évènements prennent un cours fatal à ta fortune!

(*Il sort*).

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de Bolingbroke, à Bristol.

ENTRENT BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND, PERCY, WILLOUGHBY, ROSS, SUIVIS D'OFFICIERS, AVEC BUSHY ET GREEN, PRISONNIERS.

BOLINGBROKE.

Faites avancer ces hommes. Bushy et Green, je ne veux pas tourmenter vos âmes (puisque présentement vos âmes doivent être séparées de vos corps) en insistant sur vos vies pernicieuses; ce ne serait pas charitable. Cependant, pour laver mes mains de votre sang, ici, à la vue de tous, je désire exposer quelques-unes des raisons qui vous font mourir. Vous avez égaré un prince, un roi de pur sang royal, un gentilhomme de race; par vous il a été malheureux et complètement défiguré. Par vos procédés, en lui faisant passer des heures criminelles, vous avez établi un divorce entre la reine et lui, dépossédé un lit royal, flétri la beauté d'une reine adorable avec les larmes que vos crimes ont fait couler sur ses joues. Moi-même, prince de naissance, rapproché du roi par la consanguinité, et un amour que vous lui avez appris à mal interpréter, j'ai dû baisser la tête devant vos injures, exhaler mes soupirs d'anglais sous un ciel étranger, goûter à l'amertume du pain de l'exil, tandis que vous vous repaissiez de nos seigneuries, abattiez les clôtures de nos parcs et coupiez nos forêts. Vous avez arraché le blason de famille qui ornait mes fenêtres, effacé ma devise, ne laissant subsister, pour montrer au monde ma qualité de gentilhomme, d'autre preuve que l'opinion des hommes et le sang de mes veines. Cela et plus encore, car il y en a deux fois plus que ce que je viens de dire, vous condamne à la mort. Veillez à ce qu'on les livre à l'exécution et à la main du bourreau.

BUSHY.

Le coup de la mort me sera plus agréable que Bolingbroke ne saurait l'être en Angleterre! Seigneur, portez-vous bien.

GREEN.

Ma consolation est que le ciel prendra nos âmes et condamnera l'injustice aux peines de l'enfer!

BOLINGBROKE.

Milord Northumberland, veillez à ce que l'on fasse hâte.

(*Northumberland et d'autres sortent avec les prisonniers*).

Vous dites, mon oncle, que la reine est dans notre maison. Par le ciel, qu'elle y soit bien traitée. Portez-lui mes meilleures salutations. Ayez bien soin que mes compliments lui soient adressés.

YORK.

Je lui ai dépêché un de mes gentilshommes chargé de lettres pleines de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE.

Merci, gentil oncle. Venez, messieurs, combattre Glocester et ses complices. Nous avons à travailler quelque temps. Après, nous aurons des loisirs.

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

La côte du pays de Galles. Au loin, un château.

FANFARES, TAMBOURS ET TROMPETTES, ENTRENT LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMERLE ET DES SOLDATS.

LE ROI RICHARD.

C'est bien le château de Barkloughly qui est près d'ici?

AUMERLE.

Oui, monseigneur. Comment votre Grâce supporte-t-elle cet air, après avoir été secoué sur les mers démontées?

LE ROI RICHARD.

Je dois nécessairement m'en trouver bien. Je pleure de joie, à l'idée que je foule à nouveau mon royaume! Chère terre, je te salue, quoique ces rebelles te blessent avec les sabots de leurs chevaux. Comme une mère longtemps séparée de son enfant, sourit quand elle le retrouve et joue

avec ses larmes, ainsi, pleurant, riant, je te salue, terre, et te caresse de mes royales mains! Ne nourris pas les ennemis de ton roi, ma gentille terre; avec tes douceurs, ne satisfais pas leur appétit dévorant; que les araignées qui sucent ton venin, les crapauds à l'allure pesante, se trouvent sur leur chemins, pour tourmenter leurs pieds perfides qui te foulent d'un pas usurpateur! N'offre à mes ennemis que des épis piquants! S'ils arrachent une fleur de ton sein, sous cette fleur mets une vipère en embuscade, et que la touche mortelle de sa double langue donne la mort aux ennemis de ton roi! Ne vous moquez pas d'une conjuration insensée, seigneur. Cette terre a un sentiment, et ces pierres deviendront des soldats armés, avant que le roi légitime tombe sous les coups d'une infâme rebellion!

L'Evêque.

Ne craignez rien, monseigneur. La puissance qui a fait de vous un roi a la puissance de vous protéger en dépit de tout. Les moyens dont dispose le ciel, il faut en profiter et non les négliger. Autrement, si nous ne voulons pas ce que veut le ciel, nous refusons les présents du ciel, c'est-à-dire les moyens qui nous sont offerts de secours et de salut.

Aumerle.

Il entend par là, monseigneur, que nous sommes trop indolents; tandis que Bolingbroke, grâce à notre sécurité, devient grand et fort, en ressources et en partisans.

Le Roi Richard.

Cousin désespérant! Ne sais-tu pas que lorsque l'œil pénétrant du ciel est caché derrière le globe, et éclaire notre antipode, les voleurs et les bandits sortent invisibles, pour commettre des meurtres et des outrages sanglants? Mais quand, quittant le dessous de cette sphère terrestre, il embrase à l'Orient la cime orgueilleuse des pins et darde sa lumière dans les cavernes coupables, alors les meurtres, les trahisons, les péchés exécrés, n'étant plus abrités par le manteau de la nuit, s'arrêtent, découverts, nus, et ont peur d'eux-mêmes! Cousin, quand leur chef, le traître Bolingbroke, qui s'est donné carrière nuitamment, tandis que nous errions aux antipodes, nous verra remonter sur notre trône resplendissant, la trahison empourprant sa figure ne pourra pas supporter la vue du jour et, effrayée d'elle-même, tremblera de son crime! L'eau de la mer en courroux ne saurait enlever l'huile sainte déposée sur le front d'un roi! Le souffle des humains est impuissant à détrôner l'élu de Dieu! Chaque homme enrôlé par Bolingbroke pour lever un pénétrant acier contre notre couronne d'or a contre lui un ange glorieux, auquel Dieu donne une paye céleste pour

défendre son Richard. Quand les anges combattent, les faibles hommes tombent, car le ciel est encore le gardien du bon droit !

(*Entre* SALISBURY).

Soyez le bienvenu, milord. A quelle distance se trouvent vos forces?

SALISBURY.

Mon gracieux seigneur, ni plus loin, ni plus près que ce faible bras. Le découragement guide ma langue et ne lui permet que des paroles de désespoir. Un jour de retard, j'en ai peur, mon noble seigneur, a obscurci tous les jours heureux que tu rêvais de passer sur terre. Rappelle hier et ordonne au temps de revenir sur ses pas, tu auras douze mille combattants. Aujourd'hui, jour malheureux venu trop tard, aujourd'hui détruit tes joies, tes amis, ta fortune, ton royaume, car les Gallois, ayant entendu dire que tu étais mort, sont venus à Bolingbroke, dispersés et en fuite !

AUMERLE.

Courage, mon suzerain. Pourquoi votre Grâce pâlit-elle ainsi ?

LE ROI RICHARD.

Tout à l'heure, le sang de vingt mille hommes faisait triompher ma face, et ces vingt mille hommes sont en fuite ! Ah ! tant que ce sang n'y affluera pas à nouveau, j'aurai raison d'être pâle comme la mort ! Que les âmes qui veulent être sauvées s'enfuient loin de moi ! Le temps a mis un stigmate sur mon orgueil !

AUMERLE.

Courage, mon suzerain. Rappelez-vous qui vous êtes !

LE ROI RICHARD.

Je m'oubliais moi-même ! Ne suis-je pas roi ? Réveille-toi, majesté fainéante ! Tu dors ! Le nom d'un roi ne vaut-il pas quarante mille noms? Arme-toi, arme-toi, mon nom ! Un malheureux sujet s'attaque à ta gloire ! Quant à vous, favoris d'un roi, ne baissez plus la tête ! Ne sommes-nous pas au sommet? Haut les cœurs ! Mon oncle York, je le sais, a assez de forces pour servir notre projet. Qui vient là ?

(*Entre* SCROOP).

SCROOP.

Que mon suzerain jouisse de plus de santé et de bonheur, que ne peut lui en apporter ma langue, organe de malheur !

LE ROI RICHARD.

Mon oreille est ouverte et mon cœur préparé. Le plus grand malheur que tu puisses m'annoncer, ne sera jamais qu'une perte mondaine. Mon royaume est-il perdu ? C'était mon souci et que perd-on à être débarrassé d'un souci !

Bolingbroke prétend-il être aussi grand que nous? Il ne sera pas plus grand. S'il sert Dieu, nous le servirons aussi et deviendrons son compagnon. Nos sujets se révoltent-ils? Qu'y pouvons-nous? Ils manquent aux serments qu'ils ont faits à Dieu, comme à ceux qu'ils nous ont prêtés. Crie-moi malheur, destruction, ruine, perte, catastrophe! Le pis est la mort et la mort aura son jour!

SCROOP.

Je suis heureux de voir votre Grandeur si bien armée contre les épreuves de l'adversité. Telle qu'un jour tempétueux, hors de saison, qui fait déborder les rivières d'argent, comme si le monde allait se dissoudre en larmes, la rage de Bolingbroke dépasse les limites, couvrant votre pays effrayé d'aciers brillants et durs, et de cœurs plus durs que l'acier! Les barbes blanches ont armé leurs crânes maigres et chauves contre ta majesté! Les enfants, avec des voix de femme, qu'ils s'efforcent de grossir, agitent leurs membres efféminés dans de pesantes armures, pour attaquer ta couronne! Tes chapelains apprennent à bander l'if doublement fatal de leur arcs [1] contre tes Etats! Les femmes quittant leurs quenouilles manient des haches rouillées contre ton trône! Les vieux et les jeunes sont en rébellion et tout va plus mal que je ne saurais le dire!

LE ROI RICHARD.

Tu ne dis que trop bien un si triste récit! Où est le comte de Wiltshire? Où est Bagot? Qu'est devenu Bushy? Où est Green? Comment ont-ils laissé un ennemi aussi dangereux menacer tranquillement nos Etats? Si nous l'emportons, leurs têtes paieront tout cela! Gageons qu'ils se sont réconciliés avec Bolingbroke?

SCROOP.

En effet, monseigneur.

LE ROI RICHARD.

O traîtres, vipères, damnés sans rédemption! Chiens prêts à ramper devant le premier venu! Serpents réchauffés dans mon cœur et qui me percent le cœur! Trois Judas, dont chacun est trois fois pire que Judas? Ils ont fait la paix! Que l'enfer terrible fasse la guerre à leurs âmes souillées par cette offense!

SCROOP.

La douce affection, je le vois, peut se transformer en une haine amère et mortelle. Ne maudis plus leurs âmes. Ils ont fait la paix en offrant leurs têtes et non leurs bras. Ceux

1. L'if passait pour être un arbre portant malheur.

que vous maudissez ont reçu la plus cruelle blessure de la main de la mort et gisent ensevelis dans le sein de la terre !

AUMERLE.

Bushy, Green et le comte de Wiltshire sont morts ?

SCROOP.

Ils ont laissé leurs têtes à Bristol !

AUMERLE.

Où est le duc, mon père, avec ses forces ?

LE ROI RICHARD.

Peu importe ! Que nul homme ne cherche à me réconforter ! Parlons de tombeau, de vers et d'épitaphes ! Pour papier prenons la poussière et avec la pluie de nos yeux écrivons notre douleur sur le sein de la terre ! Choisissons des exécuteurs testamentaires et parlons de testaments ! Et, encore, non ! Que pouvons-nous léguer, excepté notre corps détrôné à la terre ? Nos pays, nos vies, tout est à Bolingbroke ! Nous ne possédons plus rien, sauf la mort et le petit moule d'argile qui prendra l'empreinte de nos os ! Par le ciel asseyons-nous et racontons de tristes histoires sur la mort des rois ! Comment quelques-uns ont été détrônés ; d'autres tués à la guerre ; d'autres hantés par les spectres de ceux qu'ils avaient détrônés ; d'autres empoisonnés par leurs femmes ; d'autres tués pendant leur sommeil. Tous assassinés ! Dans la couronne creuse qui ceint les tempes mortelles d'un roi, la mort tient sa cour. La bouffonne y trône persiflant son pouvoir, ricanant de sa pompe ! Elle lui accorde un souffle, une petite scène pour jouer au monarque, en imposer, tuer d'un regard, s'illusionnant d'égoïsme et de conceptions vaines, comme si la chair, qui entoure notre vie, était un inexpugnable airain ! Quand elle s'est bien divertie, elle prend une petite épingle, perce le mur du château et adieu le roi ! Couvrez vos têtes. N'insultez pas à la chair et au sang, par de solennelles révérences ! Débarrassez-vous du respect, de la tradition, de la forme, des cérémonies qui n'ont servi qu'à vous moquer de moi ! Je vis de pain comme vous ; comme vous je sens le besoin, je goûte à la douleur, j'ai besoin d'amis ! Quand je suis asservi de la sorte, comment osez-vous prétendre que je suis roi !

L'ÉVÊQUE.

Mon seigneur, le sage ne s'afflige jamais des maux présents, mais emploie le présent pour en prévenir d'autres. Craindre un ennemi — la peur diminuant la force — c'est fortifier cet ennemi de sa faiblesse. Ainsi votre folle douleur combat contre vous-même. Trembler et être tué ! Il ne nous arrivera rien de pis en combattant. Mourir en combattant,

c'est la mort détruisant la mort. Mourir en tremblant, c'est payer servilement à la mort le tribut de sa vie !

AUMERLE.

Mon père a des forces, informez-vous de lui, d'un membre apprenez à faire un corps.

LE ROI RICHARD.

Tu me gourmandes avec raison. Orgueilleux Bolingbroke, je viens échanger des coups avec toi, puisqu'en une journée le sort en a décidé. L'accès de fièvre intermittente de la peur a passé et c'est une tâche aisée que de reconquérir ce qui vous appartient... Scroop, où est notre oncle avec ses forces? Parle avec douceur bien que tes regards soient amers.

SCROOP.

Les hommes jugent par l'aspect du ciel l'état et la disposition du jour. Aussi pouvez-vous, à mon air triste et sombre, juger que ma langue n'a plus à dire que les plus tristes choses. Je suis le bourreau qui torture à petit feu, en remettant à la fin ce que j'ai de plus pénible à dire. Votre oncle York a rejoint Bolingbroke; tous vos châteaux au Nord se sont rendus; tous les gentilshommes du Sud sont accourus en armes et ont embrassé son parti!

LE ROI RICHARD.

Tu en as dit assez! (*A Aumerle*). Maudit sois-tu, cousin, de m'avoir écarté du doux chemin du désespoir! Que dites-vous maintenant? Quelle espérance nous reste-il? Par le ciel, je haïrai éternellement celui qui essaiera de me donner du courage. Allons au château de Flint, c'est là que je veux terminer mes jours! Un roi, esclave du malheur, doit royalement lui obéir. Débarrassez-moi des forces qui me restent. Qu'elles aillent labourer une terre qui a quelque espoir de récolte! Moi, je n'en ai plus! Que personne ne cherche à me faire revenir sur ce que j'ai dit, tout conseil serait vain!

AUMERLE.

Un seul mot, mon suzerain.

LE ROI RICHARD.

Il me fera une double injure, celui qui me blessera avec les flatteries de la langue! Licenciez mes partisans et qu'ils s'en aillent! Qu'ils passent de la nuit de Richard à l'aurore de Bolingbroke!

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Le Pays de Galles. — Devant le Château de Flint.

ENTRENT PRÉCÉDÉS DE TAMBOURS ET D'ÉTENDARDS, BOLINGBROKE ET SES TROUPES; YORK, NORTHUMBERLAND ET D'AUTRES.

BOLINGBROKE.

Ainsi par ces renseignements, nous apprenons que les Gallois sont dispersés et que Salisbury est allé au-devant du roi, récemment débarqué sur cette côte, avec quelques amis intimes?

NORTHUMBERLAND.

La nouvelle est belle et bonne, monseigneur. Richard se cache près d'ici.

YORK.

Il serait bienséant que lord Northumberland dise le roi Richard ! Triste jour que celui où un roi sacré en est réduit à se cacher !

NORTHUMBERLAND.

Votre Grâce ne m'a pas compris. J'ai omis le titre pour être plus bref.

YORK.

Il fut un temps, où si vous aviez été si bref avec lui, il l'eût été avec vous, en prenant la liberté de vous raccourcir de la longueur d'une tête [1].

BOLINGBROKE.

Ne vous méprenez pas, oncle, plus que vous ne devez.

YORK.

Vous, mon cousin, ne vous avancez pas plus loin qu'il ne faut, de peur de vous égarer. Le ciel est au-dessus de votre tête.

BOLINGBROKE.

Je le sais, mon oncle, et ne m'oppose pas à sa volonté. Qui vient?

(*Entre* PERCY).

Eh bien, Harry, est-ce que ce château ne veut pas se rendre?

1. *For taking so the head, your whole head's length to take the head*, veut dire prendre une liberté exagérée. On dit en anglais : *Donner au cheval sa tête*, pour *rendre les rênes.*

PERCY.

Le château, milord, est gardé royalement contre ton entrée.

BOLINGBROKE.

Royalement? Il ne renferme pas de roi?

PERCY.

Si, mon bon lord, il renferme un roi. Le roi Richard est dans cette enceinte de ciment et de pierre. Avec lui sont lord Aumerle, lord Salisbury, sir Stephen Scroop. En outre, un ecclésiastique, un prélat respectable, dont je n'ai pu apprendre le nom.

NORTHUMBERLAND.

Ce doit être l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE, *à Northumberland.*

Noble lord, avancez près des rudes murailles de cet ancien château. Par la trompette d'airain, que la voix du parlementaire entre dans ses oreilles ruinées et s'exprime ainsi :

« Harry Bolingbroke, à genoux, baise la main du roi « Richard et envoie l'allégeance et la fidélité de son cœur à « sa très royale personne. Il se jettera à ses pieds, y dépo- « sera ses armes et son pouvoir, si son bannissement est « révoqué et si, ses biens rendus, il peut en jouir librement. « Au cas contraire, il usera de l'avantage de ses forces, « lavera la poussière de l'été avec des torrents de sang qui « couleront des blessures des Anglais égorgés. Mais combien « il en coûterait à Bolingbroke qu'une rouge tempête « inondât le giron frais et vert du beau pays du roi Ri- « chard ! C'est ce que prouveront mon humble soumission « et ma tendresse ». Va lui déclarer cela. Cependant nous avancerons sur le tapis gazonné de cette plaine.

(*Northumberland se dirige vers le château avec un trompette*).

Marchons sans le bruit des tambours menaçants, afin que des créneaux chancelants de ce château nos propositions puissent être bien comprises. Le roi Richard et moi ne nous rencontrerons pas, il me semble, avec moins de terreur que le feu et l'eau, quand leur choc tonitruant déchire la joue nébuleuse du ciel ! S'il est le feu, je serai l'eau qui cède. Que la rage soit de son côté, tandis que je ferai pleuvoir mes eaux sur la terre ! Sur la terre et non sur lui ! En avant et observons quelle sera la contenance du roi Richard !

(*La trompette du parlementaire sonne. Une autre trompette lui répond à la cantonade. Paraissent sur les remparts*, LE ROI RICHARD, L'EVEQUE DE CARLISLE[1], AUMERLE, SCROOP *et* SALISBURY).

1. L'évêque de Carlisle était Thomas Merker.

YORK.

Voyez, le roi Richard paraît lui-même, tel le soleil sort du portail enflammé de l'orient, rougissant de colère à la vue des nuages jaloux accumulés pour obscurcir sa gloire et la trace de son lumineux passage à l'occident. Il ressemble encore à un roi. Ses yeux, brillants comme ceux de l'aigle, rayonnent d'une impérieuse majesté. Hélas ! quel malheur qu'une offense assombrisse un front si beau !

LE ROI RICHARD.

Nous sommes stupéfait. (*A Northumberland*). Longtemps nous avons attendu que fléchisse ton genou tremblant, croyant être ton roi légitime. Si nous le sommes, comment tes jarrets osent-ils oublier l'hommage dû à notre présence ? Si nous ne le sommes pas, montre-nous la main de Dieu qui nous a dépossédé de notre autorité ; car aucune main faite de sang et d'os ne pourrait toucher à notre sceptre sacré, à moins que ce soit celle d'un profanateur, d'un voleur ou d'un usurpateur ! Peut-être croyez-vous que tous, à votre exemple, ont arraché leurs cœurs pour les détourner de nous ? Que nous sommes isolé et privé d'amis ? Pour notre cause, mon maître, le Dieu tout puissant, rassemble dans les nuages des armées de pestilence, qui frapperont et les enfants dans le ventre de leur mère et ceux qui ne sont pas encore conçus, tandis que vos mains vassales menaceront ma tête et la gloire de ma précieuse couronne ! Dis à Bolingbroke, car c'est lui, je crois, que je vois là-bas, que chaque enjambée qu'il fait sur mon royaume est une dangereuse trahison. Il est venu pour ouvrir le testament de pourpre d'une guerre saignante ; mais avant que la couronne qu'il convoite repose en paix sur sa tête, dix mille couronnes sanglantes de fils ayant des mères représenteront la fleur de la jeunesse anglaise, transformeront la pâleur virginale de la paix en une indignation écarlate et le sang de la fidèle Angleterre engraissera ses pâturages !

NORTHUMBERLAND

Le roi du ciel préserve notre seigneur le roi, de voir des armes civiles et inciviles se lever contre lui ! Trois fois noble cousin, Harry Bolingbroke te baise humblement la main. Il jure par la tombe honorée qui renferme les os de ton royal aïeul ; par la noblesse de vos sangs, courants sortis de la même source ; par la main guerrière du Gand enseveli [1] ; par sa gloire et par son honneur, comprenant tout

1. Les traducteurs ont tous mal rendu cette phrase. Dire pourquoi sera expliquer une tournure particulière à Shakespeare. La phrase anglaise est :

ce qui peut être juré ou dit, que sa venue n'a d'autre but que de réclamer son légitime héritage et demander à genoux son affranchissement immédiat. Une fois cela accordé par ton royal acquiescement, il abandonnera ses armes étincelantes à la rouille, fera rentrer ses coursiers bardés de fer à l'écurie, mettra de nouveau son cœur au fidèle service de ta majesté. Il jure cela et c'est un prince juste. Quant à moi qui suis un gentilhomme, je le crédite.

LE ROI RICHARD.

Ecoute, Northumberland, voici la réponse du roi. Son noble cousin est ici le bienvenu et à toutes ses réclamations, on fera droit sans conteste. Avec ta facilité de bien parler, assure-le de mes tendres sentiments (*A Aumerle*). Nous nous avilissons, cousin, en montrant tant de faiblesse et en parlant avec tant de douceur! Faut-il rappeler Northumberland, envoyer un défi au traître et mourir?

AUMERLE.

Non, mon bon seigneur. Combattons avec de bonnes paroles, jusqu'à ce que le temps nous prête des amis, et ces amis l'aide de leurs épées.

LE ROI RICHARD.

Oh Dieu! Dieu! Faut-il que la langue qui a prononcé l'épouvantable sentence d'exil contre cet insolent, le rappelle aujourd'hui de cet exil avec de douces paroles! Que ne suis-je aussi grand que ma douleur, ou plus petit que mon nom! Que ne puis-je oublier ce que j'ai été! Ou ne pas me rappeler ce qu'il me faut être à cette heure! Tu te soulèves, cœur orgueilleux! Je te donnerai la liberté de battre, puisque nos ennemis ont celle de nous battre, toi et moi!

AUMERLE.

Northumberland, quitte Bolingbroke et reviens.

LE ROI RICHARD.

Que doit faire le roi, maintenant? Doit-il se soumettre? Le roi se soumettra. Doit-il être détrôné? Le roi sera satisfait. Doit-il perdre le nom de roi? Pour l'amour de Dieu, que

And by the buried hand of warlike Gaunt. L'épithète de *warlike* qui veut dire *guerrière* doit être appliquée à *hand*, qui veut dire *main*, comme celle de *buried* qui veut dire *enseveli*, doit être appliquée a Gand. Shakespeare aimait à déplacer ainsi les épithètes. Dans le *Roi Jean :*

There is no malice in thes burning coal. Au lieu de :
There is no malice burning in this coal.
Dans *le Songe d'une nuit d'été* :
But earthlier happy.
Au lieu de :
Earthly happier.
Nous pourrions multiplier les exemples.

cela soit. J'échangerai mes joyaux contre un chapelet, mon riche palais contre un ermitage, mes somptueux habits contre la robe d'un mendiant, mes gobelets ciselés contre un plat de bois, mon sceptre contre le bâton de route d'un pèlerin, mes sujets contre une paire de saints sculptés et mon grand royaume contre un petit tombeau, un tout petit tombeau, un tombeau obscur! Je serai enterré sur la route royale, sur une route où se fait beaucoup de trafic, afin que les pieds de mes sujets puissent à toute heure fouler la tête de leur souverain ! Ils piétinent bien mon cœur à cette heure où je vis! Quand je serai mort, pourquoi ne marcheraient-ils pas sur ma tête ? Tu pleures, Aumerle, mon tendre cousin ! Nous assombrissons le temps avec nos larmes méprisées ! Nos soupirs et nos larmes coucheront le blé d'été et propageront la disette dans ce pays en révolte. Ou bien nous nous amuserons à jouer avec nos maux, nous engagerons quelque pari sur nos larmes répandues. Nous parierons, par exemple, les verser toujours à la même place jusqu'à ce qu'elles creusent deux tombeaux avec cette inscription : *Ici gisent deux parents qui ont creusé leurs tombeaux avec les pleurs de leurs yeux*. De cette façon notre malheur ne ferait-il pas bien? Oui, oui, je le vois, je dis des sottises et vous vous moquez de moi. Milord Northumberland, le plus puissant des princes, que dit le roi Bolingbroke? Sa majesté veut-elle autoriser Richard à vivre jusqu'à ce que Richard meure? Vous faites la révérence, c'est que Bolingbroke dit oui...

NORTHUMBERLAND.

Milord, il vous attend dans la cour basse pour parler avec vous. Vous plaît-il de descendre ?

LE ROI RICHARD.

Je descends, je descends. Comme le brillant Phaëton dans l'impossibilité de conduire des rosses indociles !

(*Northumberland s'approche de Bolingbroke*).

Dans la cour basse? Cour basse où les rois s'abaissent à visiter des traîtres et à leur faire grâce. Dans la cour basse? Descendons. En bas la cour! En bas le roi! La nuit, les hiboux jettent des cris d'effroi à la hauteur où devrait chanter l'alouette qui monte au ciel!

(*Ils quittent les remparts*).

BOLINGBROKE.

Que dit Sa Majesté ?

NORTHUMBERLAND.

Le chagrin et la tristesse de son cœur le font divaguer comme un frénétique. Il vient.

(LE ROI RICHARD *et* SA SUITE *paraissent au bas des remparts*).

BOLINGBROKE.

Eloignez-vous tous et témoignez les plus grands respects à Sa Majesté. (*S'agenouillant*). Mon gracieux maître.

LE ROI RICHARD.

Beau cousin, vous avilissez votre genou princier et la terre vile va être orgueilleuse de le baiser. Mieux vaudrait que mon cœur sentît l'effet de votre amour, au lieu que mes yeux blessés constatent votre courtoisie. Relevez-vous cousin. Votre cœur est élevé, je le sais. (*Portant la main à sa tête*). Aussi haut que cela, quoique votre genou s'incline.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux maître, je ne viens réclamer que ce qui m'appartient.

LE ROI RICHARD.

Ce qui vous appartient est à vous, je suis à vous, tout est à vous.

BOLINGBROKE.

Soyez à moi, mon très redouté seigneur, autant que mon loyal dévouement méritera votre affection.

LE ROI RICHARD.

Vous l'avez bien méritée. Ils l'ont méritée ceux qui pour l'obtenir, ont pris le chemin de la force et de la colère. Oncle, donnez-moi votre main. Séchez vos yeux. Les larmes prouvent l'affection, mais ne sont pas un remède. Cousin, je suis trop jeune pour être votre père, quoique vous soyez assez vieux pour devenir mon héritier. Ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai volontiers, car il faut bien céder à la force. Marchons vers Londres. Voulez-vous, cousin ?

BOLINGBROKE.

Oui, mon bon seigneur.

LE ROI RICHARD.

Alors, je ne peux pas dire non.

(*Fanfares. Ils sortent*).

SCÈNE IV.

Langley. Le Jardin du duc d'York.

ENTRENT LA REINE ET DEUX DAMES.

LA REINE.

Quel jeu pourrions-nous improviser dans ce jardin, pour chasser les lourdes pensées du souci ?

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous jouerons aux boules.

LA REINE.

Cela me rappellera que le monde est plein d'aspérités et que ma fortune roule sur une pente !

PREMIÈRE DAME.

Nous danserons, Madame.

LA REINE.

Mes jambes ne peuvent pas garder la mesure dans le plaisir, quand mon pauvre cœur ne peut en garder dans le malheur ! Donc, pas de danse, enfant. Un autre jeu.

PREMIÈRE DAME.

Madame, nous vous raconterons des histoires.

LA REINE.

Tristes ou gaies ?

PREMIÈRE DAME.

Au choix.

LA REINE.

Au choix, enfant ! Si elles sont joyeuses, la joie me faisant défaut, elles me rappelleront trop mon chagrin ; si elles sont tristes, ayant déjà trop de tristesse, elles ajouteront du chagrin à mon manque de joie ! Ce que j'éprouve, je ne sens pas le besoin de le doubler ; ce que je n'éprouve pas inutile de s'en plaindre !

PREMIÈRE DAME.

Madame, je chanterai.

LA REINE.

Chante si tu as des raisons de chanter. Tu me plairais davantage, si tu voulais pleurer !

PREMIÈRE DAME.

Madame, je pleurerai, si cela vous fait du bien.

LA REINE.

Moi aussi je pleurerais si cela pouvait me faire du bien, et je n'aurais pas besoin de t'emprunter des larmes ! Attendez. Voici le jardinier. Mettons-nous à l'ombre de ces arbres.

(*Entrent un* JARDINIER *et deux* SERVITEURS).

Ma misère contre un cent d'épingles qu'ils vont parler de l'Etat. Tout le monde en parle, au moment d'une révolution. Une calamité est toujours précédée d'une autre calamité !

(*La reine et les dames se retirent*).

LE JARDINIER.

Etayez ces abricots qui pendent. Tels des enfants en

révolte, font ployer leur père sous la pesante oppression de leur prodigalité. Donnez des supports à ces branches qui fléchissent. Toi, pareil à un sécateur, coupes les têtes de ces rejetons trop abondants. Ils ne sont pas de niveau dans notre république. L'égalité doit régner dans notre gouvernement. Tandis que vous accomplirez cette besogne, j'irai arracher les mauvaises herbes qui, sans profit, sucent la fertilité du sol, aux dépens des bonnes fleurs.

LE PREMIER SERVITEUR.

Pourquoi, dans l'étendue de cette enceinte, observer la loi, la forme, les proportions, pour donner en exemple notre Etat régulier, quand notre jardin entouré de murs, c'est-à-dire notre pays tout entier, est encombré de mauvaises herbes? Quand ses plus belles fleurs sont étouffées, quand ses arbres fruitiers ne sont pas élagués, quand ses haies sont ruinées, ses parterres en désordre, et ses plantes utiles dévorées par les chenilles!

LE JARDINIER.

Tais-toi. Celui qui a souffert un printemps aussi désordonné, arrive maintenant à la chute des feuilles. Les mauvaises herbes que protégeait son vaste ombrage et qui, en le dévorant, paraissaient le soutenir, ont été arrachées, déracinées par Bolingbroke. Je veux parler du comte de Witlshire, de Bushy et de Green.

PREMIER SERVITEUR.

Est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER.

Ils sont morts et Bolingbroke s'est emparé du roi dissipateur. Quelle pitié qu'il n'ait pas su arranger et parer son pays comme nous ce jardin! Quand vient le moment de l'année, nous faisons des incisions dans l'écorce, la peau de nos arbres fruitiers, de peur que, regorgeant de sève et de sucs nourriciers, ils meurent de l'excès de leurs richesses. S'il avait traité de la sorte les hommes trop grands et trop ambitieux, ils auraient pu vivre pour rapporter, et il aurait goûté aux fruits de leur dévouement. Nous supprimons toutes les branches parasites afin que les mères-branches soient de rapport. S'il en avait fait ainsi, il porterait encore la couronne que, par suite de longues heures de désœuvrement, il a dû déposer!

PREMIER SERVITEUR.

Croyez-vous que le roi sera détrôné?

LE JARDINIER.

Il est déjà soumis et, sans doute, il sera détrôné! La nuit dernière sont arrivées des lettres adressées à un ami

cher du bon duc d'York, et qui renfermaient de tristes nouvelles.

LA REINE.

Je suis pressée à mort[1] par le besoin de parler! (*Sortant de sa cachette*). Toi qui, comme le vieil Adam, n'est ici que pour habiller[2] le jardin, comment oses-tu, avec ta langue rude et blessante, annoncer d'aussi mauvaises nouvelles? Quelle Eve, quel serpent, t'a conseillé de répéter la chute de l'homme maudit? Pourquoi dis-tu que Richard est déposé? Oses-tu, toi qui ne vaux pas beaucoup mieux que cette terre, présager sa chute? Dis-moi, où, quand, comment, tu as appris ces mauvaises nouvelles. Parle, misérable!

LE JARDINIER.

Pardonnez-moi, madame. Ces nouvelles, j'éprouve peu de joie à les répéter, mais ce que je sais est la vérité. Le roi Richard est dans la puissante main de Bolingbroke. Leurs deux fortunes sont pesées. Dans le plateau de notre seigneur, il n'y a que lui-même, et quelques vanités qui le rendent encore plus léger; dans celui du grand Bolingbroke, outre lui-même, sont tous les pairs d'Angleterre, et avec ce surpoids, il l'emporte sur le roi Richard. Courez à Londres, et vous pourrez vous en convaincre. Je ne dis que ce que tout le monde connaît.

LA REINE.

Rapide adversité, dont le pied est si léger, n'est-ce pas à moi que devait s'adresser ton message. Et je suis la dernière à le connaître! Tu as voulu que je fusse informée la dernière, pour que, plus longtemps que les autres, je garde le chagrin dans mon cœur! Venez, mesdames, allons rencontrer à Londres, le malheureux roi de Londres. Etais-je née pour cela! Faut-il que ma tristesse pare le triomphe du grand Bolingbroke? Jardinier, pour m'avoir apporté ces nouvelles de malheur, je souhaite que les plantes que tu greffes ne fleurissent jamais!

(*La Reine et les Dames sortent*).

LE JARDINIER.

Pauvre reine! Pour que ton sort ne soit pas si mauvais, je consentirais à soumettre mon art à ta malédiction! Ici, elle

1. L'auteur fait allusion à un ancien châtiment appelé : *Peine forte et dure*, que l'on infligeait aux condamnés refusant de répondre. Ils étaient pressés à mort (*pressed tho death*) par un poids très lourd placé sur leur estomac.

2. Au temps de Shakespeare on disait habiller (*to dress*) un jardin.

a laissé tomber une larme. Ici, à cette place! J'y planterai une touffe de rue, herbe amère de grâce ! La rue, emblème de la compassion, poussera vite, en souvenir d'une reine qui pleure !

(*Ils sortent*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. Le Hall de Westminster[1]. Les Lords spirituels sont à la droite du trône ; les Lords temporels, à sa gauche. Les Communes en bas.

ENTRENT BOLINGBROKE, AUMERLE, SURREY[2], NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, UN AUTRE LORD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER, ET LES GENS DE LA SUITE. PUIS DES OFFICIERS, AVEC BAGOT.

BOLINGBROKE.

Appelez Bagot. Maintenant, Bagot, exprime librement ta pensée. Que sais-tu sur la mort du noble Glocester ? Qui l'a tramée avec le roi ? Qui a accompli le sanglant office de cette mort prématurée ?

BAGOT.

Mettez-moi en face de lord Aumerle.

BOLINGBROKE.

Cousin, avance et regarde cet homme.

BAGOT.

Milord Aumerle, je sais que votre langue hardie mépriserait de démentir ce qu'elle a une fois déclaré. A l'époque mortelle où fut complotée la mort de Glocester, je vous ai entendu dire : « Mon bras n'est-il pas assez long pour attein-

1. La reconstruction du hall de Westminster a été commencée en 1397 et terminée en 1399. La première réunion du Parlement dans le nouvel édifice eut lieu dans le but de déposer Richard.

2. Thomas Holland, comte de Kent. Il était le frère de John Holland, duc d'Exeter, et fut créé duc de Surrey en 1397. Les ducs de Surrey et d'Exeter étaient demi-frères du Roi, comme fils de sa mère Jeanne (fille d'Edmond, comte de Kent) qui, après la mort de son second mari, Lord Thomas Holland, épousa Edouard, le Prince Noir.

dre, de la Cour d'Angleterre jusqu'à Calais, la tête de mon oncle? » Entre beaucoup d'autres propos, à la même époque, je vous ai entendu affirmer que vous refuseriez l'offre de cent milles couronnes, plutôt que de voir retourner Bolingbroke en Angleterre. Et vous avez ajouté, que le plus grand bonheur qui pût advenir à ce pays, serait la mort de votre cousin.

AUMERLE.

Princes et nobles lords, quelle réponse puis-je faire à cet homme vil? Dois-je déshonorer ma race et le châtier dans des termes égaux? Ou je dois agir ainsi, ou je suis déshonoré par l'accusation de ses lèvres calomnieuses! Voici mon gage, sceau manuel de mort qui te marque pour l'enfer! Je dis que tu mens et le maintiendrai dans le sang de ton cœur, quoi qu'il soit trop vil pour ternir la trempe de ma chevaleresque épée!

BOLINGBROKE.

Bagot, tu ne dois pas relever ce gage.

AUMERLE.

Excepté un, je voudrais que ce fût le plus illustre de cette assemblée qui m'eût ainsi provoqué!

FITZWATER.

Si ta vaillance demande un adversaire d'un sang égal à ton sang, voici mon gage, Aumerle, en échange du tien! Par ce beau soleil qui me montre où tu es, je t'ai entendu dire, et dire en t'en vantant, que tu étais la cause de la mort du noble Glocester. Si tu le nies, tu mens vingt fois et, avec la pointe de mon épée, je ferai rentrer le mensonge dans ton cœur où il a été forgé!

AUMERLE.

Tu n'oserais pas, couard, vivre pour voir ce jour!

FITZWATER.

Par mon âme, je voudrais que ce fût sur l'heure!

AUMERLE.

Fitzwater, ta conduite te vaut la damnation de l'enfer!

PERCY.

Aumerle, tu mens! Son honneur est aussi pur, dans cette affaire, que tu es injuste en tous points! C'est pourquoi je te jette mon gage, pour te le prouver jusqu'à extinction de ton souffle mortel! Ramasse-le, si tu l'oses!

AUMERLE.

Si je ne le ramasse pas, que mes mains pourrissent et ne brandissent jamais plus l'acier vengeur sur le casque étincelant de mon ennemi!

UN LORD.

Je prends la terre à témoin qu'il dit vrai, parjure Au-

merle, et je te provoque par tous les démentis auxquels on peut crier taïaut dans l'oreille d'un traître, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher! Voici le gage de mon honneur, mets-le à l'essai, si tu l'oses!

AUMERLE.

Qui veut me provoquer encore? Par le ciel, je vous défierai tous! Ma seule poitrine renferme mille cœurs[1] pour répondre à vingt mille hommes tels que vous!

SURREY.

Milord Fitzwater, je me souviens bien de l'époque ou Aumerle et vous parliez ensemble.

FITZWATER.

C'est vrai, milord, vous étiez alors en notre présence et vous pouvez témoignez avec moi que c'est la vérité.

SURREY.

Que c'est aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est vrai!

FITZWATER.

Surrey, tu mens!

SURREY.

Enfant sans honneur, ce démenti pèsera si lourd sur mon épée, qu'elle en tirera une revanche vengeresse, jusqu'à ce que, toi, le donneur de démentis, et ton démenti, vous reposiez en terre aussi tranquilles que le crâne de ton père! Comme preuve de ce que j'avance, voici le gage de mon honneur, mets-le à l'essai, si tu l'oses!

FITZWATER.

Combien follement tu éperonnes un cheval emporté! Si j'ose manger, ou boire, ou respirer, ou vivre, j'oserai me rencontrer avec Surrey dans un désert et cracher sur lui en disant qu'il ment, qu'il ment et qu'il ment! Voici ma parole engagée à te donner une rude correction! Aussi vrai que j'entends prospérer dans ce monde ou l'autre, Aumerle est coupable de ce dont je l'accuse. D'ailleurs, j'ai entendu l'exilé Norfolk dire, que toi, Aumerle, avais envoyé deux de tes hommes pour exécuter le noble duc à Calais.

AUMERLE.

Qu'un honnête chrétien me prête un gage pour prouver que Norfolk en a menti! En voici un, je le jette dans le cas où Norfolk serait rappelé pour défendre son honneur!

1. La même expression se trouve dans *Richard III* : *A thousand hearts are great within my bosom.*

BOLINGBROKE.

Ces différends resteront en suspens jusqu'à ce que Norfolk soit rappelé. Il le sera et, quoique mon ennemi, rentrera dans tous ses biens et seigneuries. A son retour, nous l'obligerons à se justifier contre Aumerle.

L'EVÊQUE.

Ce jour honorable, nous ne le verrons jamais. Maintes fois, l'exilé Norfolk à combattu pour Jésus-Christ, faisant flotter dans les champs glorieux de la chrétienté l'étendard de la Croix, contre les noirs païens, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué des travaux de la guerre, il s'est retiré en Italie. Il a donné son corps à Venise, cette jolie contrée terrestre, et son âme si pure au Christ, son capitaine, sous les couleurs duquel il a si longtemps guerroyé!

BOLINGBROKE.

Evêque, Norfolk serait-il mort?

L'EVÊQUE.

Aussi sûrement que je vis, milord.

BOLINGBROKE.

Que la douce paix accompagne sa douce âme au sein du bon vieil Abraham! Lords appelants, vos querelles resteront en suspens jusqu'à ce que nous vous assignions le jour de l'épreuve.

(*Entrent* YORK *et* SA SUITE).

YORK.

Grand duc de Lancastre, je viens à toi de la part du malheureux Richard qui, volontairement, t'adopte comme son héritier, met son sceptre royal en la possession de ta main royale. Monte sur le trône dont tu hérites à présent de lui. Et longue vie à Henry le quatrième du nom!

BOLINGBROKE.

Au nom de Dieu, je monterai sur le trône royal!

L'EVÊQUE.

Dieu te le défende! Mes paroles dussent-elles être mal interprétées par cette royale assemblée, le rôle qui me convient le mieux est celui qui consiste à dire la vérité! Si Dieu voulait que dans cette noble assemblée, il y eût quelqu'un d'assez noble pour être le juge légitime du noble Richard, la véritable noblesse lui apprendrait à s'abstenir d'un crime aussi grand. Quel sujet peut juger son roi? Et parmi nous, qui n'est pas le sujet de Richard? Les voleurs ne sont pas jugés avant d'avoir été entendus, quelque apparente que soit la faute dont on les accuse. Et le représentant de la Majesté divine, son capitaine, son dispensateur, son élu, par elle sacré, couronné, installé depuis nombre d'années, serait jugé par

un sujet, un inférieur, lui n'étant pas présent? Dieu s'oppose, dans un pays chrétien, à ce que des cœurs civilisés donnent le spectacle d'une action aussi haineuse, noire, immorale! Je parle à des sujets, et c'est un sujet qui parle inspiré par le ciel pour défendre son roi! Milord de Hereford qui est ici et que vous appelez roi, est traître au roi de l'orgueilleux Hereford. Si vous le couronnez, voici ma prédiction : Le sang anglais engraissera le sol et les âges futurs gémiront de cet acte criminel; la paix ira dormir chez les Turcs et les Infidèles et, en ce séjour de paix, des guerres tumultueuses confondront les familles et les parents; le désordre, l'horreur, la peur, la révolte, feront leur siège ici, et ce pays sera appelé le pays de Golgotha et le pays des crânes! Si vous élevez cette maison contre cette maison, il en résultera la plus désastreuse division dont se soit jamais ressentie cette terre maudite! Prévenez tant de maux, résistez, ne permettez pas qu'il en soit ainsi, de peur que l'enfant, et les enfants de l'enfant, ne vous crient : Malheur!

NORTHUMBERLAND.

Vos arguments sont excellents, monsieur, et pour votre peine, nous vous arrêtons comme coupable de haute trahison. Milord de Westminster, nous vous chargeons de le tenir sous bonne garde, jusqu'au jour de son procès. Vous plaît-il, milord, d'accorder leurs requêtes aux Communes?

BOLINGBROKE.

Qu'on aille chercher Richard, afin qu'il abdique publiquement. De la sorte, nous procéderons sans qu'on nous soupçonne.

YORK.

Je serai son guide.

(*Il sort*).

BOLINGBROKE.

Lords, vous qui êtes ici arrêtés par nos ordres, fournissez caution de vous présenter au jour désigné. (*A l'Evêque*). Nous devions peu à votre affection et comptions peu sur votre secours.

(*Rentrent* YORK, *avec* LE ROI RICHARD *et des* OFFICIERS *portant la couronne*).

LE ROI RICHARD.

Hélas! pourquoi suis-je mandé devant un roi, avant d'avoir chassé les royales pensées dans lesquelles je régnais? Je n'ai pas encore appris à m'insinuer, à flatter, à saluer, à plier le genou. Donnez à la douleur le temps de me former à cette sujétion! Je me souviens des visages de ces hommes. N'étaient-ils pas à moi? Ne me criaient-ils autrefois : Salut! Ainsi Judas saluait le Christ! Mais parmi les douze apôtres,

le Christ ne trouva qu'un traître, et moi, parmi douze mille hommes, je ne trouve pas un fidèle! Dieu sauve le roi! Pas un homme ne dira-t-il *amen?* Suis-je à la fois le prêtre et le clerc? Alors, *amen!* Dieu sauve le roi! quoique je ne sois plus le roi. *Amen* encore, si le ciel estime que je le suis toujours! Pour quel service m'avez-vous envoyé chercher?

YORK.

Pour, de ta propre bonne volonté, remplir l'office dont ta Majesté fatiguée nous a fait l'offre: déposer ton Etat et ta couronne entre les mains de Henry Bolingbroke.

LE ROI RICHARD.

Donnez-moi la couronne. Cousin, prends la couronne. Ma main la saisit de ce côté; que ta main la tienne de l'autre. Maintenant, cette couronne d'or est comme un puits profond avec deux seaux remplis l'un après l'autre. Le seau vide danse dans l'air; l'autre est en bas, invisible et rempli d'eau. Je suis le seau d'en bas, rempli de larmes, buvant mes douleurs, tandis que vous êtes celui qui monte.

BOLINGBROKE.

Je vous croyais résigné à abdiquer?

LE ROI RICHARD.

Je suis résigné à abdiquer ma couronne; mais mes chagrins sont encore à moi. Vous pouvez me déposer de ma gloire et de mon Etat, mais pas de mes chagrins. Je suis encore leur roi!

BOLINGBROKE.

Vous me donnez une part de vos soucis avec votre couronne.

LE ROI JEAN.

Les soucis dont vous vous chargez, ne dissipent pas les miens. Mon souci est... la perte du souci, résultat de soucis anciens. Votre souci est... le gain du souci, qu'augmenteront de nouveaux soucis. Les soucis que je donne, je les garde en les donnant. Ils suivent la couronne et ils restent encore avec moi!

BOLINGBROKE.

Etes-vous consentant à renoncer à la couronne?

LE ROI RICHARD.

Oui et non; non et oui; car je ne puis plus rien être! Ainsi donc, non, non, car je te résigne ce que je suis. Maintenant, remarque comment je veux me dépouiller. Je décharge ma tête du poids de cette lourde couronne, et mon bras du fardeau de ce sceptre, et mon cœur de l'orgueil du commandement. Avec mes larmes j'efface mon onction sainte; avec mes mains j'abandonne ma couronne; avec

ma langue je renie ma dignité sacrée; avec ma parole j'annule tous les serments de fidélité, j'abdique toute pompe et toute majesté. Mes manoirs, mes rentes, mes revenus, je les cède. Mes actes, décrets et statuts je les annule. Que Dieu pardonne tous les vœux qui ont été violés! Qu'il conserve les serments que l'on t'a prêtés! Qu'il me préserve, moi qui n'ai plus rien, de tout regret, et qu'il te contente en tout, toi qui possèdes tout. Puisses-tu vivre longtemps sur le trône de Richard, et puisse bientôt Richard être couché dans la terre! Dieu protège le roi Henry, dit Richard dépossédé, et lui envoie beaucoup de jours de prospérité! Que reste-t-il encore à faire?

NORTHUMBERLAND, *montrant un papier.*

Rien, sinon prendre connaissance de ces accusations et des crimes odieux commis par votre personne et ses compagnons, contre les lois et les intérêts de ce pays. Quand vous les aurez confessés, les cœurs des hommes pourront dire que vous êtes justement détrôné.

LE ROI RICHARD.

Le dois-je? Dois-je désemmêler mes folies embrouillées? Gentil Northumberland, si tes offenses étaient consignées dans un registre, ne rougirais-tu pas d'en donner lecture devant une si belle assemblée? Si tu y consentais, tu y trouverais un vilain passage contenant la déposition d'un roi et le viol d'un inviolable serment; passage marqué d'une souillure et damné dans le livre du ciel! Et vous tous, qui tenez les regards fixés sur moi, amorcé par ma propre misère, bien que quelques-uns d'entre vous, comme Pilate, s'en lavent les mains en montrant un semblant de pitié, vous tous qui m'avez livré à une croix douloureuse, l'eau ne lavera jamais votre péché!

NORTHUMBERLAND.

Milord, faites hâte, lisez ces articles.

LE ROI RICHARD.

Mes yeux sont pleins de larmes; je ne peux pas lire! Et pourtant l'eau salée de mes pleurs ne les aveugle pas au point de les empêcher de voir ici une réunion de traîtres. Si je tourne ces yeux sur moi-même, je me trouve traître comme le reste, car mon cœur a consenti à dépouiller le corps pompeux d'un roi, à avilir une gloire, à faire d'un souverain un esclave, d'une majesté superbe, un sujet, d'un monarque, un rustre!

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur...

LE ROI RICHARD.

Je ne suis pas ton seigneur, homme hautain et in-

solent, ni le seigneur de personne! Mes titres, mes noms, — même le nom qui m'a été donné sur les fonts baptismaux! — ont été usurpés! Jour douloureux! Compter tant d'hivers et ne plus savoir comment on s'appelle! Que ne suis-je un ridicule roi de neige, exposé au soleil de Bolingbroke pour fondre en gouttes d'eau! Bon roi, grand roi (bien que pas grandement bon), si ma parole a encore cours en Angleterre, permettez que je demande un miroir. Je voudrais y regarder ma figure depuis qu'elle a fait faillite de sa majesté.

BOLINGBROKE.

Qu'on aille chercher un miroir.

(*Sort un homme de la suite*).

NORTHUMBERLAND.

Lisez ce papier, en attendant.

LE ROI RICHARD.

Démon! Tu me tourmentes avant que je sois arrivé en enfer!

BOLINGBROKE.

N'insistez pas, milord Northumberland.

NORTHUMBERLAND.

Les Communes ne seront pas satisfaites.

LE ROI RICHARD.

Elles le seront! J'en lirai assez, quand je verrai le livre même où sont écrits mes péchés, c'est-à-dire moi-même!

(*Rentre l'homme de la suite avec un miroir*).

Donne-moi cette glace et je lirai. Quoi! Pas de rides plus profondes? Le chagrin qui m'a tant de fois souffleté ne m'a pas fait de plus sérieuses blessures? Oh! miroir flatteur, comme mes courtisans au temps de ma prospérité, tu me trompes! Ce visage est-il le visage de celui qui, chaque jour, sous le toit de sa maison, entretenait mille hommes? Est-ce le visage qui, comme le soleil, aveuglait ceux qui le contemplaient? Est-ce le visage qui fit front à tant de folies et qui, à la fin, devait subir l'affront de Bolingbroke? Une gloire fragile brille sur ce visage. Aussi fragile que la glace! (*Il laisse tomber le miroir*). Le voilà brisé en cent morceaux! Roi silencieux, tire une moralité de ce jeu. Vois comme le chagrin a vite détruit ton visage!

BOLINGBROKE.

L'ombre de votre chagrin a détruit l'ombre de votre visage.

LE ROI RICHARD.

Répète cela. L'ombre de mon chagrin? Voyons. Il est tout

à fait vrai que mon chagrin soit en dedans et que les démonstrations extérieures de désespoir ne soient simplement qu'une douleur invisible qui croît silencieuse dans une âme torturée. C'est là qu'en est la substance. Je te remercie, roi, de ta grande bonté. Non seulement tu me donnes sujet d'être affligé, mais tu m'apprends la cause de cette affliction. Je te demanderai une faveur, et je m'en irai pour ne plus te troubler. L'obtiendrai-je !

BOLINGBROKE.

Explique-toi d'abord, beau cousin.

LE ROI RICHARD.

Beau cousin ! Me voilà plus grand qu'un roi ! Quand j'étais roi, mes flatteurs n'étaient que des sujets et maintenant que je suis devenu sujet c'est un roi qui me flatte ! Etant si grand je n'ai pas besoin de supplier.

BOLINGBROKE.

Demande.

LE ROI RICHARD.

Et j'obtiendrai?

BOLINGBROKE.

Tu obtiendras.

LE ROI RICHARD.

Alors donne-moi la permission de m'en aller.

BOLINGBROKE.

Où ?

LE ROI RICHARD.

Où tu voudras, pourvu que je sois loin de tes regards.

BOLINGBROKE.

Que quelqu'un d'entre vous le conduise à la Tour.

LE ROI RICHARD.

O Dieu, conduisez ! Vous êtes tous des escamoteurs s'élevant par la chute d'un roi[1] !

(*Sortent le Roi Richard, quelques lords et un garde*).

BOLINGBROKE.

A mercredi prochain, nous fixons la solennité de notre couronnement. Lords, tenez-vous prêts.

(*Tous sortent excepté l'abbé de Westminster, l'Evêque de Carlisle et Aumerle*).

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Nous venons d'assister à un triste spectacle !

1. Il y a ici un calembour intraduisible. Bolingbroke dit : *Go some of you, convey him to the Tower*. Or, *convey* signifie à la fois conduire et escamoter.

L'Evêque.

Le malheur est à venir. Les enfants qui ne sont pas encore nés sentiront ce fait aussi douloureusement qu'une épine !

Aumerle.

Saints ecclésiastiques, n'y a-t-il pas moyen de délivrer le royaume de cette ignominie ?

L'abbé de Wesminster.

Avant de m'expliquer librement là-dessus, non seulement vous jurerez de tenir mes intentions secrètes, mais d'exécuter tout ce qu'il m'arrivera d'ordonner. Vos fronts, je le vois, sont mécontents, vos cœurs chagrins ; vos yeux pleurent. Venez souper chez moi. Je vous exposerai un plan qui nous permettra de voir un plus heureux jour.

(*Ils sortent*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. Une rue conduisant à la Tour.

ENTRENT LA REINE ET DES DAMES.

LA REINE.

Le roi viendra par ce chemin. C'est la route qui conduit à la Tour si malheureusement élevée par Jules César [1] et dans le sein de pierre de laquelle, mon seigneur est condamné, par l'orgueilleux Bolingbroke, à se constituer prisonnier. Reposons-nous, si sur cette terre peut encore se reposer la femme d'un roi légitime!

(*Entrent le* ROI RICHARD *et des Gardes*).

Doucement! Regardez, ou plutôt ne regardez pas ma belle rose fanée. Levez les yeux, regardez! Que la pitié vous dissolve en rosée, pour le rafraîchir avec les larmes d'un amour sincère! (*A Richard*). O toi, le modèle de la place où se tenait la vieille Troie! toi, mappemonde de l'honneur; toi, sépulcre du roi Richard, et toi le roi Richard; toi, temple de beauté, pourquoi donnes-tu l'hospitalité à la hideuse douleur, quand le triomphe est devenu l'hôte d'une maison d'ale?

LE ROI RICHARD.

Ne t'unis pas avec la douleur contre moi, chère femme, pour rendre ma fin trop soudaine! Apprends, bonne âme, à penser que notre premier état était un rêve heureux. Nous sommes réveillés; ce que nous étions véritablement, nous le voyons à présent. Douce amie, je suis le père juré de l'affreuse nécessité. Elle et moi sommes unis jusqu'à la mort! Va en France, cloître-toi dans quelque maison religieuse. La sainteté de nos existences nous vaudra la cou-

1. La tradition attribue à Jules César la construction de la Tour.

ronne d'un monde nouveau. Elle remplacera la couronne que nos heures profanes nous ont fait perdre !

LA REINE.

Quoi ! Mon Richard est-il tranformé, affaibli de corps et d'esprit? Bolingbroke a-t-il détrôné aussi son intelligence? A-t-il été jusqu'à ton cœur? Le lion mourant allonge la griffe et, à défaut d'autre chose, blesse la terre, dans sa rage d'être maîtrisé. Et toi, comme un écolier, tu supporterais patiemment ta correction? Tu embrasserais la verge? Tu carresserais l'outrage avec basse humilité, toi, un lion, et le roi des bêtes féroces !

LE ROI RICHARD.

Le roi des bêtes féroces, en effet! Si je n'avais pas régné sur des bêtes féroces, je régnerais encore heureusement sur des hommes! Ma bonne reine d'autrefois, prépare-toi à aller en France. Dis-toi que je suis à la mort et que tu reçois ici, de mon lit de mort, mon dernier adieu ! Pendant les longues nuits d'hiver, assieds-toi au coin du feu avec de bonnes vieilles gens. Dis-leur de te raconter des histoires se passant en des temps malheureux, depuis longtemps écoulés, et avant de leur souhaiter bonne nuit, acquitte-toi envers eux en leur racontant, à ton tour, la lamentable histoire de ma chute, afin qu'en pleurant tes auditeurs regagnent leurs lits ! Les tisons dénués de sens sympathiseront avec le triste accent de ta parole. Touchés de compassion, ils s'éteindront. Les uns pleureront des cendres, les autres deviendront noirs au récit de la déposition d'un roi légitime !

(*Entrent* NORTHUMBERLAND *et sa suite*).

NORTHUMBERLAND.

Milord Bolingbroke a changé d'avis. Vous irez à Pomfret et non à la Tour. Madame, voici un ordre qui vous concerne. Vous devez partir en toute hâte pour la France.

LE ROI RICHARD.

Northumberland, échelle par laquelle Bolingbroke s'élève jusqu'à mon trône, le temps ne sera pas vieux de beaucoup d'heures, avant que ton crime, qui fleurit aujourd'hui, tombe en pourriture. Quoique Bolingbroke divise le royaume pour t'en donner la moitié, tu penseras que c'est trop peu, lui ayant procuré le tout. De son côté, Bolingbroke pensera que toi, qui connais le moyen d'implanter des rois illégitimes, dois posséder, à la moindre provocation, celui de les jeter à bas d'un trône usurpé. L'amitié des amis méchants devient volontiers de la peur, la peur de la haine et la haine conduit l'un, ou tous les deux ensemble, vers des périls par eux provoqués et à la mort qui leur était due !

NORTHUMBERLAND.

Que le péché retombe sur ma tête et finissons-en ! Pre-

nez congé et partez, car vous devez partir immédiatement !

LE ROI RICHARD.

Double divorce ! Hommes méchants, vous violez un double mariage, celui de ma couronne et de ma personne, et celui de ma personne et de mon épouse ! (*A la Reine*). Laisse-moi reprendre le baiser qui scella nos vœux ! Encore est-ce impossible, puisque c'est un baiser qui les a consacrés[1] ! Sépare-nous, Northumberland. Je vais au nord où le froid grelottant et morbide fait languir le climat. Mon épouse va en France, d'où elle était arrivée en pompe, parée comme un doux mois de mai, et où on la renvoie sombre comme un premier novembre, le jour le plus court de l'année !

LA REINE.

Devons-nous être séparés ? Faut-il que nous nous quittions ?

LE ROI RICHARD.

Oui, la main loin de la main, mon amour, et le cœur loin du cœur.

LA REINE.

Bannissez-nous ensemble et laissez le roi me suivre !

NORTHUMBERLAND.

Ce serait de la compassion, mais de la mauvaise politique.

LA REINE.

Alors laissez-moi aller où il va.

LE ROI RICHARD.

Ainsi pleurant ensemble, nous ne représenterions qu'une douleur. Pleure-moi en France, je te pleurerai ici ! Mieux vaut être loin que, rapprochés, ne pas obtenir ce que l'on désire[2]. Va, mesure ton chemin avec des soupirs ; je compterai la longueur du mien avec des gémissements.

LA REINE.

Mon chemin étant le plus long, plus long sera mon désespoir !

LE ROI RICHARD.

Je gémirai deux fois à chaque pas, si mon chemin est le plus court, et ma profonde tristesse l'allongera ! Viens, abrégeons les fiançailles de nos douleurs, puisque leur mariage doit durer si longtemps ! Qu'un baiser ferme nos bouches et

1. Un baiser était à cette époque la consécration du mariage.

2. *To be never the nigher*, observe le commentateur Johnson, est une expression commune dans le centre de l'Angleterrre. *Ne' er the ne' er*, veut dire, et nous l'avons traduit ainsi, « ne pas obtenir ce que l'on désire ».

séparons-nous en silence. Dans ce baiser, je te donne mon cœur et je prends le tien !

(*Ils s'embrassent*).

LA REINE.

Rends-moi mon cœur. Ce serait un mauvais échange que de garder ton cœur pour le tuer !

(*Ils s'embrassent de nouveau*).

Maintenant que j'ai repris mon cœur, pars. Je le tuerai dans un sanglot !

LE ROI RICHARD.

Nous aigrissons nos maux par ce délai. Encore une fois, adieu. Le chagrin dira le reste !

(*Ils sortent*).

SCÈNE II.

Une chambre dans le Palais du duc d'York.

ENTRENT YORK ET LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Milord, quand les larmes nous ont interrompu, vous me promettiez de me raconter la fin de l'histoire de nos deux cousins à Londres.

YORK.

Où en étais-je ?

LA DUCHESSE.

A ce triste passage, milord, où des mains grossières et brutales jetaient des fenêtres, de la poussière et des ordures sur la tête de Richard.

YORK.

Donc, comme je le disais, le duc, le grand Bolingbroke, monté sur un ardent et fier destrier qui semblait connaître son ambitieux cavalier, s'avançait lent, mais majestueux, et toutes les bouches criaient : « Dieu te protège, Bolingbroke » ! Vous eussiez dit que les fenêtres parlaient tant étaient nombreux les jeunes et les vieux, dardant leurs regards curieux sur son visage ; ou que les murs, ornés d'images peintes[1],

1. Shakespeare fait probablement allusion aux toiles peintes que, de son temps, on pendait le long des murs, lors des parades qui se donnaient dans les rues. Quelques-unes représentaient des figures, de la bouche desquelles sortaient des formules de compliment.

s'écriaient : « Jésus te préserve ! Sois le bienvenu, Bolingbroke » ! tandis que lui, se tournant d'un côté et de l'autre, la tête nue, plus basse que l'encolure de son fier coursier, répondait : « Je vous remercie, compatriotes » ! Et il recommençait jusqu'à ce qu'il fût passé.

LA DUCHESSE.

Hélas ! pauvre Richard ! Que faisait-il sur son cheval ?

YORK.

Dans un théâtre, quand l'acteur préféré quitte la scène, les spectateurs regardent indifférents celui qui lui succède, pensant que son bavardage sera ennuyeux. Ainsi, avec plus de mépris, les yeux des assistants tombaient sur Richard. Pas un homme ne criait : « Dieu sauve Richard » ! Pas une bouche joyeuse ne lui souhaitait la bienvenue. On jetait sur sa tête sacrée de la poussière qu'il secouait avec un joli geste chagrin. Sa figure hésitait entre les larmes et le sourire, signes de sa douleur et de sa patience. Si Dieu n'avait pas, pour quelque grand projet, aciéré le cœur des hommes, Richard aurait forcément attendri la foule et la barbarie elle-même l'aurait pris en pitié ! Mais le ciel a une main dans ces événements, devant laquelle nous devons nous résigner avec calme. Nous sommes aujourd'hui les sujets jurés de Bolingbroke, dont je reconnais le pouvoir et l'honneur.

(*Entre* AUMERLE).

LA DUCHESSE.

Voici mon fils Aumerle.

YORK.

Ce fut Aumerle[1]. Il ne l'est plus, en qualité d'ami de Richard, et désormais vous devez l'appeler Rutland. Je suis caution, devant le Parlement, de sa fidélité et de son solide attachement au nouveau roi.

LA DUCHESSE.

Soyez le bienvenu, mon fils. Quelles sont maintenant les violettes qui parsèment le vert giron de ce nouveau printemps ?

AUMERLE.

Je l'ignore, Madame, et je n'en ai cure. Dieu sait si je me soucie peu d'en être ou de n'en être pas.

YORK.

Conduisez-vous prudemment dans ce nouveau printemps, de peur d'être cueilli avant votre floraison. Quelles nouvelles d'Oxford ? Les joûtes et les fêtes continuent-elles ?

1. Les ducs d'Aumerle, Surrey et Exeter, furent par un acte du Parlement, sous Henri Ier, privés de leurs titres de ducs, mais autorisés à conserver ceux de Comtes de Rutland, Kent et Huntingdon.

AUMERLE.

Oui, milord, suivant ce que j'en ai ouï dire.

YORK.

Vous irez, je pense.

AUMERLE.

Si Dieu le permet, c'est mon intention.

YORK.

Quel est donc ce sceau qui pend sur ta poitrine ? Pourquoi pâlis-tu ? Je veux voir cet écrit.

AUMERLE.

Milord, ce n'est rien.

YORK.

Qu'importe alors qu'on le voie ? Je désire voir cet écrit.

AUMERLE.

Je supplie votre Grâce de me pardonner. C'est une chose de peu de conséquence et que, pour plusieurs raisons, je voudrais ne pas montrer.

YORK.

Pour ces mêmes raisons, je désire la voir, Monsieur, j'ai peur...

LA DUCHESSE.

De quoi auriez-vous peur ? Ce n'est qu'un engagement qu'il aura souscrit pour sa parure de fête.

YORK.

Un engagement signé de son nom ? Que ferait-il d'un engagement dont il est porteur ? Femme, vous êtes une folle ! Enfant, montrez-moi cet écrit !

AUMERLE.

Je vous supplie de me pardonner ! Je ne peux pas le montrer !

YORK.

Je veux qu'on m'obéisse ! Je vous dis de me montrer cet écrit. (*Il le prend de force et le lit*). Trahison ! Horrible trahison ! Vilain ! Traître ! Misérable !

LA DUCHESSE.

Qu'y a-t-il, milord ?

YORK.

Holà, quelqu'un ! (*Entre un Serviteur*). Sellez mon cheval ! Dieu ait pitié de lui ! Quelle traîtrise !

LA DUCHESSE.

Que se passe-t-il, milord ?

YORK.

Qu'on m'apporte mes bottes ! Que l'on selle mon cheval !

Par mon honneur, par ma vie, par ma foi, je dénoncerai le coquin !

(*Le Serviteur sort*).

LA DUCHESSE.

Mais qu'y a-t-il ?

YORK.

Paix, femme insensée !

LA DUCHESSE.

Je ne me tairai pas ! Qu'est-ce que cela veut dire, enfant ?

AUMERLE.

Bonne mère, soyez contente. Ce n'est que ma pauvre vie qui en répondra !

LA DUCHESSE.

Ta vie qui en répondra !

(*Rentre* LE SERVITEUR *avec les bottes*).

YORK.

Apportez-moi mes bottes. Je veux aller chez le roi.

LA DUCHESSE, *montrant le serviteur*.

Chasse-le, Aumerle. Pauvre enfant, tu demeures effrayé ! (*au Serviteur*). Hors d'ici vilain. Ne reparais jamais devant moi.

YORK, *au serviteur*.

Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE.

Que veux-tu faire, York ? Tu ne cacherais pas la faute de ton enfant ? Avons-nous d'autres fils ? Pouvons-nous en avoir d'autres ? Le temps ne m'a-t-il pas rendue inféconde ? Veux-tu priver ma vieillesse de mon fils unique ? Me dérober l'heureux nom de mère ? Ne te ressemble-t-il pas ? N'est-il pas ton propre fils ?

YORK.

Tu es une folle ! Peut-on tenir secrète une aussi noire conspiration ? Une douzaine d'entre eux ont fait le vœu, qu'ils ont réciproquement signé, d'assassiner le roi à Oxford !

LA DUCHESSE.

Il n'en sera pas. Nous le garderons ici. Alors que pourra-t-il faire ?

YORK.

Arrière ! insensée ! Serait-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais !

LA DUCHESSE.

Si tu avais souffert pour lui autant que moi, tu serais plus pitoyable ! Maintenant, je connais ta pensée. Tu me soupçonnes d'avoir été déloyale à ton lit ; tu le prends pour un

bâtard, non pour ton fils ! Cher York, cher époux, ne crois pas cela ! Il te ressemble autant qu'un homme peut te ressembler. Il ne me ressemble pas à moi, ni à personne de ma famille, et pourtant je l'aime !

YORK.

Faites-moi place, femme indocile !

(*Il sort*).

LA DUCHESSE.

Suis-le, Aumerle. Monte sur ton cheval, donne de l'éperon, fais diligence, arrive avant lui devant le roi et demande ton pardon avant que ton père t'accuse. Je ne serai pas loin derrière toi. Quoique vieille, j'irai à cheval aussi vite qu'York et jamais je ne me relèverai de terre avant que Bolingbroke t'ait pardonné. En avant ! Pars !

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

Windsor. — Une Chambre dans le Château.

ENTRENT BOLINGBROKE EN ROI, PERCY ET D'AUTRES LORDS.

BOLINGBROKE.

Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon fils prodigue ? Voilà trois longs mois que je l'ai vu pour la dernière fois. Si quelque malheur est suspendu sur nos têtes, c'est lui. Dieu veuille, milords, qu'on puisse le trouver ! Faites faire des recherches dans les tavernes de Londres. On dit qu'il les fréquente journellement, avec des compagnons perdus de débauches. Il lui arrive, dit-on encore, de s'arrêter dans des ruelles étroites, de battre le guet et de dévaliser les passants. Et lui, ce jeune libertin, cet enfant efféminé, se fait un point d'honneur de soutenir une bande aussi dissolue [1].

PERCY.

Milord, je n'ai pas vu le prince depuis deux jours. Je lui ai dit que la cérémonie aurait lieu à Oxford.

BOLINGBROKE.

Et qu'a répondu le mauvais sujet ?

1. Shakespeare prépare ici le rôle de Henri V, mais il n'est pas d'accord avec la chronologie. A l'époque où se passe l'action, Henri V n'avait que douze ans, car il était né en 1388, et la conspiration à laquelle il est fait allusion dans cette scène, date du commencement de l'année 1400.

PERCY.

Il a répondu... qu'il irait dans un mauvais lieu, qu'il prendrait le gant de la plus commune créature, qu'il le porterait comme une faveur et qu'avec ce gant il désarçonnerait le plus robuste joûteur.

BOLINGBROKE.

Dissolu sans espoir ! Malgré cela, je vois quelques étincelles d'un espoir meilleur, étincelles que l'avenir peut heureusement faire jaillir. Qui vient là ?

(*Entre* AUMERLE, *en hâte*).

AUMERLE.

Où est le roi ?

BOLINGBROKE.

Pourquoi, cousin, ces yeux brillants et égarés ?

AUMERLE.

Dieu sauve Votre Grâce ! Je supplie Votre Majesté de m'accorder un entretien particulier.

BOLINGBROKE.

Retirez-vous et laissez-nous.

(*Percy sort avec les seigneurs*).

Et maintenant, cousin, qu'y a-t-il ?

AUMERLE, *s'agenouillant*.

Que mes genoux prennent racine en terre, que ma langue soit rivée à mon palais, dans ma bouche, si je me relève et si je parle avant d'avoir été pardonné.

BOLINGBROKE.

La faute a-t-elle été conçue ou commise ? Si elle n'est pas consommée, si abominable qu'elle puisse être, pour gagner ton amitié, je te pardonne.

AUMERLE.

Alors autorise-moi à tourner cette clef, afin que personne n'entre avant que mon récit soit terminé.

BOLINGBROKE.

Qu'il soit fait selon ton désir.

(*Aumerle ferme la porte*).

YORK, *à la cantonade*.

Méfies-toi, mon suzerain ! Veille sur ta personne. Tu as devant toi un traître !

BOLINGBROKE, *tirant son épée*.

Misérable, je vais m'assurer de toi !

AUMERLE.

Arrête ta main vengeresse, tu n'as aucun sujet de craindre !

York, *à la cantonade.*

Ouvre la porte, prends garde, roi téméraire ! Me faudra-t-il par amour pour toi, te parler en rebelle ? Ouvre la porte ou je la brise !

(*Bolingbroke ouvre la porte*).
(*Entre* YORK).

Bolingbroke.

Qu'y a-t-il, oncle ? Parle. Reprends haleine. Dis-nous si le danger est proche, afin que nous puissions nous armer pour aller au-devant.

York.

Parcours cet écrit et tu connaîtras la trahison que la hâte de ma course m'empêche de t'expliquer.

Aumerle.

Quand tu auras lu, souviens-toi de ce que tu as promis. Je me repens. Ne lis pas mon nom sur ce papier, mon cœur n'est point le complice de ma main.

York.

Il l'était, misérable, avant que ta main eût signé ! Vois, j'ai arraché cela de la poitrine du traître et son repentir lu est dicté plus par la peur que par le dévouement ! Oublie toute pitié si tu ne veux pas que ta pitié conserve un serpent qui te percera le sein !

Bolingbroke.

O odieuse, énorme, téméraire conspiration ! O loyal père d'un fils traître ! O fontaine argentée, claire, immaculée, source d'un ruisseau fangeux qui a souillé son cours en se souillant lui-même ! Le bon qu'il y avait de trop en toi s'est converti en mal, et c'est ton excès de bonté qui excusera l'épouvantable crime de ton fils égaré !

York.

Ainsi ma vertu sera l'entremetteuse de son vice ! Il dépensera mon honneur pour payer sa honte, comme les fils prodigues l'or de leurs pères avares ! Mon honneur doit vivre par la mort de son déshonneur, ou son déshonneur fera la honte de ma vie ! Tu me tues en lui accordant la vie ; en lui laissant le souffle, tu fais vivre le traître et tu assassines l'honnête homme !

La Duchesse, *à la cantonade.*

Mon souverain ! pour l'amour de Dieu, laissez-moi entrer !

Bolingbroke.

Quelle suppliante à la voix aigre pousse ces cris perçants !

La Duchesse.

Une femme qui est ta tante, grand roi. C'est moi. Parle-

moi, aie pitié de moi, ouvre ta porte. C'est une mendiante qui supplie pour la première fois !

BOLINGBROKE.

Notre scène change. D'un sujet sérieux nous passons à l'intermède de *la Mendiante et le Roi*[1]. Mon dangereux cousin, introduisez votre mère. Elle vient, j'en suis sûr, prier pour votre vilain péché.

YORK.

Si tu pardonnes, quel que soit le suppliant, de son pardon pourrait résulter d'autres crimes. Coupe un membre gangrené et les autres demeurent sains ; épargne-le, il corrompt tout le reste !

(*Entre* LA DUCHESSE).

LA DUCHESSE.

O roi, ne crois pas cet homme au cœur impitoyable. L'homme qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK.

Femme insensée, que viens-tu faire ici ? Est-ce que tes vieilles mamelles voudraient nourrir encore un traître ?

LA DUCHESSE.

Cher York, sois patient. (*Elle s'agenouille*). Ecoute-moi, gentil roi !

BOLINGBROKE.

Relevez-vous, bonne tante.

LA DUCHESSE.

Pas encore, je t'en supplie ! Je veux demeurer à genoux, ne plus voir le jour que voit l'homme heureux, tant que tu ne m'auras pas donné de la joie, en pardonnant à Rutland, mon coupable fils.

AUMERLE, *s'agenouillant.*

A la peine de ma mère, je joins ma supplication.

YORK, *s'agenouillant.*

Et moi je courbe des membres loyaux pour protester contre eux deux. Il t'arrivera malheur si tu accordes une grâce !

1. *Le Roi et la Mendiante*, devint peut-être un intermède, mais fut certainement une chanson. On la trouve dans le premier volume de la collection du docteur Percy. Elle est intitulée : *Le Roi Cophueta et la jeune Mendiante* et reproduite d'après la *Couronne enguirlandée de roses d'or*, de Rich. Johnson où elle est imprimée sous le titre *La Chanson de la Mendiante et du Roi*. Cet intermède, ou cette ballade, est mentionné dans la *Revenge de Cynthia* qui date de 1613.

Provoke thy sharp Melpomene to sing
The story of a *Beggar and the King*.

LA DUCHESSE.

Parle-t-il sérieusement ? Regarde sa figure. Ses yeux ne versent pas une larme. Ses prières ne sont qu'un jeu ; ses paroles sortent de sa bouche tandis que les nôtres viennent de notre cœur. Il prie faiblement et voudrait qu'on ne l'exauçât pas ; nous prions avec notre cœur, notre âme, tout notre être. Ses membres fatigués voudraient se relever, je le sais ; nos genoux resteront courbés jusqu'à ce qu'ils prennent racine dans la terre. Ses prières sont pleines d'hypocrisie ; les nôtres de zèle et de sincérité. Nos prières l'emportent sur les siennes, qu'elles obtiennent la grâce que doivent obtenir de véritables prières.

BOLINGBROKE.

Bonne tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

Ne dis pas : relevez-vous, mais d'abord : je pardonne. Ensuite : relevez-vous. Si j'avais été ta nourrice, chargée de t'apprendre à parler, le mot pardon est le premier mot que je t'aurais appris. Jusqu'à aujourd'hui jamais je n'avais eu tant envie d'entendre ce mot. Dis, pardon, roi ! Que la pitié t'apprenne à le prononcer ! Le mot est court, mais il est encore plus doux. Pas de mot, comme celui de pardon, qui convienne mieux à la bouche d'un roi !

YORK.

Dis-le en Français, roi. Dis : *Pardonnez-moi* [1].

LA DUCHESSE.

Tu veux enseigner au pardon à détruire le pardon ! O le cruel époux, l'impitoyable seigneur qui arme le mot contre le mot ! Parle de pardon comme on en parle dans notre pays. Nous ne comprenons pas le baragouin français. Tes yeux commencent à parler, laisse achever ta langue. Ecoute ce qui se passe dans ton cœur compatissant ; en entendant nos plaintes et nos prières, la pitié amènera le pardon sur tes lèvres.

BOLINGBROKE.

Bonne tante, relevez-vous.

LA DUCHESSE.

La grâce que je sollicite n'est pas de me relever ; c'est un pardon !

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne, comme Dieu me pardonnera.

LA DUCHESSE.

Heureux avantage d'un genou ployé ! Mais j'ai encore

1. C'était une formule d'excuse pour refuser quelque chose.

peur. Répète le mot. En disant deux fois pardon, tu ne pardonnes pas deux fois, mais tu rends le pardon plus solide!

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE.

Tu es un dieu sur la terre!

BOLINGBROKE.

Quant à notre loyal beau-frère, l'abbé de Westminster, et au reste de cette bande associée, la destruction les suivra à la piste! Bon oncle, envoyez des forces à Oxford, où se sont réfugiés les traîtres. Je jure qu'ils ne vivront pas dans ce monde. Je les aurai, si je puis savoir où ils se cachent. Adieu, oncle. Adieu aussi, cousin. Votre mère a bien prié. Devenez fidèle.

LA DUCHESSE.

Viens, mon fils d'autrefois. Je prierai Dieu qu'il te transforme!

(*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

ENTRENT EXTON ET UN SERVITEUR.

EXTON.

N'as-tu pas entendu les paroles du roi? « N'ai-je pas un ami qui me délivrera de cette peur vivante »? Ne parlait-il pas ainsi?

LE SERVITEUR.

Ce sont bien les mots qu'il prononçait.

EXTON.

« N'ai-je pas un ami »? a-t-il dit. Il l'a répété deux fois et deux fois a insisté. N'est-ce pas?

LE SERVITEUR.

Absolument.

EXTON.

Et en parlant, il me fixait, comme pour me dire : je voudrais que tu fusses l'homme qui fera divorcer cette terreur avec mon cœur, faisant allusion au roi qui est à Pomfret. Partout, je suis l'ami du roi et je le délivrerai de son ennemi!

(*Ils sortent*).

SCÈNE V.

Domfret. Le Donjon du Château.

Entre le Roi RICHARD.

Le Roi Richard.

J'ai étudié comment je pourrais comparer cette prison où je vis, avec le monde. Je n'y arrive pas, parce que le monde est populeux et qu'ici il n'y a personne, excepté moi. Forgeons une pensée! Ma cervelle, je peux le prouver, est la femelle de mon esprit. Mon esprit est le père! Tous deux engendrent une génération de pensées qui se fécondent, et ces mêmes pensées peuplent ce petit monde, en révolution comme les gens de ce monde, car aucune pensée n'est satisfaite. Les meilleures pensées, comme celles ayant trait aux choses divines, sont mélangées de doutes et provoquent des antagonismes de mots. Par exemple : « Venez, vous qui êtes petits ». Et plus loin : « Il est aussi difficile d'y venir, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ». Les pensées ambitieuses méditent des projets invraisemblables, comme si je voulais que ces faibles ongles m'ouvrissent un passage à travers les flancs de pierre de ce dur monde, les murs de cette épaisse prison. Comme elles échouent, elles meurent victimes de leur orgueil. Les pensées, aspirant au bonheur, se flattent de n'être pas les premières esclaves de la fortune et de n'en être pas les dernières; comme des mendiants imbéciles qui, les ceps aux pieds, se consolent de leur honte, en pensant que beaucoup d'autres les ont endurées et que d'autres les endureront encore. Cette pensée leur procure une sorte de satisfaction, et ils se soulagent de leur misère, sur le dos de celui qui, auparavant, souffrait de même. Ainsi je joue à moi tout seul, le rôle de beaucoup de personnages dont aucun n'est content. Quelquefois je suis un roi. Alors la trahison me fait désirer être un mendiant et je suis un mendiant. Aussitôt la pauvreté écrasante, me persuade que j'étais plus heureux quand j'étais roi, et me voilà redevenu roi. Puis je songe que je suis détrôné par Bolingbroke et je ne suis plus rien. Mais quoi que je sois, ni moi ni aucun homme, s'il n'est pas plus qu'un homme, ne sera satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il soit soulagé en devenant rien! (*Musique*). N'entends-je pas de la musique? Ah! ah! observez la mesure!... Comme la douce musique devient désagréable quand la mesure est rompue, et quand les accords ne sont pas observés!

S'il en était ainsi de la musique de la vie humaine! Ici j'ai l'oreille assez sensible pour m'apercevoir de la dissonnance d'une corde fausse. Et quand il s'agissait de mon pouvoir, de mon temps, je n'avais pas d'oreilles pour m'apercevoir de leur désaccord! Je perdais le temps et à présent le temps me perd; car, à présent, le temps fait de moi l'horloge qui marque les heures. Mes pensées sont des minutes; avec des soupirs elles frappent le cadran de mes yeux, cadran surmonté d'un veilleur[1], cadran où mon doigt, comme l'aiguille d'une horloge, est fixé, pour indiquer l'heure et essuyer des larmes! Maintenant, Richard, le son qui me dit l'heure est celui de bruyants sanglots, lesquels frappent mon cœur, devenu un timbre. Ainsi, les soupirs, les larmes et les sanglots marquent les minutes, le temps, les heures. Mon temps à moi s'enfuit rapidement dans l'orgueilleuse joie de Bolingbroke, tandis que que je suis ici comme un insensé, le Jack de son horloge[2]. Cette musique me rend fou! Il arrive pourtant que la musique donne la raison aux fous. En ce qui me concerne, elle rendrait fous les sages. Cependant, béni soit le cœur qui me donne ce concert. C'est une preuve d'affection, et l'affection que l'on porte à Richard est un bijou démodé dans ce monde de haine!

(*Entre* UN PALFRENIER).

LE PALEFRENIER.

Salut, royal prince!

LE ROI RICHARD.

Je vous remercie, noble pair. Le meilleur marché de nous est de dix liards trop cher. Qui es-tu? Comment es-tu venu là ou nul homme ne vient, sauf le sombre chien qui m'apporte ma nourriture pour entretenir mon malheur?

LE PALEFRENIER.

J'étais un pauvre palefrenier de tes écuries, roi, quand tu étais roi. Allant à York, j'ai pu, après beaucoup de peine, obtenir la permission de contempler mon maître d'autrefois. Comme mon cœur s'est attristé, quand j'ai vu, dans les rues de Londres, le jour du couronnement, Bolingbroke s'avancer sur son rouan Barbary, le cheval que tu as si

1. *The outivard Watch*, que nous avons traduit par le mot *veilleur* était un homme mécanique habille en veilleur, tenant un bâton et une lanterne à la main. On lisait sur son front le mot *Watch*. Il était placé au-dessus du cadran.

2. C'est-à-dire « je frappe le timbre pour lui. » Nous trouverons la même allusion dans Richard III.

Because that, like a *Jack*, thou keep'st the stroke,
Between thy begging and my meditation.

souvent monté! Ce cheval que j'avais si soigneusement dressé!

LE ROI RICHARD.

Il montait Barbary? Dis-moi, gentil ami, comment Barbary se comportait-il avec lui ?

LE PALEFRENIER.

Fièrement, comme s'il dédaignait la terre.

LE ROI RICHARD.

Il était si fier d'avoir Bolingbroke sur le dos! Cette rosse a mangé du pain dans ma main royale! Cette main la rendait fière en la caressant. Et elle n'a pas bronché! Elle ne l'a pas jeté à terre (puisque l'orgueil doit avoir une chute)! Elle n'a pas cassé le cou de l'orgueilleux qui usurpait son dos! Pardon, cheval! Pourquoi t'adresserais-je des reproches, à toi, créé pour être soumis à l'homme et né pour le porter? Je ne suis pas né cheval et je supporte ma charge comme un âne, éperonné, surmené, par le hautain Bolingbroke!

(*Entre* LE GARDIEN *portant un plat*).

LE GARDIEN, *au palefrenier.*

Place, camarade, et ne reste pas plus longtemps ici.

LE ROI RICHARD.

Si tu m'aimes, il est temps de partir.

LE PALEFRENIER.

Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur le dira.

(*Il sort*).

LE GARDIEN.

Milord, vous plaît-il de commencer?

LE ROI RICHARD.

Goûte d'abord, suivant la coutume.

LE GARDIEN.

Je n'ose pas, milord. Sir Pierce d'Exton, que le roi vient d'envoyer, commande le contraire.

LE ROI RICHARD.

Que le diable emporte Henry de Lancastre et toi! Ma patience est à bout et je commence à en être fatigué!

(*Il bat le gardien*).

LE GARDIEN.

Au secours! Au secours!

(*Entrent* EXTON *et des serviteurs armés*).

LE ROI RICHARD.

Qu'est-ce à dire? A qui en veut la mort dans cette rude attaque? (*Arrachant une épée et tuant un serviteur*). Drôle, ta propre main me fournit l'instrument de ta mort! Toi, va

occuper une autre place en enfer! (*Il tue un autre serviteur. A ce moment Exton le renverse*). Pour avoir fait chanceler ma personne, cette main brûlera dans des flammes éternelles! Exton, avec le sang d'un roi ta main criminelle a souillé la terre du roi! Monte, monte, mon âme! Ton séjour est là-haut! tandis que ma chair grossière s'affaisse pour mourir ici!

(*Il meurt*[1]).

EXTON.

Aussi plein de valeur que de sang royal! J'ai épuisé l'une et l'autre. Plût au ciel que ce fût une bonne action! Le démon qui m'avait dit que je faisais bien, me dit à présent que mon action est inscrite dans la chronique de l'enfer! Je vais porter ce roi mort au roi vivant. Enlevez les autres et enterrez-les ici.

(*Ils sortent*).

SCÈNE VI.

Windsor. Une chambre dans le château.

SONNERIES. ENTRENT BOLINGBROKE ET YORK, AVEC DES LORDS ET DES GENS DE LA SUITE.

BOLINGBROKE.

Bon oncle York, la dernière nouvelle que nous sachions est que les rebelles ont incendié notre ville de Cicester, dans le Glostershire. Ont-ils été pris, se sont-ils échappés, nous l'ignorons.

(*Entre* NORTHUMBERLAND).

Bienvenu, milord. Quelles nouvelles!

NORTHUMBERLAND.

D'abord, je souhaite toutes sortes de prospérités à ton pouvoir sacré. Ensuite j'ai envoyé à Londres, les têtes de Salisbury, Spencer, Blunt et Kent. (*Présentant un papier*). Les circonstances dans lesquelles ils ont été arrêtés sont longuement détaillées sur ce papier.

BOLINGBROKE.

Nous te remercions, gentil Percy, car ta peine a son

1. Dans cette scène, Shakespeare a suivi le texte d'Holinshed, qui emprunta le récit de la mort de Richard à Hall, comme Hall l'avait emprunté à Fabien, dans la Chronique duquel apparaît pour la première fois sir Pierce d'Exton.

mérite. Nous y ajouterons de dignes et méritées récompenses.

(*Entre* FITZWATER).

FITZWATER.

Milord, j'ai envoyé d'Oxford à Londres, les têtes de Brocas, et de sir Bennet Seely, deux des dangereux traîtres qui complotaient à Oxford ton cruel renversement.

BOLINGBROKE.

Ta peine, Fitzwater, ne sera pas oubliée. Je connais la noblesse de ton mérite.

(*Entrent* PERCY *et* L'ÉVÊQUE DE CARLISLE).

PERCY.

Le grand conspirateur, l'abbé de Westminster, rempli de remords et plein de mélancolie, a livré son corps à la tombe[1]. Mais voici Carlisle vivant, pour subir ton arrêt royal et le jugement dû à son orgueil.

BOLINGBROKE.

Carlisle, voici ma sentence[2]. Choisis quelque endroit secret, quelque lieu plus retiré que celui où tu vis, et vas y passer ta vie en joie. Si tu te tiens tranquille, tu seras libre de toute persécution. Quoique tu aies été toujours mon ennemi, j'ai reconnu en toi de brillantes étincelles d'honneur.

(*Entrent* EXTON *et des gens de sa suite portant un cercueil*).

EXTON.

Grand roi, dans ce cercueil, je te présente la peur ensevelie. Ici gît, sans vie, le plus redoutable de tes ennemis, Richard de Bordeaux, amené par moi.

BOLINGBROKE.

Exton, je ne te remercie pas, car tu as commis, de ta main fatale, une vilaine action qui pèsera sur ma tête et sur cet illustre pays.

EXTON.

Je l'ai commise sur votre ordre.

BOLINGBROKE.

Ils n'aiment pas le poison, ceux qui ont besoin de poison.

1. L'abbé de Westminster était William de Colchester. La relation faite ici de sa mort est fausse, du moins, d'après la *Chronique* d'Holinshed. Il survécut plusieurs années au roi, et quoique appelé « Le grand conspirateur », il est douteux qu'il ait jamais trempé dans une conspiration.

2. Carlisle fut envoyé à La Tour, puis grâce à l'intercession de ses amis, il quitta la prison pour aller à l'abbaye de Westminster. Le Pape, sur l'instance du roi, l'envoya dans un évêché *in partibus infidelium*. La seule faveur qu'il obtint par la suite fut d'être nommé recteur dans le Glocestershire.

Je ne l'aime pas. J'ai désiré sa mort, je l'aime assassiné, mais je hais l'assassin. Pour payer ta besogne, prends les remords de ta conscience; mais ne compte ni sur un remerciement de moi, ni sur une faveur princière. Va avec Caïn errer à travers l'ombre de la nuit, et ne montre jamais ta figure au jour ou à la lumière. Lords, je vous l'assure, mon cœur est rempli de chagrin, quand je me vois arrosé de ce sang pour aider à ma prospérité. Venez pleurer avec moi une action lamentable, et revêtissez de suite un sombre deuil. Je veux faire un voyage en Terre Sainte, pour effacer ce sang de ma main coupable. Marchez tristement à ma suite. Honorez mon deuil en pleurant derrière le cercueil d'un roi enlevé avant l'âge!

(*Ils sortent*).

FIN DE RICHARD II.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

2321-12-13. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET Cie.

